(Juillet 1807).

MAGASIN ENCYCLOPÉDIQUE,

OU

JOURNAL DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS,

RÉDIGÉ

PAR A. L. MILLIN,

NATURAL HIS

Membre de l'Institut et de la Légion d'Honneur, Conservateur des Médailles, des Pierres gravées et des Antiques de la Bibliothèque Impériale, Professeur d'Archæologie, Membre de l'Académie de Gœttingue, etc. etc.

Prix de ce Journal, tant pour Paris que pour les Départemens, franc de port :

pour trois mois. . . . . 10 fr. 50 cent.

pour six mois. . . . . 21 francs.

pour un an. . . . . 42 francs.

Les hommes les plus célèbres dans chaque partie des Sciences et de la Littérature, se sont plu à coopérer à cette entreprise utile, et la collection des onze années du *Magasin Encyclopédique* est devenue précieuse, en ce qu'elle présente une réunion de Mémoires intéressans, qui ne se trouvent point ailleurs, et dont les Auteurs jouissent d'une grande réputation. On y trouve en effet, des Dissertations, des Mémoires, ou des Opuscules de MM. Alibert, Barbier, Barbié du Bocage, Bast, Bichat, Caillard, Chardon la Rochette, Cuvier, Delille, Desgenettes, Despontaines, Dumeril, Fontanes, Fourcroy, Geoffroy, Hallé, Haüy, Labouisse,

Table des Articles contenus dans ce Numéro.

BIBLIOGRAPHIE.

Catalogue des manuscrits samskrits de la Bibliothèque impériale; par MM. A. *Hamilton* et L. *Langlès*. 5

MÉCANIQUE.

Nouvelles recherches sur la Composition des Forces; par M. *Daniel Encontre*. 49

BIOGRAPHIE.

Particularités sur feu M. Mouchet. 62

POÉSIE.

Baisers et Elégies de Jean second; par P. F. *Tissot*. 74

VOYAGE.

Voyage dans les départemens du midi de la France, par A. L. *Millin*. 91

HISTOIRE.

Voyage pittoresque et historique de l'Espagne; par A. de *Laborde*. 113

Extrait du rapport lu à l'Institut de France, par M. *Sylvestre de Sacy*, sur les recherches faites dans les archives de Gênes. 133

GÉOGRAPHIE.

Extrait de la notice d'un manuscrit géographique du Prince de Bénévent; par M. *Barbié du Bocage*. 248

VARIÉTÉS, NOUVELLES ET CORRESPONDANCES LITTÉRAIRES.

Nouvelles étrangères,

— d'Angleterre. 163
— de Hollande. 165
— de Dannemarck. Ibid.
— de Bavière. 166
— du grand Duché de Bade. Ibid.
— d'Autriche. Ibid.
— de Suède. 167
— de Russie. Ibid.
— de Suisse. 168
— d'Italie. Ibid.
Nouvelles de France. 170

THÉATRES.

Les Projets d'Enlèvemens. 190
La Mort de Dugueselin. 191
Débuts aux Français. 192
L'Ecole de la Jeunesse. 193
Les Pages du Duc de Vendôme. Ib.
Arlequin double. Ibid.
La Famille des Lurons. 194
Le Panorama de Momus. Ibid.

LIVRES DIVERS.

Sciences et Arts.

Journal de Physique, de Chimie, d'Histoire naturelle et des arts; par J. C. *Delamétherie*. 195

Botanique.

Voyage de *Humboldt et Bonpland*, cinquième livraison. Ibid.

Essai sur la géographie des plantes; par A. *de Humboldt* et A. *Bonpland*. 196

Zoologie.

Recueil d'observations de zoologie et d'anatomie comparée, etc. par Al. *de Humboldt* et A. *Bonpland*. 200

Métaphysique.

Recherches sur la Nature et les Lois de l'imagination; par C. V. *Bonstetten*. 208

Jurisprudence.

Nouveau Manuel, ou Style des Huissiers; par A. G. *Daubanton*. 210

Traité des Saisies et des Contraintes par M. P. *Lepage*. Ibid.

MAGASIN
ENCYCLOPÉDIQUE,

ANNÉE 1807.

TOME IV.

§.1000.

MAGASIN

ENCYCLOPÉDIQUE,

OU

JOURNAL DES SCIENCES,

DES LETTRES ET DES ARTS;

RÉDIGÉ

PAR A. L. MILLIN,

Membre de l'Institut et de la Légion d'Honneur, Conservateur des Médailles, des Pierres gravées et des Antiques de la Bibliothèque impériale, Professeur d'Archæologie, Membre de la Société royale des sciences de Gœttingue, de celle de Turin, de celle des Curieux de la Nature à Erlang, des Sciences physiques de Zurich, d'Histoire naturelle et de minéralogie d'Iéna, de l'Académie royale de Dublin, de la Société linnéenne de Londres, des naturalistes de Moscou; des Sociétés d'Histoire naturelle, philomathique, galvanique, de statistique, celtique, médicale d'émulation, de l'Athénée des arts de Paris, de l'Athénée de Lyon; des Sociétés des Sciences de Rouen, d'Abbeville, de Boulogne, de Poitiers, de Niort, de Nismes, de Marseille, d'Alençon, de Caen, de Grenoble, de Colmar, de Nancy, de Gap, de Strasbourg, de Mayence, de Nantes, de Soissons, etc., etc., etc.

ANNÉE 1807.

TOME IV.

PARIS,

DE L'IMPRIMERIE BIBLIOGRAPHIQUE,

rue Git-le-Cœur.

MAGASIN

ENCYCLOPÉDIQUE,

OU

JOURNAL DES SCIENCES,

DES LETTRES ET DES ARTS;

RÉDIGÉ

PAR A. A. MILLIN.

ANNÉE 1809.

TOME IV.

PARIS,

MAGASIN
ENCYCLOPÉDIQUE.

BIBLIOGRAPHIE.

CATALOGUE des manuscrits samskrits de la Bibliothèque Impériale, avec des notices du contenu de la plupart des ouvrages, etc.; par MM. ALEXANDRE HAMILTON, Membre de la Société asiatique de Calcutta, Professeur de littérature indienne, etc., et L. LANGLÈS, Membre de l'Institut de France, conservateur des manuscrits orientaux de la Bibliothèque Impériale, etc.

AVANT-PROPOS.

LA Bibliothèque Impériale possède, comme on peut le voir par le catalogue imprimé, un nombre très-considérable d'ouvrages écrits dans presque tous les idiômes de l'Inde, tels que le Samskrit, le Malabar, le Tamoul, le Talenga, le Bengali, le Maure ou Indoustani, le Canarin, le Siamois, etc. Mais les manuscrits les plus précieux, sont incontestablement les ouvrages écrits dans la langue sacrée, des Brâhmanes, (le Sams-

krit); je n'aborderai pas ici la grande question qui s'est élevée dernièrement entre M. Bentley de la Société Asiatique, et quelques-uns de ses savans confrères, touchant l'antiquité de la plupart de ces ouvrages. D'après différentes observations astronomiques et différens noms de princes Musulmans, insérés dans les Pourâna et autres livres samskrits, dont l'antiquité avoit, jusqu'à présent, paru incontestable, M. Bentley prétend qu'ils ne peuvent remonter au-delà de l'invasion des Musulmans dans l'Inde. Les objections de M. Bentley, toutes spécieuses qu'elles semblent, perdent beaucoup de leur force, aux yeux des personnes accoutumées à feuilleter les manuscrits orientaux et conséquemment familiarisées avec les interpolations ridicules et absurdes, que se permettent souvent des copistes aussi téméraires qu'ignorans. En outre, les témoignages nombreux et très-positifs des écrivains grecs et latins, ne doivent pas même nous laisser le moindre doute, touchant la très-ancienne civilisation des Indiens, et cette certitude suffit pour inspirer le plus vif intérêt pour leurs monumens littéraires. On sait que leurs ouvrages religieux et classiques, sont écrits en samskrit, langage sacré dont la connoissance est réservée aux Brâhmanes. Ceux-ci ont témoigné longtemps une répugnance invincible à initier les étrangers dans cette langue, et il ne falloit pas moins que tout l'ascendant que les Anglais ont obtenu sur eux et sur tout le corps de cette nation, pour les déterminer à en dévoiler les secrets et à

en expliquer la Grammaire, à quelques laborieux savans de Calcutta. Déjà la Société Asiatique compte dans son sein plusieurs membres profondément versés dans la littérature samskrite. Nous ne chercherons pas à renouveler la douleur des amis des lettres, en leur rappelant la perte irréparable de l'illustre et estimable sir William Jones, ce prodige de goût et d'érudition, enlevé par une mort prématurée, aux nombreux et intéressans travaux dont il s'occupoit sans relâche. Tout en payant à la mémoire de cet immortel savant, un juste tribut de regret et d'éloge, je ne dois pas méconnoître le mérite et les talens de MM. Wilkins, Colebrooke, Wilford, Alex. Hamilton, Bentley, et autres dignes confrères, émules et successeurs de M. Jones.

Toujours occupé d'accroître les précieuses et vastes connoissances qu'il a déjà acquises dans la langue sacrée et la littérature des Hindoux, M. Alexandre Hamilton, profita des trop courts instans de paix qui rapprochèrent nos patries respectives, pour connoître et compulser les manuscrits en langue samskrite, que possède la Bibliothèque Impériale; il m'étoit recommandé par des amis communs; je l'accueillis avec l'empressement que devoit m'inspirer sa réputation littéraire. Je ne tardai pas à reconnoître que les qualités de son cœur ne le cédoient pas à son mérite littéraire; nos fréquentes relations établirent bientôt entre nous, une amitié qui sera, j'espère, à l'épreuve du temps et des distances.

La passion de l'étude et l'intérêt des matériaux qu'il avoit sous les yeux, retinrent M. Hamilton bien au-delà du terme qu'il avoit fixé pour son voyage. Un évènement politique le força en outre, de différer son départ; il profita de la prorogation de son séjour à Paris et des facilités que lui accorda, en faveur de son rare mérite, un gouvernement protecteur déclaré des sciences et des savans, d'abord pour rectifier le Catalogue des manuscrits samskrits de la Bibliothèque Impériale. Les erreurs qu'il trouvoit à chaque article, le déterminèrent à refaire entièrement ce Catalogue. Il le composa en anglais. Je l'ai traduit en français, et j'ai ajouté des notices plus ou moins étendues à un grand nombre d'articles. Plusieurs de ces notices m'ont été fournies par M. Hamilton lui-même, j'ai tiré les autres des *Recherches Asiatiques*, des *Œuvres* de M. Jones, du *Digeste des lois Hindoues*, traduit en anglais, par M. Colebrooke, des ouvrages du P. Paulin de Saint-Barthelemy et de différens manuscrits orientaux de la Bibliothèque Impériale.

On auroit sans doute désiré un peu plus d'ordre dans ce Catalogue, mais je n'ai pas cru devoir intervertir la série des chiffres, établie par M. Hamilton, qui s'est borné à mettre en tête du Catalogue, les ouvrages relatifs à la religion des Hindoux, et à établir deux grandes divisions. La première renferme les ouvrages écrits en caractères dêvanâgari; l'autre, les ouvrages écrits en caractères bengali Car les Brâhmanes se ser-

vent de ces deux caractères pour écrire le samskrit. Le premier est incontestablement plus ancien que l'autre, qui n'en est qu'une corruption.

(LANGLÈS.)

OUVRAGES écrits en caractères dèvanâgari.

N.° I. (90). (*a*) Le *Bhâgavata Pourâna.* Cet ouvrage, attribué, comme tous les autres Pourâna, à Vyâsa, contient l'histoire de Krichna, 8.e avâtara, ou Incarnation de la divinité sous la forme d'un mulâtre. Cette copie a été écrite à Bénarès, dans la 1528e. année de l'ère sambat, laquelle date de la mort du Râdjah Vikramaditya, 56 ans avant J.-C. (1528 — 1472 ans de J.-C.)

Le *Bhâgavata Pourâna* consiste en 12 skandha ou livres. Le man., n°. 1 du nouveau Catalogue des manuscrits Indiens, écrits en caractères dèvanâgari, en est une copie, où manque le 10e. skandha qui contient la biographie de Krichna. Le man. n°. 15 du nouv. Catal. des man. Indiens, écrits en caractères bengali, offre une autre copie du même Pourâna; mais où manque le 5e. skandha, qui traite de la géographie. Cette copie est accompagnée de notes très-étendues et très-savantes, de Sridhara Swâmi, et qui pourroient être bien précieuses pour la partie géographique. On voit que ces deux manuscrits, en se suppléant mutuellement, présentent le *Bhâgavata* en entier.

Une espèce d'Abrégé de ce Pourâna a été traduit en français, du tamoul, en 1 vol. in-8°. (1788). Le commencement en est assez exact; mais en avançant, soit que l'on doive s'en prendre à l'inexactitude du manuscrit ou à la négli-

(*a*) Le chiffre romain indique le n.° du nouveau Catalogue, le chiffre arabe, est le n.° de l'ancien Catalogue imprimé.

gence du traducteur, l'ouvrage fourmille de fautes de tous genres. M. Colebrooke pense que le Bhâgavata a été composé par Bopadèva. L'ouvrage lui-même ne fournit aucune preuve de cette assertion; mais le style paroît en effet plus moderne que celui des autres Pourâna, et il se rapproche davantage des compositions dont l'époque date du siècle qui a précédé l'ère chrétienne. Quoi qu'il en soit, le Bhâgavata est attribué par les Indiens au même auteur que les autres, et ils lui donnent la même antiquité.

Vyâsa se repentant d'avoir tant écrit, sans avoir donné une biographie complette de Krichna, voulut enfin réparer cette erreur et composa ce Pourâna, vers la fin de sa vie. C'est son petit-fils qui le récita aux Mouni, rassemblés autour du feu du sacrifice, que l'on célébroit dans la forêt de Naïmisa. Le douzième chap. du dernier Skandha, renferme une table des matières, dont voici la traduction.

« Histoire du roi Parikhyit et celle de l'anachorète Nârèda, qui arriva à Hastinapoura, après que le roi eut subi l'imprécation d'un Brâhmane. — Dialogue entre Souka, fils de Vyâsa et Parikhyit, (dans lequel Souka récita ce qui suit). Les effets de la dévotion, dialogue entre Nârèda et Brahmâ; hymne aux Avâtara; de la création et du Chaos. — Dialogue entre Vidoura et Ouddhava, et entre le premier et Maïtreya; ses interrogatoires sur les Pourâna et les Sanghitâ, et sur la destruction universelle, qui précéda la dernière création. — De la création de Prâkriti, (la puissance active de la nature) et de Vaïkriti, (les êtres existans). — Du progrès du temps; la création de Brahmâ; développement de l'œuf du monde, élévation de la terre, mort de Hiranyâkhya. La création des Richi et de Siva; d'une figure humaine, moitié homme, moitié femme, dont la séparation produisit Menou Swâyambhouva, et sa femme Sataroupâ, douée des plus belles qualités. — Des enfans de Dharma, des filles de

Kardama le patriarche. Vichnou est incarné dans la personne de son fils Kapila; dialogue entre lui et sa mère Dêvahouti. — De la postérité des neuf Rîchi; de la catastrophe, qui termina le sacrifice de Dakhya; histoire des rois Dhrouva, Prithou, et de Pratchina Varhisa. — Conseil de Nârèda; histoire des rois Priyavrata, Nâbhi, Risabha et Bharata. — Récapitulation des Dwipâ (îles habitées), des mers, des montagnes, des pays et des rivières, des constellations près de l'écliptique : des divers lieux de supplice, dans les enfers. — Le patriarche Dakhya, est né fils des Pratcheta; ses filles sont les mères des Dêvâ, des Asourâ, des hommes, des animaux, et des serpens. — Les deux gardes du Paradis, sont nés Asourâ et fils de Diti; histoire de Prâhlâda, roi des Asourâ. — Des Manwantara, de la délivrance du roi des éléphants; des avatâra, de celui avec la tête de cheval; de la tortue, du poisson, de l'homme-lion, du nain. Du *barattage* de l'océan, pour obtenir l'ambroisie. — De la guerre entre les Dêvâ et les Asourâ; généalogie des rois; de la naissance d'Ikhyâkou et de sa postérité; de Soudyoumna; aventures des nymphes Ilâ et Târâ. L'histoire de la race Solaire; de Sasada, de Soukanya, fille de Saryâti, et de Kakoudstha; des rois Khatwanga, Mandhâtâ, de Saoubhari, et du roi Sagara. — Histoire de Râma, roi de Kosala, qui expie le crime; de Nemi, qui devient incorporelle, et de la postérité de Djanaka. — De l'extirpation de la classe des Khyetra par Râma, le descendant de Bhrigou; de la race Lunaire, descendue de Ilâ; de Yayâti, fils de Nahousa. — De Daousmanta, Bharata, Santanou et son fils; des descendans de Yadou, fils aîné de Yayâti, dans la postérité duquel Dieu fut incarné sous le nom de Krichna; de sa naissance de Vasoudêva, de sa retraite à Gokoula; de ses miracles, étant enfant; la mort du Poutana, qui lui présente du lait empoisonné; il

brise un chariot, en le frappant du pied. — Il détruit les Asourâ Trinavarta, Vaka, et Agha, et sauve les enfans des bergers; il tue les Asourà Dhenouka et son frère Pralamba. Il préserve le village d'un incendie. Il triomphe de l'énorme serpent Kaliya; il empêche le berger Nanda d'être noyé, il satisfait toutes les nymphes, qui avoient invoqué Dourgâ, afin de l'avoir pour amant.—Apothéose des femmes de certains Brâhmanes et punition de leurs maris.—Il tient dans sa main, la montagne Govardhana, pour protéger les bergers, contre la vengeance d'Indra. — Il est couronné roi des bergers; ses jeux et ses danses avec les Gopi; il détruit l'Asourà Sankhatchouda et tue Vysma et Kesi, deux émissaires du tyran Kansa. — L'arrivée d'Akroura à Gaukoula; Rama et Krichna l'accompagnent à son retour; les plaintes des nymphes, une description de Mathoura; il tue les gardes de Kansa; il combat et met à mort Mastika et Tchanouba, deux champions de Kansa; et à la fin cet usurpateur lui-même est détruit.— Il rappèle à la vie, le fils mort, de son instituteur Sândipana : il revient pour séjourner à Mathoura, ville capitale de Yâdâva; la ville est attaquée plusieurs fois par le roi Djarâsandha, qui est toujours mis en fuite. Elle est attaquée par Kâlayavana, roi des Yavana; Krichna en retire les habitans, et fonde la ville de Douaraka; mort de Kâlayavana, défaite de son armée.—Il apporte l'arbre Paridjâta, du Paradis, pour embellir sa ville. — La guerre causée par l'enlèvement du Roukmini; la fureur de ses ennemis; combat entre Krichna et Siva; Bâna protégé par celui-ci, est privé de ses bras. — Krichna subjugue le roi de Pragdjotis et enlève ses captives. Il dompte et met à mort les rois de Tchedi, de Paoundra, et de Salwa; il détruit les Asourâ Dantabactra, Sambara et Dwibida; il brûle la ville de Varânasi, (Bénarès) et alors le but de sa descente sur la terre, dont les Pândavâ n'avoient

été que le prétexte, se trouva rempli. — Il détruit sa propre nation, par le moyen de l'imprécation des Brâhmanes. — Dialogue avec Ouddhava, sur les perfections de la nature divine, contenant des notions sur la théologie et les rites; l'apothéose de Krichna. — Caractères distinctifs de chaque Youga. — Extinction de la race humaine, dans le Kali; des quatre espèces de destruction, et des trois manières de création. — Mort du roi Parikhyit. — Cause des subdivisions des Vèdà; — Histoire de l'hermite Markandeya; Dieu considéré comme personnifié dans l'univers, et dans le soleil. — Nombre des vers contenus dans chaque Pourâna. (A. Hamilton)

Nota. On compte ordinairement 18 Pourâna; chaque Pourâna traite de cinq sujets; 1o. la création de l'univers, ses progrès et le renouvellement des mondes; 2°. la généalogie des dieux et des héros; 3o. la chronologie, suivant un système fabuleux; 4°. l'histoire des faits et gestes des demi-dieux et des héros; 5o. ordinairement une cosmogonie accompagnée d'une histoire mythologique et héroïque. Les Pourâna peuvent être comparés aux Cosmogonies des Grecs. *Asiatick researches*, t. VII. p. 202. Quelques Pourâna contiennent une liste de noms de pays, de rivières, de montagnes et une grande division du monde, et peuvent servir de traités de géographie, ce sont même les seuls que les Hindoux possèdent, car ils n'ont point en samskrit, d'ouvrages spécialement consacrés à cette science, non plus, qu'à la chronologie et à l'histoire. Leurs travaux littéraires se bornent à la Grammaire, la poésie, la philosophie, la religion et la mysticité. (Langlès.)

II. (35). *Râmâyana.* Poëme composé par Vâlmiki, et contenant l'histoire de Râma Tchandra, roi d'Ayodhia (Aoude), et 7.e âvatâra ou incarnation de la divinité sous la forme d'un roi. On

y trouve aussi l'énumération de ses conquêtes à Lankâ, (ou dans l'île de Ceylan), écrit par Raghonat.

Ce Poëme, divisé en sept livres, contient les aventures de Râmâ, roi de Céylan. Il y a plusieurs Poëmes intitulés Râmâyana; mais le plus estimé a été écrit par Vâlmiki. Le sujet de tous les Râmâyana, est le même; ils contiennent l'histoire populaire de Râmâ, surnommé Désarathi, que l'on suppose être une incarnation du dieu Vichnou, et ses exploits admirables, pour arracher sa bien-aimée Sitâ, des mains du géant Râvânâ, tyran de Lankâ. Voici l'indication des principaux Râmâyana, dans la langue samskritâ; savoir: Vêyâsâ-Râmâyana, Vasista-Râmâyana, Adhyâtmâ-Râmâyana, Hanoumad-Râmâyana, Sata-Kantâ-Râmâyana, Sahasra-Kanta-Râmâyana, Djimoûne-Râmâyana, Vâlmîkê-Râmâyana, etc. Le dernier de ces Râmâyana est le plus parfait et le plus répandu; c'est la lecture favorite de toutes les classes d'Indiens. On prétend que le Saint-homme Vâlmîki, aidé de l'inspiration divine, composa son Râmâyana en vingt-quatre mille stances, pendant le règne des Râmâ, vers la fin du Trata-Youga. Cependant le même ouvrage étant intitulé Kavya, est inférieur aux Pourâna, qui sont les Bibles écrites des Indiens. Ce Râmâyana de Vâlmîki, passe pour un abrégé du Vêyâsâ-Râmâyana, qui renferme un journal des actions de Râmâ, en dix trillons de vers: ce volumineux ouvrage n'existe plus.

Il y a environ deux mille ans, que florissoit un poète Malabar, d'une basse naissance, mais qui passoit pour être le favori de Sarasvati, la déesse de la science; inspiré par elle, ce poète publia un Râmâyana, en douze mille vers tamils; et cet ouvrage est intitulé Camba-Râmâyanam: il est de beaucoup inférieur au Vâlmîkê-Râmâ-

yana, et n'est lu que par cette portion d'Indiens, qui ne possède pas la langue samskritâ, et se plait à lire les poéies tamiles. Dernièrement un naturel qui ne connoissoit, ni le samskrit, ni la versification tamile, écrivit en tamil vulgaire, un traité en prose, intitulé Râmâyana-Vâtchacam. On a donné une copie de cet ouvrage à M. Read, comme un secours pour ceux qui veulent acquérir l'usage familier du tamil : mais si l'on compare ce Râmâyana-Vâtchacam, avec le texte, on trouvera qu'il en diffère à beaucoup d'égards, et renferme une foule d'absurdités et de faits dénaturés. Par exemple, ce Râmâyana en prose, commence par un dialogue, entre Vèbhîchana et Râmâ, circonstance d'autant plus absurde, quelle est contraire au texte. Cependant M. Read pense le traduire littéralement, comme M. Kindersley a fait pour le Nala-Vâtchacam. Il y a quelques siècles, qu'un Gonabouddha-Reddy, fils de Viltala-Reddy, fixé vers les provinces Septentrionales, parvint a dérober à un moine vagabond, son écaille de serpent, qui étoit une calebasse pleine de vif-argent raffiné, lequel comme l'élixir miraculeux, avoit la vertu de métamorphoser les métaux en or. Ce Reddy voulut profiter de cette riche découverte, pour employer un poète gentou, nommé Ranganaudha, à composer l'histoire de Râmâ, en Dwepadô, ou vers divisés par Hémistiches, en langue gentoue, il reçut douze tankas ou quarante huit pagodes par vers : cet ouvrage est intitulé Ranganadha-Râmâyana. Il y a encore un autre Râmâyana, publié par un poète gentou inspiré, sous le titre de Bhascara-Râmâyana. Enfin je connois un autre Râmâyana, en prose et en langue gentoue. Au reste, tous ces Râmâyana, ne sont pas des traductions littérales ou fidèles, de celui de Valmîki; on ne les voit qu'entre les mains des Gentous, qui n'entendent pas le samskrita.

Il est donc évident que le Râmâyana de Valmîki est

incomparablement supérieur à tous les autres Râmâyana, écrits en langues samskrita, tamil et gentoue : ils sont innombrables, et je les passe sous silence; car, tandis que nous pouvons connoître la source, il est inutile de vouloir suivre le cours des ruisseaux. Si j'entreprends de traduire le Valmîkê-Râmâyana littéralement, ce sera un ouvrage de plus de trois années; je me bornerai donc à faire un abrégé conçu de telle manière, qu'il puisse convenir à tous les Râmâyana, écrits dans les trois langues. *Voyez* Dalrymple's *Oriental repertory*, t. II. p. 555 — 558.

En donnant ici cette note, dont l'exactitude semble garantie par le nom et la qualité de l'auteur (Terverkadou Moutyah *pandit* ou savant hindou), je ne dois pas dissimuler au lecteur que M. Alexandre Hamilton l'a trouvée susceptible de quelque critique; 1.° il ne peut deviner en quelle langue est écrit le Râmâyana gentou, dont parle notre écrivain Hindou : en effet, il n'existe pas de langue gentoue; 2.° dans la récapitulation des Râmâyana, il nomme celui de Vyâsa, avant l'Adyatma-Râmâyana; il ignoroit donc que ces deux ouvrages n'en font qu'un, puisque c'est un extrait d'un Pourâna; or, tous les Pourâna sont attribués à Vyâsa; et l'on ne connoît pas d'ouvrage ainsi intitulé, qui ne soit de ce poète. L'Adhyâtma-Râmâyana existe dans la Bibliothèque Impériale, sous le n.° 37, des manuscrits Indiens; et l'on trouve à la fin de chaque chant, la mention formelle que c'est un extrait du Brahmânda-Pourâna. Ajoutons que quelques-uns des Pourâna mentionnés dans cette note, sont des drames; 3.° l'auteur de cette même note commet un anachronisme, en énonçant que le Râmâyana de Valmîki, passe pour être un abrégé du Râmâyana de Vyâsa. Si Valmîki étoit le premier poète Hindou, comment son ouvrage seroit-il l'abrégé d'un autre poëme! il est

certain que Valmîki est antérieur à Vyâsa, puisqu'il vivoit dans le siècle de Râmatchandra, et Vyâsa, dans celui de l'Avâtara suivant. Ce qui prouve encore sa haute antiquité, c'est que les Pourâna en parlent, comme on le voit par ce passage du Matsia Pourâna. Râdjah Dasartha eut, quatre fils. Narayna, l'ame de l'univers, s'incarna dans le corps de l'aîné, nommé Râma, qui détruisit le géant Ravana, et qui éleva jusqu'au ciel la gloire de la race de Raghou. Ses actions ont été transmises aux siècles les plus reculés, dans les vers mélodieux de Valmîki. — J'ajouterai une remarque à celles que m'a communiquées M. Hamilton, c'est que le Mâhabhârata et le Râmâyana, qui sont deux poëmes épiques, renferment la partie la plus précieuse de l'histoire ancienne de l'Inde. LANGLÈS.

III. (37). *Adhiâtmâ Râmâyena*, histoire abrégée de Râmatchandra, tirée du Brahmânda Pourâna.

IV. (4). Poëme sur l'expédition de Râma contre Râvana, roi de Lânka (Ceylan). Ce poëme est écrit dans un des dialectes de l'Inde, probablement dans celui de Mathoura; il est rimé comme la plupart des poëmes composés dans les dialectes dérivés (du samskrit). Tous les poëmes écrits dans cette dernière langue, sont en vers mesurés, mais non rimés.

V. (22). *Râma Sahasra Nâma.* (Les mille noms de Râma), dialogue entre Brahmâ et Nâreda, extrait du Brahmâ Pourâna.

Ce manuscrit paroît être la dernière section de la 1.re partie du Brahmâ Pourâna. Excepté les trois premières feuilles qui manquent, cette section est entière, et est

intitulée : *Swayambhou, Richî Sambada;* conversation, entre Brahmâ et les Richî. *Swayambhou* signifie celui qui existe par lui-même, et est une épithète de Brahmâ. Comme les premières feuilles manquent, il est impossible de savoir quels sont les Richî qu'il instruit. Par le dernier chapitre, pourtant où Vyâsa parle aux Mouni, en sa propre personne, il est clair que ce Pourâna a la même introduction que les autres, et que c'est Vyâsa qui raconte aux Mouni assemblés à Naïmisa, ce qui se passa entre Brahmâ et les Richî.

Chapitres.

1 et 2. Le premier manque. Du second il ne reste pas assez pour s'en former une idée générale ; mais il a rapport à l'adoration du soleil.

3. Sur les rites et cérémonies, pratiqués dans le culte du soleil.

4. Sur les différentes formes que le soleil prend dans les 12 mois de l'année.

5. Les 24 noms du soleil.

6 et 7. La naissance du soleil.

8. Les 108 noms du soleil.

9. Une description du pays, nommé Ekâmraka, situé près des sources du Gange.

10. Description du pays de Viradja.

11. Description de la ville d'Avanti, capitale d'Indra Dyoumna.

12. Marche du Râdjah Indradyoumna d'Avanti à Pourousotama.

13. Description du pays de Pourousotama, de ses habitans et de ses productions.

14. La construction du temple de Djagannâtha, en Pourousotama, et le sacrifice d'un cheval.

15 à 17. La consécration et l'emplacement des trois statues de Krichna, Vala et Soubhadrâ, leur sœur

18 à 22. L'histoire de Mârkandeya; sa conversation avec Vichnou; un ruisseau consacré à ce dieu, qui coule près de l'image de Sida, dans le Pourousotama.

23. Les rites et cérémonies pratiqués dans le culte de Djagannâtha, de Valbhadra et de Soubhadra.

24. La consécration de la statue de Narsingha.

25. De la statue de Sweta Mâdhava, avec l'histoire du Râdjah Sweta.

26. De la statue de Matsya Mâdhava ou de Vichnou *Pisciforme.*

27. De l'ablution dans la mer.

28 à 34. Rituel des cérémonies que doivent observer les pélerins qui visitent le temple de Djagannâtha, avec leurs recompenses temporelles et spirituelles.

35 et 36. Seconde description du pays de Pourousotama.

37. De la statue de Anânta Vâsoudèva.

38. Brahmâ invite les Richî à offrir leurs dévotions à Djagannâtha, en Pourousotama, son pays favori, et disparoît.

39. Viâsa raconte les aventures du Mouni Kandou; ce poëme est d'une grande beauté et paroîtroit fort gracieux dans les langues occidentales. HAMILTON.

VI. (3) *Bhâgavat Guitâ*, dialogue entre Krichna et Ardjouna, tiré du Mahâbhârata; il a été traduit en anglais par M. Wilkins, et de l'anglais en français par M. Parraud, en 1787, un vol. in-8.°

VII. (8). *Bhâgavat Guitâ*, autre exemplaire du même ouvrage, auquel on a joint le *Vichnou Sahsra Nâma*, (les mille noms de Vichnou), autre extrait du Mahâbhârata.

VIII. (28) *Bhâgavat Guitâ*, autre copie du

même ouvrage, auquel on a joint cinq autres fragmens du Mahâbhârata.

IX. (26). *Iwâlâ Moukhi*, (le puits embrâsé). Compilation rédigée en forme de dialogue entre Siva et Dourgâ. On y trouve l'explication de l'origine fabuleuse des volcans et des puits ardens (1), des détails sur les cérémonies religieuses qu'on doit observer dans ces lieux de dévotion, et des chants en l'honneur de la déesse Dourgâ, sous la forme de *Iwâlâ Moukhi dèvi*.

X. (1). *Sadanga Pâta*, poëme en six livres, tiré de quelques Pourâna.

XI. (6). *Roudra Yâmala tantra*, ou plutôt extraits du *Roudra Yâmala tantra* touchant le culte, les noms et les actions de la déesse Dourgâ. Ces extraits sont rédigés en forme de dialogue entre cette déesse et Siva. — M. Colebrooke regarde le Roudra Yâmala, comme un des plus anciens tantra, en comparaison duquel la plupart des autres sont modernes. (Langlès).

XII. (36). *Roudra Yâmala tantra*, autre extrait du même ouvrage relatif à *Vatouka Bhaïrava*, descendant de Siva ou Bacchus.

XIII. (20). *Koula Arnava*, (la mer des familles), dialogue entre Dourgâ et Siva, extrait probablement du même tantra. On y traite des

(1) Ces sources enflammées de Naphthe, que les Hindous adorent, et pour lesquelles ils viennent jusqu'à Bakoù, sur les bords de la mer Caspienne, sont décrites avec beaucoup de circonstances curieuses, dans le 4e. vol. des *Asiatick Researches*, et dans le voyage du Bengale à Saint-Pétersbourg, etc., par G. Forster, tom. III, pag. 9 de ma traduction. (Langlès).

devoirs des différentes classes de la société et des distinctions qui existent entre elles.

XIV. (13). *Apadoudharana Mantra*, (enchantement qui préserve des malheurs). C'est encore un extrait du Tantra ci-dessus mentionné, dialogue entre Dourgâ et Siva, touchant les exploits et les titres de Vatouka Bhaïrava.

XV. (14). *Tchinnamasta*, (la coupe tête; nom de Dourgâ). Extrait du même Tantra, contenant des hymnes.

XVI. (5). *Ganêsa Stotra*, (louanges de Ganès) ou Janus. Extrait du susdit Tantra.

XVII. (31). *Kirat Ardjounià*, poëme composé par Djana Râdjah, sur la rencontre d'Ardjouna avec Siva. — *Nota.* Le même ouvrage se trouve dans le Catalogue des manuscrits de Jones, par M. Wilkins, n.° 27, sous le titre de *Ciràtàrjunia.* Prononcez Kirâtârdjounia. (Langlès).

XVIII. (25). *Bhavâni Stotra*, (éloges de Dourgâ), composé par Soundara Atcharia.

XIX. (2). *Kousoumandjali* (l'offrande de fleurs), contenant des hymnes à Siva et à Dourgâ. Composé par Djagat Dhera, Pandit du Kachmir.

XX. (34). Ce carton contient trois ouvrages:

1.° *Itihasa Samoutchaya*, collection de différens extraits du Mahâbhârata.

2.° *Guyatis Retna Màla.* (Collier de perles en astronomie); c'est un traité d'astrologie judiciaire.

3.° *Aditya Hridaya*, (soleil de l'intelligence). Dialogue entre Krichna et Ardjouna, extrait du Bhavisia Pourâna.

XXI. (10). *Souria Pâtaka*, marche du soleil). Par Mayoura Battatcharia.

XXII. (25). *Haritâlika*, description très-détaillée de toutes les cérémonies qui se pratiquent aux fêtes religieuses ainsi nommées. C'est un dialogue entre Siva et Dourgâ, tiré du Skanda Pourâna.

XXIII. (197). *Samaya Pradipa*, (indices des tems). Ce sont les fastes de l'Inde éclaircis par des extraits des Pourânas. Ouvrage composé par Sridatta.

XXIV. (15). Extraits choisis dans différens Pourâna et Mantra. On a supprimé les titres des ouvrages originaux et les noms des auteurs.

Nota. Chaque Vèda est divisé en deux parties, les *Mantra*, ou prières, et les *Brâhmana*, ou préceptes divins. Voy. Colebrooke, *On the vedas*, tom. VIII, p. 378, des *Asiatick researches*. (Anglès.)

XXV. (7). Deux almanachs.

XXVI. (16). *Dèvi Mahatmia*, (louanges de la déesse Dourgâ). Extrait du Mârkandeya Pourâna.

XXVII. (16). *Dêvi Mahatmia*, deux exemplaires de l'ouvrage précédent enfermés dans la même boîte. Tous trois ont été copiés par le Pandit Bhagavan.

XXVIII. (18). *Hara Tcharita Tchintamani*, (réflexions sur les actions de Siva), par Djayadrat'hra.

XXIX. (17). *Swayambhèra*, (la vierge qui se choisit elle-même un époux). Premier acte d'un drame composé par Hinoumân.

XXX. (21). *Savriti Brata*, (cérémonies de la purification). Extrait du Skanda Pourâna.

XXXI. (30). *Koula Pradipa*, (la lampe des familles). Traité des devoirs des différentes classes. Par Sivânânda Atcharia.

XXXII. Rouleau contenant un horoscope tiré en 1704, de l'ère sambat, qui correspond à 1570 de l'ère sâka, c'est-à-dire celle du râdjah sâlibâhâna (1648 de J.-C.)

XXXIII. *Amara-Kocha*, Dictionnaire samskrit, composé par Amara Singha.

Amara-Kocha, ou Amer-Koche, suivant l'ortographe de M. Anquetil du Perron, signifie le dictionnaire, ou plutôt le trésor d'Amara, savant Hindou, conseiller du célèbre Râdjah Vikramaditiya, et dont le nom entier est Amara-Singha, (Lion immortel); car tous les noms samskrits ont une signification. Cette opinion n'est pas à beaucoup près, celle du P. Paulin de Saint-Barthélemi, qui ne se croit pas obligé de l'adopter, dit-il, parce qu'elle ne repose sur aucune preuve. Ce savant invoque le témoignage du P. Hanxleden, qui étoit très-versé dans la langue samskrite, et qui, en citant le dictionnaire dont il s'agit, s'exprime ainsi : *Amarasinham, hum livro, vocabulario do Grandam* (*amarasinham;* un livre vocabulaire du Grandam). — Amara, continue le P. Paulin, désigne la guerre, un général d'armée et le pilote d'un vaisseau, Amaram, la poupe d'un vaisseau; et Amaren, un immortel, un génie, Dieu; Sinha (ou Singha), un lion. De-là le mot composé Amara-Sinham. La plus convenable de ces significations, est celle qui représente cet ouvrage comme un lion courageux en général.... D'après des renseignemens ultérieurs, et sur-tout d'après les observations

d'un Hindou, nommé Tchandra Rachan, très-versé dans la langue samskrite, notre savant voyageur pense qu'au lieu d'Amara-Sinha, il faut écrire *Amara-Tchinha* (les signes célestes); car Amara signifie le ciel et les dieux célestes; Tchinha, signe ou indice qui sert à distinguer une chose d'une autre. Une autre raison qui détermine le P. Paulin à ne pas reconnoître pour auteur du dictionnaire dont il s'agit, Amarasingha, conseiller de Vikramaditiya, et qui florissoit conséquemment dans le premier siècle, avant l'ère vulgaire, ce sont les caractères d'antiquité qu'il retrouve dans cet ouvrage. Il doit avoir été composé dès les commencemens de l'idolâtrie indienne, puisqu'on y reconnoît tous les principes de cette idolâtrie et de la lithurgie; on peut même conjecturer, avec beaucoup de probabilité, que c'est le premier livre de prières dont les Brâhmanes aient fait usage au commencement de leur idolâtrie : en effet, on y retrouve les noms et les attributs des dieux, que les Hindoux ont toujours à la bouche. Je ne me permettrai pas de décider jusqu'à quel point est fondée l'opinion du P. Paulin de Saint-Barthélemi; mais, malgré la haute estime que j'ai pour ses rares connoissances, je ne puis m'empêcher de pencher pour l'avis des savans de Calcutta, qui est aussi celui de M. Anquetil du Perron, surtout pour ce qui concerne le titre même du livre. Ce titre, comme on peut s'en convaincre en examinant les deux manuscrits de la Bibliothèque Impériale, porte Amara Kosa, mots qu'on peut traduire par dictionnaire, trésor d'Amara, ou dictionnaire divin, céleste; c'est ce que je ne puis décider : mais il est certain que le mot samskrit *Kosa* ou *Kocha*, signifie trésor, dictionnaire, vocabulaire, et fait partie du titre de tous les dictionnaires samskrits.

Celui-ci est le plus complet et sur-tout le plus exact que l'on connoisse en samskrit; et sous ce rapport, le titre

d'*Amara* ou immortel, lui convient bien. Il est divisé en 15 sections ou chapitres, qui renferment les noms des dieux, des astres, des élémens, des objets spirituels, des sciences, des couleurs, de la terre, du monde, des montagnes, des fleuves, des arbres, des plantes, des animaux, des hommes, des tribus Indiennes, des sacrifices, de l'agriculture, des arts mécaniques, etc, etc., La 16.e section *Nanártha-Varga*, renferme les mots et les expressions qui ont plusieurs significations. Les adverbes et les mots indéclinables, se trouvent dans la 17e. section *Avya-Varga*. Le dernier chapitre est un traité des genres des noms. L'original de ce dictionnaire est écrit en vers, et ne contient pas plus de 10,000 mots radicaux, malgré la richesse du samskrit, et cependant aucun mot essentiel n'est omis; parmi les innombrables composés, l'auteur n'a donné que ceux qui ont un sens bien déterminé, tels que les titres ou épithètes des divinités, etc. Il en existe des traductions en différentes langues indiennes, telles que le Tamoul et le Malabar. Ces traductions, dans le midi de l'Inde, se nomment Tamouskoutta.

Le P. Paulin de Saint-Barthélemi, a publié à Rome, en 1798, la première section de cet important dictionnaire en caractères tamouls, sous le titre d'*Amarasingha*, *sectio prima, de Cœlo, ex tribus ineditis codicibus manuscriptis, Romæ, apud Antonium Fulgonium* in-4.° Quoique ce volume ne soit pas très-considérable, ce n'est pas le moins important de ceux qui composent la précieuse collection d'ouvrages publiés par ce savant, sur la littérature orientale.

Le laconisme que Amara-Singha affecta dans la rédaction de son dictionnaire, a dû causer des lacunes considérables, des obscurités auxquelles de nombreux commentateurs se sont chargés de suppléer. Notre intention n'est pas de donner la notice de ces supplémens et commen-

taires, parmi lesquels on distingue surtout les ouvrages de Médinikar, de Maheswara, de Vrihaspati, surnommé Moukouta, etc; je me contenterai de citer le Hârâvaly ou vocabulaire de mots peu usités, par Pouruchôtama, auteur d'un ouvrage étymologique et d'une petite collection de monogrammes intitulée; *Ekâkchara;* il compila le Hârâvaly, sous les auspices de Dhrita Sinha. Médinikar en fait mention, et il y a lieu de croire que cet ouvrage est antérieur au Viswa Prakasa de Maheswara. Je ne dois pas oublier non plus de mentionner le *Namamâlâ*, que nous possédons à la Bibliothèque Impériale, sous le n.° XLIII des mss. dêv. Je ne terminerai pas cette note, sans communiquer au lecteur, un doute sur l'époque où vivoit Amara Singha, nous l'avons placé sous le règne de Vikramaditya, qui florissoit dans le premier siècle, avant J.-C. et en cela, nous avons suivi l'opinion, généralement adoptée, par les plus célèbres Indianistes de l'Angleterre, tels que MM. Jones, Wilkins, Alex. Hamilton, etc. Mais un autre savant dont l'opinion n'est pas à beaucoup près à dédaigner, M. Bentley a composé un mémoire, (n.° du tom. VIII. des *Asiatick Researches*), pour prouver que le Vikramaditya, si célèbre dans les annales des Indes, par l'accueil qu'il faisoit aux savans, n'est point le même qui a donné son nom à une ère, qui date de 56 ans avant J.-C.; mais qu'il vivoit aussi bien qu'Amara Singha, Maheswara, auteur du Sourya Siddhanta et autres savans, qui ont rendu son règne si fameux, dans le 10.e et 11.e siècle de l'ère vulgaire. LANGLÈS.

XXXIV. (33). *Ganêsa Kavatcha,* (l'armure de Ganêsa). Ce sont des hymnes en l'honneur de Ganêsa, extraits du Brahmâ Vaïvartika Pourâna. Voyez n.° VIII des manuscrits samskrits en caractères bengali.

XXXV. (19). *Vrata Sara*, traité de l'accomplissement des actes religieux ; par Sridatta. Incomplet.

XXXVI. (29). Horoscope d'un enfant né en 1796 de l'ère sambat, ou du Râdjah Vikramaditya, qui correspond à l'an 1661 de l'ère saka. (Du Râdjah Salibâhana. 1739 de J.-C.)

XXXVII. (137). Ouvrage en vers, incomplet et sans titre, ni nom d'auteur. C'est un Traité de Mythologie hindoue.

XXXVIII. (2, 14. — a, b, c.) *Amara Kôcha.* Dictionnaire samskrit, composé par Amara Singha, avec un Commentaire par Bhânoudjî Dîkhyita, en trois volumes. Voyez sur ce Commentaire intitulé *Vyâkyâ Soudhâ*, ma notice de l'*Amara Singha* ci-dessus, pag. 25.

XXXIX. (15. — a, b, c, d, e,). Autre copie du même ouvrage, en 5 volumes.

XL. (12). *Raghouvansa*, histoire des descendans de Raghou, poëme épique de Kalidâsa. Voyez n.° XXV des manuscrits samskrits en caractères bengali. Histoire de la race de Krichna, suivant *Jones's* manuscrits, n.° 14, ou des enfans du soleil, n.° 58 du même Catalogue.

XLI. (38). *Kâtantra Vriti*, Grammaire samskrite, composée par Kalâpa.

XLII. (24). *Srâddha Vibeka Vidhâna*, éclaircissement des doutes touchant les cérémonies funéraires, par Roudra Dhèra.

Srâddha désigne le sacrifice que l'on offre aux *Pitri Dèva*, ou mânes des ancêtres. (Langlès).

XLIII. (11). *Koumâra Sambhava*, poëme épique sur la naissance de Kartika ou Koumara, le dieu de la guerre. Composé par Kâlidâsa. Voyez Jones's Catalogue, n.° 11. Nous possédons un second exemplaire du même poëme, en caractères bengalis, n.° LXXXVII.

« La poésie fut l'aimable fille de Valmiki, et ayant » été élevée par Vyâsa, elle choisit Kâlidâsa pour son » fiancé, à la manière de Viderbha. Elle fut mère » d'Amara, de Soundan, de Sank'ha, de Dhanik : mais » maintenant vieille et caduque, sa beauté est flétrie; » ses pieds, dépouillés d'ornemens, glissent quand elle » veut marcher au milieu des hameaux, où elle dédaigne » de choisir une habitation ». Tel est le jugement que les Indiens portent sur Kâlidâsa et sur leur poésie actuelle. Nous possédons à la bibliothèque impériale plusieurs ouvrages de ce poète, que les pandits et les savans académiciens de Calcutta s'accordent à regarder comme un génie supérieur. Mais ils ne sont pas autant d'accord sur l'époque où il florissoit. MM. Jones, Wilkins, Colebrooke, etc., le placent à la cour de Vikramaditya, monarque célèbre par son amour pour les sciences et les savans, qui mourut 56 ans avant l'ère chrétienne. Mais M. Bentley affirme, dans le VIIIe volume des *Recherches asiatiques*, que le Vikramaditya, qui accueillit Kâlidâsa et d'autres poètes et savans, florissoit de 982 à 1082 de J.-C... *Et adhuc sub judice lis est.* V. ci-des. p. 6 et 26.

Ce Poëme samskrit est remarquable autant par l'unité d'action, que par l'élégance du style. (Langlès).

XLIV. (9). *Mèghadouta*, (le Nuage Voyageur), poëme. Nous possédons deux autres exemplaires du même ouvrage en caractères bengali, sous

les n.os CXV, CLXXII. Voyez aussi Jones's *orient. manuscrits*, n.° 24.

Manuscrits samskrits en caractères bengali.

I. (82). *Linga Pourâna*, histoire du Phallus; emblème sous lequel on représente Siva (le Bacchus indien). Ce manuscrit est incomplet; il n'a ni commencement ni fin.

Le contenu de l'ouvrage ne répond pas à son titre; peut-être étoit-ce en vue de tromper la bonne foi de l'Européen qui l'a acheté, qu'on lui a donné ce titre. Le manuscrit est ancien, mais il renferme quelques feuilles de palmier d'une écriture récente, placées au commencement et à la fin. Sur les premières se trouve l'introduction au Lingha Pourâna, suivie de 16 chapitres successifs de cet ouvrage, ce qui justifie en partie son titre; mais comment expliquer l'erreur grossière qui se trouve sur la dernière feuille? « Voici la fin de la première partie du Lingha Pourâna qui traite des Tirtha et de leur excellence. Ici doit commencer la seconde partie ».

Ce manuscrit contient une section appelée Tirtha Kanda, tirée d'un ouvrage intitulé Kalpa Tarou, c'est-à-dire *Arbre du desir*, composé ou plutôt compilé par Lekhmidhara Pandit. Dans cette section, l'auteur a rassemblé des différens Pourâna, tout ce qui s'y trouve sur les tirtha, endroits où les Indiens vont pour faire leurs ablutions à certaines époques. Voici l'ordre qu'il a suivi.

1. De la sainteté de Vârânasi, extrait du Lingha Pourâna.
2. ——— de Prayâga, — du Matsya Pourâna.
3. ——— de Gangâ, — du Mahâbhârata.
4. ——— de Gangâ, — du Matsya Pourâna.
5. ——— de Kouroukhetra, — du Vâmana Pourâna.

6. De la sainteté de Prithouka, extrait du Mahâbhârata.
7. ——— de Pouskara.
8. ——— de Mathourâ, — du Varâha Pourâna.
9. ——— de Oudjaïni, — du Brahmâ Pourâna.
10. ——— de Narmadâ, — du Matsya Pourâna.
11. ——— de Koubdjamraka, — du Varâha Pourâna.
12. ——— de Saoukara.
13. ——— de Kokâmoukha.
14. ——— de Vadarikâ, — du Varâha Pourâna.
15. ——— de Salgrâma.
16. ——— de Stoutaswâmi.
17. ——— de Douârakâ.
18. ——— de Lohakoula.
19. ——— de Kedara, — du Kalikâ Pourâna.
20. ——— de Naïmisa, — Mahâbhârata.

II. (100). *Kalika Pourâna*, histoire de la déesse Kalika. L'Hécate indienne.

III. (18). Autre exemplaire du même ouvrage.

IV. (84). *Outkal Khanda*, histoire de la province d'Orissa, extraite du Skanda Pourâna, avec une description de Poursatim ou Djagguernat'ha. Dialogue entre Djaïmini, fondateur d'une secte hétérodoxe, et les prêtres qui faisoient les sacrifices des douze années, dans la forêt du Naïmesa. L'origine des pratiques religieuses, observées à Djagguernat'ha, sur la côte d'Orissa ou Océdra, est indiquée, dans cette histoire, d'une manière assez conforme, à ce qu'en raconte M. Anquetil du Perron. Indradyoumna, Râdjah d'Avanti ou d'Oudjeïn, établit ces cérémonies religieuses et fonda le temple où Vichnou est adoré sous la forme d'un lingam de bois; entre autres

épisodes, on en remarque un sur Kopteswari et Billes, qui fut ensuite métamorphosé en tourterelle. Cette histoire a quelque ressemblance avec celle de Sémiramis et de Bélus.

Ier Chap. L'introduction. Les Mouni disciples de Djaïmini, disent : « Déjà, ô sage à jamais vénérable, » tu nous as instruits, touchant la sainteté et les » rites de plusieurs lieux sacrés : daigne nous » éclairer maintenant, sur ceux de Pourousotama, » et sur le ligniforme Vichnou, qui y fait son » séjour ».

2. Djaïmini commence ses instructions. Après la création, Vichnou choisit Pourousotama, pour son séjour favori : Brahmâ et les dieux l'y adorent.

3. Les avantures de Mârkandeya.

4 et 5. L'histoire de Poundarika et d'Ambouricha.

6. La description du pays d'Outkala.

7. Indradyoumna, roi d'Oudjjaïni, demande quelle terre est la plus sacrée : les prêtres sont embarassés pour lui répondre. Un inconnu paroît, explique les avantages que possède Pourousotama, après quoi il disparoît.

8. Indradyoumna envoie le grand-prêtre pour y prendre des renseignemens.

9 et 10. Voyage de Vidyapati et son retour.

11. Nârèda vient au Paradis de Brahmâ et accompagne le roi dans son voyage. Leur départ; leur arrivée à Ekâmraka.

12. Comment Ekâmraka devint le séjour de Mahâdeva et de Dourgâ.

13. Indradyoumna et Nârada, arrivent à Kapotesasthali; l'histoire du chef des Colombes et de Bilwèsa.

14. Ils arrivent à Pourousotama, mais ils apprennent

que la statue de Vichnou, appelée Nila Màdhava a disparu.

15. Indradyoumna érige un temple et y place une statue du Narsingha.

16 et 17. Indradyoumna célèbre un sacrifice, avec une magnificence inconnue jusqu'alors. Les Dèva et tous les rois de la terre y assistent. Le nombre des chevaux sacrifiés comme victimes, est immense.

18. Le ligniforme Vichnou, est découvert flottant sur l'océan; il est rapporté avec les cérémonies convenables.

19. Viswakarma, (l'architecte céleste), en fait 4 statues, savoir: une de Krichna, une de Valarâma, une double du Soubhadrà et Krichna, unis en hermaphrodite.

20 et 21. Indradyoumna, bâtit un temple pour leur réception.

22 — 60. Les chapitres suivans ne contiennent qu'un rituel très-ample, des cérémonies qui doivent être pratiquées à Pourousotama, dans le culte de Djaganàtha, et une liste des personnages considérables, qui y ont assisté. Hamilton.

En altérant les noms et quelques passages de son manuscrit, un Pandit avoit persuadé à M. Wilford, que le Skanda Pourâna renfermoit des matériaux très-précieux, sur l'histoire et la géographie de l'Egypte; et c'est d'après ces matériaux surtout que ce savant a composé sa longue et curieuse dissertation, sur l'Egypte et le Nil, qui se trouve dans le 3.e vol. des *Asiatick researches*; mais ayant découvert l'insigne fourberie de son Brâhmane, M. Wilford l'a lui-même dénoncé et a avoué dans le tome VIII de la même collection académique, les erreurs qu'on lui avoit fait commettre, avec cette franchise et cette candeur qui caractérisent le vrai savant. Langlès

V, VI, VII. (16, 142). *Kasi Khanda*, histoire de Bénarès, tirée du Skanda Pourâna, 3 volumes.

Kâsi est l'ancien nom de la ville de Vârânasi, changé par les Musulmans en Bénarès. Voici la table des matières de cet ouvrage :

1.er Chap. Élévation de la montagne Vindhya.
2. La route du soleil dans les cieux se trouve fermée.
3. Description de la retraite de l'hermite Agasti.
4. Les avantures de Lopâmoudrâ, femme d'Agasti.
5. Agasti abaisse la montagne Vindhya, pour laisser la route du soleil libre.
6. Des lieux sacrés.
7. Description des sept villes sacrées.
8. ——— de la résidence de Yama.
9. ——— du soleil.
10. ——— d'Indra et de Agni.
11. ——— d'Agni, dieu du feu.
12. ——— de Varouna, dieu des eaux.
13. ——— de Pavana et de Kouvera.
14. ——— de la lune.
15. ——— de la sphère des étoiles et de la planète de Mercure.
16. ——— de la planète de Vénus.
17. ——— des planètes de Mars, Jupiter et Saturne.
18. ——— des 7 *Richi*, ou les septentrions.
19 à 21. —— de Dhrouva ou l'étoile polaire.
22. ——— des paradis de Brahmâ, Vichnou et Mahâdêva.
23. Mahâdêva établit Vichnou gouverneur du monde.
24. Siva Sarmana jouit de la béatitude dans le paradis de Vichnou.
25. Agasti rencontre le dieu Skanda.
26. De l'endroit saint à Kâsi, appelé Manikarnika.

27 et 28. De la sainteté de Gangâ.
29. Les 1000 noms de Gangâ.
30. Les mystères de Vârânasi.
31. De l'apparition de Bhaïrava.
32. ——————— de Dandapâni.
33 et 34. De la fontaine appelée Ghayânavâpi.
35. Des mœurs.
36. Des devoirs d'un brahmatchâri.
37. Des indices par lesquels on peut distinguer les qualités des femmes.
38. Des mœurs.
39. De l'origine du lingam, nommé Avimouktes.
40. Des devoirs d'un père de famille.
41. Des devoirs d'un yoghi. (Religieux).
42. Des règles pour juger du temps qu'on a à vivre.
43. De la puissance de Divadâsa.
44. Description de Kâsi.
45. L'arrivée à Kâsi de 64 yoghini envoyés par Mahâdêva.
46. De la statue du soleil à Kâsi, appelée Lolarka.
47. De celle appelée Sambaditya.
48. De Draoupadâditya et de Mayouthâditya.
49. De Thathandaditya et du Phallus, appelé Garoudès.
50. et 51. Des statues du soleil érigées par Arouna, Vriddha, Kêsava, Vimala, Gangâ et Yama.
52. De l'endroit saint à Kâsi, appelé Dasâswamedhika.
53. Mahâdêva envoye ses gens à Kâsi.
54. De l'endroit où le pisatcha obtint la béatitude.
55. Description de Kâsi.
56. Des illusions de Ganêsa.
57. De l'apparition de Toundi.
58. De l'apothéose de Divadâsa.
59. De l'origine des cinq fleuves.

Le man. n.° 6 du nouveau Catalogue contient le second volume du Kâsi Khanda, ou la section qui traite de

la ville de Kâsi (Bénarès), il commence où se termine le premier volume ci-dessus, numéroté 5.

CHAPITRES :

60. De la statue de Mâdhava, érigée par Agni Bindou.
61. Des lieux saints à Kâsi, qui doivent être visités par les adorateurs de Vichnou.
62. Du retour de Mahâdêva à Kâsi.
63. Du Phallus nommé Djyestes.
64. Des mystères de la ville Sainte.
65. De l'origine des Phallus, nommés Kantakes et Vyâghres.
66. Du Phallus Saïles.
67. Du Phallus Ratnes.
68. De l'origine du Phallus Kritibâsa.
69. De 68 Lieux Saints à Kâsi (Bénarès).
70. Des statues des dieux.
71. De la défaite et mort de Dourgâ, en conséquence desquelles, la déesse qui le vainquit, prit le nom de Dourgâ.
72. De la victoire de Dourgâ.

Le manuscrit n.° 7, du nouveau Catalogue, compose le 3.e vol. de la section intitulée, Kâsi. Cette section est entière, ainsi que celle du même Pourâna, intitulée Outkala.

La ville de Kâsi (Bénarès), est consacrée à Mahâdêva, adoré sous l'emblème du Phallus, et cette section traite principalement de celles qui parmi ces divinités étranges sont les plus célèbres, et donne l'histoire réelle ou mythologique de leurs fondateurs.

CHAPITRES :

73 et 74. De la sainteté du Phallus Omkâra, ainsi dénommé de la syllabe mystique *Om*.

75. De l'origine du Phallus Tripistapa.
76. ———————— Trilotchana.
77. ———————— Kedâra.
78 et 79. ———————— Dharmesa.
80. Les rites de la fête de Dourgâ, appelée Manaratha Tritiya.
81. Des Phallus Dharmesa.
82, 83 et 84. L'origine de Vires.
85. La pénitence de Dourvâsa.
86. L'origine de Vîswakarmes.
87. Le sacrifice de Dakhya.
88. Sati se jette dans le feu du sacrifice.
89. L'origine de Dakhyes.
90. La descripiion de Pârvatis.
91. La sainteté de Ganghes.
92. De Narmades.
93. De l'origine de Satis.
94. L'origine du Phallus Amrites.
95. Le pélérinage de Vyâsa.
96. Vyâsa donne sa malédiction à la ville de Kâsi (Bénarès).
97. Description de la Terre-Sainte de Kâsi.
98 et 99. De l'origine de Moukti Mandapa.
100. Récapitulation des matières et conclusion.

VIII. (108). *Brahmâ Vaïvârtikâ Pourâna ;* contenant l'origine des Dieux ; et particulièrement des détails sur Ganêsa, Krichna et Dourgâ. Il est par forme de dialogue entre Narayena et Nareda, copié par Krichna Râma Dêva, en 1652 du Sakâbda (1730 de J.-C.)

Ce Pourâna est très-remarquable, en ce qu'il présente un système de théisme singulièrement pur, sans mélange de polythéisme. Krichna y paroit comme l'être éter-

nel, incorporel, incréé, d'où tous les autres tirent leur origine. Les trois personnes de la Trinité indienne ne sont pas seulement créées, mais elles sont même mortelles; ainsi elles n'y figurent seulement pas comme les anges de Mohhammed. Une destruction totale suit chaque *Nimesa*, ou clin-d'œil de Krichna, et voici manifestement l'origine de la déesse grecque Némésis. Cette période comprend la vie entière de Brahmâ, Vichnou et Mâhâdêva.

L'ouvrage consiste en 4 sections : la 1.re est intitulée Brahmâ; la 2.me Prakriti; la 3.me Ganapati; la 4.me Krichna Djanma, ou la naissance de l'avatâra, nommé Krichna. La 1.re et la 4.me sont incomplettes dans le man. de la Bibl. Imp. Les deux autres sont entières.

PREMIÈRE SECTION. Brahmâ.

Le 1.er chapitre consiste dans l'introduction ordinaire. Saouti, savant disciple de Vyâsa, vient dans la forêt de Naïmesa, où il trouve les Brâhmanes, descendans de Saounaka, occupés à faire un sacrifice, dont la durée est de douze ans. Enchantés de cette occasion de s'instruire, ils lui font mille questions. Il leur répond : Tout ce que vous me demandez, est contenu dans le Brahmâ-Vaïvartikâ Pourâna, qui m'a été communiqué par Vyâsa, et que je vais maintenant vous révéler. Les quatre chap. suivans donnent la création de Prakriti, Vichnou, Siva, Brahmâ, Sereswati et Dourgâ. On y voit le Brahmânda, ou œuf du monde, flotter sur l'immensité des eaux. Deux chap. expliquent le débrouillement du chaos, ou Brahmânda par Brahmâ. Trois chap. contiennent les créations de Brahmâ. Avec sa femme Sâvitri, il engendre les Vêdas. Les Richi et les quatre Castes sortent de son corps. Nareda, un de ses fils, se plaignant d'être sans compagne, est condamné à devenir Gandharva, ou musi-

cien céleste. Le 10.e chap. traite de l'origine des classes mixtes. Le 11.e et le 12.e, de la naissance de Nâreda, en qualité de Gandharva. Les 13.e et 14.e renferment la plainte de Mâlâvati, femme de Nâreda, sur la mort de son mari. Le 15.e, sa conversation avec le Dieu du tems. Le 16.e est consacré aux noms des ouvrages sur la médecine, qui composent le Ayourvêda. Dans les 17.e, 18.e et 19.e chap., on trouve la restauration de Nâreda à la vie, en récompense du fidèle amour de Mâlâvati. Le 20.e présente la conclusion de leur vie, leur mort, leur renaissance et leur mariage pour une seconde fois à Kânaya, qui est la ville de Kanoudj. Le détail de leur vie dans cette nouvelle naissance, occupe les 4 chap. suivans, qui terminent la section, laquelle est manifestement incomplette.

Les 3 sections suivantes consistent en des instructions communiquées à Nâreda par un Richi, nommé Nârâyena.

Deuxième Section. Prakriti.

1. La nature de Prakriti. 2. La création des déesses. 3. La création du monde. 4, 5 et 6. Prakriti paroît sous cinq formes différentes; savoir : Sereswati, Sâvitri, Lekhymi, Râdhâ et Dourgâ. L'histoire de Sereswati; son mariage avec Vichnou, sa descente sur la terre comme rivière. 7. L'histoire de Prithvi, la déesse Terra. 8, 9 et 10. L'histoire de Gangâ et son mariage avec Vichnou; sa descente sur la terre comme fleuve. 11 à 22. L'histoire de Toulasi; son mariage sur la terre avec Sankha; son apothéose et son mariage avec Vichnou; sa transformation en arbre. 22 à 32. L'histoire de Sâvitri, femme de Brahmâ. 33 à 37. L'histoire de Lekhymi; son mariage avec Vichnou; sa descente sur la terre comme fille de l'Océan. 38. L'histoire de Swâdhâ, femme d'Agni, Dieu du feu. 39. L'histoire de Swâdhâ, femme des Pitri ou Dieux mânes.

40. L'histoire de Dakhyini, femme de Yagghis, Dieu du sacrifice. 41. L'histoire de Sasti, déesse de la jeunesse, et femme de Skanda; et de Mangalâ-Khandi, une des formes de Dourgâ. 42. L'histoire de Manasâ, déesse des serpens, femme du Richi Djaratkârou. 43. L'histoire du Sourabhi, la vache céleste, emblême de l'abondance. 44 à 55. L'histoire de Râdhâ, la première forme de Prakriti, femme de Krichna lui-même; sa descente sur terre, comme bergère à Vrindâvan; son mariage avec l'Avatâra Krichna. 56 à 63. Les rites et cérémonies pratiqués dans l'adoration de Dourgâ; l'histoire de Souratha, un roi qui, ayant perdu son royaume, le regagna par la protection de Dourgâ; les mariages de Dourgâ avec Mahâdêva, d'abord sous la forme de Sati, et dans un siècle subséquent, sous celle de Pârvati.

TROISIÈME SECTION. Ganapati.

1 et 2. Le mariage de Pârvati avec Mahâdêva. 3 à 7. Le sacrifice à Krichna et Râdhâ, célébré par Pârvati, afin de devenir mère. 8 et 10. La naissance de Ganêsa, portion de Krichna. 11 à 13. Les fêtes célébrées à cette occasion; l'arrivée de Sani, (la planète de Saturne) dont l'œil sinistre porte partout le malheur; en conséquence de quoi Ganêsa perd sa tête. 14 à 17. L'histoire de Kârtika, fils de Mahâdêva; son éducation chez la Nymphe K'ritika; son retour à Kaïlâsa. 18 à 20. Pour quelle cause Ganêsa perd sa tête? Elle est remplacée par celle d'un éléphant donnée par Vichnou. 21 à 23. Les Dêvâ sont délaissés par Lekhymi, (la fortune) et conséquemment vaincus par les Daïtya, jusqu'à ce qu'ils la retrouvent dans l'Océan. 24 à 40. L'histoire du Parasourâma Avatâra. Son père étant tué par Ardjouna Râdjâh, il fait un vœu de détruire toute la race des Khyetryâ. Les Brahmânes les battent et tuent tous les

mâles de la classe guerrière. 41 à 46. Parasourâma vient à Kaïlasa. Sa querelle avec Ganêsa; il le prive d'une de ses défenses d'éléphant; leur réconciliation par la médiation de Vichnou. Parasourâma célèbre une fête en l'honneur de Siva, Dourgâ et Ganêsa.

QUATRIÈME SECTION. Krichna Djanma, ou naissance de Krichna.

1. Eloge des Vaïsnâva; leur prééminence sur les adorateurs des autres divinités. 2. L'intrigue de Krichna au ciel avec la nymphe Viradja découverte par Râdhâ; elle est changée en fleuve céleste. 3. Sridâma, le confident de Krichna, est condamné, par Râdhâ, à naître sur la terre en Asoura. Il règne sur toute la terre sous le nom de Sankha; épouse Toulasi, et prive les Dêva de leur territoire et de leurs honneurs. 4 à 6. Les Dêva s'adressent à Brahmâ, Vichnou et Mahâdêva, qui les accompagnent à Goloka, la résidence de Krichna; description très-poétique du ciel. Les Dêva ayant porté leurs plaintes, Krichna dit qu'il faut que tous les Dêva naissent sur la terre pour l'extirpation des Daïtya, (les Titans) et que lui-même il descendra dans les plaines de Vradja. 6 à 10. Ces chapitres manquent dans le manuscrit. Ils doivent contenir la naissance du Krichna, et comment il se tint caché avec son frère Valarâma, dans la maison d'un berger à Gokoula. 11. Sahasrakhya changé en Daïtya, par l'imprécation de Dourvâsa sauvé par l'attouchement de Krichna. 12. L'enfant cause la chûte d'une muraille en la touchant du pied. 13. Le Richi Garga révèle au berger Nanda la divinité de Krichna et sa grandeur future. 14. Nalakouvera métamorphosé en arbre, reprend sa forme par l'attouchement de Krichna. 15. Première rencontre de Krichna et Râdhâ sur la terre. 16. Krichna tue les Daïtya Vaka, Kesi et Pralambha. 17. Nanda, accompagné de tous les

bergers de Gokoula, quittent leurs habitations, et vont s'établir à Vrindâvan, où ils fondent la ville de ce nom. 18. Krichna donne la béatitude aux femmes de certains Brâhmanes, qui sont transportés à Goloka. 19. Les vaches des bergers ayant bu de l'eau infectée par des serpens, meurent, et sont rappelées à la vie par Krichna. 20. Un incendie est sur le point de consumer la forêt de Vrindâvan, Nanda célèbre un sacrifice à Indra, et l'incendie cesse. 21. Krichna empêche Nanda de sacrifier à la fête d'Indra, cela n'étant pas ordonné dans les Vêda. 22. Krichna tue un âne d'une grandeur prodigieuse, qui répandoit la désolation dans un bois de palmiers. 23. Cet âne étoit le Daïtya Sahosika, ainsi métamorphosé par l'imprécation de Dourvâsa, à cause de sa lubricité. 24. L'histoire de Dourvâsa, une des formes de Siva. Elle est incomplète, et ici se termine le manuscrit.

Nota. Le Brahmâ Vaïvartikâ ne contient pas la généalogie des princes qui ont régné sur la terre, quoique cela soit essentiel à un Pourâna, elle doit apparemment se trouver dans la partie qui manque à la première section. HAMILTON.

IX. (92). *Vâyou Pourâna*, histoire du dieu des vents.

Ce Pourâna est attribué à Vâyou. Parmi plusieurs sujets très-intéressans, on y trouve un récit circonstancié de la création de tout ce qui existe au ciel et sur la terre, avec la généalogie des premiers habitans; une notice chronologique des grandes périodes nommées Menaouantara, Kalpa, etc, une description de la terre divisée en Douipa, Varcha, etc., avec ses dimensions en Yodjen. Les Douipa ou presqu'îles sont au nombre de sept qui sont environnées d'un immense océan, au-delà duquel se trouve le pays et les montagnes d'Otala. Voici le nom de ces sept

preqn'iles. Djambou, Augou, Yama, Yamala, ou Malaya, Sank'ha, Kous'ha; et Varâha. Cette division de la terre habitable en sept parties ou climats, ressemble à celle que les Grecs et les Arabes ont adoptée. Le même Pourâna contient la description et la mesure des planètes, et des étoiles fixes, leur circonférence, leur distance relative, etc. Jones's catalogue of orient. manuscrits, n.° 6, et *Asiat. Research.* tom. III. p. 25 et 53.

(LANGLÈS.)

X. (46). *Haya Sirsa*, (tête de cheval); chapitre de quelqu'un des Pourânas : c'est un dialogue entre Vichnou et Brahmâ. Le premier donne des préceptes sur la manière de s'acquitter des cérémonies religieuses, de fonder des temples; sur la forme, la grandeur, l'attitude des images des différentes divinités, et les avantages qu'elles peuvent procurer aux dévots qui les adorent.

XI. (88). *Narasingha Pourâna*, histoire du 4.e Avatâra, ou incarnation de Vichnou en homme-lion. Cette copie a été écrite par Kisora Sarmana, en 1601 du sakabda (1679 de J.-C.)

Cet ouvrage est compris sous le n.° 11 du nouveau Catalogue, mais ce manuscrit ne contient que la première partie du Pourâna, intitulée Narasingha Pourâna adi. Ce titre donne lieu de croire qu'il y a encore une autre partie; celle-ci est entière. Voici les titres et le contenu des chapitres :

1.er CHAP. Une multitude de dévots se trouvant assemblés à Prayâya (Allahâbâd) pour faire leurs ablutions dans la saison prescrite, ils visitèrent le Mouni Bharadwâdja qui les accompagna chez le Pourânika Souta. Ils le prièrent de

leur communiquer le Narasingha Pourâna, et il leur récita ce Pourâna dont voici la substance :

2. Sur la division du temps.
3 à 5. De la création.
6. Les aventures de Mitra et de Varouna.
7 à 12. De Markandeya et sa victoire sur la mort.
13. De Yama, juge des enfers et de sa sœur.
14 et 15. Dialogue entre un Brahmâtchâri et une femme fidèle à son époux.
16 et 17. De l'arbre du monde.
18. Du charme des huit lettres.
19 et 20. Du soleil, de son mariage et de ses enfans.
21. De la naissance des vents.
22. Généalogie des rois de la race solaire.
23. Généalogie des rois de la race lunaire.
24. Des Menou et de leurs manwantarâ.
25 à 27. L'histoire des rois de la race solaire.
28. L'histoire de ceux de la race lunaire jusqu'au roi Sântanou.
29. L'histoire des descendans du roi Santanou.
30. Traité de géographie.
31. L'histoire du roi Sahasrânika.
32. Des cérémonies religieuses.
33. De la cérémonie nommée Lakhya homa.
34. Des *Avatâra* ou incarnations de Vichnou.
35. De l'incarnation sous la forme d'un poisson.
36. De la seconde incarnation, ou la tortue.
37. De la troisième incarnation, ou le sanglier.
38. De la quatrième incarnation, ou l'homme-lion.
39. De la cinquième incarnation, ou le nain.
40. De la 6e. incarnation, ou Parasou Râma.
41 -- 45. De la 7.e incarnation, ou l'histoire de Râma, roi d'Ayodhyâ.
46. Des 8.e et 9e. incarnations, ou de Vala Râma et

Krichna. Il est remarquable que dans ce Pourâna, Bouddha n'est pas compté parmi les Avatâra, et qu'il est remplacé par Vala Râma, frère de Krichna.

47. Liste des lieux sacrés sur le fleuve Sarayou.
48. De la dixième incarnation ou de Kalki.
49. La vue rendue à Soukra.
50. Cérémonie pour la consécration de la statue de Vichnou.
51. Des fleurs.
52 et 53. Des devoirs des quatre classes.
54. De la dévotion appelée Brahmâtchari.
55. Des devoirs d'un père de famille.
56. Des devoirs d'un hermite.
57. Des devoirs d'un pélerin.
58. De la méditation.
59. Du culte de Vichnou.
60. De la mort et béatitude du roi Sahasrânika.
61. Des noms secrets de Vichnou. HAMILTON.

XII. (37). *Vichnou Pourâna*, histoire de Vichnou, indiquée sous le n.° 85 du Catalogue imprimé.

XIII. *Agni Pourâna*, intitulé mal à propos *Vichnou Pourâna.*

Le Pourâna du dieu du feu est compris en entier dans le carton n.° 13 de notre nouveau catalogue; ce même carton contient aussi à la vérité une partie du Vichnou Pourâna; mais comme ce livre n'est pas complet, tandis que l'Agni Pourâna est entier, il est plus à propos d'indiquer ce dernier dans le catalogue; le Vichnou Pourâna, se trouvant d'ailleurs complet dans le carton précédent.

Chapitre 1.er Les Mouni de Naïmisa, interrogent Souta, sur les principes fondamentaux de la science. « Sur la même question que nous avons faite à Vyâsa, leur dit Souta, il nous a répondu que tout ce qu'on pouvoit

désirer sur ce sujet, étoit développé dans le Pourâna qu'il avoit reçu du dieu du feu, et voici ce Pourâna tel que Vyâsa nous l'a communiqué».

2. De l'incarnation de Vichnou, sous la forme d'un poisson.
3 et 4. De celles de la tortue; de l'homme-lion; du sanglier; du nain et du Parasourâma.
5 — 10. Abrégé du Râmâyana, histoire de Râma, roi d'Ayôdhyâ.
11. Abrégé du Hérivansa, ou la généalogie et l'histoire de Krichna.
12 — 16. Arégé du Mahâbhârata, ou de la guerre entre les Kourava et les Pândava.
17. Des incarnations de Bouddha et de Kalki.
18 et 19. De la création.
20 et 21. Des créations secondaires.
22—72. Du culte de Vichnou.
73. Du culte du soleil.
74—106. Du culte de Siva.
107. Du Menou Swâyambhouva, et de ses descendans.
108. De la géographie.
109. Des lieux consacrés.
110. De Gangâ (le Ganges).
111. De Prayâya (Allâhâbâd).
112. De Vârânâsi (Bénarès).
113. Du fleuve Narmadâ et de la montagne de Sri.
114 à 117. De Gayâ et du culte qu'on y pratique aux mânes.
118. Des divisions de Djamboudwipa.
119. Des six autres Dwipa.
120. De l'astronomie.
121 à 139. De l'astrologie.
140 à 146. Du culte de Koubdjikâ (Dourgâ).
147. Des Menouantara.
148. Des devoirs de chaque classe.
149 à 156. Des devoirs d'un père de famille et des sacrifices qu'il doit célébrer chez lui.

157. Des devoirs d'un hermite.
158. Des devoirs d'un yogui ou d'un pénitent ambulant.
159. Abrégé du Dharma Sastra, ou de la loi sacrée et civile.
160. Des sacrifices aux mânes.
161 à 164. De plusieurs cérémonies religieuses.
165 à 170. De la pénitence prescrite pour chaque faute et de l'expiation.
171 à 211. Fastes indiens, ou les cérémonies pour chaque jour de l'année.
212 à 240. Sur les devoirs des rois, du couronnement, ou plutôt de l'installation, de l'armée, de la guerre, des impôts, du trésor royal, des pierres précieuses, etc.
241. Abrégé du Dhanourvêda, ou de la science des armes; préceptes pour se servir de l'arc, de l'épée, de la lance, etc.
246 à 251. Abrégé du Code de jurisprudence.
252 à 255. Des quatre Vêda.
256 à 263. Des présages et des moyens de détourner ceux qui sont sinistres.
264. Des subdivisions des quatre Vêdâ.
265. Des Pourâna.
266. Des rois de la race solaire.
267 à 273. Des rois de la race lunaire.
274 à 292. Abrégé de l'Ayourvêda, ou de la science de la médecine; des traitemens des maladies de l'homme, de l'éléphant et du cheval.
293 à 320. Des mantra ou des invocations mystiques.
321 à 328. Abrégé du Tch'handasâra, ou Traité de prosodie, et particulièrement touchant les vers des Vêda.
329 à 339. De la rhétorique., des ornemens de la poésie, des poëmes populaires en samskrita et en prâkrita.

340. De la signification mystique de chaque lettre de l'alphabet.

341 à 350. Abrégé du Siddhâroupa, ou de la Grammaire samskrita. *N.*^e Il me semble que celle-ci est la Grammaire connue sous le nom de Kâtyâyana Vyâkarana. Le père Paulin a publié la traduction de cette Grammaire sous le titre de *Sidharubam.*

351 à 358. Abrégé du vocabulaire samskrit.

359. Des enfers.

360 à 367. De la contemplation et de l'absorption dans l'essence divine.

368. Conclusion. HAMILTON.

A la suite de cette table des chapitres de l'Agni Pourâna, on me permettra d'insérer une autre notice du même Pourâna, faite par un Orientaliste également célèbre. « C'est, dit M. Wilkins, un des Pourâna les plus considérables; il est divisé en trois cent cinquante-trois petits chapitres, et l'on suppose qu'il a été donné par Agni (*Ignis*), le dieu du feu. Il traite d'un grand nombre de sujets, et forme pour ainsi dire, un abrégé de toute la science des Hindous. On trouve à l'ouverture de ce Poëme, une courte notice des incarnations de Vichnou; particulièrement de celles sous la forme de Râma, dont les exploits ont servi de texte au Râmâyana, et sous la forme de Krichna, la progéniture matérielle de Vasoudèva, ensuite une très-ennuyeuse histoire de la création; une dissertation non moins ennuyeuse, sur le culte à rendre aux dieux; une description de leurs images, et des préceptes pour fabriquer ces images et les placer convenablement; une courte description de la terre et des lieux qu'on regarde comme sacrés, et des cérémonies qu'il y faut observer; un Traité d'astronomie, ou plutôt d'astrologie; différentes manières d'opérer des charmes, des enchantemens, etc., suivant les circons-

tances; la composition des périodes nommées Ménouantara; la description des différentes vies religieuses nommées Asrama, et des devoirs auxquels elles obligent; les règles à observer dans la pénitence; les fêtes et les jeûnes de toute l'année; les préceptes de la charité; une dissertation sur les avantages incalculables que l'on peut tirer du mot OM, avec un hymne à Vasichta. La section suivante est relative aux fonctions et aux devoirs des princes; elle renferme des règles pour connoître les qualités des hommes et des femmes; pour choisir des armes et des ornemens convenables à la royauté; Un Traité du choix des pierres précieuses, et un autre Traité de l'art de la guerre. Une autre section est consacrée à toutes les affaires du monde, aux ventes, aux achats et aux lois relatives à toutes les transactions; viennent ensuite certains règlemens conformes aux Vêda, pour se préserver de l'infortune, pour adorer les dieux, etc.; les listes de deux races de rois nommées les Sôurya-Vansa et les Tchandra-Vansa (enfans du soleil, enfans de la lune), de la famille d'Yadou et de Krichna, avec un Précis de la guerre de douze ans, décrite dans le Mahâbhârat; un Traité de l'art de guérir, applicable aux bêtes comme aux hommes, avec des règles pour l'éducation des éléphans, des chevaux et des vaches; des charmes pour la cure de différentes maladies, et la manière d'adorer certaines divinités; un Traité des lettres de l'alphabet samskrit; un autre sur les ornemens du discours, applicables à la prose, aux vers et au drame; l'explication du sens mystique des lettres simples de l'alphabet samskrit; une Grammaire; un petit Vocabulaire de cette langue, Voyez Wilkins's catalogue of oriental manuscripts, n.° 6, tome VI, pages 445 et 446 des Works of sir William Jones. LANGLÈS.

(*La suite au N.° prochain.*)

MÉCANIQUE.

Nouvelles recherches sur la Composition des Forces; par M. DANIEL ENCONTRE, *Ministre du Saint-Evangile et Professeur de Mathématiques transcendantes au Lycée de Montpellier.*

§. Ier.

TOUTE la théorie de la Statique se réunit à trois principes : l'équilibre du lévier, le parallélogramme des forces, et l'équation des vîtesses virtuelles (1). Il est reconnu que ce dernier principe résulte nécessairement des deux autres, qui sont eux-mêmes tellement liés entre eux, que le premier peut se déduire aisément du second (2). Ainsi le parallélogramme des forces est le théorème fondamental, dont les autres sont de simples corrollaires; mais l'ordre le plus naturel à suivre dans l'exposition de la science, n'est pas toujours celui qu'ont suivi les inventeurs, et il paroît que les physiciens étoient en possession des principaux corollaires, avant d'avoir même soupçonné le théorême fondamental.

L'équilibre du lévier fut connu des anciens. On en a la preuve, et dans les nombreuses machines qu'ils avoient inventées, et dans les diffé-

(1) *Voy.* LAGRANGE. Mec. analyt., pag. 2.

(2) Quelques géomètres ont mieux aimé déduire du lévier le parallélogramme des forces de l'équilibre; mais cette marche est moins facile, moins naturelle, et beaucoup plus longue.

rens ouvrages qu'ils nous ont transmis, ouvrages dont quelques-uns sont justement célèbres, et parmi lesquels on doit sur-tout distinguer le fameux traité d'*Archimède*, qui a pour titre : Κέντρα βαρῶν ἐπιπέδων.

Ce traité qui mérite encore l'attention des géomètres, est divisé en deux parties; dans la première, *Archimède* enseigne à trouver le centre de gravité de toutes les figures rectilignes; dans la seconde, il s'occupe spécialement du centre de gravité de la parabole. L'axiome d'où il déduit toute sa théorie, est que deux poids égaux suspendus à égales distances du point d'appui, sont nécessairement en équilibre (3). De-là, il arrive à la loi générale du lévier, par une méthode très-élégante que *Monge* a rajeunie dans *ses Elémens de Statique*. On doit même observer que le géomètre de Paris n'a l'avantage de la plus grande simplicité, qu'en cédant au géomètre de Syracuse l'avantage de la plus grande exactitude. M. *Monge* a négligé le cas où les deux forces appliquées aux deux extrémités de la droite inflexible seroient incommensurables entre elles. Pour *Archimède*, il ne néglige rien; il prévoit toutes les objections et les résout de la manière la plus complette (4).

§. II.

Mais *Bailly* et *Montucla*, ces grands historiens des mathématiques anciennes, ces hommes égale-

(3) Αρχιμ. παντα σωζόμενα. Paris, 1615, pag. 150.

(4) Il a été cependant attaqué par quelques mathématiciens; mais les critiques sont déjà oubliées, et l'ouvrage demeure.

ment profonds dans les sciences du raisonnement et dans celles de la mémoire, ces écrivains à jamais célèbres, qui ont été à portée de puiser dans toutes les sources, de consulter toutes les Bibliothèques, de compulser tous les manuscrits, n'ont trouvé, ni dans *Archimède*, ni dans *Héron*, ni dans aucun géomètre grec ou latin, la moindre notion du parallélogramme des forces, ni même des mouvemens composés. Cependant les mouvemens composés se présentent partout dans la nature, et sont si faciles à distinguer dans les moindres opérations des arts, qu'il faut, ou que les anciens aient été de bien mauvais observateurs, ou qu'on ait perdu la clef de leurs systèmes, en perdant quelques-uns de leurs écrits, ou qu'on ait mal lu ceux qui restent. Nous verrons bien-tôt quelle est celle de ces opinions à laquelle on doit préférablement s'attacher.

Quoi qu'il en soit, *Bailly* (5) regarde *Fracastor*, comme le premier des mathématiciens philosophes, qui ait entrevu les mouvemens composés; mais il paroît que les expressions de cet auteur furent à cet égard aussi obscures que ses idées; voilà pourquoi *Bailly* lui-même, *Montucla* et tous les autres érudits (6) nomment *Galilée*, comme ayant révélé aux physiciens, la grande et importante loi que la nature suit, sans aucune exception, toutes les fois que deux forces poussent un même point dans des directions différentes.

(5) Hist. de l'Ast. mod., tom. I, p. 325.

(6) C'est surtout l'opinion de Lagrange. Mec. analyt., p. 7.

Galilée fit plus : il bannit pour jamais de la physique, la loi primordiale des mouvemens circulaires, adoptée par les anciens. C'est aujourd'hui un principe incontestable que tout mouvement se fait naturellement en ligne droite. *Keppler* avoit eu le courage de le dire. *Galilée* le démontra. Considérant les courbes, à la manière d'*Archimède*, comme la réunion d'une infinité de petites droites, il fit voir que chaque pas dans une courbe, doit être fait en vertu de deux forces qui ont des directions différentes. Cette théorie, que l'expérience confirme tous les jours, conduisit *Galilée* aux vrais principes de la ballistique. Or une bombe n'est autre chose qu'une petite planète poussée par une force tangentielle et gravitant vers un point fixe; il semble qu'on n'avoit plus qu'un pas à faire pour arriver à la mécanique céleste réservée au grand *Newton*.

§. III.

Les principes de Statique établis par *Descartes* ne diffèrent pas de ceux de *Galilée*. Mais *Descartes* fut le premier qui apperçût la force centrifuge; et s'il n'avoit pas d'autres titres de gloire, cette découverte suffiroit pour l'immortaliser, d'autant plus qu'elle lui appartient toute entière. Ce n'a pas été sans surprise, que j'ai trouvé dans un ouvrage infiniment précieux à la littérature, mais dont l'auteur, le célèbre *La Harpe*, ne se piquoit d'être, ni mécanicien, ni astronome; que la première idée de la force centrifuge appartenoit à *Platon*.

» Il avoit, dit *La Harpe*, des connoissances de » mathématiques très-distinguées pour son temps, » à en juger par quelques apperçus fort heureux, » entre autres par celui de la gravité qui attire » les corps célestes vers un centre, en même temps » qu'un mouvement de rotation les en éloigne » (7), c'est ce qu'on a nommé depuis la force cen- » tripète et la force centrifuge, et ce qui est in- » diqué dans Platon et répété dans les Tuscu- » lanes (8) ».

On dit ordinairement que la gravité (9) pousse ou entraîne ; et que la terre ou le soleil, ou toute autre masse *attire ;* mais dès qu'il s'agissoit de physique, *La Harpe* n'étoit plus obligé de parler français. La grande république des lettres est subdivisée en autant de petits états qu'il y a de sciences différentes, et c'est là, plus que partout ailleurs, que les étrangers sont signalés au moindre mot qu'ils prononcent.

Mais un auteur ne pouvant pas toujours être parfaitement sûr de ce qu'il dit, devroit au moins s'imposer le devoir de bien entendre ce qu'il veut dire. C'est ce que *La Harpe* paroît avoir négligé dans cette circonstance. Il ne s'étoit pas fait des idées nettes de la force centrifuge, et a cru la voir où elle n'étoit pas. Sans fatiguer le lecteur d'une longue compilation de passages grecs, il suffira de rapporter le morceau des tusculanes relatif au

(7) Cours de Litt. anc. et mod., tom. III, 2.e part., p. 19.

(8) *Ibid.* A la note.

(9) *Voy.* Enc. méth. au mot gravité.

système du fondateur de l'Académie. On peut à la rigueur se passer du texte de *Platon*, lorsque c'est *Cicéron* qui en fournit le commentaire.

Persuadent mathematici terram in medio mundi sitam, ad universi cœli complexum quasi puncti instar obtinere, quod κέντρον illi vocant: eam porrò naturam esse quatuor omnia gignantium corporum, ut quasi partita habeant inter se, et divisa momenta : terrena, et humida suopte nutu, et suo pondere ad pares angulos in terram, et in mare ferantur : reliquæ duæ partes, una ignea, altera animalis, ut illæ superiores in medium locum mundi gravitate ferantur, et pondere; sic hæ sursum rectis lineis in celestem locum subvolent, sive ipsâ naturâ superiora appetente, sive quòd à gravioribus leviora naturâ repellantur,

On voit qu'il s'agit ici de substances naturellement légères ; ou qui repoussées par de plus pesantes, tendent toujours à s'éloigner du centre : mais cette tendance ne ressemble en aucune manière à *ce qu'on appelle aujourd'hui la force centrifuge*. La première est dirigée selon le prolongement du rayon ; la seconde, selon la tangente. Elles n'ont rien de commun, ni dans leur origine, ni dans leurs effets. Laissons donc à *Descartes* ce qui appartient à *Descartes*, et apprenons surtout à ne parler que des matières que nous connoissons. Ceci m'avertit de revenir au parallélogramme des forces.

§. IV.

Ce fut seulement en 1687, que le principe du

parallélogramme des forces fut présenté dans toute la généralité dont il étoit susceptible, et devint un véritable théorème, qui sert de base à tous ceux qu'on a voulu établir depuis. Le fameux disciple de *Mallebranche*, le modeste et laborieux *Varignon*, fut le premier qui énonça et démontra ce théorème, non en considérant, comme on l'avoit fait jusqu'alors, des léviers, des poulies, telle ou telle autre machine ; mais deux forces quelconques appliquées à un point sans pesanteur. *Varignon* démontra que :

Quelles que soient les deux forces motrices, si sur l'angle qu'elles font au point mobile, on construit un parallélogramme dont les côtés contigus soient proportionnels à ces deux forces ; non-seulement le point mobile se mouvra le long de la diagonale du parallélogramme ; mais encore on pourra le considérer comme poussé par une seule force proportionnelle à cette diagonale ; et que, si trois forces dirigées dans un même plan sont en équilibre, chacune de ces trois forces sera représentée par le sinus de l'angle, compris entre les directions des deux autres. C'est ce qu'on appelle le théorème de *Varignon*.

Cet énoncé renferme plusieurs propositions ; *Varignon* les donna séparément en les entremêlant d'un grand nombre de corollaires ; mais pour ne pas entrer dans de trop longs détails, il suffira de transcrire ici la proposition qui sert de base à toutes les autres.

» Si le point A (*fig.* 4) sans pesanteur, est poussé

» en même temps et uniformément par deux puis-
» sances, suivant les lignes AC, AB, qui fassent
» entre elles quelque angle CAB que ce soit, et
» que la force dont agit une de ces puissances soit
» à celle dont agit l'autre; comme AC à AB, ce
» point A, suivra la diagonale AD, du parallé-
» logramme fait sous ces deux lignes ».

DEMONSTRATION.

» Le point A, poussé vers CD, l'est de même
» que s'il y étoit porté avec la ligne AB, toujours
» parallèle à elle-même, de la même vîtesse qu'il
» y est poussé; nous pouvons donc le regarder
» comme poussé de cette manière vers CD, avec
» la ligne AB toujours parallèle à elle-même, ou à
» CD, en même temps qu'il est poussé par l'autre
» puissance, le long de la même ligne AB. Or
» cela bien conçu, il est clair qu'en quelque point,
» par exemple G, que la ligne AB rencontre
» AD, le point A s'y trouvera toujours; parce que
» la force qui le porte avec AB vers CD, est à
» celle qui le porte le long de la même AB, comme
» AC à AB, c'est-à-dire, en tirant HK par le
» point G parallèle à AB, comme AK à KG:
» donc au même temps que AB parcourt AK et
» qu'elle arrive avec le point A en HK, ce même
» point parcourt une partie de AB égale à KG,
» et par conséquent il se trouve alors en G. On
» démontre de même qu'au même temps que AB
» arrive en CD, le point A se trouve en D, et
» ainsi dans tous les autres points de la diagonale

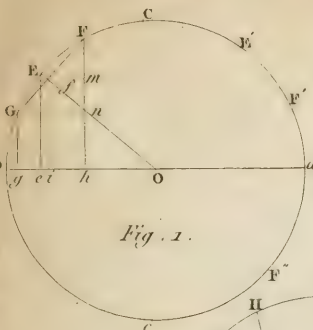


Fig. 1.

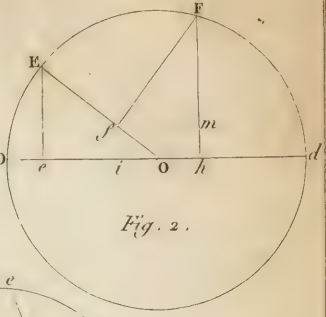


Fig. 2.

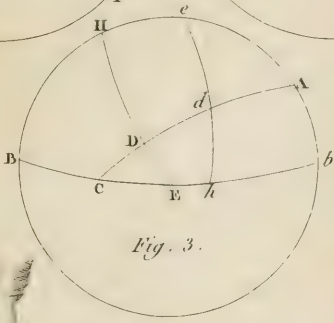


Fig. 3.

Fig. 4.

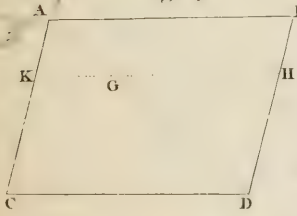
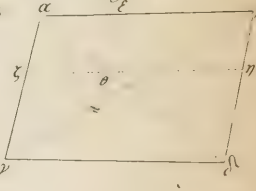


Fig. 5.



» AD; et par conséquent ce point ainsi poussé, se » mouvra exactement le long de cette ligne, C. » Q. F. D».

VARIG. *Projet d'une nouvelle mécanique.*

§. V.

Ce passage est fidèlement transcrit d'après le *projet d'une nouvelle mécanique*, Paris, 1687.

Il est aisé de voir que VARIGNON auroit pu se rendre un peu plus clair, si ses phrases avoient été un peu moins longues; mais les fonctions d'historien, que je remplis en ce moment, m'imposent le devoir de rapporter ce qu'on trouve dans un autre auteur, qui avoit précédé VARIGNON, et auquel on a négligé de rendre justice.

Supposons que le point α (*fig.* 5) se mouve vers β, sur la droite $\alpha\beta$, et qu'en même temps cette droite $\alpha\beta$, se mouve avec même vîtesse le long de $\alpha\gamma$, parallèlement à elle-même, il faudra de nécessité, si l'on prend $\alpha\beta = \alpha\gamma$, et qu'on ferme le rhombe en δ, que α parcoure la diagonale $\alpha\delta$ dans le même temps que $\alpha\beta$ parcourrera la droite $\alpha\gamma$.

Concevons en effet que α ait parcouru une partie quelconque du chemin qu'il doit faire, telle que $\alpha\iota$, il faudra que $\alpha\beta$ ait aussi parcouru une partie, du chemin qu'elle doit faire, telle que $\alpha\zeta$. Et puisque les deux mouvemens se font avec la même vîtesse, $\alpha\iota = \alpha\zeta$. Menons $\zeta\eta$ parallèle à $\alpha\beta$, et complètons le rhombe $\alpha\theta$, nous aurons $\zeta\theta = \alpha\iota$; le point mobile α sera donc sur θ; et comme les deux rhombes seront nécessairement semblables, θ sera

sur la diagonale $\alpha\delta$. Il en sera de même de tout autre point pris sur la route de α.

Quoiqu'il soit question d'un rhombe, tandis que VARIGNON, pour présenter la chose sous un point de vue plus général, suppose des forces inégales et par conséquent un parallélogramme quelconque, il est impossible de ne pas reconnoître dans ces deux extraits le même fond de pensée et les mêmes détails de démonstration. Cependant l'auteur que j'ai cité le dernier, à précédé VARIGNON. Personne n'en doutera, lorsque j'aurai ajouté que cet auteur est ARISTOTE. Ceci ne fait aucun tort à la mémoire du géomètre français. VARIGNON n'étoit rien moins que plagiaire, et vivoit d'ailleurs à une époque où il y auroit eu plus de gloire à savoir lire une proposition dans ARISTOTE, qu'à la trouver dans sa propre raison; mais l'antiquité sera pleinement justifiée du reproche qu'on lui a fait injustement de n'avoir pu acquérir, ni par le simple bon sens, ni par l'observation de la nature, la moindre idée des mouvemens composés. Je donne dans une note, les détails relatifs au passage dont on a vu l'analyse; et si mon travail est absolument inutile aux géomètres, du moins y trouvera-t-on un fait qui doit paroître de quelque importance aux érudits (10).

(10) Le passage qu'on a lu est extrait du 23.e chapitre des *Questions mécaniques* d'ARISTOTE. Le titre de ce 23.e chapitre ou de cette 23.e question est remarquable.

Διὰ τὶ φερομένων δύο φορὰς ἐν τῷ ῥόμβῳ τῶν ἄκρων σημείων ἀμφοτέρων, ἡ τὴν ἴσην ἑκάτερον αὐτῶν ἐυθεῖαν διέρχεται ἀλλὰ πολλαπλασίαν θάτερον.

§. VI.

Il est à remarquer que l'année 1687, fut singulièrement heureuse pour la mécanique. Dans le temps que VARIGNON publioit son *projet*, on vit paroître le plus bel ouvrage qui soit sorti de la

Pourquoi, si deux points sont poussés chacun par deux forces égales selon les côtés d'un même rhombe, ils ne parcourent pas des droites égales, mais l'un des deux fait plus de chemin que l'autre ?

Le fait est vrai. Si le point α est poussé par des forces égales selon $\alpha\beta$, $\alpha\gamma$, et que le point β soit aussi poussé par deux forces égales entr'elles et aux précédentes selon $\beta\alpha$, $\beta\delta$, le point β fait plus de chemin que le point α.

Pour rendre raison de ce fait, qu'il suppose généralement connu, et qu'on ne peut connoître sans avoir au moins *quelque idée* des mouvemens composés, ARISTOTE démontre que les points α, β, parcourent chacun une diagonale du rhombe. Or, ces diagonales n'étant pas égales, les espaces parcourus par les deux points, ne sont pas égaux. — Le raisonnement par lequel il fait voir que chacun des points α, β, se meut selon la diagonale du rhombe, est exactement celui qu'on a vu, en y ajoutant que ce qui est prouvé pour α, est en même tems prouvé pour β.

Mais je dois observer ici,

1.° Que l'édition D'ARISTOTE, *Genève*, 1605, la seule que j'aie pu consulter, n'est accompagnée d'aucune figure, et qu'il a fallu la suppléer; le texte grec la suppose telle que je la donne;

2.° Que la version latine faite par LEONICENUS, dont cette édition est enrichie, m'a paru tout-à-fait inintelligible. Je ne doute pas que le tort qu'on a fait aux anciens, ne vienne de ces versions obscures et infidèles, dont les auteurs ne savoient autre chose que du grec, et ignoroient absolument la matière traitée dans le texte. Il est bon de les consulter quelquefois, mais on ne doit jamais s'y fier.

main des hommes, le fameux livre des *Principes.* La théorie des mouvemens composés y est expliquée dès les premières pages. Mais NEWTON occupé d'une mécanique toute céleste, ne daigna pas s'arrêter aux lois de l'équilibre. Il les supposa bien telles que nous les avons; mais il les démontra d'une manière moins précise ou moins générale, et quoiqu'il en soit, VARIGNON demeura paisible possesseur de son théorème. Ainsi tandis que LEIBNITS, HUYGHENS, les deux BERNOULLI, et plus qu'eux tous, le grand NEWTON, donnoient des volumes entiers à la science, VARIGNON y ajoutoit une page. C'est encore beaucoup qu'un géomètre, après en avoir écrit plusieurs mille, où il n'a fait que remanier les idées des autres, en écrive enfin une, qu'il puisse dire véritablement à lui, et qui soit nécessaire à la science. C'est un titre ineffaçable de gloire. La postérité obligée de recueillir cette page, conserve avec elle le souvenir de l'auteur. Du reste, le Théorème de VARIGNON ne fut combattu par aucun écrivain qui mérite d'être cité; ce n'étoit qu'une généralisation de plusieurs théorèmes particuliers auxquels on s'étoit accoutumé depuis GALILEE. Personne ne s'est donc avisé d'élever le moindre doute sur le parallélogramme des forces; mais les géomètres, quoique obligés de regarder cette proposition, comme certaine, disputent encore sur la manière dont on doit la démontrer.

Ce fut en 1726, que DANIEL BERNOULLI, crut devoir attaquer, non le parallélogramme des

forces, mais la démonstration dont on s'étoit contenté pendant quarante ans. La conscience mathématique a ses scrupules, ses excès de délicatesse : celle de DANIEL BERNOULLI n'étoit pas bien tranquille sur un fait, qui paroissoit prouvé moitié par la raison, moitié par l'expérience, tandis que la raison seule suffiroit pour nous en instruire; ayant donc médité tout de nouveau sur cette matière, il commença une controverse fameuse, qui n'est pas encore bien terminée, et dont nous rendrons compte dans une autre dissertation.

BIOGRAPHIE.

Particularités sur feu M. Mouchet, premier Employé au Département des manuscrits de la Bibliothèque impériale, sur la vente de sa Bibliothèque, etc.

Depuis trente ans, l'on a souvent parlé (1), d'une manière plus ou moins directe, plus ou moins précise, des occupations de M. Georges-Jean Mouchet, relatives à la diplomatique et à l'ancienne littérature françoise. Cet estimable homme de lettres est mort à Paris le 6 février 1807, âgé de 70 ans et deux mois, sans avoir pu mettre au jour le fruit de ses veilles : il était né à Darnetal, près Rouen, en février 1737.

Elève de Foncemagne, ensuite collaborateur et ami de MM. de Sainte-Palaye et de Bréquigny,

(1) Voyez l'*Eloge de la Curne de Sainte-Palaye*, par M. Dupuy, dans les Mémoires de l'Acad. des Belles-Lettres, tom. 45; le *Plan des travaux littéraires ordonnés pour la recherche des monumens*, etc. (par Moreau), 1781, in-8.°; la *Lettre* du même Moreau à M. G. P. C. D. E., 1788, in-8.°; *celle* écrite par l'abbé de Saint-Léger, à l'éditeur du *Traité des Monnoyes des Prélats et Barons de France*, insérée dans le *Journal des Savans* de l'année 1791; la *Réponse* de M. de Brequigny à la lettre précédente, dans le même Journal; le *Précis d'un Dictionnaire de la Langue française*, lu à l'Institut national, par feu M. Camus, pendant le troisième trimestre de l'an IX; le *Rapport fait à la Classe d'Histoire et de Littérature ancienne*, par le même savant, pendant le troisième trimestre de l'an XI, etc. etc.

M. Mouchet fut jugé le seul en état, par sa position et par ses talens, de mettre à exécution le plan conçu par M. de Sainte-Palaye et développé par M. de Bréquigny, pour procurer à la France le *Glossaire de l'ancienne langue françoise, depuis son origine jusqu'au siècle de Louis XIV.*

Ce plan avait pour objet de présenter l'histoire physique et métaphysique des mots ; l'histoire physique, en réunissant sous le même article les variations d'orthographe d'un même mot ; l'histoire métaphysique, en indiquant la génération et la filiation possible des idées que ce mot a représentées par extension, par allusion, par métaphore et autres espèces de métonymies. On crut pouvoir ajouter à l'intérêt du glossaire, par quelques recherches sur nos antiquités, lorsqu'on rencontreroit des mots qui y donneroient lieu, en se livrant néanmoins sobrement à ces objets qu'on envisageroit toujours relativement à la langue françoise plutôt que relativement à l'histoire.

M. de Sainte-Palaye abandonna à M. Mouchet, vers 1770, la rédaction de ce glossaire ; et celui-ci s'occupa avec succès d'un travail que plusieurs savans avaient déjà regardé comme au-dessus, sinon de leur force, au moins de leur patience. Le Roi, à la sollicitation du maréchal de Beauvau, lui accorda, en 1773, pour récompenser son zèle et son application à la composition de cet ouvrage, mille livres d'appointemens. Deux ans après cette grace, le ministre du département de Paris annonça à M. Mouchet que le roi

avoit bien voulu augmenter de mille livres son traitement annuel et viager. En 1780, époque de la mort de M. de Sainte-Palaye, la composition et l'impression du premier volume du Glossaire étaient à peu près aux deux tiers; et il faut dire que lorsque la révolution vint suspendre ce travail, il n'étoit guère plus avancé; il n'y a d'imprimé que 740 pages du 1.er volume, depuis la lettre A jusqu'aux lettres AST. La Curne de Sainte-Palaye avoit publié en 1756 le premier projet de cet ouvrage; c'est une brochure in-4.° de 30 pages (2).

M. Mouchet perdit au commencement de la révolution le traitement qui lui avoit été assigné. On sent combien a dû être critique la position d'un homme de lettres voué depuis long-temps à des travaux importans, mais obscurs, et qui se voyoit privé tout à coup de ses moyens d'existence. Il ne lui restait qu'un ami, mais un généreux ami dans la personne de M. de Bréquigny, qu'il aidoit dans ses travaux depuis trente ans. Cette même révolution avoit enlevé à M. de Bréquigny les pensions et traitemens qui étoient l'honorable récompense de ses profondes recherches sur l'histoire et le droit public de France. Il fit pour son ami le sacrifice du bien le plus cher à un homme de lettres; il lui donna sa riche et nombreuse bibliothèque.

Il paroît que M. Mouchet, retenu par un sen-

(2) Voy. l'Eloge de Sainte-Palaye, dans les Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres, tom. 45.

timent de délicatesse, désiroit attendre que la mort eut fermé les yeux de son illustre ami pour jouir de l'effet de sa générosité. M. de Bréquigny voulut que l'enlèvement de sa bibliothèque s'effectuât de son vivant. L'acte par lequel il força M. Mouchet d'accepter cette marque de reconnoissance, fait trop d'honneur à la mémoire de ces deux amis, pour ne pas le rapporter ici en entier :

« Je soussigné, Louis-Georges Oudard Feudrix-Bréquigny, déclare vouloir absolument que le citoyen Georges-Jean Mouchet, mon ancien et fidel ami, entre dès aujourd'hui et sans le moindre retard en possession et jouissance de la totalité des livres qui composent actuellement ma bibliothèque, dont je lui ai fait pleine et entière donation il y a déjà long-temps, en reconnoissance et pour prix des services essentiels qu'il n'a cessé de me rendre toute sa vie (3); en conséquence, j'exige de lui, et je veux, ratifiant cette ancienne donation, qu'il entre en possession et jouissance, dès cet instant même, et qu'il fasse, sans le moindre délai, emporter tous les susdits livres pour en faire absolument tout l'usage qu'il lui plaira, attendu qu'ils lui appartiennent en propre. Fait à Paris, ce primidi 11 prairial de l'an 3

(3) M. Mouchet a beaucoup aidé M. de Bréquigny dans la confection de la Table chronologique des Diplômes, Chartes, Titres et Actes imprimés concernant l'Histoire de France, dont il a paru 3 vol. in-fol. depuis 1769 jusqu'en 1783.

de la république françoise. Approuvé l'écriture lesdits mois et an. *Signé* FEUDRIX-BRÉQUIGNY. »

Les fastes de la littérature présentent peu d'exemples d'un aussi noble procédé.

Au mois de germinal an 6, Le Grand d'Aussy, auteur des *Fabliaux françois* et de la *Vie privée des François*, et l'un des conservateurs des manuscrits de la blibliothèque impériale, fit obtenir à M. Mouchet la place de troisième employé au département de ces manuscrits. Il avoit le titre de premier employé au moment où il termina sa carrière.

M. Mouchet fit vendre, au commencement de l'an 8, la plus grande partie de la bibliothèque qui lui avoit été léguée. Les livres de théologie et de jurisprudence furent ceux dont il fit le sacrifice, comme lui étant les moins utiles dans ses études accoutumées, et il ne conserva que les manuscrits et les ouvrages de littérature et d'histoire.

Les manuscrits sont de vieux chroniqueurs et de vieux romanciers; les notes écrites en marge par M. Mouchet, pour indiquer la signification actuelle des vieux mots, leur donnent un mérite particulier. La veuve de M. Mouchet a offert ces manuscrits au Gouvernement; et tout porte à croire qu'ils seront acquis par son Excellence le Ministre de l'Intérieur, qui protège si efficacement les lettres et les arts.

Les livres imprimés ont été exposés en vente

publique depuis le 1.er jusqu'au 5 juin dernier. Le catalogue qui en a été publié, offre une collection bien choisie. Plusieurs articles avoient appartenu à la Curne de Sainte-Palaye, dont M. de Bréquigny a été l'exécuteur testamentaire; et tout annonçoit, dans ces livres, qu'ils n'avoient pas été pour leurs possesseurs des meubles inutiles. Le n.° 30 du Catalogue étoit de nature à exciter la curiosité des amateurs; je veux parler d'un exemplaire relié en carton, de la première édition des Considérations sur les Mœurs, par Duclos, sur le frontispice duquel M. de Bréquigny avoit écrit ces mots: *Voyez le Chapitre VI bis des* MAGISTRATS, *qui est joint à cet exemplaire, p.* 170.

Le libraire chargé de la vente, M. Barrois l'aîné, a placé sous le titre de l'ouvrage de Duclos, une note conçue en ces termes:

» L'auteur n'ayant probablement pas pu obtenir l'approbation du censeur, fut obligé de supprimer ce chapitre lors de l'impression de son ouvrage et en fit ensuite imprimer quelques exemplaires. On ne le trouve dans aucune des éditions postérieures faites jusqu'à ce jour ».

Cet exemplaire a été porté à plus de 18 francs, par la chaleur des enchères. Cependant l'amour de la vérité me force de déclarer ici que le chapitre VI *bis* n'est pas de Duclos. Je le trouve dans les *Œuvres diverses d'un ancien magistrat. Londres* (*ou plutôt*

Lausanne), 1784, in-8.° Cet ancien magistrat est Jean-Louis, Marquis de Maleteste, ancien conseiller au Parlement de Dijon, né dans cette ville le 4 mars 1709, et mort à Paris dans les premières années de la révolution. Il étoit fils de Jacques Maleteste, conseiller au même Parlement, et d'Elisabeth de la Coste. L'exemplaire de ses œuvres diverses, qui se trouve dans la Bibliothèque du Conseil-d'État, contient, en regard du frontispice, le portrait de l'auteur, gravé par Saint-Aubin, d'après un dessin fait en 1786, par C. N. Cochin; j'ai vu d'autres exemplaires sans portrait.

L'ancien magistrat raconte ainsi dans sa préface, page 6, l'origine de la composition et de la publication du chapitre sur les magistrats:

« Les premières idées que j'aye rassemblées par mon choix et toujours sans aucun projet de les rendre publiques, sont dues à une circonstance assez frivole. Lorsque les considérations sur les mœurs de ce siècle parurent, on les lut avec empressement; c'étoit dans les premiers momens le sujet de la conversation générale. L'auteur alloit souvent dans une maison où se rencontroient beaucoup de gens de mérite, de tous les rangs et de tous les états: la maîtresse de la maison me demanda ce que j'en pensois; j'en dis beaucoup de bien, parce qu'effectivement j'en pensois beaucoup; et j'ajoutai qu'il y auroit peut-être quelque chose à desirer dans un très-

petit nombre de passages, soit pour la netteté des idées, soit pour la clarté des expressions. On ne me pardonna pas cette modération dans mes éloges, et on me dit en me la reprochant, que le plus mauvais chapitre du livre, suffiroit pour m'illustrer. Je ne sais si je fus piqué du propos; je ne crus pas l'être; mais cependant trente-six heures après, je rapportai dans la même maison, un chapitre sur les MAGISTRATS. »

Ce chapitre commence dans le recueil de M. de Maleteste, page 6, par ces mots : *Le même principe qui a détruit les grands seigneurs.....* Et finit par ceux-ci : *Trois causes qui concoururent à l'avilissement de la magistrature.* C'est la même chose dans l'imprimé que M. de Bréquigny a intercalé au milieu de son exemplaire des *Considérations.*

Les œuvres diverses de l'ancien conseiller au Parlement de Dijon, me feront encore détruire une erreur assez répandue. Le chapitre sur les magistrats, est suivi de l'*Esprit* de l'*Esprit des Lois*, article composé de 128 pages. C'est sans doute l'ouvrage attribué à l'abbé le Gras du Villard, chanoine de Grenoble, dont il est parlé dans la nouvelle édition de la Bibliothèque historique de la France, dans la France littéraire de 1769 et dans la nouvelle édition des Lettres sur la profession d'avocat, par feu M. Camus. Il ne faut que se rappeler les titres de plusieurs productions de l'abbé le Gras du Villard, telles que *la Vie de sœur*

Louise, le *Voyage Spirituel des sœurs de Parménie;* pour se persuader qu'il n'a jamais pensé à composer l'esprit de l'esprit des lois; M. Chalvel fait observer avec raison, dans sa nouvelle édition de la Bibliothèque du Dauphiné, par Guy Allard, que le mauvais goût et le peu de jugement de l'abbé le Gras, sont impardonnables dans un siècle aussi éclairé que celui où il écrivoit.

L'*Esprit* de l'*Esprit des Lois*, est une rapide analyse de l'immortel ouvrage de Montesquieu; il n'a pu être composé que par un écrivain versé dans les matières législatives. Tel étoit le marquis de Maleteste, digne élève du président Bouhier, son oncle à la mode de Bretagne. On lira peut-être avec intérêt le morceau de sa préface, relatif à l'Esprit de l'Esprit des lois :

» J'avois jugé les considérations sur les mœurs de ce siècle, comme un excellent ouvrage, fait par un homme qui joignoit beaucoup d'esprit à beaucoup de sagacité. A la première lecture de l'Esprit des Lois, je me sentis emporté par un enthousiasme qui ne me laissoit pas la liberté du jugement.

» Je le lus et relus plusieurs fois, et je m'en pénétrai si fortement, que sans autre secours que celui de ma mémoire, qui communément n'est pas bonne, je me trouvai en état de conserver presque toujours les mêmes expressions dans l'extrait d'un livre qui n'est lui-même que l'extrait d'une foule d'idées conçues par un grand homme.

M. Secondat, son fils, a bien voulu lire cet extrait trente ans après, etc. »

Cet Opuscule commence par ces mots : *Les lois sont les rapports nécessaires.....* Il finit par ceux-ci : *Lois civiles sur les Fiefs.* On lit en tête une préface d'une page. Je n'ai pu encore en découvrir un exemplaire particulier. Il n'existe pas même à la Bibliothèque Impériale. La présente désignation suffira aux Bibliophiles pour le leur faire reconnoître, si jamais il tombe sous leur main. Il est à croire qu'il n'en a été tiré qu'un très-petit nombre d'exemplaires, ainsi que du chapitre sur les magistrats.

On trouve encore dans les œuvres diverses, de M. de Maleteste, une lettre curieuse sur le célèbre traité des délits et des peines, par Beccaria.

Je reviens à M. Mouchet, qui a été le principal objet de cet article : une modestie poussée jusqu'à l'excès, étoit le caractère distinctif de ce savant. Feu M. Moreau, historiographe de France, ayant dit en 1781, dans le Journal de Paris, que M. de Bréquigny avoit quelque part à la rédaction du Glossaire français, auquel M. Mouchet travailloit, M. de Bréquigny voulut écrire aux auteurs du Journal, que M. Mouchet étoit seul occupé de ce grand travail et qu'il auroit des reproches à se faire, s'il sembloit par son silence consentir qu'on lui attribuât quelque part d'une gloire que M. Mouchet avoit droit de réclamer toute entière. M. Mouchet garda le projet de cette lettre, que

son ami lui avoit transmis, et elle ne fut pas rendue publique.

L'Institut national, dès les premiers temps de son organisation, prit la louable résolution de terminer les ouvrages scientifiques, historiques et littéraires qui avoient été entrepris, soit par l'Académie des Sciences, soit par l'Académie des Belles-Lettres. Le Glossaire de la langue française ne fut pas oublié, et les travaux de M. Mouchet furent honorablement rappelés dans plusieurs séances de ce corps illustre; la commission chargée de faire exécuter la résolution relative à la reprise de l'impression du Glossaire, demanda à l'auteur, quel prix il attachoit à son travail; il répondit qu'il ne pouvoit et ne devoit le fixer, s'estimant assez heureux d'entrevoir que la continuation du Glossaire lui donneroit une existence qu'il avoit desirée et à laquelle il n'osoit plus prétendre. Cet homme honnête avoit, ce sont ses expressions, contracté l'habitude d'oublier ses besoins.

La mort d'un savant aussi respectable doit exciter des regrets d'autant plus vifs, qu'il n'a pas été à même de former un ou plusieurs élèves capables de continuer la grande entreprise dont il avoit été chargé. Puisse cet exemple faire sentir aux hommes qui approfondissent un genre d'études peu cultivé, la nécessité de perpétuer, pour ainsi dire, leur existence par des élèves dignes d'eux! C'est le moyen de rendre moins sensible, dans l'organi-

sation actuelle de l'Empire, l'absence de ces corps religieux qui ont exécuté sous l'ancien gouvernement des entreprises aussi utiles qu'honorables.

BARBIER,

Bibliothécaire du Conseil d'Etat.

POÉSIE.

Baisers et Élégies de Jean Second, avec le Texte latin, accompagnés de plusieurs morceaux de Théocrite, d'Anacréon, de Guarini et du Tasse, *traduits en vers français, suivis de quelques Baisers inédits;* par P. F. Tissot. Paris, *Fain*, Imprimeur-libraire, rue Saint-Hyacinthe-Saint-Michel, n.° 25, et à la librairie de *Debray*, rue Saint-Honoré, vis-à-vis celle du Coq, In-12 de xxxii et 195 pages. Prix, 2 fr. 50 cent., et 3 fr. franc de port.

M. Tissot s'étoit fait avantageusement connoître en l'an 8, par une traduction élégante, en vers françois, des Eglogues de Virgile, de plusieurs morceaux de Théocrite, Bion, Moschus, et de l'Episode de Nisus et d'Euryale. (Il en fut rendu compte dans ce journal). Depuis cette époque, l'auteur, docile aux conseils de l'amitié, plein de zèle et de goût, n'a cessé de travailler à perfectionner un talent qui s'étoit annoncé sous d'heureux auspices, et cette nouvelle production est une preuve que ses loisirs ont été utilement employés.

Dans sa préface, sagement écrite, M. Tissot rend hommage aux Muses hollandaises, toujours fidèles à la poésie latine, qu'elles ne cessent de cultiver avec succès. La Hollande, cette patrie

des bonnes lettres, renferme encore dans son sein des poètes latins distingués, parmi lesquels je me contenterai de nommer MM. Jérôme de Bosch, Hœuft, Van Kooten et le savant président du Consistoire de Paris, M. Marron, qui a mis à la tête du volume dont nous rendons compte, huit vers latins très-élégans.

T. Tissot a recueilli le peu que nous savons sur la personne de Jean Second. Il naquit à la Haye, le 14 novembre 1511. Son nom de famille étoit Everard, et l'on ignore le motif qui lui fit adopter celui de *Secundus*. Il voyagea en Espagne, où il fut secrétaire du cardinal *Tavere*, archevêque de Toléde. Charles-Quint le prit en amitié, l'attacha à sa personne et l'emmena avec lui dans son expédition contre Tunis; mais sa mauvaise santé l'obligea de retourner dans sa patrie. Il mourut à Tournai le 8 octobre 1536, âgé de 24 ans 10 mois 10 jours. La nature l'avoit doué de plus d'un talent: il étoit orateur, peintre, sculpteur et poète; il a laissé beaucoup de poésies latines, des Elégies, des Odes, des *Silves*, des Épigrammes, mais il est particulièrement connu par ses *Baisers*, genre de composition gracieux, mais qui demande une main habile, qui sache écarter la monotonie presqu'inséparable d'un pareil sujet. Il est en effet bien difficile de traiter, dans une suite de petits poëmes, une matière qui semble épuisée dès le premier; d'offrir à chaque instant des images toujours riantes et toujours nouvelles, en évitant la fadeur et l'afféterie. Il faut, pour chanter di-

gnement le Baiser, une imagination vive et flexible, une ame ardente et un sang jeune qui bouillonne dans les veines, et que l'abus des plaisirs n'ait pas encore attiédi. La réunion de ces heureuses qualités produit ce que nous appelons *la fièvre d'amour*, et cette fièvre est très-salutaire au chantre du Baiser; elle échauffe sa Muse et l'empêche de refroidir le lecteur. Jean Second réunissoit ces heureuses qualités lorsqu'il écrivit, aussi a-t-il laissé bien loin derrière lui ses imitateurs. Cependant il n'a pas toujours su éviter les écueils que je viens de signaler, la monotonie et le style manieré. Son traducteur lui reproche encore de manquer quelquefois de chaleur et d'ame; *des baisers froids*, dit-il, *ne se pardonnent guère.* Le traducteur a raison, et il fait un assez joli vers en croyant écrire une ligne de prose; mais c'est une de ces distractions qu'on pardonne facilement aux poètes lorsqu'elles ne sont pas trop fréquentes. On est moins indulgent lorsqu'ils nous donnent de la prose pour des vers. Jean Second fut malheureux en amour, ou bien il a feint de l'avoir été. J'adopterois volontiers cette dernière opinion : il avoit appris de ses maîtres en galanterie et en poésie, Tibulle et Properce, qu'un poète érotique a toujours bonne grace à se plaindre. C'est aux femmes sur-tout qu'il cherche à plaire; et une teinte de mélancolie, jetée sur ses amours, un peu même de désespoir le rendent plus intéressant auprès d'elles:

on le plaint, et de la commisération à la consolation, le pas est très-glissant.

Obligé de me borner dans les citations, je choisirai le premier et le troisième Baiser, l'un appartient au poète, et l'autre à l'amant.

BASIUM PRIMUM

Cum Venus Ascanium super alta Cythera tulisset,
Sopitum teneris imposuit violis;
Albarum nimbos circumfuditque rosarum,
Et totum liquido sparsit odore locum.
Mox veteres animo revocavit Adonidis ignes,
Notus et irrepsit ima per ossa calor.
O! quoties voluit circumdare colla nepotis!
O! quoties talis, dixit, Adonis erat!
Sed, placidam pueri metuens turbare quietem,
Fixit vicinis basia mille rosis.
Ecce calent illæ, cupidæque per ora Diones
Aura, susurranti flamine, lenta subit.
Quotque rosas tetigit, tot basia nata repente
Gaudia reddebant multiplicata Deæ.
At Cytherea, natans niveis per nubila cycnis,
Ingentis terræ cœpit obire globum.
Triptolemique modo, fœcundis oscula glebis
Sparsit, et ignotos ter dedit ore sonos.
Inde seges felix nata est mortalibus ægris:
Inde medela meis unica nata malis.
Salvete æternum misera moderamina flammæ,
Humida de gelidis basia nata rosis.
En ego sum, vestri quo vate canentur honores,
Nota Medusæi dum juga montis erunt;
Et memor AEneadum stirpisque disertus amatæ,
Mollia Romulidum verba loquetur amor.

Le sommeil, sur Ascagne, épanchoit ses pavots:
Vénus le voit, l'enlève, et volant à Paphos,
Sans réveiller l'enfant, à l'ombre le dépose.
Une forêt de fleurs l'environne; et la rose,

Qui, vierge encor, du lis surpassoit la blancheur;
Mêle aux parfums des airs une suave odeur.
Le beau Troyen, couché sous ce nouvel ombrage,
Rappelle à la Déesse une bien chère image,
L'image d'Adonis : ce touchant souvenir
Réveille dans son cœur la flamme du désir.
Voilà mon Adonis; oui, c'est lui, disoit-elle.
Vingt fois pour l'embrasser se pencha l'immortelle;
Mais, troubler le repos d'Ascagne ou d'Adonis!...
Ouvertes par l'amour, les lèvres de Cypris
S'égarent sur les fleurs qu'elle avoit fait éclore;
Au feu de ses baisers la rose se colore;
Zéphyre unit son souffle à leur douce chaleur,
Et caresse à la fois la Déesse et la fleur.

De blanche qu'elle étoit, la rose purpurine
Frémit sous le toucher de la bouche divine,
La cherche avec amour, et sensible aux désirs,
Rend baisers pour baisers, et plaisirs pour plaisirs.
Cependant sur son char, qui semble avoir des ailes,
Dans le vague des cieux de blanches tourterelles
Font voler la Déesse autour de l'Univers.
Sa bouche a murmuré quelques mots dans les airs;
Du peuple des oiseaux les brûlantes tendresses
Déjà par le baiser préludent aux caresses.

Beaume de nos chagrins, charme de nos douleurs,
Salut, tendres baisers, baisers enfans des fleurs,
Et de l'heureuse erreur des lèvres d'une amante!
Voici votre poëte, il vous aime, il vous chante.
Vous vivrez dans ses vers tant que le double mont
Sur l'antique Phocide élévera son front,
Tant qu'on verra l'Amour inspirer au génie
Les chants harmonieux de la molle Ausonie.

M. Tissot nous avertit, dans sa préface, *qu'il ne s'est pas refusé la liberté d'ajouter une pensée qui lui a paru heureuse ou agréable, bien moins*

encore la faculté de remplacer ce qui choquoit la raison ou la vérité. Ces licences sont très-permises aux traducteurs en vers. Horace a dit depuis long-temps :

Pictoribus atque Poëtis,
Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas;
Scimus, et hanc veniam petimusque damusque vicissim.

celles qu'a prises M. Tissot sont souvent heureuses. Le lecteur a dû remarquer dans la pièce que je viens de citer, quelques vers charmans qui appartiennent au traducteur, ceux-ci, par exemple :

Qui, Vierge encor, du lis surpassoit la blancheur....
Ouvertes par l'amour, les lèvres de Cypris
S'égarent sur les fleurs qu'elle avoit fait éclore;
Au feu de ses baisers la rose se colore.

et quelques autres; mais, comme ses confrères, il abuse par fois de ce privilége, et se substitue au poète latin dans des endroits où celui-ci n'avoit aucun besoin de substitut. Dès les premiers vers du Baiser que nous venons de lire, on regrette que le traducteur ne se soit pas tenu plus près de l'original, et qu'il ait négligé quelques images pleines de grace; par exemple, ces vers élégans

Sopitum teneris imposuit violis;
Albarum nimbos circumfuditque rosarum,
Et totum liquido sparsit odore locum.

sont foiblement rendus par ceux-ci :

Sans réveiller l'enfant à l'ombre le dépose :
Une forêt de fleurs l'environne, et la rose,
Qui, vierge encor, du lis surpassoit la blancheur,
Mêle au parfum des airs une suave odeur.

C'est une imitation plutôt qu'une traduction; *une*

forêt de fleurs me paroît d'ailleurs une expression impropre.

Plus loin (vers 11, 18), le traducteur a presque abandonné son original. Il donne, dans une note, la traduction en prose de ce morceau, et il ajoute :

» Ces pensées n'étoient pas plus difficiles à » rendre en vers que d'autres; mais elles n'of- » froient pas toutes un sens clair et raisonnable : » je me suis cru permis de substituer des idées » également prises dans le sujet, et d'ajouter » quelques traits au gracieux tableau de Jean » Second ». Je doute que cette excuse soit bien reçue de la plus grande partie des lecteurs; ils penseront avec moi qu'il est permis seulement de s'éloigner de son texte lorsqu'il présente un sens ridicule, ou lorsqu'il est absolument impossible de le rendre, et ce n'est ici ni l'un ni l'autre cas. J'invite donc le traducteur à s'armer de courage et à retoucher ce petit poëme.

Le troisième baiser est court et gracieux.

Da mihi suaviolum, dicebam, blanda puella;
Libasti labris mox mea labra tuis.
Inde, velut presso qui territus angue resultat,
Ora repente meo vellis ab ore procul.
Non hoc suaviolum dare, lux mea, sed dare tantum
Est desiderium flebile suavioli.

Donne, donne un baiser, fille aimable et naïve;
Tes lèvres sur ma bouche aussitôt ont volé;
Mais, comme un foible enfant par la frayeur troublé,
Tu retiras soudain ta lèvre fugitive.
Ce n'est pas là donner le baiser du plaisir;
C'est laisser un regret, et donner un désir.

M. Tissot, dans sa préface, paroît faire peu de cas des diminutifs. « Des amis, dit-il, de la » charmante latinité de Jean Second, regrette- » ront peut-être ces diminutifs qu'il a employés » à l'exemple de son maître. Notre langue n'a » point cette richesse, ou le petit nombre de di- » minutifs qu'elle possède sont tombés en désué- » tude, moins parce qu'ils sont vieux, que parce » qu'ils n'ont pas été créés par un goût sûr et des » oreilles sensibles aux charmes de l'euphonie. » Mais quand cette ressource m'auroit été of- » ferte, j'avoue que j'en aurois encore usé avec » sobriété. Tous ces petits mots donnent de l'af- » féterie au style. Qu'un amant qui plaisante avec » sa maîtresse, lui prodigue les plus jolis noms, » invente pour elle, dans le commerce intime, » des expressions enfantines et gracieuses, ce ba- » dinage est aimable, et peut plaire à celle qui » en est l'objet; mais quand on peint la passion, » ses plaisirs, ses transports, il faut du naturel, » des images, de la chaleur, de l'ame enfin. A » mon sens, les diminutifs entrent peu dans le » dictionnaire de l'amour. Ce n'est pas à ces gen- » tillesses dont il s'est d'ailleurs servi avec tant de » goût, que Catulle doit le titre de grand poète ».

Non, sans doute, ce n'est point aux diminutifs qu'il doit ce titre; mais ils donnent de la grace à tous les vers où il les emploie; ôtez-les, par exemple, de ceux-ci :

. . . Me ex *versiculis* meis putastis,
Quod sint *molliculi*, parum pudicum.

. . . . . .

. . . Puella *tenenullo* delicatior hædo.

. . . . . .

O qui *flosculus* es juventiorum.

ôtez, dis-je, les diminutifs de ces vers, et voyez s'ils auront la même élégance et la même précision. Notre langue, il est vrai, est très-pauvre en ce genre, et c'est tant pis pour elle : le peu de diminutifs qui nous restent, fait sentir le besoin d'en avoir davantage. Les langues grecque, latine, italienne et espagnole, qui sont au contraire très-riches en diminutifs, en tirent un très-grand parti ; et, sans aller chercher des exemples loin de nous, voyez quelle grace ils ont dans le languedocien, plus harmonieux, peut-être, et plus doux que l'italien. Il me semble encore que M. Tissot se trompe lorsqu'il avance que *les diminutifs entrent peu dans le dictionnaire de l'amour.* C'est ce dictionnaire, au contraire, qui s'en empare presque exclusivement, et la raison en est simple. Les diminutifs, dans le langage amoureux, étant créés, non pour atténuer la force de l'expression, mais pour l'adoucir, lui donner plus de mignardise, et la rendre par conséquent plus touchante, l'usage en doit être très-fréquent, et il l'est en effet.

A la suite des Baisers on trouve la traduction de quatre Élégies, de deux Épîtres et de deux autres petites pièces de Jean Second. Tous ces morceaux sont traités avec soin et se font lire avec plaisir.

Jusqu'ici le texte a toujours accompagné la traduction, et je crois que tous les traducteurs devroient suivre cette sage méthode. Elle a le double avantage de fournir à l'homme instruit le plaisir de comparer les tournures, les richesses, le caractère des deux langues, et d'obliger le traducteur à faire tous ses efforts pour ne pas rester trop au-dessous de l'original. Je regrette que M. Tissot n'ait pas joint le texte de *Guarini* au morceau du *Pastor fido*, qu'il a traduit; il est pris de la première scène du second acte, et commence au 59.e vers :

Ne la bella stagion, ch'l dì s'avanza.
Sovra la notte, etc.

Voltaire se souvenoit de cette expression heureuse de Guarini, et il l'a rendue avec sa grace ordinaire :

C'étoit le temps de la saison brillante,
Quand le soleil, aux bornes de son cours,
Prend sur les nuits pour ajouter aux jours.

M. Tissot a lutté avec courage et avec succès contre Guarini et Voltaire, dans ces vers élégans :

C'étoit dans la saison riante et fortunée,
Quand les feux du soleil, rajeunissant l'année,
Reprennent à la nuit ce qu'ils rendent au jour.

il y a quelques négligences dans ce long morceau du *Pastor fido*; mais le traducteur avoit plus d'une difficulté à vaincre, d'abord le génie de la langue italienne, beaucoup plus flexible que la nôtre, ensuite les nombreux *Concetti* qui s'y trouvent. Il falloit beaucoup d'adresse pour faire

disparoître ces derniers, en conservant le fond de la pensée. Myrtille dit à Ergaste :

Su queste labbra, Ergasto,
Tutta s'en venne al' hor l'anima mia :
E la mia vita chiusa
In cosi breve spatio,
Non era altro ch' un bacio.

« Sur ces lèvres, Ergaste, mon ame vint alors, » toute entière, et *ma vie, renfermée dans un* » *aussi petit espace, n'étoit autre chose qu'un* » *baiser.* » Autant les deux premiers vers sont gracieux et naturels, autant les autres le sont peu. Le traducteur s'est tiré comme il a pu de ce froid entortillage ; et s'il laisse encore quelque chose à désirer, il faut lui tenir compte de ses efforts.

Tous mes esprits, pressés d'un amoureux désir,
Volèrent sur ma bouche, au signal du plaisir ;
Avec eux égarée, il sembloit que mon ame
S'exhaloit toute entière en un baiser de flamme.

Guarini avoit sans doute puisé l'idée des deux premiers vers dans cette épigramme de Platon : « Lorsque ma bouche se colloit sur celle d'A- » gathon, mon ame venoit sur mes lèvres, souf- » frante, et prête à s'envoler vers lui (1). »

(1) Πλάτωνος εἰς Ἀγάθωνα, τὸν μαθητὴν αὐτοῦ.
Τὴν ψυχὴν, Ἀγάθωνα φιλῶν, ἐπὶ χείλεσιν εἶσχον.
Ἦλθε γὰρ ἡ τλήμων ὡς διαβησομένη.

Sensi animam in labris, Agathoni suavia dum do
Nam transire volens venerat huc misera.
GROTIUS.

Planude n'avoit point mis cette épigramme dans sa collec-

La vingt-septième Idylle de Théocrite, que quelques critiques attribuent à Moschus, est un entretien galant et même un peu leste entre un gardien de bœufs et une jeune fille : elle n'étoit pas facile à rendre en français, parce que le dialogue est vif, pressé, les vers tombant presque toujours un à un, et que quelques expressions trop fidèlement traduites effaroucheroient des oreilles françaises.

Longepierre, Poinsinet de Sivry, Chabanon, ont traduit aussi cette Idylle en vers français; mais M. Tissot a été beaucoup plus heureux. Je traduirai littéralement quelques vers du commencement, afin que le lecteur puisse connoître jusqu'à quel point la difficulté a été vaincue ou éludée.

LA JEUNE FILLE.

Pâris, autre gardien de bœufs, enleva la prudente Hélène.

DAPHNIS.

La véritable Hélène est celle qui me baise, moi qui garde aussi des bœufs.

tion, quoiqu'il l'eût trouvée dans celle de Constantin Cephalas, qu'il semble avoir pris plaisir à dénaturer; mais Aulugelle, liv. XIX, ch. XI, et Diogène-Laerce, dans la vie de Platon, nous l'avoient conservée. Fontenelle l'a traduite d'une manière très-délicate dans le dialogue entre Platon et Marguerite d'Ecosse.

Lorsqu'Agathis, par un baiser de flâme,
Consent à me payer des maux que j'ai sentis,
Sur mes lèvres soudain je sens venir mon ame,
Qui veut passer sur celles d'Agathis.

LA JEUNE FILLE.

N'en sois pas si fier, petit Satyre; on dit que le baiser est vide.

DAPHNIS.

Dans ces baisers *que tu appelles* vides, on éprouve cependant un plaisir fort doux.

LA JEUNE FILLE.

Je lave ma bouche, et je crache ton baiser (2).

DAPHNIS.

Tu laves tes lèvres ? donne, que je les baise encore.

LA JEUNE FILLE.

Il est beau à toi de baiser des genisses et non une jeune fille qui ne connoît pas encore le joug *de l'hymen*.

DAPHNIS.

Ne t'énorgueillis pas, ta jeunesse passera comme un songe.

LA JEUNE FILLE.

Le raisin frais devient sec, (*et pourtant on le mange*) et la rose sèche n'est pas mise au rebut.

(2) Cette expression, *je crache ton baiser*, ne seroit point reçue dans notre langue; mais *Eobanus*, surnommé *Hessus*, qui a traduit en vers latins les Idylles de Théocrite, l'a conservée.

Despuo ab invitis quæ tu rapis oscula labris.

et plus récemment (en 1788), l'élégant Ragusain, Bernard *Zamagna* :

Illa ego jamque spuam, detersaque labra lavabo.

Le célèbre *Anton-Maria Salvini*, a dit aussi en italien, en traduisant le même vers :

Lavo la bocca mia e sputo il bacio.

Voyons à présent la traduction de M. Tissot.

NAÏS.

Un berger comme toi trompa la sage Hélène.

DAPHNIS.

Mon Hélène est plus tendre, et m'embrasse sans peine.

NAÏS.

Tais-toi, petit satyre; un baiser ce n'est rien.

DAPHNIS.

Cette simple faveur est pourtant un grand bien.

NAÏS.

Ton baiser, de la bouche à l'instant je l'efface.

DAPHNIS.

Puisqu'il n'est plus, permets qu'un autre le remplace.

NAÏS.

Un pâtre, d'une vierge espérer les faveurs!

DAPHNIS.

Point d'orgueil : la beauté passe comme les fleurs.

NAÏS.

Alors qu'elle est passée, on aime encor la rose.

Les deux premiers vers sont très-heureux. Le troisième est trop *fin* pour les mœurs grossières des bergers de Théocrite, quoiqu'il ne manque, ni de grâce, ni d'élégance, je crois seulement que, puisqu'on lui a donné un air moderne, il faudroit le ponctuer ainsi :

Tais-toi, petit satyre; un baiser?... ce n'est rien.

Le sixième est trop maniéré; ensuite je n'aime pas le commencement : *puisqu'il n'est plus.* Quant au *permets*, cette politesse ne convient pas non

plus aux bergers de Théocrite, il faut la laisser aux Desyveteaux, et aux bergers de Fontenelle.

Mais puisque le poète grec répète dans ce vers le verbe πλύνειν, *laver*, qu'il avoit déjà employé dans le vers précédent, ne pourroit-on pas le répéter en français à peu-près ainsi ?

Tu l'effaces ? eh bien ! qu'un autre le remplace

Le septième est ingénieux : s'il n'exprime pas tout-à-fait, du moins il laisse entrevoir l'idée du poète. Dans le huitième, le traducteur pouvoit se tenir plus près de l'original ; la beauté, et la *jeunesse en sa fleur*, pour me servir d'une expression heureuse de Boileau, sont deux choses bien différentes. Les belles femmes le sont longtemps encore, après avoir cessé d'être jeunes. J'aimerois mieux par exemple :

Point d'orgueil, *les beaux ans* passent comme les fleurs.

Mais M. Tissot auroit dû conserver l'image de l'original, parce qu'elle est vraie. La jeunesse en effet n'est qu'un songe plus ou moins prolongé.

Dans le neuvième, le traducteur a suivi très-sagement ce conseil d'Horace.

. . . . . , ... Quæ
Desperat tractata nitescere posse relinquit.

D'ailleurs il s'étoit imposé la loi rigoureuse de traduire le texte original, vers par vers, et la chose n'étoit pas très-facile dans notre langue, où l'on est presque toujours forcé de faire à la rime des sacrifices pénibles.

M. Tissot nous donne ensuite la traduction de

la 9 de la 11.e Ode d'Anacréon, et du commencement du septième chant de la Jérusalem délivrée du Tasse : *Herminie chez les bergers*. Je regrette de ne pouvoir citer quelques vers de ce dernier morceau ; mais cet article est déjà long et je ne dois cependant pas le terminer sans faire une mention honorable de QUELQUES BAISERS que M. Tissot a mis à la suite de ses traductions, et dans lesquels il se montre le digne émule de Jean Second. Ces baisers sont au nombre de dix. Je choisirai le troisième qui a pour titre : *la Bouche reconnoissante*. Le sujet est emprunté du chœur du second acte du *Pastor-Fido*, dont Voltaire s'est amusé à traduire quelques vers dans les *Questions sur l'Encyclopédie*, qui font partie du Dictionnaire Philosophique, dans l'édition de Beaumarchais, article *Baiser*.

Si je baise ton front aussi blanc que l'ivoire,
Un léger rouge y monte, en signe de plaisir ;
Si je baise tes yeux, ces yeux qui font ta gloire,
Qui lancent dans mon cœur les flèches du désir,
J'y vois briller la joie en rayons de lumière ;
Tout-à-coup abaissant leur mourante paupière,
Ils semblent se fermer, ivres de volupté.
Mes baisers de ton sein, doucement agité,
Font lever et baisser les deux globes d'albâtre ;
Mais ton front et tes yeux, ton sein que j'idolâtre,
Où mes lèvres toujours brûlent de se poser,
Ne me rendent jamais le plaisir du baiser.

La bouche, ô ma Vénus, seule est reconnoissante.
Vous la voyez d'abord tranquille et complaisante
Offrir sa double rose aux baisers de l'amour :
D'un bonheur plus parfait le bonheur la tourmente ;

Déjà vous la sentez active, impatiente,
Payer tous vos baisers du plus brillant retour.
L'agréable concert, quand deux bouches avides,
Emules de plaisir dans leur choc amoureux,
Se donnent cent baisers, mille baisers rapides,
A peine interrompus par des soupirs heureux!
La bouche est de nos feux le fidèle interprète;
C'est elle qui reçoit, qui transmet et répète
Les aveux, les sermens, l'amoureuse langueur,
Enfin tous les secrets du plaisir et du cœur.
Les ames des amans par elle se répondent :
Les ames des amans par elle se confondent.

Je laisse aux *Jurés peseurs de Diphthongues*, le plaisir de relever quelques expressions qui sembleroient, peut-être, appartenir à l'école de Dorat, par exemple les *Flèches du desir*, la joie qui brille en *Rayons de lumière* et quelques autres. Ce sont des taches légères que l'auteur peut faire aisément disparoître. M. Tissot a déjà réuni les suffrages les plus flatteurs. Les muses Hollandoises ont célébré son nouvel ouvrage en beaux vers latins, Tibulle-Parny, en vers français, toujours dignes du chantre d'Eléonore, et les amateurs de la poésie érotique, l'ont accueilli avec intérêt.

CHARDON DE LA ROCHETTE.

VOYAGE.

Voyage dans les Départemens du Midi de la France, par A. L. Millin, Membre de l'Institut, de la Légion d'honneur, et Conservateur des Médailles, des Pierres gravées et des Antiques de la Bibliothèque impériale, etc., etc. Deux forts vol. in-8.°, avec atlas in-4.°. Paris, chez *Tourneisen fils*, rue de Seine, n.° 10.

SECOND EXTRAIT.

Nous avons laissé M. Millin dans la ville de Lyon (1). Il s'embarque sur le Rhône pour aller à Avignon. Passons rapidement avec lui devant St.-Genis, Irigny, Vernaison, etc., et arrêtons-nous à Vienne, ancienne ville du pays des Allobroges, et capitale du Dauphiné. M. Millin fait quelques observations critiques sur les étymologies forcées que l'on a données au nom de cette ville : il recherche ce qui a pu faire nommer *tour de Pilate*, une vieille tour près de laquelle on aborde pour entrer dans Vienne. Il décrit les principaux objets contenus dans le musée de cette ville, les nombreuses inscriptions qui s'y trouvent, la Cathédrale et ses tombeaux remarquables, les atelliers et les manufactures ; il visite la célèbre Eglise de l'*Abbaye de Saint-Pierre*, fondée au 9.e siècle, et le monument curieux appelé l'*aiguille*, qui est à un demi-quart lieue de Vienne. Il rap-

(1) *Suprà*, tom. III, p. 300.

porte les diverses opinions des savans ; mais toutes se réduisent à de vaines conjectures. Cette espèce de pyramide est un tombeau antique, élevé pour une personne dont on ne peut savoir le nom, puisqu'aucune inscription ne l'a consacré.

A peine a-t-on mis les pieds dans les contrées méridionales, qu'à chaque pas les monumens se multiplient. Les pierres qui ornent les façades des maisons, les bancs qui se trouvent dans les rues, les pieds qui les soutiennent offrent des fragmens antiques ; dans les églises, se trouvent de belles colonnes de marbre, les murs sont couverts d'inscriptions, plus loin, un chapiteau creusé, sert de fonts baptismaux. On foule ces richesses : l'habitude de les voir, empêche d'en sentir la valeur.

On ne peut quitter Vienne, sans avoir visité le temple d'Auguste. Ce bel édifice d'ordre Corinthien a été transformé en église, vers le 10.e siècle. On a voulu en lire l'inscription, par le moyen des clous qui fixoient les lettres. M. Millin prouve combien il est impossible d'obtenir des résultats certains par ce procédé. Il donne la figure du temple et des restes de l'inscription.

Après quelques observations d'histoire naturelle sur les animaux et les productions végétales des environs, M. Millin continue sa route. Il décrit la charrue très-simple, dont se servent les cultivateurs de ces pays. Il n'oublie point en passant de parler de la *Côte-Rotie*, et des *marons de Lyon*, chers aux gourmets et aux gourmands ; il se munit de l'excellent vin de Condrieux, égaye sa description par quelques anecdotes piquantes, s'arrête

à Tournon pour décrire le collège de cette ville, et rendre justice à son excellente administration et aux soins et au mérite du principal, M. Verdet.

A Tain, M. Millin décrit et figure l'inscription taurobolique et l'autel qui fut trouvé il y a deux cents ans, dans la chapelle de l'hermitage qui a donné son nom à la montagne où on récolte un vin si renommé.

Valence, Montélimart, Ancône, Saint-Andéol et tous les lieux voisins, fournissent encore à M. Millin, une abondante moisson de monumens, d'inscriptions et de recherches curieuses; le pont Saint-Esprit souvent décrit, l'est encore plus exactement ici.

Orange, son arc, son théâtre, ses mosaïques, donnent lieu à un chapitre intéressant; celui d'Avignon n'est pas moins curieux.

Cette ville que la comtesse Jeanne, reine de Naples, vendit à Clément VI, pour 80,000 florins d'or, qui dit-on, ne lui furent point payés, et pour des indulgences dont les papes étoient prodigues, fut la résidence du Saint-Siége, pendant soixante dix-huit ans. Plusieurs fois le comtat fut repris et restitué; mais enfin l'assemblée constituante le réunit à la France, en 1790.

Le chateau où résidèrent les papes, ressemble plutôt à une forteresse, qu'à la demeure du chef de l'Eglise; il est maintenant presque ruiné et entièrement abandonné; la révolution dont Avignon n'a que trop ressenti les funestes effets, a complétté la dévastation de cet édifice. Les églises sont nombreuses, mais les monumens quelles ren-

fermoient, sont détruits ou dispersés. On chercheroit en vain les tombeaux des pontifes, celui d'*Alain Chartier*, appelé le Pére de l'Eloquence. Le souvenir de Pétrarque, n'a pu faire épargner la tombe de Laure. La valeur de Crillon n'a pu défendre son mausolée! Le temps ne détruit donc pas assez, sans que la main des hommes précède encore ses ravages. La bienfaisance a cependant fondé plusieurs établissemens qui sont soignés avec un zèle digne d'éloges. Les lettres sont maintenant cultivées avec succès à Avignon; on y compte plusieurs littérateurs distingués.

Cette ville autrefois sans commerce, sans industrie, en réunit aujourd'hui plusieurs branches. Ses habitans paresseux, qui sous le gouvernement papal se contentoient de faire ce qu'il falloit absolument pour ne pas mourir de faim, sont maintenant actifs et laborieux, et tirent de leur travail un produit qui répand dans le pays l'aisance et la richesse.

Hâtons-nous d'arriver à Aix pour assister aux jeux singuliers et curieux qui ont lieu la veille et le jour de la Fête-Dieu. On sera bien aise, sans doute, de trouver ici une description de cette cérémonie religieuse.

M. Millin entra à Aix la veille de la fête; son premier soin fut d'aller voir son estimable ami M. de Saint-Vincens, digne fils d'un père respectable, magistrat zélé, littérateur instruit (2);

(2) Il a inséré plusieurs morceaux très-intéressans dans ce Journal.

son amitié honore ceux qui la partagent. Tout dans sa maison respire le savoir, la bienfaisance et la vertu. Le vestibule, la cour et les escaliers sont remplis d'inscriptions grecques, romaines et du moyen âge; les dessus de portes sont ornés de fragmens de mosaïque; son cabinet présente une collection nombreuse de livres, de médailles et de monumens. M. Millin donne toutes les inscriptions inédites et décrit plusieurs monumens antiques, ainsi que ceux qui se trouvent à la municipalité, qu'on peut regarder comme le musée de la ville d'Aix; il s'arrête au mausolée du marquis d'Argens, chambellan et ami du roi de Prusse. Ce mausolée étoit dans l'église des minimes, qui substituèrent une longue et ridicule épitaphe à la simple inscription donnée par Frédéric.

Veritatis amicus.
Erroris inimicus.

On avait répandu le bruit que le marquis d'Argens étoit mort comme un saint, qu'il avoit rétracté ses opinions philosophiques; sa veuve qui d'abord s'étoit prêtée à cette fraude pieuse, dévoila ensuite cette intrigue; nulle église ne voulut recevoir la dépouille mortelle du marquis. Les minimes d'Aix furent moins difficiles.

Mais ce mausolée étoit destiné à être toujours dénaturé : n'en fit-on pas dans la révolution un *monument en l'honneur de la République.* Le médaillon du marquis fut remplacé par une sphère, et dernièrement encore la municipalité d'Aix vouloit mettre au lieu de la sphère le portrait de

l'Empereur. M. Millin a fait sentir le ridicule et l'inconvenance de cet hommage, et on rendra sans doute au marquis d'Argens la tombe que Frédéric lui avoit consacrée.

M. Millin décrit plusieurs cabinets de particuliers, l'église Saint-Sauveur, des monumens précieux : des tombeaux, entr'autres celui qui avoit été consacré au célèbre et savant Peiresc, par M. de Saint-Vincent le père. Il avoit été détruit pendant les troubles de la révolution, et M. de Saint-Vincens le fils l'a fait rétablir.

Mais on ne peut dans un court extrait offrir qu'une légère idée de tout ce que l'on trouve dans cet ouvrage. Passons à la description de la fête instituée par le roi René en 1462.

Ce prince vaillant et libéral, galant et dévot, dépensa pour les premiers frais de cette fête une somme considérable, et laissa des fonds pour la répéter tous les ans. Elle se célébra sans opposition jusqu'en 1645, qu'un certain Neuré, né à Chinon, écrivit une lettre à Gassendi contre cette solemnité. Malgré ces plaintes on continua de la célébrer. M. de Grimaldi, archevêque d'Aix essaya d'en supprimer les scènes profanes; le mécontentement du peuple le contraignit à les laisser subsister. Pendant la révolution cette fête fut abolie comme toutes les autres cérémonies religieuses; mais après le concordat, le peuple d'Aix en obtint le rétablissement.

« La nomination du lieutenant du prince d'Amour, du roi de la Basoche et de l'abbé de

la jeunesse, qui sont les chefs de cette fête, se fait le lundi de la Pentecôte. Ils choisissent leurs officiers le jour de la Trinité; les *batonniers* parcourent la ville la veille du jour de la grande procession et font leur exercice devant les dames.

» Nous nous rendîmes à la municipalité, (dit M. Millin) pour être les témoins des apprêts, de la bizarre cérémonie, appelée *lou gué* (le Guet).

» On tiroit des magasins, les vêtemens, les attributs des divinités : chacun savoit d'avance le rôle qui lui étoit assigné. La distribution des rôles est une affaire très-grave. Un homme que l'on refusoit d'admettre au nombre des diables, gagna ses juges par cet argument : *mon Père a été diable : mon grand père a été diable, pourquoi ne le serais-je pas!* On appela successivement tout l'Olympe : un garçon boucher se montra pour remplir le rôle de la chaste Diane; un gros joufflu faisoit celui de l'Amour; l'auguste Junon juroit, et le redoutable Mars étoit terrassé par Vénus, fachée d'être dérangée de sa toilette, au moment où elle relevoit ses cheveux avec un bout de chandelle. Le cortège défila; on vit dabord quatre batonniers; sur leurs habits tailladés, passe une écharpe dont la couleur indique qu'ils appartiennent à l'abbé de la Jeunesse ou au roi de la Basoche : la renommée suit sur un cheval étique; elle a pour costume une ample robe jaune, à travers laquelle sortent deux grandes ailes d'oie;

elle a au cou une fraise blanche, et son bonnet rouge, bordé de jaune, est orné de quatre petites ailes et d'un plumet. Des fifres et des tambours, l'accompagnent; chaque grouppe est également précédé de musiciens et de porteurs de torches. Vient ensuite le grouppe des chevaliers du guet, avec leur tambour et leur drapeau; ils rappellent les chevaliers du Croissant, ordre institué par le roi René. Ils sont suivis du duc et de la duchesse d'Urbin, montés sur des ânes. On ne sauroit excuser le bon roi René d'avoir ainsi ridiculisé un ennemi généreux, que la victoire avoit une fois abandonné, mais dont le succès a souvent couronné les entreprises.

» Momus et la Nuit viennent alors suivis d'un noir cortège, qui annonce Pluton. Ce grouppe est celui des *Razcassetos*, qui représentent les Lépreux de l'Ecriture. Moïse les suit avec le grand-prêtre; ils cherchent à ramener au culte de Dieu, les Israélites, qui dansent autour du veau d'or.

» L'un deux jette en l'air aussi haut qu'il peut un pauvre chat qu'il retient dans sa chûte, avec assez d'adresse. On appelle cette scène *lou jouec dou cat* (le jeu du chat). Pluton et Proserpine arrivent : celle-ci porte un flambeau et des clefs, son époux des clefs et un sceptre d'ébène. Les démons les accompagnent. On voit *alors Lou pichoun jouec deis diables ou* l'*Armetto*, le petit jeu des diables ou la petite âme. Un enfant,

les jambes nues, vêtu d'un gilet blanc, tient une grande croix. Malgré ce signe, des démons cornus, armés de massues et de légers batons fourchus, cherchent à l'enlever; mais un ange vêtu de blanc avec des ailes dorées et une auréole, protège l'ame et reçoit sur son dos, garni d'un épais coussin, tous les coups qu'on veut porter à celle-ci. Le groupe suivant, est le grand jeu des diables. Le barbare Hérode est livré à leur furie et fait beaucoup rire les spectateurs par ses sauts et ses gambades. Au milieu du groupe, est la grande diablesse, représentée par un grand homme, ayant du rouge, des mouches, et le costume le plus moderne.

Neptune et Amphitrite, les satyres, les nymphes, Pan et Syrinx, Bacchus, viennent l'un après l'autre.

Les chivaouz frux, chevaux fringans, les suivent; ces chevaux sont de *carton.*

Mars, Pallas, Diane, Apollon, surviennent. Mais le roi René, un poète, a oublié les muses.

La reine de Saba, Salomon, Saturne et Cybèle, se trouvent près l'un de l'autre, et enfin on voit arriver sur un char, Jupiter et Junon, avec des couronnes de fer-blanc, Vénus, Cupidon, les jeux et les ris; ce char est suivi et la procession terminée par les trois Parques, sans doute pour nous offrir une moralité et nous dire que tout se termine par la mort.

» Les divinités du paganisme n'ont que le soir pour exercer leur empire; l'aurore vient, elles dis-

paroissent avec les ombres de la nuit, emblême de l'ignorance; alors commence la fête du Créateur, le triomphe de la religion. »

Le son des cloches annonce la cérémonie dont on n'a vu que la Vigile, et aux groupes que nous avons indiqués, se joignent ceux des mages, des innocens, des apôtres; Saint-Christophe, représenté par un énorme mannequin, l'abbé de la ville ou de la jeunesse, le roi de la Basoche, le lieutenant du prince d'Amour et son guide, enfin le prince d'Amour lui-même; derrière le dais est *la mort* qui fait aller sa faulx en criant, *hohoou*, *hohoou!*

La description de cette procession est accompagnée de remarques judicieuses sur l'explication des allégories qu'offrent les différens groupes et la fête en général.

Le roi René a laissé des souvenirs chers aux Provençaux, par sa bonté, sa douceur, et son amour pour les arts et les lettres. On conserve beaucoup de ses vers et de ses peintures: M. Millin décrit un tableau très-précieux, peint par lui et qui est chez M. l'archevêque d'Aix.

De cette ville, M. Millin se rend à Marseille; il voit avant d'y entrer, les *bastides* ou petites maisons de campagne entourrées de jardins, qui sont au nombre de cinq mille, et qui remplissent toute la campagne qui environne la ville. Il entre par la porte d'Aix, pratiquée sous une conduite d'eau, et suit la rue de la Cannebière, qui conduit à la grande place et au port.

Pendant tout l'Octave, il y a chaque jour

une procession plus ou moins suivie ; la plus belle à Marseille est celle de Saint-Ferreol. M. Millin la décrit ; mais elle ne diffère des nôtres que par le caractère qu'y donne l'abondance et la diversité des fleurs, l'influence du climat et la localité. Ce doit être sans doute un magnifique spectacle que de voir la procession arriver sur le port. Le peuple remplit les quais ; les matelots, en habit de fête, garnissent les tillacs ; le pontife, placé sous le dais, élève le Saint-Sacrement, et semble bénir à la fois et la terre et la mer : les cloches sonnent, l'airain gronde, l'encens s'élève vers les cieux, et cette multitude prosternée donne à la fête un caractère imposant et sacré.

En sortant de Marseille par le port, on laisse sur la droite *Notre-Dame de la Garde*, célèbre par les vers de deux aimables et malins voyageurs, Chapelle et Bachaumont.

M. Millin quitte sa chaloupe à Bandol pour se rendre à Toulon par terre ; il y entre le même jour.

« C'est, dit-il, un spectacle ravissant que de voir l'activité qui règne dans cette ville. Là flottent dans l'air les pavillons d'une multitude de vaisseaux destinés à porter dans les deux mondes tout ce qui peut rendre la vie plus agréable et plus commode. Les coups de la hache, de la bésaigue et du marteau avertissent qu'à droite sont les chantiers où se construisent ces étonnantes machines avec lesquelles l'homme poursuit ses ennemis jusqu'aux extrémités de la vaste mer Les

rues sont couvertes d'un peuple sans cesse en activité, qui ne se range que pour donner passage aux forçats qui portent continuellement les poutres, les cordes, les boulets et tout ce qui est nécessaire à l'équippement des vaisseaux.

» M. Millin décrit l'arsenal et les travaux immenses qui s'y font pour la construction des navires : mais nous passerons à un chapitre encore plus curieux ; c'est celui où il décrit le *bagne*. Comme peu de personnes ont la facilité de visiter ce séjour du crime puni, on sera sans doute bien aise de lire ici ce qu'en dit M. Millin.

» M. Christy-Pallière, qui remplissoit alors par interim les fonctions de préfet maritime, nous avoit témoigné quelque répugnance à entrer dans le *bagne*. Un militaire qui a bravé cent fois la mort dans les combats, ne pouvoit supporter l'aspect de la misère et du malheur : nous respectâmes un sentiment si touchant et si noble : un aide-de-camp eut la bonté de nous accompagner.

» C'étoit le moment de la cessation des travaux et l'heure du dîner. Quoique ces malheureux n'aient pour vêtement qu'un large pantalon et un gilet sans poches, et que quelques-uns soient presque nuds, on les fait passer chaque fois par une grille où ils défilent un à un : là, deux argousins passent à chacun d'eux la main sous les bras, sur le ventre et sur le dos, afin de s'assurer qu'ils n'ont rien dérobé et qu'ils n'emportent pas quelques outils dont-ils puissent faire usage pour se mettre en liberté. Malgré cette précaution, ils

commettent chaque jour des vols ; ils cachent avec une adresse infinie dans les coins du chantier des morceaux souvent très-considérables de cuivre ou de fer qu'ils ont dérobés. Quelque soit le soin avec lequel on les surveille, quoi qu'on visite aussi les ouvriers qui sortent de l'arsenal, et quoi qu'on n'y laisse entrer qu'avec des permissions difficiles à obtenir, les forçats parviennent encore à se procurer des intelligences au dehors, et à faire sortir les objets volés, sur lesquels leurs complices leur donnent une rétribution.

» Les forçats sont ou dans de grandes salles construites exprès, qu'on appèle des bagnes, ou sur d'anciennes galères qui ont été couvertes d'un toit ; il y en a encore quatre qui sont peintes en rouges et qui ressemblent à des cazernes de bois. Ces galères peuvent contenir douze cents forçats : elles sont beaucoup plus propres que les bagnes ; la circulation de l'air y est mieux entretenue. Entre les deux rangées de lits ou de bancs des forçats, il y a un large passage. A l'arrière est la cuisine ; sur le devant sont deux chambres pour les surveillans : à côté de chaque banc est une petite chambre carrée, et un balcon garanti par une balustrade, règne extérieurement autour de la galère.

» A la porte du bâtiment on est déjà saisi par une odeur si infecte et si dégoûtante, qu'on recule malgré soi. Il faut une curiosité bien vive pour se décider à se plonger dans ce bouge pestilentiel. Les forçats sont placés au milieu de cette

longue salle, autour de laquelle il y a un couloir; cette salle ne reçoit le jour que par quelques fenêtres grillées placées dans le haut.

» Le moment où nous entrâmes étoit celui du dîner; on entendoit un grand bruit: l'argousin qui nous conduisoit siffla; à ce son redouté un bruit affreux de chaînes se fit entendre; chacun reprit son rang, ota son bonnet, et garda le plus profond silence.

» Les forçats sont tous sur de grands bancs de bois qui ressemblent à des lits de corps-de-garde; chacun n'a guère que la place qu'un homme peut occuper, et ils sont plusieurs sur un même banc; ils sont attachés à un anneau commun, par une chaîne assez longue pour qu'ils puissent descendre du banc et aller jusqu'au poteau où l'anneau est fixé, et près duquel est le baquet destiné à recevoir leurs ordures, et où ils jettent les salades, les légumes, les fruits, enfin les débris de ce qu'ils ont mangé. Il est aisé de concevoir quels miasmes putrides et délétères doivent s'exhaler, surtout pendant la nuit, de ces hommes dont les pores sont ouverts par un travail habituel, dont la malpropreté est sans exemple, et de ces horribles baquets, malgré le soin qu'on a de les nettoyer le plus souvent qu'il est possible.

» Les forçats mangent, boivent, dorment sur ces lits de bois; ils y passent enfin tout le temps qu'ils ne sont pas employés aux travaux, n'ayant sur eux que de sales couvertures déchirées et pourries. La nourriture qu'on leur donne dans

des sebilles de bois est aussi dégoûtante que leur habitation : ils y suppléent par le léger produit de leur travail, et par ce qu'ils peuvent recevoir de leur famille. Sur ce même banc où ils doivent passer le jour et la nuit, celui-ci garde une petite provision de fromage, celui-là une moitié de melon ; cet autre en voulant boire arrose ses camarades d'un broc de vin qu'il a répandu, chaque fois qu'ils remuent on entend le fracas de leurs chaînes ; s'ils descendent de leur banc ou s'ils y reprennent leur place, on croit voir ces animaux féroces que des bâteleurs montrent dans les foires en les tenant enchaînés et en les forçant d'obéir à l'aspect du bâton.

» Lorsque l'heure du travail est arrivée, on détache du poteau la longue chaine qui les y fixe, ils n'ont plus que celle qui les tient accouplés deux à deux.

» Chaque partie de leur vêtement est marquée des lettres GAL., tous un numéro sur une plaque attachée à leur bonnet. M. Bellanger a imaginé de distinguer par la forme des plaques le degré de confiance que leur conduite a pu inspirer. La forme ordinaire est ovale ⬭, la forme rhomboïdale ◇ annonce une simple évasion ; la forme triangulaire △ plusieurs évasions. Les délits qu'ils commettent pendant leur détention sont punis avec la plus grande sévérité. Chaque argousin est armé d'une forte canne ; il la lève pour la moindre désobéissance, le plus léger murmure, et l'effet suit toujours la menace. On gémit de

voir des hommes traités d'une manière aussi dure ? mais sans cette extrême sévérité ces hommes presque tous audacieux, et parmi lesquels il y a de profonds scélérats, apprendroient bientôt à ne plus craindre ceux qui les conduisent. Cependant malgré l'air farouche qu'affectent ces terribles gardiens, il est présumable que l'argent qu'on leur donne en secret réussit à dompter cette extrême rigidité, et que c'est ainsi que les forçats parviennent à se procurer des objets prohibés et à enfreindre les réglemens.

» Malgré toutes les précautions qu'on prend et les punitions sévères qu'on inflige à ces misérables, les désertions sont assez fréquentes. Un coup de canon annonce l'évasion ; on arbore un petit drapeau et les patrouilles se mettent à la recherche du fuyard. On est étonné de la facilité avec laquelle ces hommes sans moyens, sans ressources, savent se faire des intelligences et se procurer des protecteurs au dehors. Des parens trop indulgens, des filles perdues, des voleurs de profession, sont les intermédiaires dont ils se servent.

» On voit que la vie des galères est si misérable que ce n'est pas sans raison qu'elles sont proverbialement regardées comme un lieu de souffrance et de malheur. Les jeunes gens des villes, entraînés dans le crime par le jeu et la débauche pourroient ils braver les terribles sentences des tribunaux, s'ils connoissoient le sort qui les attend. Cependant comment espérer

qu'il fit sur eux quelqu'impression puisque l'on voit presque toujours ceux qui se sont échappés des galères y rentrer une seconde fois. Il est plus rare d'y revoir ceux qui ont fini leur temps.

» Le séjour des galères est pour la plupart des forçats, une nouvelle école de crimes; et cela ne peut être autrement dans un lieu où l'on ne distingue ni le nombre, ni la gravité des délits; où les maîtres sont confondus avec les novices, et où les premiers ont tout le loisir d'endoctriner leurs disciples.

» Des crimes contre l'ordre de la société se commettent jusqu'au sein du bagne. Des forçats trouvent le moyen de se procurer les objets nécessaires à la fabrication de faux de toute espèce».

Après avoir décrit ce lieu de supplice et d'horreur, M. Millin réclame de la justice et de l'humanité pour ceux qui l'habitent, des abris moins dégoûtans, de meilleurs alimens et un traitement plus doux. Il donne quelques idées qui lui sont dictées par un esprit philantropique et fait un juste éloge de M. *Bellanger*, qui a su par sa douceur et son humanité s'ouvrir le chemin de cœurs aussi endurcis que le sont ceux de ces misérables

Il quitte ces images terribles pour le spectacle imposant d'une marine puissante, d'un port où règne l'activité et l'abondance, suite du commerce et de l'industrie.

Il se rend à Hyères où le commerce d'oranges est très-étendu, et dont les environs renferment des salines.

« Nous entrâmes, dit-il, dans le jardin de M. Fille. Nous n'eûmes pas le plaisir de l'y voir, parce que ses fonctions de conseiller de préfecture l'avaient appelé à Draguignan; mais nous fîmes chez lui une promenade dont-il me restera toujours un agréable souvenir. La maison, sans être somptueuse est élégante, et bien bâtie; autour est un parterre brillant de mille fleurs; la tubéreuse (3), la Cassie (4), le jasmin de Goa (5), y parfument l'air d'une odeur céleste. Les jardins que les romanciers et les poëtes ont tant vantés, ceux d'Alcine et d'Armide créés par le fécond génie de l'Arioste et du Tasse, quelque brillans qu'ils paroissent à l'imagination, sont aussitôt effacés par le jardin de M. Fille, qui a été considérablement augmenté par l'acquisition du Jardin du Roi, qui tenoit au sien. Là, on croit avoir cessé d'appartenir à la terre, pour habiter les rians bosquets où les ames vertueuses doivent trouver un bonheur éternel et inaltérable; les arbres sont si serrés les uns contre les autres, qu'il seroit impossible d'y passer au travers du massif, sans les sentiers qui servent à y circuler. Dix-huit mille orangers tous chargés de fleurs et de fruits offrent l'abri de leur feuillage à un nombre infini de rossignols qui chantent tous à la fois, et semblent adresser un hymne à la nature, dont la bonté leur fournit un ombrage si riant et si em-

(3) Polyanthus tuberosa.

(4) Mimosa farnesiana.

(5) Nycanthes sambac.

baumé ; beaucoup d'autres oiseaux, qui partagent avec eux cette habitation, mêlent leurs voix à cet éclatant concert ; et la laborieuse abeille ne cesse de butiner en bourdonnant, dans un lieu qui lui offre de si riches matériaux pour la préparation de son miel. L'eau qui tombe de la montagne est distribuée journellement dans chaque bosquet, à l'aide de rigoles façonnées avec la terre, ou de tuyaux de bois qui s'ajustent l'un dans l'autre. Il suffit, du reste, de bêcher le terrein trois fois l'année : on a soin aussi de ne pas laisser prendre aux arbres trop d'accroissement ; ils donneroient moins de fruits. Le même arbre présente à la fois des fleurs, des fruits naissans et d'autres qui sont parvenus à leur maturité. Le vert gai et luisant des feuilles de ce bel arbre, qui paroissent couvertes d'un vernis, le blanc éclatant de ses fleurs, les nuances diverses de ses fruits dorés, forment un agréable mélange. On voit encore dans ce jardin plusieurs variétés de citronniers, de bigaradiers, de cédrats, de bergamotiers et de grenadiers ; un nombre considérable d'arbres fruitiers qui rompent sous le poids ; des pêches, des poires de toute espèce. On prétend qu'il faut se garder de se piquer avec les pointes que présentent les taillis d'orangers ; que la blessure s'envenime, devient douloureuse et difficile à guérir. C'est un conte imaginé pour mettre les arbres à l'abri de l'indiscrétion des étrangers ; cette blessure n'est pas plus dangereuse qu'une autre ; le revenu de ce jardin s'élève,

année commune, à vint-quatre mille francs, et cependant on n'en vend les fruits qu'environ vingt sols le cent. On les enveloppe tous dans du papier. La plus grande consommation s'en fait à Lyon. L'orange n'acquiert sa parfaite maturité que quelques mois après la chûte de sa fleur ; si elle passe sur l'arbre l'époque de sa floraison, elle y perd son suc ; mais elle le reprend, quand les nouveaux fruits sont noués. Le goût des fruits pris sur l'arbre est toujours âpre, quelque mûrs qu'ils soient ; ils sont meilleurs quelques jours après qu'ils ont été cueillis. A Hyères on récolte les oranges destinées aux pays lointains. Dès qu'un petit point jaune a marqué leur écorce, on les expédie dans cet état, et elles achèvent de mûrir en moins de quarante jours. Cette cueillette se fait au commencement de l'automne. On peut alors les charger sur les navires qui sont à la saline ; mais en hiver le transport doit se faire par terre, parce que la côte n'est pas sûre.

» Le jardin de M. Beauregard, qui est contigu à celui de M. Fille, a moins de célébrité, cependant il est plus étendu et plus varié. Il contient moins d'orangers, mais la quantité d'arbres fruitiers y est bien plus considérable, et leur produit peut, dans les mauvaises années, dédommager de la récolte infructueuse des oranges. On y cultive, ainsi que dans les champs environnans, une quantité considérable de légumes. On prétend, qu'en 1793, le propriétaire vendit pour dix-huit cent francs d'artichaux. Il y avoit autrefois dans ce

jardin, un palmier mâle et un palmier femelle. La fructification eut lieu, et M. Beauregard obtint des dattes. Le palmier mâle est mort, ce qui a occasionné la stérilité de l'autre palmier. En général, les arbres rares et les fleurs, sont auprès des maisons. Le reste du jardin est entièrement consacré à la culture la plus productive, celle des oranges.

» On prétend qu'à Hyères, il n'y a que l'exposition des jardins de MM. Fille et Beauregard, qui soient convenables pour la culture en grand de ces arbres ; mais on y remarque encore d'autres lieux où ils pourroient végéter à l'abri du nord. Le défaut d'eau est plutôt ce qui empêche d'autres particuliers de former de pareils établissemens. Il n'y a qu'une source qui descend de la montagne et que les propriétaires de ces jardins ont le droit de détourner pendant quelques jours de la semaine pour remplir les réservoirs, avec lesquels ils arrosent leurs plantations. »

La pêche est une des branches du commerce de ces côtes. De toutes les manières de pêcher, les meilleures et les plus sures, sont le *Thonnaire* et la *Madrague*, dont M. Millin donne la description.

Il continue sa route par Fréjus, l'ancien *Forum Julii*, ville abondante en antiquités. Il visite l'isle Sainte-Marguerite et fait une peinture animée de ces montagnes, appelées l'Esterelle, et les Maures, où on trouve de si beaux sites et une grande variété de plantes et de minéraux.

D'Antibes il va à Nice et fait des excursions dans tous les environs.

On voit avec lui, le port de Monaco, la Malgue, la tour de Pertinax, le trophée d'Auguste ; il entre dans des détails sur l'histoire de la principauté de Monaco. De là il va à Ville-Franche, décrit son port, ses chantiers; la pêche du corail, qui s'y fait comme sur la plupart de nos côtes.

C'est au retour à Nice, que finit le second volume.

On a pu voir par cet extrait, de quel intérêt ce voyage est susceptible par sa variété, et les nombreuses recherches et la quantité d'observations qu'il contient.

Les planches au nombre de 65, sont toutes gravées au trait, manière très-bonne pour représenter fidélement les objets et pouvoir en donner une plus grande quantité.

Cet ouvrage a été exécuté à l'Imprimerie impériale. Les inscriptions latines, grecques et en langues orientales, sont fidèlement représentées; le texte est imprimé avec la pureté que l'on doit s'attendre de tout ce qui sort des presses de ce bel établissement, grace aux soins de M. Marcel, son directeur.

T. D.

HISTOIRE.

Voyage pittoresque et historique de l'Espagne; par Alexandre de Laborde, *et une Société de gens de lettres et d'artistes de Madrid, dédié à son Altesse Sérénissime le Prince de la Paix, Généralissime des armées de S. M. C., Grand-Amiral d'Espagne et des Indes*, etc., etc. Tom. I.er Paris, de l'imprimerie de *Pierre Didot* l'aîné, avec des caractères de Bodoni, 1806, fol. atlant., 1.re et 2.me livraisons (1). Prix, 21 fr. chacune, en papier ordinaire.

L'Espagne a été successivement le séjour des Phœniciens, des Grecs, des Carthaginois, des Romains, des Suèves, des Alains, des Vandales, des Goths et des Arabes; l'histoire de ce pays est extrêmement intéressante; des monumens nombreux en conservent le souvenir; ses édifices sont majestueux, et ses sites pittoresques. Il mérite donc de fixer l'attention des étrangers, et les Français doivent savoir gré à M. de Laborde, d'avoir entrepris le premier de leur en donner une description pittoresque, écrite en leur langue.

(1) D'après l'annonce de l'éditeur, cet ouvrage sera distribué en soixante à soixante-dix livraisons, composées chacune de trois feuilles de texte et de six estampes. Il paroîtra une livraison toutes les six semaines. Chaque livraison est du prix de 21 fr., papier fin, de 36 fr., papier vélin, et de 60 fr., papier vélin avant la lettre.

Ce n'est pas qu'il n'existe déjà de ce pays, un assez grand nombre de relations, mais les plus estimables et les plus exactes, sont rédigées en espagnol et sont peu connues des étrangers ; la plupart des autres ne traitent les objets que d'une manière superficielle, et d'ailleurs une description pittoresque de l'Espagne, nous manquoit jusqu'à ce jour.

L'ouvrage de M. DE LABORDE, paroît à la fois en français et en espagnol. M. DE LABORDE s'est associé pour ce travail plusieurs collaborateurs, et tandis que lui-même rédige le texte français, qui s'imprime à Paris, le R. P. FERNANDEZ DE ROXAS, continuateur de l'*Histoire ecclésiastique d'Espagne*, est chargé de la rédaction du texte espagnol, dont l'impression se fait à Madrid ; M. CERAL, ancien président du Parlement de Toulouse, et maintenant agrégé à la Bibliothèque de Saint-Isidore, à Madrid, est occupé à recueillir les documens historiques ; et MM. LIGER et MOULINIER, artistes distingués, se sont chargés de l'exécution des plans, descriptions et dessins des monumens antiques.

Les travaux réunis de ces hommes instruits et dont les talens sont distingués, ont été heureusement secondés de toutes les manières possibles ; M. DE LABORDE se loue de l'accueil favorable et des secours qu'ils ont reçus dans toutes les provinces de l'Espagne, et dans toutes les classes de la société ; nous pouvons donc espérer de voir sortir de leurs mains, un ouvrage parfait, et les

deux premières livraisons que nous avons sous les yeux, autorisent à croire que nos espérances ne seront point trompées.

Faisons connoître le plan que les auteurs ont suivi. M. De Laborde distingue, dans son introduction, quatre périodes, pour l'histoire de l'Espagne, dont il présente l'esquisse. La première commence à l'époque où les Phéniciens s'établirent dans ce pays et s'étend jusqu'à l'invasion par les Arabes et les Maures; pendant cette période, l'Espagne fut dominée successivement par les Carthaginois, par les Romains et par les peuples du nord, les Suèves, les Alains et les Vandales, et enfin par les Goths. La seconde période comprend l'histoire des Maures en Espagne, jusqu'à l'époque où les Goths, qui s'étoient réfugiés dans les montagnes des Asturies, osèrent sortir de leur retraite, sous la conduite de Pélage, pour disputer de nouveaux aux Maures leurs conquêtes. La longue guerre qui en résulta, qui dura plusieurs siècles, et par laquelle les Maures furent successivement chassés de la Castille, du Léon, de l'Aragon et de la Navarre, et réduits enfin au seul royaume de Grenade, où ils se maintinrent encore pendant plus de deux siècles, forme la troisième période. La quatrième commence à l'époque où, sous le règne de Ferdinand et d'Isabelle, les Maures furent totalement chassés de l'Espagne par Gonsalve de Cordoue. et forcés de se retirer en Afrique; elle contient

l'histoire de l'Espagne depuis cette époque jusqu'à nos jours.

D'après cette division, les auteurs se proposent de distribuer la description qu'ils vont donner de ce pays, en quatre parties, dont chacune contiendra les provinces dont les monumens ont le plus d'analogie entre eux, et se rapportent aux quatre périodes ci-dessus indiquées.

« Ainsi, le premier volume, dit M. DE LABORDE, comprendra la Catalogne, le royaume de Valence, l'Estramadoure, où se trouvoient Tarragone, Sagonte, Mérida, et la plupart des autres Colonies Romaines et Carthaginoises; il sera précédé d'une notice historique sur les temps anciens de l'Espagne.

» Le second renfermera les antiquités de Grenade et de Cordoue, et la description du reste de l'Andalousie, séjour principal des Maures; il sera précédé d'un abrégé de l'histoire de ces peuples, tirée en partie des manuscrits arabes de l'Escurial.

» Le troisième, consacré principalement aux édifices gothiques, tels que les cathédrales de Burgos, de Valladolid, de Léon, de Saint-Jacques de Compostelle, offrira aussi les contrées sauvages des Asturies, l'Aragon, la Navarre, la Biscaye; et sera précédé de recherches sur les arts en Espagne, sous les rois qui la gouvernoient avant le siècle de Ferdinand et d'Isabelle.

» Le quatrième volume, en retraçant les beautés

de Madrid et des environs, renfermera de plus tout ce qui peut servir à faire connoître la nation espagnole, telle qu'elle est aujourd'hui; les fêtes, les danses, les usages nationaux. Ce volume comprendra également l'histoire des arts depuis leur naissance sous Ferdinand et Isabelle, Charles I, et Philippe II, jusqu'à nos jours; et donnera une connoissance suffisante de la peinture espagnole, et des chefs-d'œuvre qu'elle a produits: on y ajoutera quelques détails sur le progrès des sciences et de la littérature en Espagne ».

Tel est le plan de l'ouvrage que M. DE LABORDE expose dans son introduction. Après l'avoir communiqué à nos lecteurs, nous allons donner le précis du contenu de la première livraison que nous avons sous les yeux, et nous continuerons ainsi d'insérer dans le Magasin ce que renfermeront de plus intéressant les livraisons suivantes à mesure qu'elles paroîtront, et qu'elles offriront quelque partie complette.

Cette première livraison contient l'introduction dont nous avons extrait ce que nous avons dit jusqu'ici sur cet ouvrage, et la notice historique, sur les premiers temps de l'Espagne, que M. DE LABORDE a annoncé devoir précéder le premier volume. Elle n'est point accompagnée de planches, mais elle renferme vingt-deux feuilles de texte, et a en tête un charmant frontispice avec une courte explication. Le sujet du frontispice est

un monument consacré à la gloire de l'Espagne; et qui s'élève près des montagnes de Calpe et Abyla, jadis les colonnes d'Hercule et les bornes du monde connu; il est entouré de ruines romaines, mauresques et gothiques, et orné de bas-reliefs qui retracent l'époque de l'histoire d'Espagne, où Ferdinand et Isabelle réunirent sous leurs lois toute l'étendue de ce vaste empire. Au-dessus on voit Ferdinand et Isabelle debout, et entre eux la religion qui, en serrant leurs nœuds et protégeant leurs armes; semble leur promettre encore dans l'avenir de plus brillantes destinées. Dans le lointain on découvre leurs flottes nombreuses, traversant le détroit, d'un côté pour soumettre l'Afrique et faire trembler l'Orient, de l'autre pour découvrir un nouveau monde.

La notice historique comprend la première période établie par les auteurs et dont nous avons parlé plus haut. En voici la substance.

Les Grecs et les Romains distinguoient en Espagne, deux peuples qui paroissent en avoir été les principaux habitans, à l'époque de la fondation des premières Colonies Phœniciennes; les *Ibères* qui habitoient le midi de l'Espagne, et les *Celtes* qui en occupoient l'occident et le nord; ces deux peuples furent connus depuis, sous le nom collectif de *Celtibères*, que Diodore de Sicile attribue au traité d'alliance qui eut lieu entre les Ibères et les Celtes, par lequel ils réunirent leurs intérêts et leurs noms. Les Ibères, chez lesquels les Colonies Phœniciennes s'établirent d'abord, se trouvant

confondus avec les nouveaux habitans, en adoptèrent les coutumes, et perdirent bientôt leur caractère national : il n'en fut pas de même des Celtibères, et autres peuples du nord, que Strabon représente comme des peuples à demi-sauvages, habitant les montagnes, d'où ils sortoient pour courir au pillage. Ici les auteurs offrent le tableau des mœurs et usages de ces peuples ; ils parlent de leur habillement, de leurs armes, de leur manière de combattre, de leur caractère, de leur nourriture, de leur religion. Cette dernière, disent-ils, étoit simple comme leurs mœurs : ils révéroient un dieu, qui n'avoit pas de nom et l'honoroient la nuit, dans le temps de la pleine lune ; chaque famille dansoit alors devant la porte de sa maison, et célébroit le grand Etre, dont la nature sembloit adorer dans le silence, l'impénétable majesté.

Après avoir ainsi fait connoître les anciens peuples de l'Espagne, les auteurs traitent successivement, *des monumens qui nous restent de ces temps reculés, des établissemens des Phœniciens, des Colonies grecques, des monumens des Phœniciens et des Grecs, des conquêtes des Carthaginois et des Romains, de l'état de l'Espagne sous les Romains, de l'invasion des peuples du Nord* ; enfin *de l'état de l'Espagne, sous les Goths.*

Les Celtibères, observant, comme il a été dit, une religion simple, adorant un dieu inconnu qu'ils n'avoient point osé personnifier, et n'ayant point de temples pour l'exercice de leur culte, ne nous

ont laissé aucun de ces monumens religieux, que l'on connoit des autres nations. Mais il reste de ce peuple, un monument plus précieux, d'une nature différente, c'est leur langage qui s'est conservé dans leur ancien pays, et qui existe dans le Biscayen d'à-présent. Ce dernier ne ressemble à aucune langue voisine; il a, dans la construction et la composition de ses mots, tout le caractère d'une langue mère et de la plus haute antiquité. Les auteurs se proposent d'en faire un examen particulier dans la troisième partie de leur ouvrage, où il sera question de la Biscaye et de la Navarre. En attendant, ils se bornent à quelques conjectures et à quelques faits, qui peuvent servir à démontrer la probabilité de la haute antiquité du Biscayen, et ils regrettent qu'ils n'existe aucun écrit dans la langue ancienne, qui comparée avec la moderne, puisse les assurer plus positivement de leur affinité. Il est cependant, ajoutent-ils, un monument particulier à l'Espagne, qui représente au moins la forme des caractères : ce sont les médailles appelées *Desconocidas*, inconnues et qui ont excité les vains efforts des savans, depuis dix siècles. Ces médailles ne se trouvent qu'en Espagne, et on peut les diviser en deux espèces distinctes, les Celtibériennes et les Ibéro-Phœniciennes. Les premières se trouvent dans le nord et l'orient de l'Espagne, et ne représentent qu'un cheval passant ou un cavalier armé; les autres semblent appartenir à différens peuples du midi; on y voit des attributs ou des têtes de divinités. Les auteurs annoncent qu'ils auront occa-

sion, dans le cours de cet ouvrage, de donner plusieurs médailles et inscriptions celtibériennes, et qu'ils s'étendront alors d'avantage sur les inductions qu'on peut en tirer.

Il paroît que les Phœniciens, premier peuple marchand, dont nous ayons des notions certaines, et qui couvroient les mers de leurs navires, commencèrent à s'établir sur les côtes d'Espagne, seize siècles avant l'ère vulgaire. Ils furent d'abord près de Tanger, d'où ils passèrent bientôt sur le promontoire opposé dans l'isle d'Erythie. Après plusieurs tentatives infructueuses d'établissemens sur la côte, ils fondèrent enfin la ville de *Gades* ou *Gadir*, qui devint le point central de leur commerce. De-là ils s'étendirent sur toutes les côtes voisines et dans l'intérieur de l'Andalousie, qui renfermoit d'immenses trésors. En suivant ensuite les côtes orientales de la Méditerranée, ils pénétrèrent dans les royaumes de Grenade, de Murcie, de Valence et dans la province de la Catalogne jusqu'aux Pyrénées, d'où ils emportèrent une quantité immense de métaux précieux. Parmi les colonies qu'ils fondèrent, on distingue *Calpe*, aujourd'hui Gibraltar; *Malaca* et *Abdera*, aujourd'hui Malaga et Adra; et plusieurs villes situées la plupart à l'embouchure des rivières, et dans une position favorable au commerce. Après avoir parcouru ainsi toute la partie orientale de l'Espagne, ils entreprirent de visiter l'occidentale, nommée l'Espagne ultérieure, et se lançant dans l'immense océan, ils arrivèrent jusqu'aux

isles Cassitérides, aujourd'hui les côtes d'Angleterre. Les auteurs remarquent aussi que ce furent les Phœniciens qui donnèrent à l'Espagne le nom qu'elle a aujourd'hui : au lieu d'*Ibéria* et d'*Hesperia*, noms sous lesquels elle étoit alors connue, ils l'appelèrent *Spania*, du mot *Span*, qui signifie en phœnicien *lapin*, ou terre de lapin, à cause de la grande quantité de ces animaux qu'ils y trouvèrent.

Parmi les Grecs, les Rhodiens furent les premiers qui s'établirent sur les côtes d'Espagne; ils vinrent fonder sur celle de la Catalogne une colonie, à laquelle ils donnèrent le nom de leur ville, et qui s'appelle aujourd'hui *Rosas*. De-là ils s'étendirent dans les isles voisines. Un siècle environ après, un vaisseau de Samos faisant voile vers l'Ægypte, fut jeté par un vent violent sur les côtes de l'Espagne, et les gens du navire vendirent si bien leur cargaison à Tartessus, que de retour dans leur pays, ils employèrent la dixième partie de leur gain à élever un monument de leur reconnoissance dans le temple de Junon. L'Espagne, connue alors des insulaires de Rhodes et de Samos, dut recevoir beaucoup de colonies nouvelles; et c'est à cette époque que l'on peut fixer la fondation de la célèbre Sagonte, que tous les auteurs attribuent aux insulaires de Zante. Les Phocéens s'établirent d'abord sur les côtes de France, où ils fondèrent la ville de Marseille. De là leurs descendans pénétrèrent en Catalogne, et établirent leur première colonie dans une petite

isle, qu'ils appelèrent *Emporium*, nom qui signifie comptoir ou marché. De cette isle ils passèrent bientôt sur le continent dans une ville des Celtes; ils obtinrent d'en occuper la moitié; elle est appelée encore aujourd'hui *Ampurias*. Ils s'emparèrent ensuite de la petite ville de Rosas, et quelques temps après, les peuples du royaume de Valence ayant consenti à les recevoir, ils allèrent fonder, dans ce pays, trois colonies, dont la plus importante étoit *Dianium*, aujourd'hui *Denia;* de ces parages ils commerçoient par les fleuves dans l'intérieur des terres.

Les auteurs en viennent actuellement aux monumens des Phœniciens et des Grecs en Espagne. Ils parlent du culte des habitans du midi de l'Espagne, qui avoient adopté les mœurs et les usages des étrangers qui s'étoient établis chez eux; de celui des Phœniciens en particulier; de celui des Grecs qui avoient un magnifique temple de Diane à Dianium, et un autre dédié à Vénus sur le promontoire aphrodisien dans la Catalogne; de la manière particulière de bâtir, propre aux Espagnols; enfin des monumens qui restent de ces temps reculés. Ce sont principalement les médailles inconnues dont il a été parlé; elles ressemblent, dans leur style et dans les sujets qu'elles représentent, aux médailles de Marseille, et à celles des colonies de l'Asie mineure: sur presque toutes on distingue un dessin correct, des formes élégantes et le goût pur que les Grecs introduisirent en Espagne en s'y établissant. On remarque encore un

monument colossal qui ne peut appartenir qu'à ces temps reculés : c'est le rempart de Tarragonne, dont la construction présente des pierres informes de six et sept pieds de long, mises sans ordre les unes sur les autres.

Les Phœniciens et les Grecs étoient venus paisiblement s'établir en Espagne pour y faire le commerce. Les Carthaginois y vinrent en conquérans. Ils ne s'établirent cependant pas tout d'un coup en Espagne, mais ils s'arrêtèrent dans l'isle d'Ebuse, pour y être sans doute à portée de préparer les moyens qui pouvoient leur en faciliter l'entrée. Cette isle devint bientôt célèbre et florissante : on y faisoit principalement le commerce des laines, dont la rare beauté attiroit un grand concours d'étrangers. Les Espagnols s'y rendoient aussi en foule ; et les Carthaginois, fidèles à leur plan, n'omirent aucun moyen pour attirer leur confiance, et pour gagner leur amitié. Ils passèrent bientôt sur la rive opposée, d'où ils s'introduisirent dans l'intérieur du pays, en s'étendant insensiblement vers le nord et l'occident, jusqu'aux provinces appelées depuis la Catalogne et le royaume d'Aragon. Ils s'appliquèrent particulièrement à exploiter les mines, et ce fut là la source la plus féconde des richesses auxquelles ils durent leur puissance. C'est avec l'or de l'Espagne qu'ils conquirent une grande partie de l'Espagne, la Sicile, la Sardaigne et l'isle de Corse, qu'ils subjuguèrent trois cents ville, qu'ils

furent pendant quelque tems la terreur de la Grèce, de l'Afrique et de Rome.

Ici les auteurs sont conduits à parler des guerres puniques et des autres guerres, à la suite desquelles les Romains subjuguèrent peu-à-peu toute l'Espagne, et qui durèrent près de deux cents années. Ils n'en donnent pourtant pas le détail, mais ils se bornent à rappeler ce qui peut avoir rapport à l'Espagne, et à présenter moins les faits que les causes et les résultats. Ils tracent ensuite le tableau abrégé des empereurs romains depuis Auguste, qui acheva de conquérir l'Espagne, jusqu'à la destruction totale de l'Empire.

En parlant de l'État de l'Espagne sous les Romains, ils traitent d'abord de la division de l'Espagne par les Romains, en Espagne ultérieure et Espagne citérieure, et ensuite, sous Auguste, en trois parties, la Tarraconoise, la Bétique et la Lusitanie, dont la première, à cause de sa grande étendue, fut de nouveau divisée, vraisemblablement peu de temps avant Constantin, en trois autres parties, la Tarraconoise, la Carthaginoise et la Galicienne : ils donnent encore des détails sur la manière dont l'Espagne fut gouvernée, et sur la police militaire que Rome faisoit par les armées qu'elle avoit soin de maintenir en Espagne.

Les auteurs traitent ensuite des progrès que fit l'Espagne dans les sciences et les lettres, ainsi que dans les arts, et qui suivirent de près ceux de Rome. On voit par le tableau qu'ils en pré-

sentent ; que les lettres et les arts eurent en Espagne une marche analogue aux époques heureuses ou malheureuses de son histoire. Parmi les hommes célèbres dans les sciences et la littérature auxquels l'Espagne donna le jour, les auteurs nomment, dans le siècle d'Auguste : M. Portius-Latio, Lucain et les deux Sénèque, poëtes natifs de Cordoue, l'astronome Cajus Hyginus, le poëte Columella, natif de Cadix, et le géographe Pomponius Mela ; dans le siècle de Trajan et d'Hadrien : le rhéteur Quintilien, ainsi que Martial, Silius Italicus ; Voconius Romanus, Annæus Florus ; enfin dans le siècle de Constantin : Caius Aquilinus, Juvencus et Aurélius Prudentius, poëtes, qui chantèrent différens sujets de l'histoire sainte et de philosophie morale ; après que Constantin eût embrassé la religion chrétienne, Rufus Festus Avienus, le seul qui traita encore des sujets profanes dans le IVe. siècle, et les évêques Saint-Pacien, de Barcelone et Osius, de Cordoue, ainsi que Flavius Dexter, fils du premier, qui se distinguèrent dans l'art oratoire.

Quant aux arts, c'est au siècle d'Auguste que l'on peut rapporter leur luxe, et la fondation des principaux édifices en Espagne. Agrippa avoit fait bâtir à Antéquera un temple sur le modèle du Panthéon qu'il venoit de faire construire à Rome. Ce type, le plus parfait de l'architecture romaine, qui soit resté aux Espagnols, servit de modèle à d'autres édifices, tels que le temple d'Hercule à Barcelone, celui de Junon à Alhange

en Estramadoure, celui de Mars à Mérida ; mais le plus remarquable de tous, quoique le plus petit, est un temple bâti près du pont d'Alcantara par l'architecte Caïus Lacer, qui a laissé son nom dans une inscription dédicatoire. Les aqueducs ne sont nulle part aussi beaux qu'en Epagne ; celui de Ségovie l'emporte sur tous les autres, il est le seul au monde qui conserve encore sa première destination, en fournissant à cette ville toute l'eau qu'elle consomme. Il en est de même des théâtres, amphithéâtres, cirques, naumachies, thermes ou bains publics. Il est peu de grandes villes d'Espagne où l'on ne retrouve les ruines de quelques-uns de ces monumens, et le théâtre de Sagonte est le mieux conservé de tous ceux que l'on voit en Europe. Des routes superbes traversoient l'Espagne en plusieurs sens, et passoient sous des arcs de triomphe, dont plusieurs existent encore en entier. L'art de la sculpture fut cultivé par les Espagnols sous des maîtres romains ou grecs, et plusieurs statues égalent les beaux morceaux de sculpture conservés en Italie, tandis que d'autres ont un caractère original que l'on ne trouve qu'en Espagne. Enfin l'Espagne est riche en médailles et en inscriptions. Les auteurs divisent les médailles en trois classes : 1°. les inconnues, écrites en langue ancienne, sans effigie d'empereurs ni d'inscriptions latines, et dont il seroit difficile de déterminer l'époque ; 2°. les mêmes médailles, mais du temps des Romains, avec des inscriptions latines, et le nom

du lieu où elles furent frappées; 3°. enfin les médailles impériales, les plus communes de toutes. On ne connoît point de médaille d'or frappée en Espagne, mais celles d'argent sont assez abondantes; il paroît que les Romains ne permirent point l'usage de l'or en Espagne. Les auteurs se proposent de donner, dans le cours de cet ouvrage, avec la description de chaque ville une notice sur ses médailles les plus intéressantes. Quant à celles qui ont rapport à l'Espagne en général, ils en comptent dix-sept bien distinctes, parmi lesquelles il en est une plus intéressante que les autres par le sujet qu'elle représente : c'est la Gaule et l'Espagne se donnant la main en signe d'alliance et d'amitié; toutes deux sont vêtues et armées à la manière de leur pays; d'un côté est écrit *Hispania*, et de l'autre *Gallia*. Cette médaille est celle qui forme la vignette du titre de l'ouvrage que nous analysons.

Rome avoit régné sur le monde pendant onze cent soixante ans, lorsque des peuples barbares vinrent inonder les campagnes du Latium et renverser en un moment les chefs-d'œuvres accumulés en plusieurs siècles. L'Espagne fut la dernière contrée du continent où les peuples du nord, les Suèves, les Alains et les Vandales portèrent leurs armes; c'est sous le règne d'Honorius, au commencement du Ve. siècle, qu'ils se répandirent dans ce pays, en y portant la désolation et la mort. Ils ne restèrent pas longtemps en possession de leurs conquêtes; les Goths, peuples originaires de la

Scythie, et habitant les rives de la mer Noire et du Tanaïs, chassés par les Huns, vinrent les leur enlever et fonder sur les ruines de l'empire d'occident une nouvelle monarchie dont rien ne put arrêter les progrès. Ici les auteurs tracent succinctement le tableau des rois qui régnèrent sur les Goths en Espagne, depuis l'origine de leur monarchie jusqu'à son extinction, où l'Espagne passa dans de nouvelles mains, événement dont ils donneront le développement dans la seconde partie de leur ouvrage.

Le dernier article traite de l'état de l'Espagne sous les Goths. Les auteurs, après avoir parlé de la valeur des Goths, de leur caractère belliqueux, de l'estime qu'ils portèrent toujours aux Romains qu'ils avoient vaincus, et auxquels ils confièrent les places les plus importantes du gouvernement, de leur religion, de leurs coutumes, de leurs lois, de leur langage et de leur habillement, en viennent à l'état des arts chez ce peuple; ils cherchent sur-tout à excuser le reproche peut-être trop injurieux qu'on leur fait à cet égard. Il est certain, disent-ils, que ces nations entraînées par la fougue des conquêtes commirent de grands désordres; mais une partie des monumens étoit déjà détruite dans les derniers temps de l'empire romain : les Goths ne les rétablirent point; mais ils ne consommèrent point leur ruine, et le grand nombre qui en existe encore, le prouveroit assez. L'architecture des Goths ressembloit à celle des Romains; elle étoit

seulement d'un goût moins pur, et généralement plus massive. Les auteurs regrettent qu'aucun de leurs édifices ne soient restés assez intact pour que l'on puisse juger du style de l'art dans cette époque intermédiaire. Les Goths fondèrent des villes entières; ils embellirent surtout celle de Tolède, capitale de leur empire : le superbe palais qui servit depuis aux princes arabes, occupoit jadis toute l'étendue du terrain où se voyent aujourd'hui l'Hôpital, le couvent de *Santa-Fé*, et plusieurs autres maisons particulières; la cathédrale de Tolède étoit un monument magnifique du règne de Recarède, et celle de Saint-Leucadie de celui de Sisebut. Mais il ne reste plus de traces de tous ces monumens, et des statues qui sans doute en faisoient l'ornement. Le genre d'architecture que l'on connoît aujourd'hui sous le nom d'architecture gothique est de beaucoup postérieur au temps des Goths dont-il est ici question, et ne date guère que du XIe. siècle jusqu'au XVe. et XVIe. ; à la renaissance des arts. Les monumens de cette architecture gothique feront le sujet du troisième volume de cet ouvrage. Pour se former une idée des arts chez les premiers Goths, il est donc encore nécessaire de recourir aux médailles; et leur inspection fait juger qu'ils étoient en effet dans une grande décadence; quelques-unes sont si difformes qu'on est obligé de deviner ce qu'elles représentent et ce qui s'y trouve écrit. On y remarque en général le buste des rois vu de face. Dans toutes on voit une croix, soit

au milieu de l'inscription, soit sur la tête de ces rois, soit dans leur main, comme signe de la suprême puissance. On en connoît peu en argent, et encore moins en bronze : celles de la plus haute antiquité sont d'un or très-pur, mais elles sont devenues très-rares, parce que les orfévres les employèrent long-temps dans leurs ouvrages. Les auteurs ajoutent un mot sur les poids et mesures en usage chez les Goths, et qui étoient les mêmes que ceux des Romains; sur leurs fabriques des monnoies, sur leur coutume, sur l'état des lettres et des sciences, sur les caractères dont ils se servoient, et qui n'étoient ni romains, ni runiques, mais un genre d'écriture contournée, anguleuse, que l'évêque Ulphilas introduisit chez eux, tâchant d'accorder ainsi les caractères runiques avec les lettres grecques et romaines.

Tel est en substance le contenu de la notice historique qui, avec l'introduction, forme la première livraison. Elle est fort agréable à lire, le style en est pur et même élégant, et M. DE LABORDE possède parfaitement bien l'art de donner de l'intérêt aux sujets qu'il traite, par la manière dont il les présente. Les nombreuses citations dont elle est enrichie et qui font connoître les sources dans lesquelles les auteurs ont puisé, en augmentent le mérite, et garantissent la vérité des faits et l'exactitude de la narration.

La seconde livraison que nous avons pareillement sous les yeux, contient le commencement de la description de la Catalogne, et une no-

tice historique sur cette province. Les gravures représentent, en six feuilles, les objets suivans : 1°. une vue générale de la ville et du port de Barcelone ; 2°. le plan de la ville et du port ; 3°. une vue prise du couvent des capucins de Sarria ; 4°. une vue d'une partie du port prise de Barcelonette ; 5°. une vue de la Lonja ou maison de commerce, du palais du capitaine général, de la douane, et de la porte de mer ; 6°. la coupe et le plan de la Lonja ; 7°. l'intérieur de la cathédrale ; 8°. une vue de la promenade neuve, sur l'esplanade ; 9°. une vue de la place neuve et d'une des portes antiques ; 10°. des restes du temple d'Hercule et des bains arabes. Ces gravures sont accompagnées de quelques feuilles de texte, qui en donnent l'explication. Nous ne ferons une notice plus détaillée de cette livraison et des suivantes, que quand elles offriront avec celle-ci la description complette de la ville de Barcelone ; et c'est ainsi que nous en userons toujours par la suite, conformément à l'annonce que nous avons faite plus haut, et nous comprendrons toujours plusieurs livraisons ensemble, à mesure qu'elles offriront une partie complette.

G. J. O.

HISTOIRE.

Extrait du rapport lu à la Classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut de France, par M. Silvestre de Sacy, sur les recherches faites dans les archives de Gênes, en exécution des ordres du Gouvernement et de la délibération de cette Classe, du 14 thermidor an 13.

La république ligurienne venoit d'unir pour toujours son sort à celui de la France. Après avoir partagé nos agitations politiques, et éprouvé comme nous les vicissitudes et les oscillations d'un gouvernement incertain et chancelant, elle s'étoit empressée de s'assurer une part aux glorieuses destinées que promettoient à l'Empire français les palmes de la victoire unies à l'olivier de la paix. Ses vœux accueillis par celui dont la voix avoit appaisé la tempête et rendu le calme à l'Europe, venoient d'être comblés, et Gênes s'étoit réjouie de posséder pendant quelques instans son nouveau souverain dans ses murs, témoins peu d'années auparavant de l'intrépide bravoure des armées françaises.

Parmi les renseignemens recueillis à cette époque dans cette antique capitale d'une république célèbre, il en étoit un qui intéressoit l'histoire et la géographie du moyen âge. Les archives secrètes du gouvernement de Gênes devoient ren-

fermer ; disoit-on , une collection considérable de manuscrits en diverses langues de l'Orient , et qui n'avoient été jusqu'à ce moment soumis à aucun examen. Cet avis que la classe d'histoire et de littérature ancienne reçut de l'un de ses membres que ses fonctions administratives mettent à portée de lui être utile auprès du gouvernement (1) , et qui ne s'honore pas moins de remplir ce devoir avec zèle , que de concourir à ses travaux littéraires , ne pouvoit manquer d'exciter toute son attention ; et effectivement en se reportant par la pensée à ces époques glorieuses pour la république de Gênes , où , concurremment avec Venise et quelques autres États de l'Italie , elle entretenoit les relations les plus suivies avec toutes les puissances établies le long des côtes de la Méditerranée , depuis le détroit de Gibraltar jusqu'à la mer Adriatique , et où elle possédoit de puissans établissemens en Chypre , en Sicile , à Chio , et jusques sur les bords les plus reculés de la mer Noire ; il étoit naturel de penser que ses archives devoient être riches en monumens précieux pour l'histoire. On dut croire que les manuscrits orientaux désignés d'une manière vague , pouvoient offrir une collection de pièces diplomatiques propres à jetter beaucoup de lumières sur l'histoire du commerce en général , et en particulier sur celle des consulats européens établis dans les États mahométans de l'Afrique septentrionale , de l'Égypte et de la Syrie , de-

(1) M. Dégérando.

puis le 12e. siècle jusqu'au 16e. Ces motifs déterminèrent la classe à desirer que l'un de ses membres fût envoyé à Gênes, pour visiter ces archives et rendre compte de ce qu'elles renfermoient de plus intéressant. S. M. l'Empereur et Roi, par un effet de la protection qu'il accorde toujours à tout ce qui peut intéresser les progrès des sciences et des lettres, ordonna l'exécution de ce projet, et l'académie voulut bien me confier cette mission, par sa délibération du 14 thermidor an 13.

Ce n'étoit pas la première fois que l'Institut avoit fondé des espérances sur les richesses littéraires que pouvoient contenir les archives de Gênes. Déjà, plusieurs années avant cette époque, la classe des sciences morales et politiques, profitant des relations d'amitié qui existoient entre le gouvernement français et celui de la république ligurienne, avoit provoqué des recherches du même genre; et le gouvernement de la Ligurie s'étoit empressé d'accueillir sa demande, et avoit confié ce travail au père Sémini, religieux augustin, et l'un des professeurs de l'Université de Gênes. Ce savant modeste, auquel la classe d'histoire et de littérature ancienne a accordé depuis le titre de correspondant, mais que la mort nous a enlevé presque aussitôt, composa plusieurs mémoires sur l'histoire du commerce de Gênes pendant les 12e. et 13e. siècles, et les matériaux de ces mémoires lui furent fournis par un grand nombre de titres authentiques et souvent

originaux, conservés dans les archives de Gênes. Ce travail avoit été exécuté en trop peu de tems, pour que l'on dût renoncer à l'espérance que des recherches plus approfondies jetteroient un nouveau jour sur ce sujet, et d'ailleurs le père Sémini n'avoit pu faire aucun usage des manuscrits orientaux que ce dépôt public étoit supposé renfermer.

La même réflexion s'appliquoit à un autre ouvrage dont l'auteur doit être mis au rang des savans qui ont le plus illustré la ville de Gênes. Je veux parler des *Lettres liguriennes* de Gaspard-Louis Oderico. La mémoire de ce savant antiquaire, auteur d'un grand nombre de dissertations curieuses, a été célébrée avec autant de justice que de talent par son neveu, M. l'abbé Carrega, membre de l'Académie de Gênes, et d'autant plus capable de bien apprécier le mérite d'Oderico, qu'il marche lui-même dignement sur ses traces. Oderico a consacré quelques-unes de ses lettres à des recherches sur les établissemens formés par les Génois pendant les 13e. et 14e. siècles dans la presqu'île de Crimée, à Caffa et sur les bords de la Mer-Noire; et cet essai fait voir avec quel succès il auroit pu traiter l'histoire des autres établissemens des Liguriens, de leurs colonies, comptoirs, consulats; en un mot, de tout leur commerce étranger, si cette tâche lui eût été confiée par le gouvernement de sa patrie.

Les travaux dont je viens de parler, ne devoient point empêcher l'Académie d'ouvrir une nouvelle source à des recherches d'une nature aussi inté-

ressante, et je ne dissimulerai point que j'avois pleinement partagé ses vues et ses espérances, et qu'outre le sentiment flatteur que j'éprouvais de la marque d'estime et de confiance qu'elle venoit de me donner, je calculois d'avance l'utilité que devoit recueillir de mon travail une branche de connoissances à laquelle m'attachoient mon goût et mes études antérieures. Aussi fut-ce avec le sentiment d'une jouissance anticipée que j'entrai la première fois dans ces archives interdites longtems à des savans d'un mérite bien supérieur, et auxquelles l'accès me fut accordé par S. A. S. Mgr. l'archi-trésorier de l'Empire, gouverneur-général de la nouvelle division militaire, formée par la réunion de la Ligurie à la France. Je n'ai pas attendu ce moment pour rendre compte à l'Institut de l'accueil aussi gracieux que distingué que j'ai reçu de S. A. qui voulut bien oublier avec celui que la classe avoit honoré de sa confiance, tout autre titre que celui de membre de l'Institut, et qui témoigna toujours prendre le plus grand intérêt au travail dont j'étois chargé. Muni de ses ordres et de ceux du préfet du département de Gênes, M. Bureau du Puzy trop tôt enlevé par une mort inattendue à un département où les hommes sages avoient su apprécier ses talens administratifs et ses vertus, et à une famille respectable, je pénétrai sans aucune difficulté dans le dépôt qui devoit renfermer les objets de mes recherches.

A peine eus-je pris les premiers renseignemens

sur la nature des pièces déposées dans ces archives et sur l'ordre dans lequel elles y sont classées, qu'il me fut facile d'entrevoir qu'il ne s'y trouvoit rien ou presque rien de ce que j'y cherchois, c'est-à-dire de livres manuscrits ou de pièces diplomatiques en langues orientales.

Un manuscrit du texte hébreu de la Bible, accompagné de commentaires dans la même langue; un autre manuscrit en rouleau d'une partie seulement du même texte, et qui doit avoir été écrit pour l'usage d'une synagogue; deux traités de paix ou conventions faits entre les Génois et les souverains Arabes des îles Baléares, vers la fin du 12e. siècle et écrits en arabe; un autre traité en langue arménienne et un passeport en turc; voilà tout ce que j'ai pu découvrir de manuscrits en ce genre, et quoique je n'osasse pas affirmer que des recherches suivies plus longtems, et un examen scrupuleux de toutes les liasses qui concernent les affaires maritimes et commerciales ne donnassent peut-être lieu à la découverte de quelques nouvelles pièces écrites en langues de l'Orient, je ne crois pas cependant que l'on doive s'y attendre.

Quelques armoires m'avoient été désignées par des renseignemens particuliers comme l'endroit sur lequel je devois diriger principalement mon attention. J'ai examiné avec le plus grand soin tous les volumes imprimés et manuscrits, les cartons, liasses et portefeuilles qui y sont renfermés, et j'en ai fait un état sommaire. C'est-là que se

trouvent la Bible hébraïque manuscrite dont j'ai parlé, le beau manuscrit des Annales de Caffari, les priviléges accordés à Christophe Colomb par les rois d'Espagne, et donnés aux archives en 1670, par Louis Oderico, les Collections précieuses de Federico-Federici, Roccatagliata et autres annalistes de Gênes ; enfin un recueil manuscrit en onze volumes in-folio, faits à diverses époques en vertu des ordres du gouvernement génois, et dans lequel sont copiées au hasard et et sans aucun ordre, les pièces qui intéressoient la république, telles que les brefs des souverains pontifes, les priviléges accordés par les rois et empereurs, les traités de paix et de commerce, et autres monumens historiques du même genre.

L'objet de ma mission se trouvoit ainsi devenu presque nul; et je n'aurois songé qu'à venir reprendre le cours de mes travaux ordinaires, si je n'avois entrevu le moyen de rendre mon séjour à Gênes de quelque utilité, en donnant une direction un peu différente à mes recherches. Si les archives secrètes du Gouvernement ne me présentoient aucuns manuscrits orientaux, aucunes ou presque aucunes pièces diplomatiques écrites dans les langues de l'Asie ou de l'Afrique, j'y trouvois néanmoins un grand nombre de pièces, soit originales, soit copiées sur des originaux propres à jeter du jour sur les nombreux établissemens des Génois dans la Mer-Noire et sur tous les points des côtes et des îles de la Méditerranée. Ces pièces, il est vrai, ne forment point un en-

semble, une série de titres que l'on puisse disposer dans un ordre chronologique sans y rencontrer d'immenses lacunes. On ne peut pas se flatter d'y trouver des matériaux suffisans pour tracer l'histoire suivie, de la naissance, des progrès et de la décadence des divers établissemens commerciaux des Génois, et former ensuite de la réunion de ces tableaux particuliers un tableau général du commerce de Gênes, depuis la fin du 11e. siècle jusqu'au commencement du 16e.; un semblable espoir seroit fort exagéré. Ces pièces sont peu de chose en comparaison de ce qui a dû en exister. Ce ne sont que les débris d'un grand édifice que le temps a détruit; quelques fragmens échappés aux ravages occasionnés par les révolutions auxquelles Gênes a été exposée, surtout jusqu'à l'année 1528, et par les guerres intestines et étrangères; au feu, au pillage, aux vers, et peut-être à l'insouciance et au désordre, l'ennemi le plus redoutable des grandes collections de titres et de documens historiques.

Les pièces dont je viens de parler sont des traités de paix ou de suspension d'armes, des actes portant ratification de semblables traités, des conventions pour la fixation des droits d'importation et d'exportation, des instructions données à des ambassadeurs, des concessions de droits ou de terrains en pays étrangers, et autres actes de la même nature. Ils sont presque tous écrits dans un latin plus ou moins barbare : un seul est rédigé en idiôme génois du 14e. siècle.

Ces actes concernent les relations des Génois avec les empereurs Grecs, les rois de la petite Arménie, de Chypre, de Sicile et d'Aragon, les princes latins d'Antioche, Tyr, Saint-Jean d'Acre, Jaffa, Tripoli de Syrie, les sultans et princes arabes d'Ægypte et de Syrie, de Majorque, de Tripoli de Barbarie, et de Tunis, les sultans Othomans, les khans des Tartares, les princes bulgares, etc.; le commerce des Génois dans tous ces pays, les droits et priviléges de leurs consuls, l'administration de leurs colonies, de Péra, Caffa, Tana, Cembalo et autres. Il n'est presque aucune de ces pièces qui n'en relate une ou plusieurs autres que l'on ne trouve plus à présent, mais que des recherches ultérieures feront peut-être découvrir, soit dans les cabinets particuliers, pourvu que l'on donne à ce travail toute l'importance et tout l'encouragement dont il paroît digne.

En vain aurois-je tenté de pousser plus loin par moi-même des recherches qui exigent beaucoup de tems, et qui ne peuvent être faites avec exactitude et avec le succès desiré que par des hommes laborieux résidant sur les lieux, et à même d'y donner des soins assidus. J'ai cru néanmoins devoir prendre des extraits ou des copies d'un assez grand nombre de ces pièces, pour que l'on puisse mieux en apprécier l'importance; et je me suis surtout attaché à celles qui concernoient les relations des Génois avec les princes musulmans,

comme ayant un rapport moins indirect avec l'objet de ma mission.

Pour ne point interrompre le fil de ce rapport, je remets à un autre instant la notice de celles d'entre ces pièces qui me paroissent les plus importantes. Je me contente de dire en ce moment que mes recherches m'ont procuré, entre autres lumières, la certitude, ou du moins une très-grande vraisemblance, que toutes les fois que les consuls ou ambassadeurs des Génois traitoient avec les princes musulmans, les traités étoient rédigés concurremment en arabe et en latin, et que chacune des deux parties contractantes se contentoit de conserver le titre écrit en sa langue; sans même que l'on apportât une grande attention à ce que les deux textes eussent entre eux une correspondance parfaite. Les preuves de cette assertion se trouvent dans les notices de quelques-unes des pièces que je ferai connoître. Il me suffit de la mettre ici en avant et d'en conclure que les archives de Gênes, de Venise, et des autres républiques de l'Italie qui avoient les rapports les plus multipliés avec les Etats musulmans de l'Asie et de l'Afrique, n'ont peut être jamais renfermé qu'un très-petit nombre de titres de cette nature, écrits en langue arabe. Il est même très-digne de remarque qu'un traité fait en 1387, avec le sultan othoman Amurat, fils d'Orkan, doit avoir été rédigé non en turc, mais en grec et en latin.

Je ne me suis point contenté de rechercher dans

les archives secrettes du gouvernement tout ce qui avoit rapport à mon travail; j'ai cru devoir étendre ces recherches sur quelques autres dépôts publics; mais surtout sur les archives de la Banque de Saint-Georges.

Cet établissement célèbre, auquel la république de Gênes a peut-être dû dans certaines circonstances sa conservation, ou du moins une partie de sa splendeur, mais qui avoit le vice radical d'avoir établi dans l'état un intérêt particulier presque toujours opposé à l'intérêt public, n'a commencé à exister que dans les premières années du 15e. siècle. Précédemment diverses compagnies particulières avoient fourni des secours au gouvernement, et pour les rembourser de leurs avances, la république leur avoit concédé la perception de certains droits fiscaux établis temporairement. Ce fut pour remédier aux désordres qu'occasionnoit la multitude de ces compagnies, connues alors sous le nom de *Compère*, et pour mettre plus d'ordre dans cette partie de l'administration, que l'on se détermina à réunir toutes ces compagnies en une seule, qui prit le nom de *Maison de Saint-Georges*. De ce moment, la Banque de Saint-Georges devint l'unique ressource du gouvernement dans toutes les circonstances qui exigeoient des dépenses extraordinaires, et souvent il se vit forcé d'abandonner à cette compagnie des propriétés importantes, telles que l'île de Corse et les établissemens génois de l'île de Chio et de la Crimée. Ce régime ne cessa qu'en

1528, époque à laquelle toutes les propriétés furent retirées des mains de la Banque et remplacées par une cession de nouveaux droits.

Les archives d'un établissement aussi important auxquelles ont été réunis les titres des compagnies antérieures à l'époque de sa formation, ne peuvent manquer d'offrir à l'histoire du commerce, des pièces d'un grand intérêt. Elles ont été recueillies par ordre des protecteurs de la Banque, et cette collection précieuse dont j'ai eu communication, commence à l'année 1179. Je me suis contenté d'en extraire un petit nombre de titres relatifs à l'histoire des établissemens génois de Pera, de la Crimée et de la Mer-Noire et à la destruction de leurs comptoirs et de leurs colonies, qui ne purent résister long-tems aux barbares conquérans de Constantinople, dont la marche fut toujours marquée par les ruines de la civilisation.

Les bornes qui me sont prescrites ne me permettent point de parler ici des autres dépôts, soit publics, soit particuliers, dans lesquels j'ai eu accès, et qui tous m'ont offert des objets dignes d'intérêt. Je craindrois d'arrêter trop long-tems sur mon travail, l'attention de l'assemblée. J'ai mis sous les yeux de l'Académie, la notice détaillée des pièces dont j'ai cru devoir prendre, soit des extraits, soit des copies, tant dans les archives du gouvernement que dans celles de la Banque de Saint-Georges, et quoique ces pièces ne soient que peu de chose, en comparaison de

celles que ces dépôts pourroient fournir pour l'histoire de la navigation, du commerce et des colonies des Génois, elles ont dû suffire pour donner une idée avantageuse des résultats que l'on auroit droit d'attendre de recherches suivies plus long-tems et plus approfondies.

Si l'on organisoit un travail de ce genre, je proposerois de l'étendre jusqu'aux premières années du 16e. siècle, c'est-à-dire, jusqu'à 1528, époque célèbre dans l'histoire de Gênes. L'établissement de la Banque de Saint-Georges ne commence positivement qu'à l'an 1407, et quoique ses archives contiennent plusieurs titres importans antérieurs à cette époque, c'est surtout pour l'histoire du commerce de Gênes pendant le 15e. siècle, que l'on y trouve des documens aussi intéressans que multipliés.

Pour donner à ce travail toute l'utilité dont il seroit susceptible, je pense qu'il ne faudroit pas se contenter d'en présenter les résultats dans quelques mémoires plus ou moins étendus, comme l'a fait le père Semini, et comme il devoit le faire d'après le plan qui lui avoit été tracé. Il seroit plus convenable de publier les pièces originales elles-mêmes, surtout celles qui intéressent en même tems la politique et le commerce; et plus on a lieu de regretter qu'une grande partie des titres de cette nature ayent été la proie du tems et des révolutions, plus il me semble instant de mettre à l'abri d'un semblable sort celles qui ont échappé à tant de causes de destruction.

J'hésite d'autant moins à croire que le Gouvernement pourroit accueillir la proposition qui lui seroit faite d'ordonner la formation et la publication d'un semblable recueil, que ce travail se lie très-naturellement avec la continuation et les supplémens au Corps Diplomatique de Dumont. Déjà S. M. L'EMPEREUR, à qui aucune idée grande et utile n'échappe, a senti la nécessité de completter cet important ouvrage, et l'on ne doit pas douter qu'il n'ordonne l'exécution de ce projet aussitôt que la paix lui permettra de diriger toute son attention vers les sciences et les lettres qu'il n'a jamais perdues de vue un instant, au milieu même des camps, et lorsqu'il sembloit devoir être uniquement occupé à méditer les plans de ses victoires.

Je l'ai déjà insinué, et je le répète, le travail dont il s'agit ici ne peut être bien fait qu'à Gênes; il n'y manque point de personnes capables de l'exécuter à la satisfaction du public éclairé. Il n'y a point de doute qu'un semblable recueil n'acquière un nouveau mérite, s'il est fait par des hommes qui, au desir d'attacher leurs noms à une collection recherchée dans toute l'Europe, à la noble émulation de mériter l'attention et la reconnoissance d'un Gouvernement juste et éclairé et de répondre à sa confiance, joindront encore cet orgueil national qui se plaît à retracer les anciens titres de gloire de sa patrie, et qui, par une douce illusion, s'identifie avec les hommes illustres dont il fait revivre le souvenir après un

grand nombre de siècles qui avoient, pour le dire aussi, oblitéré leurs droits à la reconnoissance de l'humanité. Ce sentiment n'est pas éteint; il vit au contraire dans toute sa force, comme j'ai eu plus d'une fois l'occasion de m'en convaincre, chez cette nation amie qui vient d'unir ses destinées à celles de la France; et l'Empire français ne peut que gagner à un souvenir qui doit être un puissant aiguillon et un ressort capable de produire de grandes choses.

GÉOGRAPHIE.

Extrait de la notice d'un manuscrit géographique de S. A. S. Mgr. le Prince de Bénévent, lu en séance publique de l'Institut, le 3 juillet 1807, par M. Barbié du Bocage.

Ce manuscrit est un atlas hydrographique, dessiné à Dieppe en 1547, par un nommé *Nicolas Vallard*, de Dieppe, et qui représente les côtes orientale et occidentale du continent de la Nouvelle-Hollande. Cet Atlas n'est pas le seul sur lequel on distingue ces côtes; il en existe deux en Angleterre qui sont venus de France, et que les Anglais et quelques Français nous ont fait connoître. L'un des deux, qui est depuis longtemps dans la bibliothèque du Muséum britannique, a été dessiné en 1542 par un nommé *Jean* Rotz ou Roty, qui l'avoit d'abord dressé pour le roi de France, comme il le dit dans sa dédicace; mais qui ensuite l'adressa à Henri VIII, roi d'Angleterre; le second est une grande carte, en une seule feuille de vélin, qui a été faite pour un dauphin de France, dont elle porte les armes, mais qui n'a point de date. Elle étoit d'abord dans la bibliothèque du comte d'Oxford, où M. Joseph Banks l'a connue, et de là elle a passé au Muséum britannique où elle est actuellement. Les Anglais prétendent que toutes ces

cartes n'ont été découvertes que depuis la mort du célèbre capitaine Cook, et qu'ils n'en avoient aucune connoissance lors du départ de ce navigateur; mais leur existence antérieure dans des bibliothèques connues en Angleterre, peut faire douter de leur assertion; et quand ils en auroient profité pour indiquer à leur compatriote les terres qu'il avoit à visiter, il n'en résulteroit pas moins que l'habileté, la sagesse et la constance avec lesquelles le capitaine Cook a conduit ses opérations, lui assurent toujours la gloire d'avoir fait connoître, dans le détail, des pays qui étoient à peine indiqués.

Le troisième Atlas manuscrit, qui représente les côtes de la Nouvelle-Hollande, est celui dont il est ici question. C'est un volume petit-infolio, composé de quinze cartes hydrographiques sur vélin, qui a été acquis dernièrement par S. A. S. monseigneur le prince de Bénévent. Cet Atlas, au rapport même des personnes qui ont vu ceux qui sont en Angleterre, est le plus beau de tous les ouvrages de ce genre; et par cette raison, il mérite une attention toute particulière. Depuis, on en a découvert un quatrième en France, qui est actuellement dans la bibliothèque du dépôt de la guerre, et qui a été dessiné en 1555, par un nommé *Guillaume* LE TESTU, pilote de Grasse en Provence, pour l'amiral Coligny auquel il est dédié, et dont il porte les armes.

Les géographes anglais, MM. Dalrymple, le major Rennell, Pinkerton; et parmi les Français,

MM. Buache, de la Rochette, Coquebert-de-Montbret et d'autres, reconnoissent sur ces Atlas les côtes orientale et occidentale de la Nouvelle-Hollande; ces côtes se terminent aux mêmes latitudes qu'indiquent les cartes récentes, et si elles prennent plus de longitude, c'est que lorsque la découverte en a été faite, on avoit très-peu de moyens pour les fixer en ce sens. Les noms, sur tous les Atlas que nous venons de citer, sont pour la plus grande partie en langage portugais, quelques-uns en français; celui de 1542, qui est en Angleterre, porte seulement quelques noms en mauvais anglais. On doit donc conclure que ces Atlas ont été copiés d'après des cartes portugaises, et que par conséquent la découverte du continent de la Nouvelle-Hollande appartient aux Portugais. C'est le sentiment de MM. Dalrymple, Pinkerton, de la Rochette, Coquebert et de bien d'autres, et je ne crois pas qu'on puisse alléguer aucune bonne raison pour détruire une opinion aussi bien fondée.

Ces Atlas appellent tous ce continent *Java-la-Grande*, par opposition à l'île de Java qui est au nord; mais ce qui paroît assez singulier, c'est qu'il n'est aucunement question de la découverte de cette terre dans les voyages du temps. Cependant, comme je crois entrevoir dans l'histoire l'époque à laquelle elle a dû être faite, je vais tâcher d'expliquer ici pourquoi les Portugais ont tenu cette découverte secrette. Je fixerai ensuite l'époque à laquelle je présume qu'elle a été faite,

et je ferai voir comment la connoissance de cette terre s'est perdue, même pour ceux qui l'avoient découverte.

Le plus ancien des Atlas, qui représentent les côtes de la Nouvelle-Hollande, est celui de Rotz ou Roty qui est en Angleterre, et qui porte la date de 1542; la découverte de la Nouvelle-Hollande est donc antérieure à l'an 1542. A cette époque les Portugais étoient maîtres des îles Moluques dont ils avoient fait la découverte en 1511, où ils s'étoient établis en 1512, et dans l'une desquelles, celle de Ternate, ils avoient bâti un fort en 1522. Ils n'ont pu découvrir la Nouvelle-Hollande que postérieurement aux Moluques; ainsi cette découverte doit se renfermer entre les années 1512 et 1542.

Mais dès 1516 ou 1517, l'Espagne disputoit au Portugal la possession des Moluques, comme étant situées dans l'hémisphère qui lui avoit été accordé par la bulle du pape Alexandre VI, du 4 mai 1493. Ce pape, sur les contestations qui s'étoient élevées entre la cour de Lisbonne et celle de Tolède, avoit réglé que toutes les découvertes qui se feroient sur le globe à l'orient d'un méridien éloigné de cent lieues à l'ouest des îles Açores et de celles du Cap-Verd (qu'il croyoit apparemment être sous le même méridien) dans l'espace de 180 degrés de longitude, appartiendroient aux Portugais; et que celles qui se feroient à l'occident, dans un espace semblable, appartiendroient aux Espagnols. C'est cette distribution que l'on a de-

puis appelée *la ligne de démarcation du pape Alexandre VI.* Cependant Don Juan II, qui régnoit alors en Portugal, mécontent de cette bulle qui lui ôtoit l'apparence d'assez grandes possessions vers l'ouest, fit un autre arrangement l'année suivante, avec Isabelle et Ferdinand, roi d'Espagne, par lequel cette ligne fut poussée plus loin vers l'ouest, et fixée définitivement à 370 lieues à l'occident des îles du Cap-Verd. Cette convention fut signée le 4 juin 1494, et il fut arrêté que, dans l'espace de dix mois, on enverroit de ce côté des personnes instruites en geographie, pour fixer au juste les endroits par où devoit passer cette ligne.

Cet acte une fois fait, on ne pensa plus à envoyer sur les lieux des personnes instruites, et les deux cours continuèrent leurs découvertes, chacune de leur côté. Les Portugais, sous la conduite de Cabral, découvrirent, le 9 mars de l'an 1500, le Brésil qui se trouva dans leur hémisphère, et les Espagnols, sous la conduite de Vincent Yanez Pinson, avoient cette année même ou la précédente, longé toute cette côte jusques vers l'embouchure de l'Orénoque. Dèslors la ligne, sans autre examen, fut censée passer par les embouchures du Maragnon ou de la rivière des Amazônes qui avoient été reconnues, et c'est en cet endroit qu'elle est tracée sur les cartes espagnoles de Herrera.

Les Portugais, tout en occupant le Brésil, continuèrent leurs découvertes vers l'orient, et

ils arrivèrent aux Moluques où ils s'établirent, comme nous avons dit, en 1512. La propriété des épiceries que leur procura la possession de ces îles, leur donna des profits si considérables, qu'elle ne tarda pas à exciter la jalousie des Espagnols. Ceux-ci prétendirent que les Moluques étoient dans l'hémisphère qui leur avoit été accordé. Cette idée leur fut particulièrement suggérée par Magellan, qui, mécontent du roi Don Emmanuel, qui lui avoit refusé une augmentation de traitement, s'étoit réfugié vers 1516 en Espagne, où il étoit venu offrir ses services à la cour de Charles-Quint. Non seulement il prétendoit que les Moluques étoient dans l'hémisphère des Espagnols, mais encore les îles de Java, de Sumatra, et une partie de la presqu'île de Malaca. En effet, par la difficulté qu'il y avoit alors de terminer les longitudes, les découvertes des Portugais paroissoient prendre plus de 180 degrés dans ce sens, tant ils leur donnoient d'étendue sur leurs cartes; mais néanmoins, si l'on considère les cartes actuelles, on verra, qu'en partant des bouches du Maragnon, les Moluques se trouvoient encore dans l'hémisphère des Portugais.

Le cardinal Ximènes, qui gouvernoit alors l'Espagne pendant l'absence de Charles V, reçut d'abord très-bien Magellan; et ensuite Charles-Quint lui-même lui confia le commandement d'une escadre de cinq vaisseaux qui, comme l'on sait, partit le 20 septembre 1519, du port

de Saint-Lucar de Barrameda, pour aller par l'ouest à la recherche des îles à épiceries ou Moluques. Deux des vaisseaux de cette flotte arrivèrent le 8 novembre 1521, à l'île de Tidor, après avoir passé par le détroit qui depuis fut appelé de Magellan. Ce navigateur n'existoit déjà plus; il avoit été tué dans une des îles de l'Archipel de Saint-Lazare, que l'on a depuis nommé les Philippines, et presque toute son escadre ayant été détruite, il n'en revint en Europe qu'un seul vaisseau nommé *la Victoire*, avec dix-huit personnes, toutes très-malades, sous la conduite de Sébastien del Cano, qui aborda le 6 septembre 1522, au même port de Saint-Lucar de Barrameda, d'où la flotte étoit partie trois ans auparavant.

Soit politique, soit que les courans qui existent dans le grand Océan-Pacifique, eussent porté rapidemment la flotte de Magellan sur les Philippines et les Moluques, ceux qui revinrent de cette expédition, soutinrent toujours que ces dernières îles étoient dans l'hémisphère des Espanols; c'est pourquoi ceux-ci prétendirent en faire le commerce. Ils étoient même sur le point d'y envoyer une nouvelle flotte, lorsque le roi Don Juan III pria Charles-Quint de faire examiner le différend par des gens instruits, promettant de s'en rapporter à ce qui seroit décidé. Les deux cours nommèrent vingt-quatre, ou même un plus grand nombre de personnes exercées dans la géographie et dans la navigation, tant Espagnols

que Portugais, qui, dès le commencement de mars de l'an 1524, s'assemblèrent alternativement dans les deux villes de Badajoz et d'Elvas, sur les frontières des deux états. On leur avoit donné trois mois pour fixer définitivement à qui appartenoient ces îles.

Ces commissaires, parmi lesquels étoit Sébastien del Cano, qui avoit ramené le vaisseau *la Victoire*, consumerent d'abord un assez long espace de tems à consulter les globes, les cartes marines, et à comparer les journaux des pilotes. Ils examinèrent quelle étoit la distance des îles Moluques à la ligne de démarcation. Ils disputèrent beaucoup et ne convinrent de rien. Deux mois et plus s'écoulèrent ainsi, et on arriva aux derniers jours de mai qui avoient été fixés pour le terme des conférences.

Alors les commissaires espagnols établirent la ligne de démarcation à 370 lieues à l'ouest des îles du Cap-Verd, comme elle l'avoit été en 1494, et en faisant passer, d'après les cartes qu'ils avoient sous les yeux, la ligne opposée, celle qui devoit en être éloignée de 180 degrés, par la presqu'île de Malaca; ils comprirent toujours par ce moyen, dans leur hémisphère, non-seulement les îles Moluques, mais encore celles de Java, de Bornéo, une partie de celle de Sumatra, les côtes de la Chine et partie de celles de la presqu'île de Malaca même. Les Portugais ne convinrent pas de cette limitation, elle leur devenoit trop désavantageuse; au contraire, ils se retirèrent fort mécon-

tens, tempêtant et menaçant de la guerre; ce qui fit dire assez plaisamment à Pierre-Martyr d'Anghiera, homme d'esprit qui étoit alors historiographe de la cour d'Espagne, que *les commissaires, après avoir bien syllogismé, conclurent qu'on ne pouvoit décider la question qu'à coups de canon.*

Malgré le peu de succès de cette négociation, les deux cours ne se brouillèrent point; elles étoient au moment de former des alliances. On traitoit du mariage de l'infante Catherine, sœur de l'empereur, avec le roi Don Juan, qui se célébra en 1525; et l'année suivante 1526, l'empereur épousa en grande pompe Isabelle, sœur du roi don Juan. Mais Charles-Quint se croyant en bon droit, permit toujours à ses sujets de faire le commerce des îles en épiceries, et lui-même il équipa des flottes pour en aller disputer la possession aux Portugais. Quelques-uns de ses vaisseaux abordèrent aux Moluques en 1527 et 1528; mais en général ces expéditions ayant été malheureuses; et d'ailleurs ayant besoin d'argent pour s'aller faire couronner en Italie, il prêta l'oreille aux propositions que lui fit faire le roi Don Juan, d'acheter ses prétentions sur ces îles. Il les engagea par un traité secret qui fut signé à Saragoce, le 22 avril 1526, pour une somme, dit-on, de 350,000 ducats d'or, contre le vœu formel de ses sujets, qui le supplièrent plusieurs fois, mais en vain, de revenir sur cette affaire; et par le refus qu'il en fit, on crut qu'il en avoit

reçu bien davantage. Dès-lors il ne fut plus permis aux Espagnols de trafiquer aux Moluques.

Terminer ainsi le différend de la part du Portugal, c'étoit justifier les prétentions des Espagnols, et reconnoître en quelque façon que les Moluques étoient dans leur hémisphère. Après un tel arrangement, il n'étoit pas possible aux Portugais de produire des découvertes faites à l'est ou sous le méridien même de ces îles : la plus grande partie de la Nouvelle-Hollande est beaucoup plus orientale que les Moluques; ainsi on doit croire que c'est à cause de cette situation que les Portugais ont gardé le silence sur sa découverte.

Cette découverte, comme nous avons dit, doit être renfermée entre les années 1512 et 1542. Cependant il n'en est aucunement question dans les voyages du tems; ce qui prouveroit assez que les Portugais en ont supprimé ou du moins caché la relation; mais je vais tacher d'y suppléer par le récit de deux de leurs historiens.

Castanheda, auteur Portugais, qui avoit été dans l'Inde, nous dit que vers le commencement de juillet de l'an 1525, les Portugais de Ternate, une des Moluques, envoyèrent un bâtiment dans l'île Célèbes, pour trafiquer; que ce bâtiment, à son retour, fut poussé par des vents violens et par des courans qui le conduisirent en pleine mer, entre le détroit de Magellan et les Moluques; que les Portugais se trouvoient alors écartés de plus de 300 lieues de leur route, et qu'ils se virent

plusieurs fois sur le point de périr, entr'autres une nuit où leur gouvernail fut emporté, qu'ils errèrent jusqu'au lendemain matin, qu'ils reconnurent une île qui a trente lieues de tour, où ils abordèrent, rendant graces à Dieu qui leur avoit offert cet asyle; que les insulaires les reçurent fort bien; que ce sont des gens de couleur basanée, mais bien dispos et d'une belle apparence, tant hommes que femmes; que les hommes portent la barbe longue et noire; que les Portugais restèrent quatre mois dans cette île, autant pour se refaire, que parce que les vents étoient contraires pour retourner aux Moluques; qu'enfin ils en partirent, et tirèrent à l'Occident, pour revenir à Ternate où ils arrivèrent le 20e. jour de janvier de l'an 1526.

Tel est le récit de Castanheda. Le jésuite Maffey, qui nous a donné une histoire de l'Inde, donne moins de détails; mais son rapport n'en est pas moins précieux, parce qu'il nomme le capitaine qui commandoit ce bâtiment : « Quelques Portugais des Moluques, dit-il, ayant été à l'île » Célèbes pour y chercher de l'or, et n'ayant pu » y aborder, furent jettés par une horrible tem- » pête sur une île qui est éloignée de là de 300 » lieues, et où ils prirent terre. Les habitans, qui » sont des gens simples, les reçurent très-bien, » et s'accoutumèrent bientôt avec eux. Ils com- » prenaient leurs signes et entendoient même » un peu la langue que l'on parle aux Moluques. » Tous ces habitans avoient une belle prestance,

» tant hommes que femmes; ils étoient gais, et » les hommes portoient la barbe et les cheveux » longs. Jusqu'alors l'existence de cette île avoit » été ignorée; mais d'après le rapport du capi- » taine, qui se nommoit Gomez de Sequeria, et » d'après la carte qu'il dressa de cette île, on lui » donna son nom. »

Par les détails que nous fournissent ces deux auteurs, on voit que l'île sur laquelle fut jetté Gomez de Sequeria, étoit plus orientale que les Moluques, puisque pour revenir à ces îles, les Portugais tirèrent vers l'occident; or 300 lieues portugaises, en partant des Moluques où de l'île Célèbes, conduisent, à bien peu de chose près, au détroit de l'Endeavour; ainsi on peut croire que ce fut sur un des rochers qui garnissent ce détroit, que Gomez de Sequeria perdit son gouvernail, et que l'île dans laquelle il aborda est une des plus occidentales de celles qui le bordent du côté du couchant. Les Portugais ne s'engagèrent pas très-avant dans ce détroit; car on voit qu'ils ne rencontrèrent aucun obstacle pour revenir aux Moluques. Je pense donc que l'île dans laquelle aborda Gomez de Sequeria, est une de celles qui furent appelées *du Prince de Galles*, par le capitaine Cook, et qui sont habitées, puisque ce navigateur dit y avoir vu de la fumée. Ce qui me confirme dans cette idée, c'est l'accord de nos deux auteurs qui rapportent que les hommes de l'île de Gomez de Sequeria avoient *les cheveux et la barbe longue et noire*. Cette nature est encore

celle qui distingue les habitans de la Nouvelle-Hollande de ceux de la Nouvelle-Guinée, qui ont *les cheveux et la barbe crepus*; donc cette île étoit plus voisine de la Nouvelle-Hollande que de la Nouvelle-Guinée, et telle est en effet la situation des *îles du Prince de Galles*.

Les Portugais ayant découvert, en 1525, une île aussi voisine de la Nouvelle-Hollande, on doit croire que la découverte de ce continent suivit d'assez près celle de cette île. C'étoit alors que les débats entre la cour de Portugal et celle d'Espagne, au sujet des Moluques, étoient les plus animés; ainsi les Portugais devoient être discrets sur leurs nouvelles découvertes; ils devoient les cacher soigneusement. On ne sera donc pas étonné qu'il ne soit nullement question de celle de la Nouvelle-Hollande dans leurs ouvrages.

Mais après avoir fait voir combien les Portugais devoient mettre d'importance à cacher leurs découvertes, et après avoir recherché dans quel temps celle de la Nouvelle-Hollande a pu être faite, il ne sera pas moins intéressant d'examiner comment cette découverte a pu être connue en France et de là en Angleterre dès 1542. Rien n'engageoit alors la cour de Portugal à faire part de ses découvertes à la cour de France; rien ne lioit ces deux cours entre elles; au contraire, elles en agissoient assez froidement depuis du tems l'une à l'égard de l'autre, et ce qui en est une preuve, c'est que le roi de Portugal ayant marié, en 1543, sa fille Marie avec l'infant Philippe

d'Espagne, sans en prévenir François Ier., ce prince se fâcha contre l'ambassadeur de Portugal, François de Noronha, qui répondit assez froidement pour éviter une rupture entre les deux cours. On ne peut donc pas présumer que la cour de Portugal ait jamais communiqué de plein gré ses découvertes à la cour de France !

Pour moi, s'il est possible de former une conjecture, je pense que cette connoissance peut être l'effet de l'infidélité de Don Michel de Sylva, évêque de Viseo, secrétaire de la Pureté, favori du roi de Portugal, qui selon de la Clède, sortit du royaume vers 1542, emportant avec lui quelques papiers d'importance que le roi lui avoit confiés (1). Cet historien ajoute que Don Juan fut si indigné de la trahison de son favori, qu'il le renia pour son sujet, par acte public, lui ôta tous ses bénéfices et le dégrada de sa noblesse. Il décerna les mêmes peines contre ceux qui l'avoient suivi et défendit à tous ses sujets d'entretenir aucune sorte de commerce avec lui, sous peine d'encourir son indignation. Le comte de Portalègre, frère du fugitif, fut même

(1) Depuis la lecture de ce mémoire à l'Institut, M. Correa da Serra, auquel je l'avois lu précédemment, a bien voulu me faire part des recherches qu'il a faites à ce sujet. Il a trouvé en effet que Don Michel de Sylva étoit sorti du royaume de Portugal en 1542, qu'il n'étoit arrivé en Italie qu'en 1543 pour prendre le chapeau de cardinal, et il pense qu'il n'a pu s'y rendre qu'en passant par la France, où il avoit autrefois fait ses études, et qu'il y aura sans doute laissé les originaux, d'après lesquels nos cartes sont copiées.

enfermé dans la tour de Bélem, pour lui avoir écrit, et il y étoit étroitement gardé lorsque l'infante Marie, qui devoit partir incessamment pour épouser Philippe II, fils de l'empereur Charles-Quint, demanda son élargissement. Le roi le lui accorda à condition que le comte iroit à Arzilla, pour faire la guerre contre les Maures, et pour mériter, par ses services, l'oubli de sa faute.

La sévérité que le roi Don Juan déploya dans cette occasion, annonce assez le prix qu'il attachoit aux papiers qui lui furent enlevés; il paroît qu'ils étoient de la plus grande importance; c'étoient des papiers secrets; et ne seroient-ce point ceux qui donnoient connoissance des découvertes des Portugais? alors nos atlas seroient copiés de ces cartes enlevées, et il ne nous resteroit plus qu'à découvrir ce que sont devenus les originaux.

VARIÉTÉS, NOUVELLES

ET

CORRESPONDANCES LITTÉRAIRES.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

Angleterre.

Les nouvelles pièces qui ont été représentées l'hiver dernier sur le grand *théâtre* de Londres, ont eu peu de succès. On espéroit qu'une nouvelle comédie de miss Lee, intitulée l'*Assignation*, dédommageroit le public de l'ennui que lui avoit causé les nouvelles productions dramatiques; mais avec toute l'indulgence possible, on n'a pu en soutenir les invraisemblances; et les ridicules que l'auteur a voulu jouer, n'ont fait que lui en donner à elle-même.

La pièce intitulée : *The Curfew* (la Cloche du soir), représentée sur le théâtre de *Drurylane*, a eu du succès, quoiqu'elle n'ait pas satisfait entièrement les connoisseurs.

Les administrateurs du Musée britannique qui avoient obtenu du parlement la somme de 20,000 liv. sterling pour acheter la précieuse collection de M. Townley, ont demandé qu'on leur fournit aussi les fonds nécessaires pour acquérir les manuscrits du lord Landsdown, et ils se flattent de les obtenir.

La société montagnarde écossaise (*Highland society*), à qui l'on doit le rapport impartial sur le *faux Ossian*, s'occupe avec ardeur à sauver de l'oubli tout ce que les montagnes d'Ecosse possèdent encore de propre à faire connoître l'ancien état des mœurs et de la civilisation

de ses habitans. M. Gunn, savant littérateur et musicien habile, doit publier incessamment des *Recherches historiques* sur *l'usage de la harpe dans les montagnes d'Ecosse, depuis les temps les plus anciens jusqu'à l'année 1729*, qui est à-peu-près l'époque où cet usage a cessé.

La traduction de la *Chronique de Froissard*, par M. Johnes, a fait une fortune extraordinaire. On a été encouragé par ce succès à entreprendre une nouvelle édition de *Hollingshead*, dont il a déjà paru un volume. Les éditeurs ont conservé soigneusement jusqu'à l'ancienne ortographe. On s'occupe aussi en ce moment de reproduire l'*Editio princeps* de Shakespeare. Elle sera publiée avec un luxe étonnant, tant pour la netteté des caractères que pour la qualité du papier.

On annonce un grand ouvrage de géographie, composé par M. Playfair, principal de l'Université écossaise de Saint-André. Cet ouvrage est, dit-on, le fruit des travaux de sa vie entière. L'auteur s'est rendu à Londres pour le faire imprimer.

Les Juifs de Londres font imprimer une *Bible hébraïque*, avec une traduction anglaise interlinéaire. Elle sera distribuée gratis aux enfans pauvres de la religion juive.

William Cooke a inventé une nouvelle manière de prévenir les accidens qui peuvent survenir en route aux voitures chargées. Il a imaginé d'adapter à l'essieu plusieurs roues qui peuvent se suppléer, au cas que l'une vienne à se briser. Ces roues sont disposées de manière à maintenir toujours la voiture en équilibre, même dans les endroits où le sol est inégal. Cet appareil forme une espèce de balancier, ensorte que les roues posent conti-

mellement à terre, et préviennent, par ce moyen, les chutes que la perte de l'équilibre occasionne si souvent.

Hollande.

Le plan d'après lequel l'*Académie des Beaux-Arts* d'Amsterdam doit être organisée, n'est pas encore connu; on ignore même si ce sera dans cette ville ou à la Haye qu'elle sera établie. On desire cependant généralement qu'Amsterdam obtienne à cet égard la préférence, et l'on espère que le roi aura égard à ce vœu. Le Musée national restera dans tous les cas à la Haye, et ce sera dans cette même ville qu'aura lieu l'exposition annuelle des tableaux. On n'a point encore nommé les jeunes élèves qui sont destinés à passer deux ans à Paris et à Rome, aux frais du gouvernement, pour se perfectionner dans leur art.

Il a paru à Amsterdam les seize premiers cahiers d'un recueil, intitulé : *Afbeeldingen van de Kleeding, zeden*. etc., ou *Représentation des costumes, des mœurs et des habitudes du peuple de la République batave au commencement du 19e. siècle*, par M. E. Maascamp. Chaque cahier est composé de quatre planches, avec un texte explicatif en langues hollandaise et française. Le prix est de quatre florins et demi. Les figures ont été presque toutes dessinées d'après nature, sous la direction de M. J. Kuyper, et gravées et coloriées par M. L. Portman.

Danemarck.

L'exposition qui a eu lieu cette année à l'*Académie des Beaux-Arts* de Copenhague, a offert 28 tableaux, 7 dessins d'architecture et 6 ouvrages en soie et en cheveux. Le directeur de l'Académie est M. le professeur Abildgaard.

Le *Musée d'histoire naturelle* a reçu l'année dernière de grands accroissemens, par la générosité et le zèle de plusieurs particuliers. On remarque dans le nombre des dons qui ont été faits, une collection de minéraux de la chaîne des monts Altai, une autre collection recueillie dans la partie du sud de l'Islande, et un superbe *madrepora muricata.*

On doit publier une gazette pour la littérature et les arts dans les Etats danois, rédigée par les professeurs Rahbek, Guldberg et Schulz. Elle paroîtra à Kiel.

Bavière.

Le docteur Gall a commencé ses cours dans la salle de l'Académie, en présence d'une assemblée d'environ quatre-vingts personnes. Le prix d'entrée étoit de deux louis. M. Gall a visité les prisons avec plusieurs de ses élèves. Ses observations ont donné lieu à de nombreuses discussions, où l'on n'est pas toujours tombé d'accord avec lui.

Grand-Duché de Bade.

Le *président* de Cochin, baron de Wrede, mort il y a quelque temps à Fleidelberg, a laissé une collection choisie des monnaies les plus rares des Indes, et quantité de manuscrits propres à répandre beaucoup de lumières sur l'histoire de l'Orient. Il seroit malheureux que ces monumens fussent reportés dans les Indes par la veuve du baron, qui est originaire de cette contrée. La collection des monnaies est estimée pour sa valeur intrinsèque à 1500 rouppies; la rouppie ordinaire vaut un 1 fr. 79 centimes.

Autriche.

On parle de l'établissement d'une *Académie protestante* en Hongrie, qui auroit pour but d'engager les

théologiens de cette communion à ne plus fréquenter les universités étrangères. Les opinions qu'ont rapportées dans leur patrie ceux qui ont fait leurs études dans les Académies d'Allemagne, ont jeté quelque soupçon sur la pureté du protestantisme qu'on y professe; mais il est toujours téméraire de porter un jugement général d'après les opinions de quelques individus. Au reste, plusieurs personnes pensent, et ce n'est pas sans raison, que l'établissement d'une université protestante dans la monarchie autrichienne, doit éprouver de grandes difficultés. Les lois positives de l'état semblent du moins s'y opposer.

Suède.

M, Aurivilius vient de faire imprimer des notices sur les *manuscrits grecs et latins de la Bibliothèque d' Upsal.* Les premiers sont au nombre de seize, parmi lesquels on remarque neuf manuscrits du nouveau testament et de la traduction alexandrine de l'ancien.

Parmi les manuscrits latins, l'auteur cite les dix premiers livres de Tite Live, et un Horace complet. Le manuscrit de Tite-Live paroît du dix au onzième siècle.

On possède déjà plusieurs catalogues de la Bibliothèque d'Upsal, tels que celui des livres et manuscrits donnés par le grand-chancelier Lagardie, à l'Académie (fol. Stockholm, 1672); celui des manuscrits arabes, persans et turcs, donnés à l'Académie en 1705, par J. G. Sparvenfeld (in-4°. Upsal, 1806), et celui de quatre-vingt-treize manuscrits grecs, hébraïques, chaldaïques et arabes, envoyés à la Bibliothèque par J. J. Bioernstael (in-8°. Stockholm, 1785).

Russie.

Plusieurs marbres, avec des inscriptions esclavonnes, avoient été découverts en 1792 parmi les ruines de Pha-

NAGORIA. Ces inscriptions indiquoient qu'un prince russe, GLIED DE TMUKTORAKAN, avoit fait mesurer, en 1068, la largeur du Bosphore cimmérien. Le comte de MUSSIN PUSCHKIN publia, à cette occasion, en 1794, des *Recherches historiques sur la situation géographique de la principauté de Tmuktorakan.* ALEXEI NICOLAI OLENIN, conseiller d'état, a publié une *Lettre* sur le même sujet, adressée au comte de Mussin Puschkin, imprimée à Pétersbourg, en 1806, dans laquelle il décrit, entre autres, cinq manuscrits de Nestor (1).

Le comte D'ILLINSKI a formé dans sa terre de Romanow un Institut pour les sourds-muets, qu'il a dotés d'une somme d'un million de florins polonais (200,000 fr.)

SUISSE.

M. FLICK vient de publier à Bâle le premier volume d'un ouvrage précieux, de M. STALDER. C'est un *Idioticon*, ou *Dictionnaire de tous les Dialectes propres à la Suisse.* Il a été aidé dans ce travail par ses amis des cantons de Zurich, Berne, Saint-Gall, Schaffouse, de l'Argovie et des Grisons; et il a complété une collection d'idiotismes; dont les auteurs, qui ont écrit sur la Suisse, n'avoient, pour ainsi dire, qu'indiqué les premiers matériaux. Le volume qui paroît va jusqu'à la lettre G, et sera probablement suivi de deux autres. Les idiotismes les plus remarquables cités par M. Stalder, ont dû lui être fournis par les dialectes des petits cantons, où ils se sont mieux conservés que parmi les habitans des grandes villes et des plaines.

ITALIE.

L'Académie royale des Beaux-Arts de MILAN a pro-

(1) C'est le plus ancien historien de la Russie. Ses Œuvres ont été publiées par SCHLOSSER.

posé, dans sa séance du 12 avril dernier, les prix suivans pour le concours de 1808.

Architecture. — *Un palais royal pour une ville destinée à recevoir une cour distinguée et à loger plusieurs têtes couronnées.* Le prix sera une médaille d'or, de la valeur de 60 sequins, qu'on pourra porter jusqu'à 100, si l'ouvrage mérite cette distinction.

Peinture. — *Théodote, gouverneur d'Alexandrie, présente à César, arrivant en cette ville, la tête de Pompée qu'il avoit conservée pour s'en faire un titre de recommandation auprès du vainqueur. César accueille un tel présent par l'indignation et les larmes.* Le prix sera une médaille d'or de la valeur de 120 sequins.

Gravure. — On pourra graver en cuivre tout ouvrage d'un bon auteur, qui n'auroit pas été convenablement gravé jusqu'à ce jour. Le prix sera une médaille d'or de la valeur de 30 sequins.

Dessin de figures.—*Enée, conduit par la Sybille de Cumes aux sombres demeures de Pluton, rencontre, en parcourant les plages douloureuses, l'ombre inconsolable de Didon qui, par lui involontairement abandonnée, s'étoit donné la mort pour lui. Il s'efforce de persuader à cette ombre qu'il n'est point coupable. Didon, inflexible, fixe ses regards vers la terre, et porte ses pas vers Sichée, son premier époux.*

Dessin d'ornement.— *Un magnifique lit nuptial pour un souverain.* Le prix sera une médaille d'or de la valeur de 28 sequins.

Les artistes étrangers sont admis au concours, aussi-bien que ceux du royaume d'Italie. Les ouvrages doivent être remis aux archives de l'Académie avant la fin d'avril 1808. Les autres détails et les conditions du concours sont consignés dans ce programme.

Madame Lena Serpenti, de Como, à laquelle la So-

ciété d'Encouragement avoit décerné, en 1806, une médaille d'honneur, pour avoir perfectionné la *filature de l'amiante*, vient de faire avec succès un essai pour fabriquer, avec ce fossile, un papier très-propre à l'écriture et à l'impression, et capable de résister à l'action des élémens.

FRANCE.

Compte rendu des travaux de la Société d'Emulation des Hautes-Alpes, dans le cours de 1806.

La Société d'Emulation, établie par M. Ladoucette, préfet, le 21 frimaire an 11, est composée d'hommes modestes qui cherchent à se rendre utiles; elle compte parmi ses correspondans des personnes de la plus haute distinction. Elle publie, tous les deux mois, un journal d'agriculture et des arts, auquel sont abonnés tous les maires, les juges de paix, les curés, etc. Plusieurs morceaux qu'il renferme ont été recueillis avec empressement par divers journaux. On ne peut se dissimuler que leur publication n'ait beaucoup contribué à développer les principes d'amélioration dans ce département. Les mélanges littéraires que publie la Société, et qui formeront un gros *in*-8°., imprimé avec beaucoup de soin, prouveront que les Muses quittent souvent le Parnasse et le Pinde pour aborder des montagnes plus élevées. Ce recueil paroîtra vers le milieu de 1807. On va se borner à présenter le compte des travaux de la Société pendant 1806, et l'on en répartira les divers articles entre les quatre sections dont elle est formée. Ce compte suffira pour faire l'éloge du zèle de la Société (1).

(1) On a mis en italiques les noms des auteurs de mémoires, qui ne sont pas membres de la Société.

Un astérisque indique que l'ouvrage a été inséré dans le Journal d'Agriculture.

Section d'Agriculture. — *Mémoire sur la Garance*, par M. Davin, d'Embrun.

Il a été question dans l'annuaire de 1806, d'un bon mémoire sur la garance, fait par M. Ducros, de Lazer, et inséré dans le journal.

* *Sur les divers endroits du département des Hautes-Alpes, où l'on peut trouver de la marne*, par M. Héricart-de-Thury.

Mémoire par M. Guillaumer, *sur la manière de monter sa charrue.* — Cette charrue est celle qui a remporté le prix proposé par la Société d'agriculture de la Seine. M. le préfet en a fait venir une qu'il a donnée à M. de Beaujeu, pour prix d'agriculture remporté en l'an 13.

* *Manière de cultiver les ruches à miel, pratiquée par un cultivateur du département des Basses-Alpes*, et publiée par M. Rolland.

* *Sur le taurage*, par M. Farnaud. — Il a été extrait d'un mémoire inséré dans le journal d'agriculture des Deux-Sèvres.

* *Sur la culture de la vigne et sur l'art de faire et de conserver le vin*, par M. Rolland. — L'Œnologie est bien connue dans les Hautes-Alpes.

* *Sur la baguette divinatoire.* Extrait du *journal d'agriculture des Deux-Sèvres*, par M. Rolland. — On dévoile dans cet opuscule les ruses de quelques charlatans qui séduisent les habitans des campagnes.

* *Du fromage de Parmezan*, par M. Monge. — Les observations qui y sont contenues ont donné lieu cette année à des essais dans les chalets de nos montagnes.

* *Lettre à la Société d'Emulation sur la culture du buis*, par M. Tanc, maire de Remollon. — Les raison-

Deux astérisques indiquent que l'ouvrage est inséré dans les mélanges littéraires.

nemens et les expériences de M. Tanc sont bien faites pour encourager cette culture trop négligée.

* *Lettre* de M, Delafont, *sur le chaulage par immersion.* — Elle contient le résultat heureux de ce chaulage, duquel il a été question dans l'annuaire de 1806, et qui déjà est pratiqué avec succès par un grand nombre de cultivateurs.

* *Instruction sur les moyens de faciliter le croisement des taureaux suisses avec les vaches de ce département*, par M. Meyer. — Dans cet ouvrage, M. Meyer, artiste vétérinaire de Saint-Bonnet, attaque vivement les préjugés qui s'opposent au croisement de ces races, et il indique les meilleurs moyens de le faciliter. Plusieurs journaux d'agriculture ont successivement inséré cette instruction.

* *Sur la culture du murier blanc et l'art d'élever les vers à soie, appliqués au département des Hautes-Alpes*, par M. Ducros de Lazer. — On sait que la culture des mûriers qui étoit malheureusement tombée dans les Hautes-Alpes, commence à se raviver par les soins de M. le préfet. Le mémoire de M. Ducros contient à cet égard des vues très-utiles.

* *Sur les plantations qui s'exécutent dans l'arrondissement de Briançon*, par M. l'abbé Rey. — Ce mémoire prouve un esprit observateur et la philantropie d'un vrai citoyen.

Sur la nécessité de renouveller les pommes de terre par un ensemencement nouveau, par M. Mandel.

Cours complet d'agriculture, théorique, pratique, économique, de médecine rurale et vétérinaire, par M. *Auguste* de Labouisse.

La pratique de l'agriculture ou recueil d'essais et expériences en agriculture, par M. Douette Richardot.

Les auteurs de ces trois derniers ouvrages en ont fait hommage à la Société.

* *Rapports des artistes vétérinaires des arrondissemens des Hautes-Alpes.*— Ils contiennent le résultat des observations que ces artistes ont faites dans leurs tournées.

Mémoire sur les canaux d'irrigation, par M. Taxil-du-Poet. — On y trouve un appel à plusieurs communes qui pourroient facilement se procurer ces ressources de richesse agricole.

* *Aperçu comparatif entre le ci-devant Dauphiné et la ci devant Alsace*, par M. Villars. — Ce mémoire contient une foule d'aperçus neufs et intéressans. Il prouve que l'auteur, né dans nos montagnes, où il s'est formé lui-même, ne nous a point oubliés dans la ville de Strasbourg, qui le possède en qualité de professeur d'histoire naturelle.

* *Mémoire sur l'utilité des canaux d'arrosage*, suivi d'*un modèle de réglement pour parvenir à leur construction et de régler les droits des intéressés à la jouissance*, par M. Farnaud. — Prévenir des procès ruineux, faciliter des entreprises importantes, tel est le but, tel sera le résultat de ce mémoire.

* *Sur l'utilité des ers ou orobes, appelées vulgairement* alets, par M. Toussaint Baréty.

* *Observations sur la castration des animaux domestiques*, par M. Meyer, artiste vétérinaire.

* *Nouvelle méthode de préparer le chanvre*, par M. Vautier.

* *De l'attérissement des graviers conquis sur les torrens*, par M. *Bertrand* Saint-Denis. — Ce mémoire intéresse tous les pays de montagnes.

* *Rapport sur le claveau qui a régné sur les troupeaux de l'arrondissement vétérinaire de Chorges*, par M. Tho-

MÉ. — Cet artiste a inoculé le claveau aux bêtes à laine avec le plus grand succès.

Section d'Industrie.

* *Mémoire* de M. CHAPUZET, sur *la facilité et les avantages d'établir une manufacture de colle-forte dans les Hautes Alpes.*

* *Sur la manufacture de colle-forte de M. Cherche-dieu, à Sens.* M. Millin, qui est correspondant de la Société, lui a communiqué cet extrait du voyage dans les départemens du midi, qu'il vient de publier.

Rapport sur les articles insérés dans les bulletins de la Société d'encouragement, qui sont applicables aux Hautes-Alpes, par M. QUESNEL. — Ce rapport donnera lieu à diverses expériences, dont M. le préfet a promis de faire les frais.

Mémoire sur la houillière de Chantelouve, par MM. MARTIN et QUEYREL, élèves du département à l'école des mines de Pezey. — Le deuxième de ces élèves est maintenant chargé de la direction de l'exploitation de la Houillière.

Nouveau procédé de stéréotypage, par *Jean-Baptiste* GENOUX, imprimeur à Gap. — M. Genoux a joint à son mémoire l'épreuve d'une feuille imprimée avec des planches stéréotypées. Son procédé paroît être le même que celui dont il est fait mention dans l'Encyclopédie, à l'article imprimerie, page 519, et qui avoit été trouvé en 1725, par M. Ged, orfevre à Edimbourg. Cet anglais a emporté dans la tombe le secret de la pâte dont il se servoit.

De la manufacture du Creusot près le Mont-Cenis, par M. d'AUTHUILLE. — Ce mémoire offre des détails peu connus et très-bien présentés.

Section des Arts libéraux et mécaniques.

* *Mémoire sur la construction des moulins dans les Hautes-Alpes*, par M. DELBERGUE-CORMONT. — Cette construction est très-vicieuse, et l'on sent combien il importe de l'améliorer.

* *Sur les moyens d'éteindre le feu qui prend aux cheminées*, par M. QUESNEL.

Observations contradictoires sur cet objet, par M. BERARD.

Sur une construction avantageuse de cheminées fumivores, par M. DELAFONT.

Essais sur l'histoire médico-topographique de Paris, par M. MENURET.

Dissertation sur l'effort, considéré dans son influence générale sur la vie, par M. *Alexandre* HALDAT, de Nancy.

Analyse des eaux thermales du Plan de Phazy, et observations médicales à ce sujet, par le docteur FARNAUD.

Analyse des eaux de Saint-Pierre-d'Argenson, par M. VAUTIER, chimiste, et *observations médicales*, par le docteur MICHEL. Ces deux mémoires ont été adressés à S. E. le Ministre de l'Intérieur.

Mémoire sur l'usage de la lavande pour remplacer le tabac, par M. *Toussaint* BARÉTY, de la Piarre. (2) — L'auteur, à l'appui de l'usage de la lavande, cite le bien qu'elle lui a faite à lui-même, depuis plusieurs années qu'il s'en sert. Tout habitant des Hautes-Alpes doit désirer le succès des vues de M. Baréty, qui tendroient à établir une branche de commerce très-avantageuse dans ce département.

Section des Sciences et Belles-Lettres. — De la Stéréométrie du tonneau, par M. BERARD, de Briançon. — Il est étonnant qu'un homme qui a perdu le sens de la

(2) Petit in-8°. de 8 pages d'impression.

vue, puisse se livrer aux recherches laborieuses et aux calculs algébriques les plus compliqués, qu'exige un ouvrage aussi important au commerce. C'est afin de les faciliter que l'auteur a imaginé l'instrument destiné à mesurer exactement les petites lignes, qui a été déposé au conservatoire des arts et métiers. L'écrit de M. Berard, dédié à M. Ladoucette, Préfet, a été adressé à S. E. le Ministre de l'intérieur, qui a prié S. E. le Président du Sénat, M. Monge, de l'examiner. M. Berard s'occupe en ce moment d'un traité sur la courbe à donner aux voûtes de ponts.

Philoclès, imitation de l'*Agathon de Wieland*, par M. Ladoucette (3).

Charité. Ouvrage envoyé à la Société, par M. Mercier. — Il semble que l'auteur ait laissé aller sa plume d'après les inspirations de son cœur.

Mémoire sur la perspective aërienne, par M. Dastier. Ce mémoire est un extrait fort bien présenté des leçons de M. Prony; et il a été lui-même parfaitement analysé par la commission nommée pour en faire un rapport.

Dieu dans la nature, par Madame Théresia de Vitrolles, née de Folleville. — C'est une traduction de l'anglais.

Les Amours de Léandre et de Héro, par M. *Charles* Mollevaut. — Des vers faciles et harmonieux (4).

Trois pièces de théâtre, intitulées : 1°. *Deux mots* ou *une nuit dans la forêt*; 2°. *Léonce* ou *le fils adoptif*; 3°. *les Aveugles de Tolède*, par M. Marsollier. — La première de ces pièces a été composée dans les Hautes-Alpes, par M. Marsollier, qui y a fait quelque séjour, et les deux autres y ont été finies et retouchées par lui.

(3) Il sera bientôt rendu compte dans le Magasin de cette seconde édition.

(4) *Voy.* Magas. *Suprà.*

Recherches chimiques sur l'encre, son altération et les moyens d'y remédier, par M. *Alexandre* HALDAT (5). — L'ouvrage de ce chimiste est fort estimé.

L'Archæologie de Mons-Seleucus, par M. H..... de T...y, a été achevée par M. H..., auquel M. le Préfet a bien voulu communiquer les matériaux sur lesquels le premier avoit travaillé, et d'autres qui résultent des fouilles ordonnées en 1806, par M. Ladoucette (6). On peut voir dans l'annuaire de 1806 le rapport de l'Institut, sur la découverte faite par ce magistrat. Les objets principaux trouvés dans les dernières fouilles, sont une figurine en bronze, étrusque ou égyptienne; un petase en bronze; une bague en or, ayant pour chaton deux têtes de serpent; des fragmens d'un bouclier en fer, recouvert en cuivre et doublé en argent; une belle inscription, dont le moule en plâtre a été mis sous les yeux de l'Institut; un doigt d'une statue colossale en marbre blanc; un niveau d'eau des anciens; des médailles, des lampes, etc. Un surveillant est préposé à la garde des fouilles.

* * *A Per. . . . Rose . . .* par M. VIGÉ. — Epître en vers, où se trouve un contraste très-piquant de l'amour de deux jeunes amans, et des ruses d'une vieille coquette pour troubler leur bonheur.

* * *Les chamois*, vers à madame la maréchale B....., par M. LADOUCETTE.

* * *Les ombres*, par M. MERCIER. — Un magicien propose à l'auteur de lui faire voir d'illustres morts, que celui-ci caractérise successivement avec un trait piquant et original.

* * *Le petit chien de Ninon-l'Enclos*, anecdote par le même.

(5) Magas. Encycl., ann. 1803, t. II, p. 428.

(6) Magas. Encycl., ann. 1805, t. II, p. 18.

* * *La nymphe du Mont-Genèvre*, ode à M. Ladoucette, préfet, par M. Faure, de Chabottes. — Elle a été composée à l'occasion de la fête donnée sur le Mont-Genèvre, par ce magistrat dont on pense bien que la nymphe célèbre les travaux.

* * *Le Bouton de Rose*, Idyle, par le même. — L'auteur conseille de ne pas cueillir la rose avant qu'elle ne soit prête à s'épanouir.

* * *L'Incendie et la Force de l'amour maternel*, romances, par M. Gobert.

* * *La ferme résolution*, Idylle imitée de Gesner, par M. Mollevaut.

* * *Une ronde pour la fête de Charles*, par M. Marsollier.

* * *La Parure, l'Orage, l'Obstacle, l'Apparition, la Jalousie*, par M. *Auguste* Labouisse.

* * *Le Faisant échappé des serres du Vautour*, par Rolland.

* * *L'Amour et le Plaisir fixés à Gap*, conte allégorique, par M. Fantin.

* * *L'Esprit, la Raison et le Cœur*, par M. Farnaud.

Toutes ces poésies sont d'une élégance facile.

Pièces lues dans les séances publiques depuis l'annuaire de 1806. Première séance.

* * 1.° *Dithyrambe sur la victoire d'Jéna et la conquête de la Prusse*, par M. Rolland,

* 2.° *Des actions vertueuses et des travaux remarquables dans les Hautes-Alpes*, en 1806, par M. Ladoucette, président.

* * 3°. *L'Espérance*, pièce en vers, par M. Rolland.

4°. *De la supériorité du peuple des montagnes sur celui de la Plaine*, par M. Mercier, membre de l'institut, associé correspondant.

* * 5°. *Vers à Joséphine et sa réponse*, par M. Anglès.

* * 6°. *Palmène et Zulma*, nouvelle africaine, en prose, par M. Ladoucette.

II.e Séance.

Discours de M. le préfet pour la distribution d'une médaille décernée par son excellence le ministre de l'intérieur à M. Michel, comme récompense du zèle qu'a déployé ce docteur-médecin, dans la propagation de la vaccine.

Réponse de M. Michel.

* * *Mes adieux à Henriette*, par M. Janson, membre résidant.

* * *Les regrets du Barde*, nouvelle gallique, par M. Randon du Thil, associé correspondant.

* * *Le Temple de la paresse*, pièce en prose et en vers, par M. Anglès, membre résidant.

* * *Vers à M. Anglès*, sur le Temple de la paresse par M, Ladoucette, membre résidant.

* * *Epitre à Euphrosine*, par M. Farnaud, aîné, membre résidant.

* * *La Soirée d'automne*, par M. Marsollier, associé correspondant.

Prix à décerner sur la question : L'émigration annuelle d'une partie des habitans des Hautes-Alpes est-elle avantageuse ou nuisible à ce département?

A la fin de l'automne, lorsque le laborieux habitant de nos montagnes a serré ses récoltes, et que la terre recèle les semences sur lesquelles repose l'espoir d'une nouvelle moisson, on voit une foule d'individus abandonner leurs chaumières et se répandre sous des climats plus tempérés. Là, ils exercent une industrie active, dont le genre est subordonné aux moyens physiques et moraux

de chaque émigrant. Cinq mois après, c'est-à-dire, au moment où le printemps réveille la nature, ces mêmes hommes rentrent dans leurs asyles ; ils revoient avec une joie nouvelle leurs pères, leurs femmes, leurs enfans, et ils versent dans leurs ménages des bénéfices acquis par un travail assidu, et conservés par une heureuse frugalité

En économie politique, l'émigration est toujours funeste aux pays qui l'éprouvent : une contrée quelconque ne paroît pas devoir rester impunément veuve d'une partie de ses colons, même pendant quelques mois de l'année. En est-il de même pour un département où l'hiver suspend presque par-tout l'exercice de l'industrie agricole ? et l'administration doit-elle chercher dans sa sagesse les moyens légitimes de restreindre ou de faire disparoître cet usage ? En deux mots, l'émigration est-elle avantageuse aux Hautes-Alpes, ou bien leur est-elle nuisible?

Une question aussi importante a dû fixer l'attention d'un magistrat éclairé, et d'une société qui ne fut créée par lui, qu'afin de seconder ses vues pour le bien public : il a donc paru convenable de décerner un prix pour le mémoire où cette question seroit traitée de la manière la plus satisfaisante. Le prix, offert par M. le président de la Société, sera d'une médaille d'or de 200 fr., ou d'une somme équivalente.

Si l'émigration paroît avantageuse, les auteurs feront connoître, dans le plus grand détail et sous tous les rapports, les motifs de leur opinion. Si elle est nuisible, ils en expliqueront les raisons, et surtout, ils indiqueront les moyens de la faire successivement disparoître; il ne suffira pas de généraliser, il faudra développer les ressources avec lesquelles on peut fixer l'habitant dans ses foyers, et lui faire trouver dans les lieux qui l'ont vu

naître, une compensation aux profits qu'il retiroit de ses courses. Ces ressources devront être déduites du genre d'industrie propre à chaque canton; du génie particulier des hommes qui l'habitent; de la situation des lieux, quant aux débouchés, et à leur placement auprès des forêts, des routes, des rivières; de l'abondance et de la qualité des eaux indispensables aux manufactures; des produits du pays; de l'aisance des propriétaires; enfin de la nature du climat considéré d'après son influence sur les arts et métiers.

Pour faciliter, autant qu'il peut dépendre de la Société, la redaction des mémoires, elle donne ici la série des questions auxquelles on aura principalement à répondre, d'après les principes que nous venons d'établir.

1ere. *question*. L'histoire, ou à son défaut, la tradition fait-elle connoître le commencement de l'émigration annuelle d'une portion de la population des Hautes-Alpes?

2e. Quels sont les cantons qui fournissent le plus ou le moins à l'émigration?

3e. Quel genre d'industrie emploient plus particulièrement, dans leurs courses, les émigrans de chaque canton?

4e. Quel est leur nombre approximatif?

5e. Les émigrations ont-elles augmenté ou diminué?

6e. Quels en sont les motifs?

7e. Offrent-elles plus d'avantage que d'inconvéniens?

8e. Si elles sont nuisibles, de quels moyens doit-on se servir pour les faire cesser?

9e. Ces moyens se trouvent-ils sur les lieux mêmes?

10e. Faut-il chercher ces moyens loin du pays natal des émigrans?

Les mémoires peuvent être adressés, francs de port,

avec les formalités d'usage, jusqu'au 1er. avril 1808, au Président de la Société.

Vu et approuvé par la Société d'Emulation, dans sa séance du 14 juin 1807.

L'Académie des Jeux Floraux à TOULOUSE, a proposé le programme suivant pour le concours de 1808.

L'Académie avoit cinq prix à distribuer, savoir:

Une amaranthe d'or, qui est le prix de l'ode, et qui vaut 400 fr.

Une églantine d'or, qui est le prix du discours, et qui vaut 450 fr.

Une violette d'argent, qui est le prix ou du poème, ou de l'épitre (1), et qui vaut 250 fr.

Un souci d'argent, qui est le prix de l'églogue, de l'idylle, ou de l'élégie (2), et qui vaut 200 fr.

Un lys d'argent, qui est le prix du sonnet ou de l'hymne à la Vierge (3).

Le *souci* a été adjugé à une élégie intitulée l'*Anniversaire*, dont l'auteur est M. MILLEVOYE, le même qui a remporté le prix de poésie à l'Académie française.

Le *lys* a été adjugé à un sonnet dont l'auteur est M. CHARMANT, professeur de belles-lettres à Liége, département de l'Ourthe.

Les autres prix sont réservés.

L'Académie avoit donné pour sujet de discours la question suivante:

Quels ont été les effets de la décadence des mœurs sur la littérature française?

Les auteurs qui ont concouru ont en général bien saisi

(1) *Ces deux sortes d'ouvrages concourent pour le même prix.*

(2) *Ces trois sortes d'ouvrages concourent pour le Souci.*

(3) *Le Sonnet et l'Hymne concourent pour le même prix.*

la question, en fixant l'époque de la décadence des mœurs sous la régence, et par conséquent les effets de cette décadence sur la littérature du dix-huitième siècle; mais les uns n'ont pas su se renfermer dans leur sujet : d'autres ont trop oublié que de simples considérations ou même des dissertations profondes, quoique sagement écrites, ne peuvent pas remplir le vœu de l'Académie, et que c'est à un discours oratoire qu'elle destine son églantine.

Cependant il n'y a aucun des discours que l'Académie a distingués qui, à travers les défauts du plan ou de la composition, n'annonce du talent et des connoissances, et ne fasse espérer qu'avec du travail et du soin, les auteurs pourront atteindre le but qui leur est proposé. C'est ce qui a porté l'Académie à redonner le même sujet pour le concours prochain, en permettant aux auteurs de retirer leurs ouvrages pour y faire les changemens qu'ils croiront nécessaires. La circonstance de deux prix à distribuer est encourageante, puisque, dans le concours de deux bons ouvrages, celui qui sera jugé inférieur obtiendra également une couronne.

Il y a le même motif d'encouragement pour le concours des odes. L'Académie pourra même en couronner trois; car le prix réservé du poème doit être nécessairement donné à une ode.

A l'exception du sonnet et de l'hymne qui doivent être à l'honneur de la Vierge, les auteurs sont libres dans le choix des sujets de poésie.

Tout ouvrage qui blesseroit les mœurs, la religion ou le gouvernement, sera rigoureusement rejetté du concours. Les auteurs ne sauroient s'observer, à cet égard, avec trop d'attention.

L'Académie rejette aussi les ouvrages qui ne sont que des traductions ou des imitations; ceux qui seroient écrits en style marotique ou qui auroient quelque chose

de burlesque, de satirique ou de trop familier, et ceux dont les auteurs se seroient fait connoître avant le jugement, ou pour lesquels ils auroient fait solliciter.

Elle rejette encore les ouvrages qui auroient été déjà publiés ou présentés aux jeux floraux, ou à d'autres Académies.

Quand même on ne seroit averti qu'après le jugement, de la contravention à cet article, la peine sera la même; le prix adjugé à un ouvrage déjà publié ou présenté à quelque Académie; ne sera pas délivré. L'Académie l'a toujours pratiqué ainsi, et nommément cette année, à l'égard d'un ouvrage imprimé et publié à Paris, pendant que l'Académie l'examinoit dans le secret de ses séances. Ce n'est qu'après la distribution des prix qu'il est permis aux auteurs de faire imprimer leurs ouvrages ou anonymes, ou avec leur nom.

Les auteurs feront remettre, dans les quinze premiers jours de février 1808, par quelqu'un qui soit domicilié à Toulouse, trois copies lisibles de chaque ouvrage à M. Poitevin, ancien avocat, secrétaire perpétuel de l'Académie.

Les ouvrages envoyés directement au secrétaire perpétuel ne seront point présentés à l'Académie.

Les trois copies de chaque ouvrage seront désignées, non-seulement par le titre, mais encore par une devise ou sentence que le secrétaire perpétuel écrira sur son registre, ainsi que le nom et la demeure du correspondant de l'auteur.

Si l'ouvrage obtient un prix, ce correspondant sera averti à temps pour que l'auteur, s'il est à Toulouse ou aux environs, puisse venir recevoir ce prix; et, s'il le juge à propos, lire lui-même son ouvrage.

Les auteurs qui ne viendront pas eux-mêmes, doivent

envoyer, à une personne domiciliée à Toulouse, une procuration en bonne forme, dans laquelle ils se déclareront auteurs des ouvrages dont les prix seront réclamés en leur nom.

On ne peut remporter que trois fois chacun des cinq prix que l'Académie distribue.

Ceux qui auront remporté trois prix de poésie, parmi lesquels sera le prix de l'ode, et ceux qui auront remporté trois fois le prix du discours, pourront obtenir, suivant l'ancien usage, des lettres de *Maîtres ès Jeux Floraux*, qui leur donneront le droit d'assister et d'opiner avec les académiciens aux assemblées publiques et particulières, relatives au jugement des ouvrages, à l'adjudication et à la distribution des prix.

Les auteurs couronnés par l'Académie, pourront en demander une attestation au secrétaire perpétuel, qui la leur donnera attachée à l'original de chaque ouvrage sous le contre-scel des Jeux Floraux.

L'Académie des Sciences, Agriculture, Commerce, Belles-Lettres et Arts du département de la Somme, séante à Amiens, propose pour sujets des prix qu'elle distribuera, dans sa séance publique du 16 août prochain, les deux questions suivantes :

Premier prix. Déterminer l'influence du commerce et des manufactures sur l'agriculture, et réciproquement de l'agriculture sur les manufactures et le commerce dans le département de la Somme; en faire connoître les avantages ou les inconvéniens sous leurs rapports mutuels, et indiquer par les moyens les plus simples, ce qu'on pourroit desirer pour leur prospérité réciproque.

Second prix. Quelle est l'origine de la langue picarde? A-t-elle des caractères propres? Quels sont ces caractères, ainsi que ses rapports avec celles qui l'ont précédée et

avec celles qui ont subsisté et subsistent encore, et notamment avec la langue romance.

Le prix est une médaille d'or.

Les membres de l'Académie sont les seuls qui ne puissent concourir.

Les mémoires seront adressés, francs de port, avant le 15 juillet, au secrétaire perpétuel de l'Académie. Ce terme est de rigueur.

M. J. P. Béranger vient de terminer, à Genève, à l'âge de 65 ans, une carrière honorable, qui, bien qu'elle n'ait pas jeté un grand éclat, n'est pas moins digne de fixer les regards de l'homme sensible et de l'observateur. Né de parens peu aisés, il embrassa d'abord leur profession mécanique; puis entraîné par son goût pour l'étude, il suivit les leçons des philosophes Lesage et Abauzit. Lorsqu'il vit que sa patrie étoit en proie aux divisions pour des causes qu'il n'étoit pas en son pouvoir d'arrêter, il se retira à Lausanne, où il composa une *Histoire de Genève* en 6 volumes, qui est un modèle d'impartialité et de philosophie. Il fit l'apologie de J. J. Rousseau dans un temps où ce grand écrivain n'étoit pas même épargné par ses concitoyens. Il a refondu en 12 vol. in-8°. la Géographie de Busching. Il a publié une *Collection abrégée des Voyages autour du Monde*, en 9 vol. Il n'a manqué enfin à M. Béranger qu'un peu plus d'ambition littéraire pour se faire, avec ses talens distingués, un nom plus illustre dans la république des lettres.

Le docteur *Louis* Valentin, membre de l'*Académie* et de la *Société de médecine* de Marseille, a proposé un projet de récompense à décerner au docteur *Edouard* Jenner.

Il y a dix ans, dit-il, que le docteur E. Jenner s'est

assuré que l'innoculation de la vaccine est le préservatif certain de la petite vérole. Il y en a plus de trente qu'il fit ses premières recherches sur la nature du *cow-pox*. Il y en a neuf qu'il a publié cette précieuse découverte, et il y en a sept que sa pratique est introduite en France. Elle est maintenant répandue sur presque toutes les parties du globe. Plusieurs millions d'individus en ont éprouvé les effets bienfaisans, et chaque jour est marqué par des succès nombreux et uniformes.

Deux années s'étoient à peine écoulées, que la question paroissoit déjà complétement résolue. Aujourd'hui il ne reste plus aucun doute sur la possibilité d'anéantir, par la vaccination, la plus horrible et la plus dévastatrice de toutes les maladies.

Quelles actions de graces n'avons-nous pas à rendre à l'auteur de cette nouvelle méthode! tous les peuples le comblent de bénédictions. Chaque pays, chaque ville voudroit pouvoir lui offrir une couronne civique, et chaque individu exprimer sa gratitude. Quel mortel fut jamais plus utile à la société! Non, aucune sorte de récompense, aucune dignité ne peuvent assez payer un pareil bienfait. La manière noble et généreuse avec laquelle Jenner a répandu ses lumières, l'empressement qu'il a mis à faire connoitre les résultats de ses expériences, sont au-delà de tous les éloges Comme il s'agissoit d'une grande révolution dans cette partie importante de la médecine et du bien de ses semblables, par une pratique aussi simple que singulière et extraordinaire, il n'a considéré, pour y réussir, ni le temps, ni les peines, ni les dépenses que lui a occasionnées une immense correspondance.

Les médecins français n'ont pas été les derniers à le déclarer *le bienfaiteur du genre humain;* et il est ainsi

proclamé par l'opinion publique. Le Comité central de vaccine établi à Paris, sous les auspices du gouvernement, à qui les Français sont redevables des premiers essais de la nouvelle innoculation, ainsi que de la plus grande partie des heureux résultats du zèle de ses membres, dit, dans le rapport qu'il a publié en 1803 : « Le Comité ne terminera point cet exposé de ses travaux, sans payer, au nom des souscripteurs, un juste tribut de reconnoissance à l'illustre auteur de la découverte, le docteur Jenner, qui désormais sera compté au nombre des hommes qui ont le plus honoré la science et le mieux servi l'humanité ».

La récompense que le parlement d'Angleterre a accordé à Jenner en 1802, quoique accompagnée de paroles extrêmement honorables, est fort au-dessous des avantages incalculables qui résulteront de sa découverte. Que la nation anglaise, sous le règne de la reine *Anne*, ait comblé d'honneurs *le duc de Marleborough ;* que pour prix de ses faits d'armes, elle lui ait donné la terre de *Woodstock*, et qu'elle y ait fait construire avec orgueil le magnifique château de *Blenheim*, et ériger sur les hauteurs de son parc un monument superbe, dont la base couverte d'inscriptions, atteste des exploits guerriers, et dont le sommet supporte la statue de ce général, rien dans tout cela qui étonne. Mais ce qui surprend davantage, c'est que cette nation, depuis 1802, n'ait rien fait de plus pour Jenner. On a remarqué seulement qu'en 1805, le lord-maire et le corps municipal de Londres lui ont donné un témoignage de la reconnoissance publique, en le gratifiant de la franchise de la cité et en lui offrant une boëte d'or enrichie de diamans et d'emblèmes analogues à la science *pour la salutaire découverte de l'innoculation vaccinale due à ses recherches savantes.*

Plusieurs habitans des Indes orientales, principalement au Bengale et à Madras, frappés de l'éxiguité de la récompense du parlement britannique, viennent d'ouvrir une souscription, dont le produit sera offert à Jenner, qui leur a produit le moyen d'extirper de leurs contrées le fléau le plus destructeur.

Jenner est devenu l'homme de toutes les nations. Comme *Hippocrate*, il appartient à tous les pays. Son nom vivra éternellement dans la postérité la plus reculée. C'est la génération actuelle qui lui doit une grande rémunération. Puisse-t-elle être digne de l'une des plus belles époques du monde! Puisse la nation française, qui sait apprécier les grandes choses, ne pas trop la différer (1)!

D'après ces considérations, je proposerois à toutes les Sociétés formées dans l'Empire français pour les progrès et le perfectionnement de l'art de guérir, 1°. d'ouvrir, avec l'agrément et sous la protection du gouvernement, une souscription en faveur d'Edouard Jenner.

2°. Le Comité de la Société centrale de vaccine et les Sociétés de médecine de la Métropole, auroient exclusivement la faculté de déterminer la nature de la récompense à décerner à ce grand homme.

3°. Ces Sociétés pourroient désigner quelques-uns de leurs membres pour présenter un projet à cet effet, et pour obtenir de son S. Ex. le Ministre de l'intérieur la permission d'inviter les Sociétés de médecine des départemens à contribuer au présent par des souscriptions volontaires.

4°. Toute Société savante, tout particulier qui cultive

(1) Edouard Jenner est né à Berkley, dans le Glocestershire, le 17 mai 1749.

l'art de guérir, tout membre d'un Comité de vaccine, seroient libres d'y concourir.

5°. A l'époque fixée pour la clôture des souscriptions, la commission formée par les Sociétés de Paris, nommeroit des députés pour aller en Angleterre, lorsque les circonstances et le gouvernement le permettront, afin de présenter nos hommages et notre reconnoissance au docteur Jenner.

6°. La même commission détermineroit pareillement l'époque et le lieu où il conviendroit de lui ériger une statue.

7°. Il est à présumer que les Sociétés de médecine s'empresseront de placer le buste de Jenner à côté de celui d'Hippocrate.

THÉATRES.

THÉATRE FRANÇAIS.

Les Projets d'Enlèvemens.

On ne comprend pas pourquoi tant de gens d'esprit font de si mauvaises pièces. C'est qu'ils n'ont ou ne veulent avoir que de l'esprit. Ils font des portraits en migniature, ou des têtes à Callot, et ne tracent point de ces tableaux fortement conçus, où les oppositions font valoir toutes les figures, et où chaque personnage a son caractère, qui contribue à la magie de l'ensemble. Ces bluettes, qui réussissent et qui tombent tous les jours, et qui ne vivent pas plus long-temps l'une que l'autre, sont comme des tableaux dessinés avec grace, qui ont une certaine fraîcheur de coloris, mais qui n'ont ni dégradation ni perspective. De jolis vers ne font pas plus

une comédie, que de jolies couleurs ne font un tableau ; c'est l'art de placer et de nuancer les uns et les autres, qui constitue le talent du peintre et de l'auteur. Dans la moindre farce de Molière, on retrouve la vigueur de sa plume, la force de sa logique, une philosophie saine ; il a pourtant fait aussi des caricatures ; mais on devine la raison sous le masque qui la couvre. Dans nos plus jolies pièces modernes, on se contente de coudre une douzaine de scènes, tant bien que mal amenées ; on y place une tirade sur les femmes, une sur les ridicules du jour, quelques épigrammes sur les parvenus et sur les savans : tel est le protocole. Aussi voit-on passer rapidement ces éclairs au milieu de l'orage.

J'ai fait en deux mots l'histoire des *Projets d'Enlèvemens*, et de bien d'autres pièces faites par des gens d'esprit, sifflées peut-être par des sots, mais qui ne devoient pas plus réussir complétement que tomber avec fracas.

La Mort de Duguesclin.

Ce qu'on doit juger plus sévèrement, c'est un ouvrage comme celui-là, qui annonce des prétentions et qui exige un certain talent. Il est bien, sans doute, de consacrer sur notre scène les noms des héros de notre pays. J'aime autant y voir *Bayard*, *Vendôme* et *Duguesclin*, qu'*Oreste*, *Agamemnon* et *Atrée*. J'aime autant l'enthousiasme de nos preux chevaliers, que les crimes de ces Grecs trop célèbres : mais il faut que l'écrivain soit digne de son sujet. Ces temps chevaleresques sont l'âge héroïque de la France. Valeur et courtoisie, telle étoit la devise de nos guerriers. On voit avec plaisir Bayard aux genoux de madame de Randan ; on le contemple avec respect, expirant au pied d'un arbre, fixant le pommeau de son épée, qui lui représente une croix : on pleure d'attendrissement au nom de ce héros *sans peur et sans*

reproche. Mais *Dugueselin* mourant dans son lit : une longue agonie en trois actes, est-ce là un sujet digne de Melpomène! Quelques tirades écrites avec chaleur, n'ont pu soutenir l'ouvrage, qui péchoit par la monotonie de la situation et par son inconvenance. L'incorrection du style est encore la plus grande faute! des locutions triviales dans la bouche des héros, font trop de mal aux oreilles délicates des Français. Dugueselin est donc mort une seconde fois : ce n'est pas le premier héros exhumé, que l'on n'a pu ressusciter.

Débuts.

Faute de pièces à succès, on continue de donner des débuts. Nous avons pourtant bien des princesses : je ne sais trop pourquoi on nous en offre encore. Mesdemoiselles *Laoson St.-Albe* et *Hordé*, ont paru, l'une dans le rôle d'*Andromaque*, l'autre dans celui d'*Emilie* de *Cinna*. Ce sont des *présentations;* il n'est pas étonnant que ces dames n'aient pas encore les manières de la cour. On ne peut les juger à la première vue; mais on leur a trouvé des dispositions, et elles méritent d'être encouragées.

M. Joanny, qui vient de Lyon, n'est pas un débutant. Il a l'habitude de la scène, de la sensibilité : mais il n'a pas assez de noblesse. Il croit peut-être imiter par-là *Talma*, à qui l'on a fait aussi ce reproche : mais si Talma s'abandonne quelquefois, c'est dans les rôles qui le permettent. Il a su voir l'antique, et se pénétrer de la simplicité des temps héroïques. Il se pose comme devoient le faire ces guerriers à demi-sauvages, et comme les statues et les peintures anciennes nous les représentent. Mais dans *Orosmane*, il sait prendre la fierté d'un soudan; et lorsqu'il joue *Gaston*, la noble assurance d'un chevalier français. M. Joanny a joué *Coriolan* avec

chaleur; quand il sera plus familier avec les acteurs qui l'entourent, et plus à son aise avec le public, il pourra mieux développer ses moyens, et sinon remplacer Talma, du moins l'aider dans son emploi.

Théatre de l'Opera-Comique.

On promettoit depuis long-temps *le Chevalier de Sénanges*, opéra en trois actes : on ne l'annonce plus. On prétend qu'*Elleviou* a trois fois reçu et renvoyé le rôle. A défaut de nouveautés, on a remis l'*Ecole de la Jeunesse*, production en trois actes et en vers, de feu Anseaume. Cet ouvrage, assez froid, a quelque ressemblance avec l'*Ecole des Pères*, de M. Pieyre. L'élite des acteurs n'a pu lui procurer qu'un succès médiocre.

Le retour si desiré de S. M. l'Empereur, a été célébré le 28 juillet par une cantate, paroles de M. Beaunier, musique de M. Berton, exécutée par *Chenard*. On y retrouve les sentimens qui animent tous les Français. La musique a fait grand plaisir.

Théatre du Vaudeville.

Les Pages du Duc de Vendôme.

Les grossiers muletiers de *La Fontaine* transformés en jolis pages; ce sot roi de Lombardie en duc de Vendôme; des éguillettes enlevées au lieu d'un toupet de cheveux coupé; des détails aimables, de l'esprit, de la gaîté, voilà, je crois, de quoi faire un joli vaudeville. C'est à quoi ont réussi MM. Dieu-Lafoi et Gersain. Madame *Hervey* est vive et piquante en page; *Verpré* joue très-bien le duc; les autres rôles sont remplis avec beaucoup d'ensemble.

Arlequin Double.

Le talent de *Laporte* fait réussir les arlequinades, mais elles n'attirent plus. C'est perdre son temps que de

faire chanter maintenant de jolis couplets *à Cassandre, Arlequin, Gilles* et *Colombine.* Ce cadre usé empêche de goûter les détails plus ou moins jolis; il faut de la variété maintenant. Gilles, déguisé en Arlequin, n'a pas produit grand effet; on avoit ri davantage d'Arlequin, avec sa tête noire, déguisé en Gilles, dans *Noir et Blanc.*

Les auteurs d'*Arlequin Double* sont MM. Désaugiers et Servières.

La Famille des Lurons.

Le père *La Joie* a trois fils, francs *Lurons;* la dame *Béatrice* a trois filles, courtisées par trois *Colins,* qui ressemblent parfaitement à ceux que l'on peignoit il y a cinquante ans sur les écrans et les dessus de porte. Les Lurons grisent les Colins, se font aimer des filles et les épousent. Je n'ai pas vu autre chose dans cette pièce, où l'on a mis la gaîté en paroles, et l'ennui en action. On a nommé MM. Chazet et Sewrin auteurs de la *Famille des Innocens.* Le tableau original vaut mieux que la copie, quoiqu'elle soit de la même main.

Théatre des Variétés.

Cette jolie salle, construite sur le boulevard du Panorama, sur l'emplacement de l'ancien hôtel Montmorency, a été ouverte au commencement du mois de juillet par un prologue, intitulé : *Le Panorama de Momus.* Ce spectacle, rival du Vaudeville, attire par la nouveauté et l'élégance de la salle. La pièce d'ouverture est pleine d'esprit et de gaîté. On y voit avec plaisir mademoiselle *Cuisot* dans le rôle de *la Variété; Bosquier-Gavaudan,* dans celui de *Scaron,* et *Brunet,* cet acteur si naturel, dans *Jocrisse.* On peut voir à ce théâtre, la jolie pièce des *Chevilles de Maître Adam,* ainsi que d'autres ouvrages très-agréables, enterrés jadis dans l'ancienne salle, où tout le monde n'osoit pas aller. T. D.

LIVRES DIVERS (1).

Sciences et Arts.

Journal de Physique, de Chimie et d'Histoire naturelle ; par J.-C. Delamétherie. Juin 1807.

Les articles contenus dans ce numéro sont : *Mémoire sur quelques effets chimiques d'électricité*, par Humphry-Davy. — *Description d'une suite d'expériences qui montrent comment la compression peut modifier l'action de la chaleur* ; par sir James Hall. — *Tableaux météorologiques ;* par M. Bouvard. — *Analyse de la Stilbite rouge du Tyrol* ; par M. Laugier. — *Analyse de la Zoysite ;* par MM. Klaproth et Bucholz. — *Analyse de la terre de Vérone ;* par M. Vauquelin.

Botanique.

Voyage de Humboldt et Bonpland. Sixième partie : Botanique. Division première : *Plantes équinoxiales, livraison cinquième*, in-fol., ornée de 9 planches, gravées par *Sellier*, d'après les dessins de *Turpin* et *Porteau*, sur pap. grand-jésus vélin, 32 fr., sur pap. grand-colombier, dont on n'a tiré que 25 exemplaires, 54. fr. Paris, chez F. *Schoel*, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 19.

Cette livraison contient *quatre nouveaux genres*, le *Limnocharis*, l'*Eaostema*, le *Turpinia*, arbre ainsi nommé en l'honneur d'un de nos meilleurs dessinateurs de plantes ; et le *Bertholletia*, dédié au célèbre chimiste à qui l'on doit tant de découvertes importantes, et qui s'occupe maintenant de recherches sur la physiologie et la chimie des végétaux : cet arbre est une des plantes

(1) Les articles marqués d'une * sont ceux dont on donnera un extrait.

de l'Amérique qui offre le plus grand intérêt. Il porte de nombreux fruits, dont chacun contient une vingtaine de grosses amandes d'un goût exquis, et qui donnent une très-bonne huile. La livraison contient, de plus, cinq nouvelles espèces : *Bignonia chica*, *Viola chiranthifolia*, *Bocconia integrifolia*, *Ishagalus geminiflorus*, *Cinchona magnifolia*. Elle est exécutée avec le même soin que les précédentes, tant pour l'impression du texte que pour les gravures, qui ne laissent rien à desirer. Les livraisons se suivent assez promptement; il y en a maintenant quatorze des diverses parties de l'ouvrage.

Essai sur la géographie des Plantes, accompagné d'un Tableau physique des régions équinoxiales, fondé sur des mesures exécutées, depuis le dixième degré de latitude boréale jusqu'au dixième degré de latitude australe, pendant les années 1799, 1800, 1801, 1802 et 1803; par Al. de Humboldt et A. Bonpland; rédigé par Al. de Humboldt; avec une planche. A Paris, chez *Fr. Schoel*, rue des Maçons-Sorbonne, no. 19, 1807. In-4°.

Les voyageurs qui ont parcouru de vastes régions, et observé avec attention tous les objets que la nature leur offroit, en réunissant et en comparant les faits de détail, peuvent établir des principes généraux et remonter en quelque sorte aux lois que la nature a suivies dans ses opérations. On ne pourra point reprocher aux savans naturalistes dont nous annonçons aujourd'hui une nouvelle production, d'avoir prétendu former un système, sans s'être munis des données nécessaires pour cet objet. Après avoir visité les contrées les plus intéressantes des deux Amériques, bravé tous les obstacles et les dangers qui s'opposoient à leur zèle, pénétré dans des lieux où

aucun naturaliste n'avoit osé se hasarder, joui de toutes les facilités qu'il est possible de trouver dans ces régions lointaines, il leur étoit permis de porter des vues générales sur l'immense quantité d'objets qu'ils avoient observés. Si elles ne satisfont pas également tous les naturalistes, elles offriront toujours un grand intérêt, par ce qu'elles renferment de nouveau.

L'auteur a considéré dans cet Essai l'ensemble des grands phénomènes que la nature présente dans les régions qu'il a parcourues. Il embrasse tous les phénomènes de physique que l'on observe, tant à la surface du globe que dans l'atmosphère qui l'entoure.

Dans l'Essai sur la géographie des Plantes, il considère les végétaux sous les rapports de leur association locale dans les différens climats. Il fait observer que dans les extrémités les plus opposées, telles que les rochers qui couronnent les plus hautes montagnes et les cavernes souterraines les plus profondes, on rencontre les mêmes espèces de végétaux qui ont pu s'y développer.

Il en est des plantes comme des espèces du règne animal, qui vivent tantôt isolées, tantôt réunies en société. Les plantes qui croissent en grand nombre dans un même lieu, se rencontrent plus fréquemment sous les zônes tempérées, et dans les régions des montagnes de l'équateur, dont la température est à-peu-près la même. Ces plantes, en s'associant ainsi, s'emparent souvent avec tant d'opiniâtreté du terrein qui leur est propre, que toute l'industrie et les efforts des hommes ne peuvent venir à bout d'en conquérir une partie pour l'agriculture. C'est ainsi que la grande bande de bruyères qui s'étend depuis l'extrémité du Jutland jusqu'en Hollande, et vers les rivages de l'Océan, a arrêté presque toutes les tentatives qu'on a faites pour en soumettre le terrein à une autre végétation.

La Géographie des Plantes peut fournir, par ce moyen, des matériaux précieux pour prononcer sur l'ancienne liaison des continens voisins, indépendamment de celles que présentent la structure analogue des côtes, les bas-fonds de l'océan, et l'identité des animaux qui les habitent.

Cette science examine encore, si à travers l'immense variété des formes végétales, on peut reconnoître quelque forme primitive, et si la diversité des espèces doit être considérée comme l'effet d'une dégénération, qui a rendu constantes, avec le temps, des variétés d'abord accidentelles.

Quant à la migration des végétaux, elle est attestée comme celle des êtres du règne animal, par les monumens qu'on trouve dans l'intérieur de la terre; et les plantes équinoxiales, qu'on voit pétrifiées dans les pays du nord, annoncent au moins l'existence d'un grand phénomène, qui a produit ces déplacemens. Ainsi la Géographie des Plantes se lie aux faits les plus remarquables sur lesquels on doit établir une saine théorie géologique.

Les migrations des plantes ne s'opèrent pas seulement par les vents et les courans qui transportent de contrée en contrée les organes de leur fructification; elles suivent aussi celles des peuples qui les acclimatent dans les contrées où ils vont habiter; en sorte qu'il est impossible, pour le plus grand nombre des végétaux, de fixer leur véritable patrie. L'auteur justifie cette assertion par une foule de faits historiques qui prouvent que la connoissance de l'antiquité ne lui est pas moins familière que celles qui ont rapport à l'étude de la nature.

Cette translation des mêmes végétaux dans les diverses parties du monde, n'a point dénaturé leur structure primitive, et il ne paroît pas même, en comparant

cette structure avec celle des végétaux analogues enfouis sous terre, qu'elle ait subi aucun changement depuis les époques les plus reculées.

La Géographie des Plantes se lie à l'Histoire politique. Les régions qu'habitent de préférence certaines espèces, plus propres aux besoins et aux goûts particuliers des hommes, sont devenues souvent l'objet des plus grandes entreprises : elles ont hâté les progrès de la navigation, et motivé les guerres des peuples qui s'en disputoient la conquête.

L'histoire morale de l'homme n'y trouve pas moins des données infiniment intéressantes. L'aspect différent que présente la surface du globe, selon la variété des végétaux qui la couvrent, doit agir dans des rapports bien différens sur l'imagination des peuples, et c'est une recherche aussi curieuse qu'importante que celle de la nature de ces rapports.

Il y a des questions générales dont la décision expliqueroit cette variété d'impressions que font sur nous les êtres du règne végétal; ce sont celles qui sont relatives à leur différente physionomie. L'auteur distingue quinze groupes de plantes qui offrent un tableau frappant par l'analogie de leurs formes, et qui n'ont presque rien de commun avec les familles que les botanistes ont marquées, d'après les organes essentiels de la fructification. Nous renvoyons le lecteur à l'ouvrage même, pour en voir la description; mais nous devons remarquer que ce n'est en effet que par ces formes dessinées en grand, qu'on doit déterminer la nature variée des affections que l'homme éprouve dans la contemplation des productions végétales.

L'auteur présente quelques idées générales sur l'aspect différent que présentent, sous le rapport des productions végétales, les contrées équinoxiales, et celles qui avoi-

sinent le nord. Il est infiniment curieux de remarquer cette variété de caractère, et nous regrettons de ne pouvoir rendre ici l'intérêt que l'auteur répand sur toute cette matière.

Les notions principales que nous avons extraites de ce mémoire, suffiront sans doute pour donner une idée du mérite de l'ouvrage; quoiqu'en les détachant les unes des autres, pour mettre plus de brièveté, nous n'ayons pu laisser soupçonner celui de la rédaction.

Cet essai est suivi du tableau physique des régions équatoriales. Nous en rendrons compte dans un prochain numéro. D.

Zoologie.

Voyage d'Alexandre de Humboldt *et Aimé* Bonpland; deuxième partie. *Recueil d'observations de Zoologie et d'Anatomie comparées;* deuxième et troisième livraisons. A Paris, chez F. *Schoell*, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 19.

Nous avons déjà rendu compte, dans le numéro précédent, de la première livraison de ce Recueil intéressant. Les deux cahiers que nous annonçons contiennent quatre Mémoires, dont l'un est de M. Cuvier.

Pour suivre l'ordre dans lequel ils ont été publiés, nous allons d'abord parler du premier de la deuxième livraison qui a pour titre : *Essai sur l'Histoire naturelle du Condor* ou du *Vultur gryphus de Linné.* M. de Humboldt, qui a séjourné pendant dix-sept mois dans les contrées où cet animal habite, a pu l'observer très-fréquemment, et c'est à ses soins que les naturalistes en doivent une description plus exacte.

Ce savant adopte l'opinion de M. Dumeril (1), qui

(1) Zoolog. anal., p. 32.

sépare le *condor* du genre *vultur*, pour le réunir avec le *papa* et l'*oricon* dans un nouveau genre auquel il donne le nom de *Sarcoramphus*, et qui appartient à la famille des *Ptilodères*, ou des *Nudicolles*. Il établit les caractères de ce genre sur les crêtes ou caroncules charnues qui couronnent le bec.

Le condor éprouve beaucoup de changemens dans ses formes et son plumage, selon ses différens âges. Voici la description qu'en donne M. de Humboldt. « Il a le bec droit, mais extrêmement crochu à l'extrémité; la mâchoire inférieure est beaucoup plus courte que la mâchoire supérieure : le devant de ce bec énorme est blanc, le reste d'un brun grisâtre. La tête et le cou sont nus et couverts d'une peau dure, sèche et ridée; cette peau même est rougeâtre, mais par-ci par-là garnie de poils bruns ou noirâtres, courts et très-roides.... La crête charnue ou plutôt cartilagineuse, occupe la sommité de la tête et un quart de la longueur du bec. Cette crête manque entièrement à la femelle.... A la base du bec elle est presque échancrée, et c'est dans ce vide que se trouvent les narines. La peau de la tête du mâle forme, derrière l'œil, des plis ou rugosités en barbillons qui descendent vers le cou et se réunissent dans une membrane lâche.... Le collier est formé d'un duvet soyeux (2), c'est une bande blanche qui sépare de la partie nue du cou le corps de l'oiseau garni de véritables plumes.... Le reste de l'oiseau, le dos, les ailes et la queue sont d'un noir un peu grisâtre. Dans le mâle, la moitié des pennes nommées *tectrices* qui recouvrent les *remiges* ou pennes primaires sont blanches.... Les pieds sont très-robustes et d'un bleu cendré, ornés de rides blanches. Les ongles

(2) Il existe aussi dans la femelle, quoique Linné et Daudin assurent le contraire.

ont une couleur noirâtre, ils sont peu crochus, mais extrêmement longs ».

Nous avons cru qu'il seroit intéressant d'extraire ces caractères génériques pour mettre le Lecteur à même de distinguer cet animal de ceux qui offrent quelque analogie de caractères. Nous ajouterons que M. de Humboldt n'a vu aucun condor dont l'envergure dépassât trente décimètres ou neuf pieds, taille qu'on retrouve souvent dans des oiseaux européens.

Le condor habite dans des lieux déserts et sur les sommets des volcans. Il est particulier à la grande chaîne des Andes. Cet oiseau n'est pas dangereux pour les hommes, et MM. de Humboldt et Bonpland en ont souvent approché jusqu'à deux toises de distance, sans qu'il ait fait mine de vouloir les attaquer. Le condor ne se multiplie pas beaucoup, quoiqu'il n'ait d'autre ennemi que l'homme qui ne s'occupe guère de sa destruction.

M. de Humboldt consacre une partie de son Mémoire à discuter les descriptions que les voyageurs et les naturalistes ont données du condor, des lieux où il habite et de ses habitudes.

Ce Mémoire est accompagné de deux planches; l'une colorée, qui représente le condor, avec le dessin d'un crâne de brebis, qui peut faciliter, par un moyen comparatif, le jugement de la grandeur de l'oiseau;

L'autre planche représente la tête et la serre du condor de grandeur naturelle.

Le Mémoire suivant a pour objet *une nouvelle espece de gymnote de la rivière de la Madeleine.* Les habitans de la Nouvelle-Grenade l'appellent *el raton*, le rat, à cause de la forme singulière de sa queue. M. de Humboldt l'a nommé *gymnotus æquilabiatus*, parce qu'il n'a pas l'inégalité des machoires qui caractérise

le *carape* et le *putaol*. Il peut former un troisième sous-genre du *gymnote long-museau* de M. de Lacépède.

Cette espèce est représentée dans une planche coloriée.

M. de Humboldt a rassemblé, dans un Mémoire très-étendu, ses *Observations sur l'anguille électrique*, (gymnotus electricus, Lin.) *du nouveau continent*. C'est à Calabozo, petite ville située dans la province de Caraccas, et aux environs de laquelle on trouve, dans le Rio-Guarico, les cannos del Rastro et d'autres mares, une quantité innombrable de gymnotes, que MM. de Humboldt et Blonpland les ont particulièrement observés. Les Indiens ont une si grande crainte des commotions du gymnote, qu'ils n'osent en prendre de vivans; en sorte que ces naturalistes furent obligés de se transporter sur les lieux pour faire leurs expériences en plein air.

La pêche des gymnotes se fait d'une manière extrêmement curieuse. On rassemble une troupe de chevaux à demi sauvages qu'on chasse dans la mare. Les gymnotes poursuivent ces nouveaux ennemis, et par les commotions que leur attouchement leur communique, ces animaux manifestent, dans tous leurs mouvemens, leur effroi et leur douleur. Plusieurs se noyent par l'espèce de léthargie où les plongent ces commotions; mais enfin lorsque les gymnotes se sont déchargés de toutes leurs propriétés électriques, ils fuyent vers le rivage, et on les prend très-facilement au moyen de petits harpons attachés à des cordes très-sèches.

Nous ne pourrions suivre, sans trop nous étendre, les discussions de l'auteur relativement aux différentes contrées où les voyageurs prétendent avoir observé le gymnote, aux espèces qu'on a confondues, aux organes

respiratoires, et en général, à l'analyse anatomique de cet animal. Nous sommes obligés de renvoyer les lecteurs à l'ouvrage même où tous ces objets se présentent avec plus d'intérêt, par les détails qui les accompagnent.

Nous rapporterons succintement quelques-unes des expériences les plus remarquables que MM. de Humboldt et Bonpland ont faites sur les commotions galvaniques que ces poissons ont la propriété de communiquer.

On ne peut juger de la nature de la sensation que produisent les commotions du gymnote, que lorsqu'elles ne sont pas assez violentes pour ébranler tout le système nerveux. On éprouve alors un tressaillement qui se propage depuis la partie qui est appuyée sur les organes électriques, jusqu'au coude : c'est un tremblement interne qui dure deux ou trois secondes, et qui est suivi d'un engourdissement douloureux. Cette sensation est très-analogue à la douleur que causent le zinc et l'argent appliqués sur les plaies du dos et de la main.

La Torpille ne donne des commotions que lorsqu'on touche les organes électriques. Les gymnotes au contraire produisent cet effet de tous les points de leurs corps. Il est encore très-indifférent pour la force de la commotion, que le poisson soit touché par un seul doigt ou avec les deux mains. Dans le gymnote comme dans la torpille, la commotion dépend de la volonté de l'animal, et ce fait est si frappant, qu'en rapprochant deux baguettes métalliques sur le ventre du gymnote, à cinq ou six lignes de distance, la comotion se propage tantôt par l'une et tantôt par l'autre.

Les organes électriques du poisson s'épuisent par des explosions trop fréquentes, et il lui faut du repos

et une nourriture abondante pour réparer cette perte : il faut surtout changer la masse d'eau où il respire ; ce qui sembleroit prouver que cet animal absorbe l'oxigène dissous dans l'eau.

La présence du cerveau et du cœur est une condition nécessaire pour l'action galvanique du gymnote ; mais ce qu'il y a surtout de remarquable, c'est que le cœur manifeste encore une très-grande irritabilité, un quart d'heure après qu'il a été séparé du corps ; tandis que dans les autres animaux cet organe se soustrait le premier à l'action galvanique.

Plusieurs physiciens ont pensé que pour éprouver des commotions par le contact des poissons électriques, il falloit absolument former une espèce de chaîne, ensorte que l'électricité passant par une extrémité de celui qui fait l'expérience, elle sortit par une autre pour retourner au poisson lui-même. M. de Humboldt a prouvé, par des expériences décisives, que cette condition n'étoit nullement de rigueur pour le gymnote ; et en s'isolant parfaitement, de manière à n'avoir qu'un seul point de communication avec l'animal, il a éprouvé également des commotions très-vives. C'est une différence très-remarquable de ce qui se passe relativement à la torpille qui ne communique son action galvanique, que lorsqu'on a deux points en contact à la surface de son corps.

Si l'on employe des gymnotes épuisés pour servir de conducteurs, avec d'autres qui jouissent encore de toutes leurs propriétés électriques, les premiers n'éprouvent aucune commotion par le passage du fluide. Il paroît en effet que ces animaux ne peuvent tourner, contre leur propre espèce, leurs armes électriques ; et si on les entasse dans un même vase, on ne voit pas qu'ils se fuyent les uns les autres.

L'électromètre ne manifeste aucun mouvement par le contact du gymnote, et on n'aperçoit sur cet animal aucune lueur pendant la nuit.

De toutes les expériences de MM. de Humboldt et Bonpland, destinées à confirmer ce que plusieurs physiciens avoient avancé, de l'action de l'aimant sur les gymnotes, aucune n'a justifié ces assertions.

Après avoir tracé le tableau de tous ces phénomènes, M. de Humboldt remonte à leur théorie, et il examine deux questions. La première concernant la nature du fluide, qui est l'agent des commotions. L'autre, sur le mode de cette action, c'est-à-dire, sur les conditions sous lesquelles le fluide est mis en circulation.

M. de Humboldt pense en premier lieu que la cause des commotions que communique le gymnote, doit être attribuée à un courant électrique, et il examine ensuite les phénomènes qui peuvent faire douter de l'identité de l'électricité et de l'action galvanique du gymnote et de la torpille. Ils se réduisent à trois : à la nature de la *sensation* que les commotions du gymnote font éprouver, à celle des *substances conductrices*, et à l'*absence de tout signe électrique*, lors même qu'on emploie les électromètres les plus délicats.

Quant au premier phénomène, il pense qu'il ne peut rien offrir de concluant contre cette identité, lorsque les autres la prouvent.

L'action du gymnote est interrompue par des os très-secs, comme celle de la torpille l'est par la flamme; mais les os et la flamme ne sont point des conducteurs aussi parfaits qu'on l'avoit cru; et les expériences galvaniques n'annoncent rien sous ce point qui déroge aux lois de l'électricité ordinaire.

Enfin le manque total de signes électriques dans l'électromètre, le condensateur, mis en contact avec le gym-

note et la torpille, offre sans doute un phénomène très-curieux; mais, d'après l'idée de Volta, M. de Humboldt croit que ce manque n'est qu'apparent; que dans le gymnote et la torpille, il existe une *tension*, mais que leurs organes étant des piles de la troisième classe, qui ne se chargent pas de nouveau avec la célérité d'une pile commune, le condensateur, en contact avec l'organe, perd, presque au moment de l'explosion, le peu d'électricité qu'il avoit reçu, en le rendant à l'organe électrique (1).

M. de Humboldt termine ce mémoire par l'examen des objections qu'on peut faire à cette théorie. Nous avons le regret de ne pouvoir suivre ses raisonnemens, qui sont très-ingénieux, mais qui nous obligeroient à nous trop étendre. Le parti qu'il tire des expériences faites par plusieurs physiciens, et qui viennent à l'appui de ses explications, prouve que ce n'est que sur des faits qu'il cherche à les établir. Cette méthode est véritablement respectable. L'auteur en relève encore le mérite par une modestie qui ne mérite pas moins d'éloges. Dans ce qui est purement hypothétique, il n'oublie jamais que le caractère du vrai savant, est de ne donner une opinion probable que pour le degré de valeur qu'elle peut avoir comme telle.

La troisième livraison contient un dernier mémoire, qui est de M. Cuvier, et qui a pour titre : *Recherches anatomiques sur les reptiles, regardés encore comme douteux par les naturalistes, faites à l'occasion de l'Axolotl, rapporté par M. de Humboldt, du Mexique.* Ce genre de travail, qui est presque tout descriptif, ne

(1) D'après cette explication, on ne pourra pas considérer ces poissons comme des bouteilles de Leyde chargées, puisque leur décharge affecte, comme on sait, l'électromètre. Cette opinion a été admise par plusieurs physiciens.

nous permettant point d'en resserrer les idées principales dans un court extrait, nous nous bornerons à indiquer les articles qui font l'objet des recherches de l'auteur. Il commence par des observations préliminaires sur les animaux, que les naturalistes anciens et modernes ont rangés parmi les amphibies. Il passe à des observations anatomiques sur les *Têtards*. Dans le troisième article, il donne la description anatomique de la *Sirène*. Dans le quatrième, celle de l'*Axolotl*. Dans le cinquième, celle du *Protée*. Enfin il pense, en dernier résultat, que l'axolotl doit être considéré comme une larve, et effacé du catalogue des animaux; et que la sirène et le protée sont des êtres distincts; que tout annonce ne point devoir changer d'état, et qu'il faut, par conséquent, en faire des genres particuliers, intermédiaires, à quelques égards, entre la famille des *reptiles batraciens*, et celle des *poissons chondroptérygiens*.

Ce mémoire est accompagné de quatre planches, où sont représentés les divers organes des animaux, dont l'auteur donne la description anatomique.

Nous n'ajouterons point d'éloges à cet excellent travail de M. Cuvier; le nom de l'auteur nous dispense de ce soin. D.

MÉTAPHYSIQUE.

Recherches sur la Nature et les Lois de l'Imagination, par *Ch. Victor* Bonstetten, ancien bailli de Nion, de l'Académie royale des Sciences de Copenhague, etc. Deux vol. in-8°. de 600 pag. Prix, 5 fr., et 6 fr. 50 cent., *franc de port*, par la poste. A Paris, chez F. *Buisson*, libraire, rue Git-le-Cœur, n°. 10.

Cet ouvrage est divisé en deux parties. Dans la première, l'auteur expose, sous le nom de lois, les phé-

nomènes de l'imagination. Il distingue cinq espèces de ces lois. Celle des rapports de préférence ou de l'invention; la loi des intensités ou de l'ordre des idées; la loi des idées successives ou des transitions d'une idée à une autre; le mouvement des idées subordonné au sentiment moteur; l'harmonie.

L'auteur développe ensuite cette première partie, et fait l'application de ces lois de l'imagination à l'invention et aux règles des beaux-arts.

La seconde partie est consacrée à l'analyse de l'imagination. L'auteur tâche d'expliquer les phénomènes qu'il vient d'exposer. L'analyse de l'imagination suppose, selon lui, le développement de l'idée de sentiment; la connoissance intime de ce qu'on doit entendre par idée, en opposition avec ce qu'on doit entendre par sentiment; la connoissance des lois de la réaction des idées qui se fait sur le sentiment, ou sur les organes.

Ainsi, il subdivise cette seconde partie en trois sections, où il discute chacun de ces articles, et il est conduit, par la suite de ses développemens, à traiter des passions et de leur influence, et de leurs différentes espèces, et enfin du bonheur.

Tel est le plan général de cet ouvrage, où l'on trouve souvent des idées très-ingénieuses, et où l'auteur traite d'une foule de choses extrêmement intéressantes, et qui le ramènent naturellement à son sujet. L'imagination agit de tant de manières et dans tant de circonstances, son influence est si puissante sur la plupart de nos déterminations, que l'étude de cette faculté de notre être doit offrir le plus grand intérêt. Cette étude, d'ailleurs, ne se borne pas à satisfaire simplement la curiosité : comme la première chose que tout homme raisonnable doit avoir en vue, est de mettre dans ses idées toute la justesse possible, et d'en écarter les perceptions

erronées des sens ou de l'imagination, la connoissance de la nature et de l'action de celle-ci, devient, à cet égard, d'une extrême importance, puisqu'elle peut seule nous précautionner contre ses fausses lumières. Cet ouvrage se recommande donc encore sous ce rapport, et quoique l'auteur n'ait point considéré les choses particulièrement sous ce point de vue, on pourra cependant recueillir de son travail beaucoup de notions instructives.

Le style, en général, est correct, quoiqu'on rencontre quelquefois des phrases d'une tournure pénible et obscure. F. D.

JURISPRUDENCE.

Nouveau Manuel, ou *Style des Huissiers*, exactement conforme aux textes du Code Civil et à celui de Procédure, pour tous les actes de leur ministère; dans lequel on trouve aussi toutes les formules nouvelles propres à chaque espèce d'actes; terminé par le Tarif des frais et dépens (pour ce qui concerne les huissiers), décrété le 16 février 1807; imprimé sur l'édition officielle. (Ouvrage approuvé par la Chambre des huissiers de Paris). *Seconde édition, revue et corrigée par l'auteur;* par A. G. DAUBANTON, ex-juge, suppléant de juge-de-paix à Paris, auteur des *Dictionnaires du Code Civil* et du *Code de Procédure*. Un vol. in-12. Prix, 2 fr. 50 cent. broché, pris à Paris, et 3 fr. 25 cent. par la poste, franc de port. On affranchit l'argent et la lettre d'avis. A Paris, chez F. *Buisson*, libraire, rue Gît-le-Cour, n°. 10.

Traité des Saisies et des Contraintes, contenant ce qui concerne, 1°. les différentes Saisies mobiliaires, savoir : la *Saisie-Arrêt* ou *Opposition*, la *Saisie-Exécution*, la *Saisie-Brandon*, la *Saisie des Rentes*, la

Saisie-Gagerie, la *Saisie Foraine*, la *Saisie-Revendication*, et la *Distribution par Contribution du prix des immeubles*; 2°. la *Saisie immobilière*, ou la *Vente des biens par expropriation forcée*, et la *Distribution du prix des immeubles par ordre d'hypothèques*; 3°. la *Saisie personnelle*, ou la *Contrainte par corps*, et le *Bénéfice de cession*. Ouvrage où les principes du Code Civil, et les formalités prescrites par le Code Judiciaire sur ces divers objets, sont exposés méthodiquement, éclaircis par la discussion d'un grand nombre de difficultés, et rendus sensibles par des formules d'actes, auxquels sont appliqués la taxe des frais et dépens. Par M. P. Lepage, ancien avocat au Parlement de Paris, auteur du *Nouveau Style de la Procédure Civile* et des *Questions sur le Code Judiciaire*. Deux vol. in-8°. Prix, broché, 7 fr., et 9 fr. par la poste, franc de port. A Paris, chez *Buisson*, libraire, rue Gît-le-Cœur, n°. 10. On affranchit l'argent et la lettre d'avis.

Beaux-Arts.

* *Les Beaux-Arts en Angleterre*, ouvrage dans lequel on trouve des Notices raisonnées des principaux monumens d'architecture anciens et modernes, et des ouvrages remarquables de peinture et sculpture qui sont dans les Collections publiques et particulières de Londres, d'Oxford et dans les châteaux et maisons de campagne; une indication des statues, bustes et bas-reliefs extraits récemment des fouilles faites au compte des Anglais à Rome, et des Tableaux qui ont été achetés pour eux sur le continent; une Histoire de l'architecture, de la peinture, de la sculpture en Angleterre; des anecdotes sur les plus célèbres artistes, anciens et modernes. *Ouvrage propre à servir de guide*

aux amateurs qui voyagent en Angleterre ; traduit de l'anglais de M. DALLAWAY par M*** ; publié et augmenté de Notes par A. L. MILLIN, membre de l'Institut et de la Légion d'honneur, conservateur du Cabinet des médailles, des antiques et des pierres gravées de la Bibliothèque impériale., etc., etc. Deux vol. in-8°. de 660 pages. Prix, 7 fr. pris à Paris, et 9 fr. franc de port par la poste. A Paris, chez F. *Buisson*, libraire, rue Gît-le-Cœur, n°. 10.

XI, XII, XIII, XIV, XV et dernière livraison, avec dix gravures, du SALON de 1806, ou PAUSANIAS FRANÇAIS ; *État des Arts du Dessin en France à l'ouverture du dix-neuvième siècle :* ouvrage dans lequel les principales productions de l'école actuelle sont classées, expliquées, analysées, à l'aide d'un Commentaire exact, raisonné, et représentées dans une suite de gravures exécutées par les plus habiles artistes. On y joint quelques portraits gravés en taille-douce de grands artistes vivans, avec une notice historique concernant leur personne et leurs ouvrages ; publié par un observateur impartial.

Ces cinq dernières livraisons comprennent la gravure des tableaux suivans : *Monument élevé en l'honneur de Drouais ; Méleagre*, d'après M. *Ménageot ; Fontaine d'Eau minérale* de M. *Valenciennes ; Naufrage des Canots de Lapeyrouse ; la Grande-Chartreuse de Grenoble*, de M. *Taunay ;* Portrait de M. *Pajou ;* Bustes de *S. M. l'Empereur*, de *S. M. l'Impératrice ;* de M. *Lebrun* et de *P. Véronèse ; Femme grecque*, se mettant au bain, d'après M. Espercieux.

Cet Ouvrage forme un gros volume in-8°. imprimé sur papier grand-raisin fin d'Auvergne, avec 28 gravures. Le prix, rendu *franc de port par la poste*, dans

tout l'empire français, est de 15 francs; en papier vélin, 30 francs. Pour faciliter les amateurs étrangers, ou qui sont aux armées, la Souscription au prix de 15 francs est prolongée jusqu'au 10 août prochain. On *affranchit* l'argent et la lettre d'avis.

A Paris, chez *F. Buisson*, rue Git-le-Cœur, n°. 10.

Galerie antique, ou *Collection des Chefs-d'Œuvre d'architecture, de sculpture et de peinture antiques*, gravée au trait par M. *Boutrois*, et accompagnée d'un texte historique et descriptif par M. *Legrand*, architecte des monumens publics. Première division, la Grèce, dixième livraison in-folio, A Paris, chez *Treuttel et Wurtz*, rue de Lille, n°. 17; et à *Strasbourg*, même maison de commerce.

Les huit planches qui composent cette livraison, donnent la suite des détails du monument choragique de Lysicrates, vulgairement connu sous le nom de *Lanterne de Demosthenès à Athènes*. 1°. Son élégant chapiteau et l'entablement qui le couronne, développés dans toutes leurs parties, de manière à en faciliter l'exécution pour tous ceux qui voudroient les reproduire, soit en peinture, soit en sculpture.

2°. La jolie coupole qui forme son couronnement et le fleuron original dont elle est surmontée, et dont le travail singulier a fait douter à quelques architectes s'il n'étoit pas une production de l'art des modernes.

3°. Enfin le commencement de la Série des bas-reliefs de la Frise, représentant l'histoire de Bacchus et des pyrates Tyrrhéniens. Les figures qui composent cette suite, sont remarquables par le contraste de leurs attitudes, par leur mouvement et par la chaleur des expressions; elles ne peuvent manquer d'intéresser les peintres et les sculpteurs, en raison de la variété de leurs poses et de la grace toujours simple de leur composition.

Le texte explicatif et descriptif, qui accompagne ces planches, jette sur elles un nouvel intérêt par les observations et les rapprochemens qu'il représente à l'attention et au jugement du lecteur.

Il compare les opinions différentes de l'auteur anglais Stuart, et du voyageur français David le Roy, et met à même de prononcer sur les différens genres de mérite qui caractérisent ce monument d'un très-petit volume, mais d'une belle composition et d'une élégance achevée.

Une partie de la vie d'Alcibiades est jointe à cette partie du texte, dont le premier volume se trouvera completté par les onzième et douzième livraisons qui vont suivre celle dont nous venons de donner l'analyse.

La Galerie antique se publie par livraisons de huit planches et de quelques feuilles de texte. Il en paroit une livraison tous les mois. Prix de chaque, sur papier ordinaire, 8 francs, et sur papier d'Hollande, 12 fr. Il y en a quelques exemplaires au lavis à l'encre de la Chine. Prix 40 francs la livraison.

Porte-Feuille des Artistes, ou *nouveau Recueil contenant ce que l'antiquité figurée nous a laissé de plus beau et de plus utile, à l'usage de ceux qui exercent l'art du Dessin, et particulièrement destiné aux Elèves des Ecoles d'application.* Dessiné par Vautier et Guyot, d'après les monumens et les meilleurs ouvrages de peinture, sculpture et architecture antiques; rédigé par N...., et gravé par Laurent Guyot. A Paris, chez *Guyot*, Artiste, rue et maison des Mathurins Saint-Jacques. 2e. — 6e. livraisons.

On trouve dans un de nos précédens numéros, l'annonce du premier cahier de ce recueil intéressant. Il représente les armes offensives et défensives des différens peuples anciens.

Le second contient plusieurs bas-reliefs gravés au trait représentant différentes scènes relatives au culte de Bacchus. On y voit aussi une suite d'ornemens et de bordures des vêtemens étrusques ou copiés d'après les vases fabriqués avec la terre de Nola. — Une planche représente des bulles, des anneaux et d'autres bijoux en usage chez les Romains. Ils ont été copiés des objets conservés au cabinet romain et au muséum Florentin.

Troisième cahier. On y trouve une description générale des monumens consacrés par les Grecs et les Romains aux courses de chevaux et de chars; le plan du cirque de Caracalla à Rome, suivant le chevalier Lumisden; des quadriges et des chars de différentes formes et pour divers usages; les différentes espèces de couronnes qui étoient décernées aux triomphateurs; des objets relatifs aux combats athlétiques; des costumes civils et militaires.

Quatrième cahier. Il est consacré en grande partie aux coëffures et aux costumes des femmes grecques et romaines. On y voit diverses scènes relatives aux cérémonies nuptiales et les vêtemens qui étoient d'usage dans ces occasions. Tous ces objets ont été tirés du tableau des noces aldobrandines. Plusieurs planches représentent diverses chaussures antiques telles qu'on les portoit au théâtre et ailleurs.

Cinquième et sixième cahiers. On y trouve une représentation des costumes de guerre des princes grecs et romains; la statue dite de Pyrrhus qui se voit à Rome au capitole; les groupes du Capitole; des sphynx et d'autres animaux allégoriques; des masques sceniques; divers costumes romains; la statue que l'on dit représenter Britannicus; enfin divers objets relatifs aux cérémonies religieuses et funéraires.

On trouve dans le texte explicatif deux discussions étendues sur la statue de Pyrrhus, que l'auteur pense représenter Agamemnon, et sur la statue de Britannicus.

La sixième livraison termine ce recueil intéressant par le choix des objets et par la manière dont ils sont représentés. O.

Économie.

Observation sur les produits et améliorations des bois et forêts, joint à celle sur les moyens d'augmenter celui en tous genres, et d'améliorer la rapport du territoire de plusieurs départemens de l'intérieur de l'empire; par MM. Schmitz, Thevenin et Degrossi, imprimé format in-4°. Prix avec gravures, 1 franc 25 centimes. A Paris, chez *Girard*, place du Carousel, n°. 20, et chez *Demoraine*, libraire, rue du Petit-Pont, n°. 18.

Géographie.

Guide des Voyageurs en Europe, par M. Reichard, Conseiller de guerre de S. A. le Duc de Saxe-Gotha. *Cinquième Edition originale en trois tomes, considérablement augmentée, avec un Atlas portatif, un itinéraire de l'Europe, et les Panoramas des curiosités de treize villes principales.* Veimar, au bureau d'Industrie. 1807.

A peine deux années se sont écoulées, et déjà par les prodiges de nos jours, et par des changemens et des remplacemens continuels, suite nécessaire de l'instabilité des choses humaines, l'édition du *Guide de l'an 1805* a vieilli en 1807, comme elle pourroit vieillir à la fin de tout un siècle révolu. Les additions, les corrections, les notes ajoutées à cette nouvelle édition, sont si nombreuses qu'elles forment un petit volume.

Le Public doit y trouver la preuve incontestable que le rédacteur ne cesse de donner tous ses soins à la perfection d'un ouvrage que les voyageurs semblent avoir pris sous leur protection. Les *Cartes itinéraires de l'Empire français et de l'Italie* enchérissent encore sur les éditions précédentes.

C'est pour la commodité des possesseurs de la *troisième édition originale*, que le Bureau d'Industrie à Weimar a pris l'arrangement de faire imprimer à part et en forme de cartons, les corrections et augmentations principales, afin qu'ils puissent les faire mettre à leurs exemplaires de l'ancienne édition, et se procurer par-là les avantages de la nouvelle.

Cette édition nouvelle n'est, proprement parlant, que la *quatrième originale.* Mais comme il a plû à un libraire de Paris de faire réimprimer la troisième sous le titre de la quatrième (1), il a bien fallu se décider à donner le nom de *cinquième édition* à la susdite, afin

(1) *Guide des Voyageurs en Europe*, contenant, 1°. un aperçu statistique, etc.; 2°. des instructions sur la manière de voyager, etc.; 3°. l'itinéraire, etc.; 4°. des observations locales, etc.; par M. Reichard, conseiller de guerre de S. A. le duc de Saxe-Gotha. *Quatrième édition*, soigneusement revue, corrigée, et augmentée de 250 routes, quant à la France et à l'Italie, entièrement refaites; dans laquelle on a réduit en un format portatif, les trois gros volumes de la troisième édition de Weimar, en en supprimant toutes les longueurs et inutilités. Ouvrage mis dans un ordre géographique, et divisé en trois parties, par l'auteur de la Géographie de Guthrie; avec un atlas portatif et itinéraire de l'Europe, composé de cinq grandes cartes. Tome I et II. A Paris, chez *Hyacinthe Langlois*, libraire. 1807. 2 vol. grand in 8°. — Si c'est un hommage rendu à l'utilité reconnue de l'ouvrage, et auquel le rédacteur est bien sensible, ce n'est pas un hommage rendu au droit de propriété!

de la pouvoir distinguer d'abord de la contrefaçon.

L'éditeur parisien a bouleversé tout l'ouvrage; il a retranché les deux tiers de l'introduction, les panoramas, l'indication de plusieurs cartes itinéraires et relations de voyage; il a déplacé l'ordre des Etats de l'Europe, leur aperçu statistique et les tableaux des villes; il a ajouté aux routes principales de la France et de l'Italie, les routes de communication et de traverse, etc. Il ne convient pas au rédacteur de l'original à juger si tout cela s'appelle *supprimer des longueurs et inutilités et mettre dans un ordre géographique;* il doit en appeler au jugement du Public. Mais au moins il lui sera permis de regretter, que l'éditeur parisien n'ait pas attendu la publication de cette *cinquième édition*, pour épargner aux acheteurs de son ouvrage, une vingtaine de feuilles d'incorrections et de lacunes.

A Gotha en Saxe 1807. Reichard, *conseiller de guerre.*

A Paris, chez *Tourneisen*, *Treuttel Wurtz* et *Amand Kœnig.*

Il Mappamundo di fra Mauro camaldolese, descritto ed illustrato da D. Placido Zurla *dello stess'ordine.* Venezia 1806. In-folio de 163 pages.

Cet ouvrage est précédé d'une introduction à l'étude de l'ancienne géographie. Après avoir tracé une courte histoire de cette science, l'auteur fait voir qu'elle doit en grande partie aux Vénitiens les premières tentatives qui furent formées pour son rétablissement : ce sont eux qui publièrent les premières cartes nautiques, et plusieurs portulans. Le célèbre bibliothécaire de Saint-Marc, M. l'abbé Morelli, a déjà indiqué les mérites des Vénitiens pour la géographie, dans son excellent Mé-

moire *sur quelques voyageurs Vénitiens*, dont mon ami, M. Chardon de Larochette, a donné dans ce Journal un excellent extrait. Aucun monument n'est plus propre à faire connoître les travaux hydro-géographiques des Vénitiens, que la Mappemonde du Camaldule fra Mauro; elle a déjà été admirée par un grand nombre d'hommes dignes d'en sentir le prix; mais aucun n'avoit essayé d'en donner une description.

Sa grandeur, sa forme, la magnificence des mignatures, rehaussées d'or, captivent d'abord l'attention de ceux qui la regardent. On y voit que l'auteur étoit nourri de la lecture des géographes classiques, Strabon, Pomponius Mela, Solin et Pline, et particulièrement de celle de Ptolémée, et qu'il y avoit ajouté tout ce qu'il avoit pu trouver dans les voyageurs, et ce que lui avoient appris ses propres observations. C'est un résumé de tout ce que la géographie pouvoit offrir de plus exact et de plus précis depuis son origine jusqu'à la fin de l'année 1459, qui fut celle de la composition de ce planisphère, et de la mort de son auteur.

Après ces considérations particulières, M. Placido Zurla passe à la description de ce précieux monument; il la divise en deux parties; la première est consacrée à son examen, et la seconde, aux observations qui en résultent.

La figure de cette Mappemonde est elliptique; tous les ornemens sont dessinés à la plume et enrichis de vives couleurs, et d'or, à la manière du quinzième siècle. Il y a de courtes observations relatives aux lieux figurés sur la carte; ces notes ont rapport à l'Histoire, à la Mythologie, à la Physique, à l'Histoire naturelle, etc. Fra Mauro se sert des noms employés de son temps. La carte comprend les trois parties du monde alors connues, l'Europe, l'Asie et l'Afrique; c'est sur ces

deux dernières contrées que ses notes sont abondantes. Le centre, où les vents sont indiqués, est marqué par une petite boule de métal fixée entre la Chaldée, l'Assyrie et la Mésopotamie, sur le Tigre, selon l'ancienne tradition, qui plaçoit là le berceau du monde, et d'où les descendans de Noé se sont répandus dans toutes les autres contrées après le déluge.

Nous ne pouvons rapporter ici toutes les notes de fra-Mauro, il faut les lire dans l'ouvrage même; j'ajouterai seulement qu'il y en a encore plusieurs qui sont hors du champ de la mappemonde : elles sont relatives à la distance des cieux, à leur nombre, d'après les idées des théologiens, à la vertu attractive de la lune et aux marées, à la situation du paradis terrestre, aux élémens, etc.

La seconde partie est celle qui a coûté le plus de peine à M. Zurla, et dans laquelle on reconnoît le plus sa sagacité et son érudition; il suit son auteur pas à pas, et et il compare l'état des connoissances au temps où il écrivoit, avec ce qu'on a pu savoir depuis. Cet examen fait encore mieux ressortir le prodigieux mérite de fra-Mauro pour l'époque à laquelle il vivoit.

M. Zurla termine par une apologie de cette mappemonde, il réfute victorieusement Ramusio, qui veut que ce soit une imitation des cartes du Catai levées par les ordres du grand Chan, et qui ont été rapportées par Marco Paolo.

M. Zurla établit d'une manière incontestable que l'auteur de ce bel ouvrage est Mauro de Venise; il étoit religieux du monastère des Camaldules de Saint Michel de Mauriano dans cette ville; il prend le titre de Père convers, mais on ignore s'il a reçu la prêtrise; il termina en 1459 un planisphère pour Alphonse V, Roi de Portugal : mais l'exécution de celui-ci fut antérieure à cette épo-

que; il y est parlé de la conquête de l'île de Diab par le Roi d'Abyssinie, en 1430, et du voyage de Pietro Querini en Norwége, en 1431 : aussi cette mappemonde doit être postérieure à ces époques ; on y reconnoît le cap Rouge et le cap Vert, qui ont été découverts en 1454 par les Portugais. Le cap Rouge reçut son nom en 1456 ; il est donc probable que cette mappemonde a été faite à-peu-près dans le même temps que celle d'Alphonse V, de 1457 à 1459.

On conserve dans le Musée des Camaldules une belle médaille qui a déjà été publiée par Mazzuchelli, et qui est reproduite sur le frontispice de cet ouvrage; on y voit fra Mauro en habit de Camaldule, et on lit autour: FRATER MAURUS S. MICHAELIS MORANENSIS DE VENETIIS ORDINIS CAMALDULENSIS CHOSMOGRAPHUS INCOMPARABILIS.

L'ouvrage est terminé par une planche qui représente le système cosmographique et planétaire de ce temps. Toute la mappemonde dépouillée cependant de ses peintures et de ses ornemens dont la gravure auroit été trop coûteuse. M. Zurla réunit sur une autre planche les caractères et les signes dont l'auteur s'est servi pour désigner le paradis terrestre, Jérusalem, un tombeau royal, la ville de Samargâte (Samarcande), un navire, des montagnes et la mer.

Cet ouvrage doit être étudié par tous ceux qui aiment l'histoire et la géographie, et il fait beaucoup d'honneur à M. Placido Zurla, dont il prouve les vastes connoissances. A. L. M.

VOYAGE.

VOYAGE de découvertes aux terres Australes, exécuté par ordre de S. M. l'Empereur Napoléon, roi d'Italie, sur les corvettes le *Géographe*, le *Naturaliste* et la

goëlette le *Casuarina*, pendant les années 1800, 1801, 1802, 1803 et 1804; publié par décret de l'Empereur, sous le ministère de S. E. M. *de Champagny*, et rédigé par M. F. Péron, naturaliste de l'expédition, correspondant de l'Institut de France, de la Société de l'École de Médecine de Paris, de celles Philomatique et Médicale de la même ville; 2 volumes grand in-4°. imprimés à l'imprimerie Impériale, par les soins de M. J. J. Marcel, directeur général de cet établissement, membre de la Légion d'honneur, avec un Atlas de 41 planches, même format que celui du texte, et 3 cartes géographiques, format grand-colombier, pour être mis en vente dans le courant d'octobre 1807. Prix, 72 francs pour Paris, et 80 francs *franc de port.* A Paris, chez *Arthus-Bertrand*, libraire, rue Haute-Feuille, n°. 23, acquéreur du fonds de M. *Buisson*, et de celui de madame *Desaint.*

Décrire toutes les parties encore inconnues ou mal connues de la *terre de Diémen*, les *îles* et les *peuples* qui se rattachent à cette première terre; présenter l'histoire du *vaste détroit* qui sépare la *Nouvelle-Hollande* de la *terre de Diémen;* celle de la découverte de la *Grande terre Napoléon*, qui présente, sur un développement de côtes de plus de 1000 lieues, 160 *îles de diverses grandeurs*, deux golfes qui s'enfoncent près de 300 milles dans l'intérieur du continent, outre une foule de ports, de hâvres et de baies profondes; compléter la reconnoissance et l'histoire de la *terre de Nuyts*, de celles de *Leuwin*, *d'Edels*, *d'Endracht*, de *Witt* et de *Diémen* du *nord;* décrire le *Grand Archipel Bonaparte*, qui, sur une ligne de 100 lieues, se projette en avant de la *terre de Witt;* tracer le tableau *physique* et *météorologique* de toutes ces immenses *régions*;

indiquer leur constitution *géologique*, si féconde en phénomènes; dire quels *végétaux utiles ces climats* lointains produisent, quels *animaux extraordinaires* ils ont reçus de la nature, quels *peuples les habitent*; décrire les *mœurs farouches de ces peuples*, leurs *usages barbares*, leurs *guerres* continuelles et meurtrières; réunir en un mot tous les détails de leur existence individuelle, domestique et politique; telle est la marche générale de l'ouvrage que nous annonçons.

A ces premiers travaux viennent se rattacher l'*histoire des Colonies Anglaises à la Nouvelle-Galles du sud*, celle de la *grande île de Timor*, plusieurs mémoires particuliers sur les *îles et les montagnes de corail dans les mers du sud*; sur la force comparée des *peuples sauvages*; sur la *dyssenterie des pays chauds*; sur la température de la mer à de grandes profondeurs; l'histoire de l'*Eléphant Marin*, etc., etc., etc.

Il ne nous reste plus qu'à dire un mot de l'exécution de l'ouvrage. Tous les dessins ont été faits sur les lieux par M. *Lesueur*, peintre de l'expédition, pensionnaire de S. M. l'Empereur, et par son collègue M. *Petit*. MM. *Gérard* et *Wan-Spaendonck* ont bien voulu prendre assez d'intérêt à ce travail pour recevoir eux-mêmes les dessins originaux; et toutes les planches gravées sous la direction de M. *Milbert*, avant d'être agréés par S. E. le Ministre de l'intérieur, ont été soumises à l'approbation des deux artistes célèbres dont nous venons de parler. Les graveurs ont été choisis parmi les plus distingués de la capitale, et sans doute il suffira de rappeler les noms de MM. *Roger*, *Née*, *Pillement*, *Duparc*, etc., pour prouver l'excellence du choix en ce genre. Tous les exemplaires sont tirés sur papier grand-jésus vélin superfin, satiné. Cet Atlas, qui sort des riches presses de M. *Langlois*, se compose de 41 planches, dont 28 précieusement coloriées;

deux sont d'un format double. A cet Atlas se trouvent jointes trois cartes géographiques, format grand-colombier, gravées par M. *Tardieu* et par M. d'*Houdan*, l'un des graveurs du ministère de la guerre, et dressées par M. *L. Freycinet*, commandant du *Casuarina*, pendant l'expédition, et chargé par S. E. le Ministre de la marine, de la rédaction des travaux astronomiques, nautiques et géographiques du voyage, également sous presse.

Nous ne dirons qu'un mot du texte. MM. *Cuvier*, *Fleurieu*, *Lacépède*, et *Laplace*, honorant l'auteur d'une bienveillance particulière, ont bien voulu prendre la peine d'examiner ces manuscrits, et l'ont aidé, dans toutes les circonstances, de leurs précieux conseils.

Pour paroître dans le courant du mois d'août.

Voyage de Platon en Italie, traduit en italien, par Cuoco, sur les manuscrits grecs trouvés dans Athènes, et de l'italien en français, 3 volumes in-8°. figures, 15 francs, par la poste, 19 francs.

HISTOIRE.

* *Tableau des révolutions de l'Europe*, depuis le bouleversement de l'empire romain en Occident, jusqu'à nos jours, précédé d'une introduction sur l'histoire; de cartes géographiques représentant l'état de l'Europe aux 4e., 5e., 8e., 9e. et 11e. siècles; de 92 tables généalogiques et de tablettes chronologiques, où sont rapportées les dates de tous les événemens remarquables jusqu'au 31 décembre 1806; par M. Koch, tribun. Trois volumes in-8°. Paris, chez *F. Schoell*, rue des Mâçons-Sorbonne, n°. 19. Sur papier carré, 24 francs, et 28 francs 50 centimes, franc de port par la poste; sur grand-raisin, 36 francs, et 40 francs 50 centimes franc de port; sur papier vélin satiné, cartonné à la Bradel, 48 francs.

Tableau de la Pologne ancienne et moderne, contenant la description de ce pays, de ses montagnes, végétaux et minéraux; la topographie de la Haute et Basse Pologne, de la Prusse, la Courlande, la Lithuanie, la Russie Blanche, Noire et Rouge, la Volhynie et l'Ukraine; avec indication des villes, bourgs, édifices et monumens; la description politique ou aperçu de la constitution polonaise, des religions, des lois, de l'administration civile et judiciaire; des mœurs, de l'armée, de la population et des revenus; des systêmes des poids, mesures, et monnaies en usage, soit en Pologne, soit à Dantzick.; un précis de l'histoire de la Pologne, depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours, des recherches sur l'origine des Sclavons et des Sarmates, et des détails sur les restes de la langue sarmatique; rédigé principalement d'après des notes communiquées par des Polonais et d'après les auteurs du pays même, par Malte-Brun; pour servir de complément à l'Histoire de la Pologne, par M. de Rulhières. Un vol. in-8°. de plus de 500 pag., bien imprimé, sur beau papier. Prix, 6 fr. et 7. fr. 75 cent. franc de port par la poste, pour les départemens. A Paris, chez *Henri Tardieu*, libraire passage des Panorama, n°. 12. A la librairie stéréotype, chez H. *Nicolle et compagnie*, rue des Petits-Augustins, n°. 15.

L'auteur, en publiant cet ouvrage qu'il n'entreprit de rédiger que dans le mois de décembre dernier, ne l'offre que comme une esquisse propre à provoquer d'autres recherches, ou comme un essai de description méthodique d'un pays dont on ne possède en français que des ouvrages incomplets.

Ce tableau, fait en grande partie d'après des mémoires qui ont été communiqués du pays même, présente un grand intérêt par l'authenticité des faits.

Sans entrer dans de grands détails sur les mœurs et le caractère des Polonais dont on retrouve le tableau dans plusieurs ouvrages modernes, M. Malte-Brun s'est attaché davantage à faire connoître leurs institutions civiles et militaires, leurs exploits, les changemens de leurs constitutions, etc., par lesquels il pense avec juste raison les mieux caractériser que par un simple recueil d'anecdotes.

Le tableau politique, civil, industriel et militaire de la Pologne est d'une grande importance et supplée à bien des lacunes qu'on rencontre dans les ouvrages où le même sujet a été traité.

Le chapitre que l'auteur consacre au précis historique n'est pas moins curieux par les savantes recherches qu'il contient sur les anciens peuples du nord qui ont figuré en Pologne. Cette partie de l'ouvrage offrira en particulier des choses neuves et intéressantes à bien des lecteurs français qui n'ont pas été à portée de comparer sur cette matière les recherches des savans étrangers. M. Malte-Brun, dont les connoissances s'étendent sur la littérature des anciens comme sur celle de la plupart des nations modernes, ne néglige rien des secours qu'ils lui offrent pour donner plus de poids à ses opinions. En prenant pour sa part les recherches difficiles, il abandonne au grand nombre d'écrivains qui s'en sont occupés, l'histoire plus moderne de la Pologne, dont il ne trace que rapidement les principaux traits.

Il est inutile de parler de la méthode avec laquelle l'auteur a procédé, et de la clarté qui règne dans le cours de son ouvrage; si l'on s'aperçoit de la rapidité avec laquelle il a été composé, on voit par la distribution des matières et la manière dont elles sont traitées qu'on pouvoit tout attendre de l'auteur, si la publication du tableau de la Pologne avoit été moins précipitée. C.

HISTOIRE *des Evénemens mémorables du règne de Gustave III, Roi de Suède, des Goths, etc., pour servir à l'histoire générale, politique et morale de l'Europe*, pendant le XVIIIe siècle, par M. C. J. E. H. D'AGUILA, deux vol. *in*-8.° br., avec le portrait de Gustave III, une vue du port, du Château royal et d'une partie de la ville de Stockholm, et une carte de la Finlande. Prix, broché, 12 francs; et franc de port, par la poste, 15 fr. *A Paris*, chez *Firmin Didot*, rue de Thionville, n.° 10; *Kœnig*, quai des Augustins; *Chaumerot*, Palais du Tribunat, galeries de bois; *Delance*, rue des Mathurins St.-Jacques, hôtel Cluny.

L'auteur assure que c'est sur le lieu même qu'il a tracé les événemens dont il parle, et qu'il a peint d'après nature ce qu'il a vu de ses yeux et su par sa propre expérience. Cependant quoiqu'il fût, dès 1772, dans l'intimité de quelques personnes des partis qui agitoient alors la Suède, il avoue qu'il étoit encore trop jeune pour être initié dans tous les secrets. Mais qui ne sait, dit-il, « que les desirs de l'ambition éclatent par les plaintes de la jalousie, et que des espérances déçues finissent par dévoiler leurs trames dans ces sortes d'amitiés, dont la dissipation et le plaisir forment assez souvent les bases; et que cette intimité obtient presque toujours beaucoup d'aveux sans les chercher? »

En 1791, d'autres circonstances mirent l'auteur en rapport avec les événemens du temps; c'est ainsi qu'il se trouva à même de démêler les affaires importantes les plus particulières et les plus critiques de la fin du dernier siècle; il fut même employé dans quelques-unes. A cette époque, il avoit parcouru tous les pays dont il parle; il avoit connu la plupart des grands personnages contemporains de Gustave, les ressorts mystérieux employés pour et pendant la guerre en Finlande, enfin les divers motifs qui suscitèrent et encouragèrent la cons-

piration et la conjuration qui firent périr ce Monarque en 1792.

D'après ces assertions, on doit croire que l'auteur a été à même de donner des détails exacts sur tous les événemens dont il s'agit, et qui n'étoient encore connus que d'une manière assez imparfaite.

Dans un discours préliminaire très-pompeux, l'auteur parle de l'intérêt et de l'utilité de l'histoire en général. Dans la première partie, il remonte à l'origine des Suédois, et aux temps fabuleux de leur histoire; il trace brièvement le tableau des révolutions du gouvernement de la Suède, jusqu'à l'époque du règne de Gustave III.

Dans la seconde partie, M. d'Aguila peint la situation de la Suède à l'avénement de Gustave III, le dévouement de ce Prince pour le rétablissement de l'ordre dans ses états; et parle de la réintégration du gouvernement monarchique en 1772. Cette partie se compose principalement des discours qui furent prononcés aux Etats généraux et dans d'autres circonstances, tant par le Roi que par d'autres orateurs des différens corps de l'état. Elle est terminée par des fragmens de lettres écrites par l'auteur en 1772 et 1773, relatifs aux mœurs des Suédois et à quelques-uns de leurs usages.

Le second volume se compose aussi de deux parties. La première offre le récit de la guerre de Finlande et des causes qui l'excitèrent; elle conduit la suite des événemens jusqu'à la paix qui rétablit la bonne intelligence entre la Russie et la Suède.

La seconde présente le tableau des conspirations qui commencèrent à agiter l'état et à menacer la vie de Gustave III; l'auteur parle du voyage de ce Prince à Aix la Chapelle; de son retour à Stockholm; des Etats généraux de 1792; de l'assassinat du Roi, de sa générosité, de sa mort, de ses qualités personnelles; et finit avec le procès des conjurés.

Cet ouvrage présente une suite d'événemens curieux et intéressans par eux-mêmes, mais l'auteur ne les a point toujours exposés avec la simplicité qui leur convenoit. L'histoire ne demande pas tant d'éclat, et les pensées recherchées, les tournures sententieuses, loin d'ajouter à son agrément, lui font produire au contraire un très-mauvais effet. On ne peut douter, en lisant cet ouvrage, que l'auteur n'ait cherché à donner de la vigueur à son style, mais il nous paroît qu'il a quelquefois oublié que c'est moins par l'emphase des mots que par l'énergie des pensées, qu'on marche sur les pas de Tite-Live et de Tacite.

Cet ouvrage est accompagné de deux planches, l'une représente le port et une partie de la ville de Stockholm, l'autre les côtes méridionales et le golfe du grand Duché de Finlande, avec les principaux lieux circonvoisins. T. D.

Tableau historique et politique de l'année mil huit cent six ; précédé d'un *Coup-d'œil sur les cinq premières années du dix-neuvieme siecle ;* avec les portraits gravés en taille-douce, des Empereurs *Napoléon* et *Alexandre* ; du *roi de Prusse*, de MM. *Pitt, Fox, Lord Lauderdale*, d'*Oubril*, et du duc de *Brunswik-Lunébourg*. 1 volume in-8°. de 450 pages, imprimé sur beau carré fin d'Auvergne. Prix, 5 fr. 50 cent. broché, et 6 fr. 50 cent., franc de port, par la poste. A Paris, chez *F. Buisson*, libraire, rue Git-le-Cœur, n°. 10.

L'Antiquité dévoilée, au moyen de la Genèse ; source et origine de la Mythologie et de tous les cultes religieux ; avec cette épigraphe : *Lux in tenebris lucet.* In-8°. de 128 pag. A Paris, 1807, chez *Egron, Brajeux, le Clerc* et *le Normant.*

Cet ouvrage offre des rapprochemens curieux.

Nous avons appris que l'auteur est M. Gosselin, père de famille, ancien instituteur laïc, retiré près Pontoise. On voit qu'il est instruit; mais, pour traiter un si vaste sujet avec tout l'intérêt dont il est susceptible, on sent qu'il auroit fallu s'étendre davantage, employer tous les secours de l'érudition ancienne et moderne, et posséder les trésors des langues et des littératures de l'Asie. Ce n'est ici qu'un essai; il n'est pas indigne de l'attention des savans. L. S.

Onzième et avant dernière livraison du Cornélius *Népos*, ou *Histoire des généraux qui se sont illustrés dans la guerre;* par A. Chateauneuf. Prix des onze livraisons, 16 francs 50 centimes, et 19 fr. 50 cent. franc de port. Paris, chez l'éditeur, rue des Bons-Enfans, n°. 54.

Ce volume contient des notices historiques sur les généraux *Dampierre*, *Westermann*, *Moreau*, *Richepanse* et *Laharpe*.

Numismatique.

Description de Médailles antiques grecques et romaines avec leur degré de rareté et leur estimation. Ouvrage servant de catalogue à une suite de plus de vingt mille empreintes en soufre, prises sur les pièces originales; par T. E. Mionnet. Tome II. Paris, chez *Testu*; 1807. in-8°.

En faisant connoître le premier volume de l'ouvrage de M. Mionnet, nous avons montré l'utilité du travail et le mérite de l'exécution. Le second volume que nous annonçons offre une nouvelle preuve du zèle et des connoissances de cet estimable auteur, ainsi que du soin

qu'il a apporté pour l'exactitude des descriptions et la correction typographique.

Nous nous bornerons à donner la notice des pays dont l'auteur a décrit les médailles dans ce second volume. Il continue à parler de celles de la Grèce, et décrit successivement celles de la Thessalie et des îles adjacentes, de la Liburnie, de l'Illyrie et des îles qui en dépendent; de l'Epire, de l'île de Corcyre, de l'Acarnanie, de l'Ætolie, de la Locride, de la Phocide, de la Bœotie, de l'Attique et des îles voisines; de l'Achaïe, de l'Elide, des îles de Cephalenie, de Zacynthe, d'Ithaque, de la Messenie, de la Laconie, de l'Argolide, de l'île d'Irène, de l'Arcadie, des îles de Crète et d'Eubée, et des autres îles de l'Archipel adjacentes à l'Europe.

L'auteur passe ensuite aux médailles de l'Asie et commençant par celles du Bosphore Cimmérien et de la Colchide, il décrit celles du pays de Pont, de la Paphlagonie, de la Bithynie, de la Mysie, de la Troade.

Ce second volume se termine à ce dernier pays. L'auteur continue à indiquer dans de courtes notes les médailles dont il soupçonne l'authenticité, ou celles qui ont été frappées sur des coins modernes. Il cite les divers cabinets auxquels appartiennent plusieurs pièces qui lui ont été communiquées, et les ouvrages où elles ont été gravées. Nous renvoyons les lecteurs pour une plus ample description du plan et de la méthode de cet ouvrage, à la notice qui en a été donnée dans ce journal, année 1806, tome II, page 213. A. L. M.

Histoire Littéraire.

Tableau littéraire de la France pendant le dix-huitieme siecle; sujet proposé en 1806, par la classe de la langue et de la littérature françaises de l'Institut. 1 volume in-8°. Prix, 1 franc, et 1 franc

50 centimes par la poste. Paris, chez *Delaunay*, libraire, palais du Tribunat. 1807.

Lettres a Eraste, ou *Annuaire du département des Hautes-Alpes pour 1807*. A Gap, chez *J. Allier*. in-12.

L'auteur de ces lettres s'est proposé d'y tracer une esquisse de tout ce que le département des Hautes-Alpes peut offrir d'intéressant, tant sous le rapport de sa situation topographique et de ses productions, que relativement aux monumens et aux objets de l'art qui méritent l'attention des curieux. En présentant ce tableau, sous la forme de lettres, l'auteur s'est ménagé l'avantage qu'ont les relations de voyages sur les simples descriptions géographiques et statistiques. Cependant il ne néglige rien de ce qui concerne l'exactitude des détails, et il ne craint point de présenter des tableaux comparatifs et d'autres états sur la position des lieux, les hauteurs barométriques, les dépenses générales des travaux publics, les objets d'importation et d'exportation, la population et les détails nécessaires pour bien connoître la situation d'un pays, sa nature et l'état de son administration.

Après avoir tracé le tableau physique du département, l'auteur passe aux établissemens littéraires, et consacre en particulier sa quinzième lettre à la Société d'émulation de Gap, établie par M. Ladoucette, préfet.

Nous avons fait connoître plusieurs fois les productions des membres de cette Société intéressante, qui travaille avec autant de zèle que de succès aux progrès des arts et des sciences. On a déjà un nombre considérable de mémoires très-utiles, que les diverses sections de cette Société publient dans un journal d'agriculture et dans des mélanges littéraires.

L'auteur, en parlant des monumens publics, rapporte les projets d'inscriptions qui ont été proposés par M. Ladoucette. On y trouve celle de la médaille qui a été frappée pour l'inauguration de l'obélisque du Mont-Genèvre qui est sur la route d'Espagne en Italie.

La dernière lettre de cet intéressant Ouvrage, contient le compte moral présenté par M. le préfet au conseil général du département, dans l'année 1806.

Cet annuaire se distingue donc de ceux qu'on publie ordinairement, par la forme que l'auteur a adoptée. Il n'inspire pas moins d'intérêt par la manière dont les choses sont présentées, et il est généralement écrit avec élégance. A. L. M.

BIBLIOGRAPHIE.

DICTIONNAIRE bibliographique choisi, du quinzième siècle, ou *Description par ordre alphabétique des Editions les plus rares et les plus recherchées du quinzième siècle*, précédé d'un Essai historique sur l'origine de l'Imprimerie, ainsi que sur l'histoire de son établissement dans les villes, bourgs, monastères et autres endroits de l'Europe, avec la Notice des Imprimeurs qui y ont exercé cet art jusqu'à l'an 1500; par M. DE LA SERNA, SANTANDER (1). Troisième et dernier vol. de 534 pages *in*-8°. A Bruxelles, de l'imprimerie de *G. Huyghe*, Marché aux fromages; et à Paris, chez *Tilliard*, frères, rue Pavée St.-André-des-Arcs, n.° 16.

(1) On prévient le public, qu'à dater du 1er. août prochain, les volumes ne se vendront plus séparément. Le prix de l'ouvrage entier sera pour lors de 22 francs au lieu de 18 : c'est une suite des frais et de la difficulté de l'impression des deux derniers volumes, dont les exemplaires ont été tirés en petit nombre.

On trouve chez les mêmes libraires, à Paris, quelques exemplaires restans de l'édition du Catalogue de la bibliothèque de M. de la SERNA, à Bruxelles, 5 vol. in-8°. brochés.

MÉLANGE.

Cours élémentaire de Bibliographie, ou la Science du bibliothécaire, par CLAUDE-FRANÇOIS ACHARD, Bibliothécaire de Marseille, Secrétaire perpétuel de l'Académie de cette ville, etc. Tome II. A Marseille, chez *Joseph Achard*, fils, 1807.

Nous avons fait connoître successivement les articles contenus dans les cahiers qui composent le premier volume. Ceux du second ne nous étant point parvenus aussi régulièrement, nous donnerons la notice des objets qui y sont traités, sans nous attacher à faire connoître ce qui appartient à chaque livraison séparément.

M. Achard avoit destiné la quatrième section de son ouvrage à la description et à l'examen des différens systèmes de bibliographie. Le second volume contient la suite de cette section; l'auteur y parle des systèmes de MM. *Massol*, *Parent*, *Peignot*, du *Répertoire d'Yena*, du P. *Laire*, de *Prosper Marchand*, de *Martin* et de *Debure*. Enfin il donne son système particulier, d'après lequel il a rédigé le catalogue de la bibliothèque de Marseille. Selon ce système, il range tous les ouvrages sous cinq classes, dont la première comprend tous ceux qui ont rapport à l'histoire; la seconde ceux qui appartiennent aux belles-lettres; la troisième est consacrée aux sciences et aux arts; la quatrième à la jurisprudence; la cinquième à la théologie.

Dans une cinquième section qui termine le second volume, l'auteur relève plusieurs erreurs du système de Debure et du catalogue de la Vallière, et il finit par une notice du *Dictionnaire bibliographique* de M. *de la Serna Santander* (1).

Par un dernier avis, l'auteur annonce que son cours

(1) Voyez *suprà* p. 303.

de bibliographie se bornera à trois volumes ; l'impression en sera terminée au dix-huitiéme n.°, qui paroîtra au mois de décembre de cette année 1807.

Littérature.

* *Le Chef-d'Œuvre d'un Inconnu*, poëme heureusement découvert et mis au jour, avec des remarques savantes et recherchées ; par M. le Docteur Chrisostome Mathanasius. Neuvième édition ; dans laquelle on trouve, outre les pièces qui ont paru dans toutes les éditions précédentes, l'Anti-Mathanase, ou Critique du Chef-d'œuvre d'un Inconnu, une Notice sur la vie et les ouvrages de M. de Saint-Hyacinthe, et des Notes, par P. X. Leschevin. Deux vol. in-8°. Prix, 9 francs. On en a tiré quelques exemplaires sur papier superfin, grand format. Prix, 15 fr. Se vend à l'*Imprimerie Bibliographique*, rue Gît-le-Cœur, n.° 7, et chez les Libraires suivans : *Barrois*, l'aîné et fils, rue de Savoye ; *Renouard*, rue St.-André-des-Arcs ; *Colnet*, quai Voltaire, au coin de la rue du Bacq ; *Delaunay*, palais du Tribunat, 2.e galerie de bois.

On présente au public une nouvelle édition d'un ouvrage qui fut très-bien accueilli des savans et des gens du monde, lorsqu'il parut en 1714. Aussi a-t-il été souvent réimprimé tant en France que dans les pays étrangers. Si, depuis quarante ans, il n'a pas été lu avec la même ardeur qu'auparavant, on ne doit s'en prendre qu'à la difficulté d'entendre une foule de détails qui commençoient à être surannés. Des remarques étoient donc nécessaires pour faciliter l'intelligence de ces détails : cette nouvelle édition en contient d'aussi exactes que curieuses ; elle est en outre enrichie de l'Anti-Mathanase, critique ou plutôt apologie du Chef-d'œuvre d'un Inconnu, qui étoit très-rare. On lira surtout avec

intérêt, en tête du premier volume, la notice sur la vie et les ouvrages de SAINT-HYACINTHE, auteur du Chef-d'œuvre d'un Inconnu. Cet écrivain a été mal connu jusqu'à ce jour; les démêlés qu'il eut avec Voltaire, rendent les détails de sa vie très-piquans. D.

*Suite des Souvenirs de Félicie L****, par madame DE GENLIS. A Paris, chez *Maradan*, libraire, rue des Grands-Augustins, n.° 9; un gros vol. *in*-12. Prix, 2 fr. 50 cent., et 3 fr. par la poste.

Madame de Genlis a composé un si grand nombre d'ouvrages, que beaucoup de lecteurs sont disposés à la juger sévèrement et même avec humeur. Pour moi, qui pense que c'est bien assez pour la critique d'être austère et franche, sans être encore haîneuse, je dirai que si dans les *Souvenirs de Félicie* on trouve quelques paragraphes qu'on voudroit retrancher, quelques réflexions oiseuses et quelques histoires communes, en revanche ce volume nouveau fourmille, comme le précédent, d'anecdotes piquantes, de remarques judicieuses et de pensées assez profondes. Parcourons-le.

Je ne sais pas si dans des *souvenirs* on a le droit de se rappeler tout; mais qu'importe le droit, si le souvenir est agréable. J'applaudis donc sans contestation à la comédie proverbe intitulée : *A bon entendeur salut.* — Le *dialogue entre un médecin et une femme savante*, est une scène presque digne de Molière. Les deux acteurs sont d'une naïveté et en même-temps d'un naturel extrêmement plaisant; car il est certain que les deux interlocuteurs ont pu dire bonnement toutes ces choses qui prêtent si fort à rire à leurs dépens. Mais je ne sais si j'oserai donner le même éloge au joli dialogue des *Frondeurs*. Le style n'en est-il pas trop relevé pour un *tailleur* et une *marchande de mode*? Au reste, l'esprit est de

tous les états, et je suis quelquefois entré dans des boutiques où la conversation auroit intéressé le plus instruit des membres de l'institut. Dans des *souvenirs* tout se mêle, historiettes et saillies. Madame de Genlis paroît avoir une grande connoissance du théâtre anglais; elle le juge pertinemment; et si elle défend le génie de Shakhespeare contre les accusations de Voltaire et de Laharpe, elle convient aussi qu'il manque de goût, et que ses successeurs ont été plus barbares que lui. Nous ne supporterions point sur notre scène des *héroïnes souillées* comme disoit M. de Schomberg; et voilà pourquoi Colardeau, dans son imitation embellie de *the fair-Penitent* (la belle pénitente) de Rowe, et qu'il a intitulée : *Caliste*, n'a point réussi malgré le charme de ses beau vers. Et qu'on ne nous reproche point cette ancienne délicatesse : hélas! nous avons été trop menacés de nous en voir privés.

Madame de Genlis a fait de nombreux voyages, et de nombreux voyages font faire de nombreuses observations sur les usages des peuples qu'on visite. A Boemgarten, en Suisse, il en règne un qui me paroît extrêmement dangereux. Une fille séduite, prête à devenir mère, doit faire sa déclaration en justice : jusque là, tout est bien; nous avons adopté cette sage coutume. Le frein de la honte est salutaire, il prévient beaucoup de foiblesses et sauve beaucoup de victimes. Mais nous nous sommes arrêtés à cette précaution paternelle, et nous ne flétrissons point celles que leurs passions et leur ignorance ont trompées. Si quelqu'une d'elles, effrayée de sa prochaine maternité, ose commettre un crime; pour s'assurer de la coupable, les matrones ne vont point visiter toutes les vierges.... Cela est trop barbare et trop immoral.

L'Histoire de lady Eléonore Ruttler et de miss Pon-

SOMBY, est fort intéressante. *Eléonore* et son amie rappellent ces amitiés héroïques que la fable a rendu célèbres ; les femmes, quoique jeunes et belles, peuvent et savent s'aimer entre elles. Ce renoncement, cette vie solitaire qu'Eléonore et Ponsomby se sont mutuellement consacrées, m'avoit attendri ; mais les réflexions que madame de Genlis fait sur leur sort à venir, sont si vraies et si sages, qu'elles gâtent l'admiration qu'on ressent pour elles. On les plaint d'un bonheur qu'on étoit auparavant tenté d'envier.

Mais il est temps de citer quelques passages. Il seroit bien maladroit d'annoncer un ouvrage de madame de Genlis, et de ne la laisser jamais parler. L'extrait n'en seroit pas meilleur. « Les Anglais, dit-elle, exaltent sans cesse » le mérite de leur nation : vanité respectable que nous » n'avons pas assez ». Je suis de son avis.

Madame de Genlis ne se contente pas de donner de bonnes leçons de morale, elle cherche encore à plaire. Parmi les jolis vers qu'elle cite, nous rapporterons un impromptu de M. l'abbé SABATHIER DE CABRE, qui *réunissoit*, dit madame de Genlis, *tant d'agrémens dans l'esprit, et tant de mérite et de qualités attachantes.* En jouant au jeu du secrétaire, il répondit à cette question : *Qu'est-ce qu'une femme ?* par ces vers ingénieux :

A qui demandez-vous ce que c'est qu'une femme ?
A moi ! dont le destin est d'ignorer l'amour.
De l'aveugle affligé vous déchirerez l'ame,
Si vous lui demandez ce que c'est qu'un beau jour.

Je finirai par cette citation : « J'ai une manière de ju» ger du mérite et du génie des auteurs qui m'est tout à » fait particulière, je cherche à connoître, en lisant leurs » ouvrages, si par l'élévation de leur ame, la justesse et » l'étendue de leur esprit, la pureté de leurs principes,

» ils auroient pu être, avec éclat, autre chose que poètes » et auteurs ». Le secret est presque infaillible, je l'ai éprouvé plusieurs fois. En vain celui qui écrit voudroit se déguiser et faire semblant d'être tout autre ; le naturel perce toujours sous le déguisement.

Madame de Caylus nous a laissé des *souvenirs* qui ont été commentés par Voltaire, j'ignore qui doit faire la glose du texte que madame de Genlis publie. Il y a quelques lettres initiales qu'on sera quelque jour bien aise de remplir : ce livre est destiné à être lu souvent. Il est écrit avec élégance, finesse et vivacité. De légères suppressions suffiroient pour le rendre supérieur à celui de madame de Caylus. Espérons que madame de Genlis aura le courage de les faire dans une nouvelle édition, et nous dirons alors :

Heureux qui peut dans sa jeunesse
Avoir de studieux loisirs,
Et ménager à sa vieillesse
La ressource des *souvenirs*.

AUG. DE L.

POÉSIE.

OBSERVATIONS en réponse à la critique du Journal de l'Empire, sur le Poëme du Barde de la Forêt Noire, de M. VINCENT MONTI, historiographe du royaume d'Italie, chevalier de l'ordre de la couronne de fer et membre de la Légion d'honneur. A Gènes, chez *Yves Gravier*, rue de la Madeleine, n°. 84. 1807. Brochure de 56 pages.

Nota. Tous les livres annoncés dans le *Magasin Encyclopédique*, se trouvent à l'IMPRIMERIE BIBLIOGRAPHIQUE, rue Gît-le-Cœur, n°. 7.

AVIS.

☞ A dater du 1.er janvier 1807, le Bureau du Magasin Encyclopédique étant transféré a l'Imprimerie Bibliographique, rue Gît-le-Cœur, n.° 7, c'est à cette adresse que doivent être envoyés, franc de port, les abonnemens, annonces, ouvrages, et généralement tout ce qui est relatif à la composition de ce Journal.

Il ne sera rien négligé pour qu'à l'avenir, il ne puisse y avoir lieu à *aucunes plaintes*. Cependant, si quelques-uns de MM. nos souscripteurs en avoient à faire, nous les prions de vouloir bien nous les adresser *directement, et non autrement* attendu que nous avons été à portée de reconnoître que celles qui ont eu lieu par le passé, n'ont été occasionnées que par l'inexactitude ou la négligence de quelques *correspondans*.

Le service des années antérieures nous est totalement étranger : si néanmoins quelques réclamations nous étoient adressées relativement à ce service, nous nous chargerons volontiers d'en suivre l'effet auprès de M. Delance, notre prédécesseur.

Erratum pour le N°. de juillet 1807.

Dans la Notice sur M. Caillard, insérée dans le N°. précédent, au lieu de Jean-Antoine Caillard, lisez *Antoine-Bernard* Caillard.

Beaux-Arts.

Les Beaux-Arts en Angleterre; par M.*** 211

Salon de 1806, ou Pausanias français, 11, 12, 13, 14, 15.e et dernière livraison. 212

Galerie antique, ou collection des Chefs-d'œuvre d'architecture, de sculpture et de peinture antiques, par MM. *Boutrois* et *Legrand*. 213

Porte-feuille des Artistes; par MM. *Vautier*, *Guyot* et L. *Guyot*. 214

Economie.

Observation sur les produits et améliorations des bois et forêts; par MM. *Schmitz*, *Thévenin* et *Degrossi*. 216

Géographie.

Guide des Voyageurs en Europe; par M. *Reichard*. Ibid.

Il Mappamundo di fra Mauro *camaldolese, descritto ed illustrato da D.* Placido Zurla *delle stesse ordine*. 218

Voyage.

Voyage de découvertes aux terres australes, par M. F. *Péron*. 221

Voyage de Platon en Italie, traduit du grec; par *Cuoco*. 224

Histoire.

Tableau des révolutions de l'Europe; par M. *Koch*. Ibid.

Tableau de la Pologne ancienne et moderne; par M. *Malte-Brun*. 225

Histoire des événemens du règne de Gustave III, roi de Suède et des Gots, pour servir de complément à l'histoire de l'Europe au 18.e siècle; par M. C. J. E. H. *d'Aguila*. 227

Tableau historique et politique de l'année mil-huit-cent-six. 229

L'Antiquité dévoilée, au moyen de la Genèse; source de la mythologie et de tous les cultes religieux. Ibid.

Onzième et avant dernière livraison du Cornélius Népos, par A. *Chateauneuf*. 230

Numismatique.

Description de Médailles antiques grecques et romaines, par T. E. *Mionnet*. Ibid.

Histoire littéraire.

Tableau littéraire de la France pendant le dix-huitième siècle. 231

Lettres à Eraste, ou Annuaire du département des Hautes-Alpes, pour 1807. 232

Bibliographie.

Dictionnaire bibliographique choisi, du quinzième siècle; par M. *de la Serna Santander*. 233

Mélanges.

Cours élémentaire de Bibliographie; par C. F. *Achard*. 234

Littérature.

Le Chef-d'œuvre d'un Inconnu; par M. le Docteur *Chrysostôme Mathanasius*. 235

Suite des Souvenirs de Félicie L.; par madame *de Genlis*. 236

Poésie.

Observations en réponse à la critique du Journal de l'Empire, sur le Poëme du Barde de la Forêt Noire; de M. V. *Monti*. 239

Lacépède, Lagrange, Lamarck, Langlès, Lebrun, Léveillé, Marron, Mentelle, Morellet, Noël, Sainte-Croix, Schweighäeuser, Sicard, Silvestre de Sacy, Suard, Traullé, Van-Mons, Ventenat, Visconti, Usteri, Willemet, d'autres Littérateurs estimables, et de plusieurs Savans que la mort a moissonnés, dont les principaux sont MM. Cavanilles, Daubenton, Desault, l'Heritier, Hermann, Lalande, Mercier Saint-Léger, Oberlin, Villoison, Winckler.

On y insère les Mémoires les plus importans sur toutes les parties des Arts et des Sciences; on choisit principalement ceux qui sont propres à en accélérer les progrès.

On y publie également les Découvertes ingénieuses, les Inventions utiles dans tous les genres. On y rend compte des Expériences nouvelles. On y donne un précis de ce que les Séances des Sociétés littéraires ont offert de plus intéressant; une description de ce que les dépôts d'objets d'Arts et de Sciences renferment de plus curieux.

On y trouve des Notices sur la Vie et les Ouvrages des Savans, des Littérateurs et des Artistes distingués dont on regrette la perte; enfin les Nouvelles littéraires de toute espèce.

La correspondance que le Rédacteur entretient avec plusieurs Savans étrangers, et principalement en Allemagne, lui procure beaucoup de Notices qu'on ne trouve point ailleurs.

On s'adresse, pour l'abonnement, à Paris, à M. Doublet, à l'Imprimerie Bibliographique, rue Git-le-Cœur.

A Amsterdam, { Chez la veuve Changuion et d'Hengel, chez Van-Gulik.
A Bruxelles, chez Lemaire.
A Florence, chez Molini.
A Francfort-sur-le-Mein, chez Fleischer.
A Genève, chez Manget et chez Paschoud.
A Hambourg, chez Hoffmann.
A Leipsick, chez Wolf.
A Leyde, chez les frères Murray.
A Londres, chez de Boffe, *Gerard Street*.
A Strasbourg, chez Levrault.
A Vienne, chez Degen.
A Wesel, chez Geisler, Directeur des Postes.
Et chez les Directeurs de Poste en France.

Il faut affranchir les lettres.

(Août 1807).

MAGASIN ENCYCLOPÉDIQUE,

OU

JOURNAL DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS,

RÉDIGÉ

PAR A. L. MILLIN,

Membre de l'Institut et de la Légion d'Honneur, Conservateur des Médailles, des Pierres gravées et des Antiques de la Bibliothèque Impériale, Professeur d'Archæologie, Membre de l'Académie de Gœttingue, etc. etc.

NATURAL H

Prix de ce Journal, tant pour Paris que pour les Départemens, franc de port :

pour trois mois. . . . . 10 fr. 50 cent.

pour six mois, ... 21 francs.

pour un an, ... 42 francs.

Les hommes les plus célèbres dans chaque partie des Sciences et de la Littérature, se sont plû à coopérer à cette entreprise utile, et la collection des onze années du *Magasin Encyclopédique* est devenue précieuse, en ce qu'elle présente une réunion de Mémoires intéressans, qui ne se trouvent point ailleurs, et dont les Auteurs jouissent d'une grande réputation. On y trouve en effet, des Dissertations, des Mémoires, ou des Opuscules de MM. Alibert, Barbier, Barbié du Bocage, Basy, Bichat, Caillard, Chardon la Rochette, Cuvier, Delille, Desgenettes, Destontaines, Dumeril, Fontanes, Fourcroy, Geoffroy, Hallé, Haüy, Labouisse-

Table des Articles contenus dans ce Numéro.

BIBLIOGRAPHIE.

Suite du Catalogue des manuscrits samskrits de la Bibliothèque impériale ; par MM. A. *Hamilton* et L. *Langlès*. 241

HISTOIRE DES ARTS.

Essai sur le classement chronologique des Sculpteurs grecs les plus célèbres ; par M. T. B. *Emeric-David*. 288

VOYAGE.

Extrait du Journal d'une personne attachée à l'ambassade russe, envoyée à Pekin au mois de juillet 1805 ; traduit de l'allemand. 340

HISTOIRE.

Tableau des révolutions de l'Europe, depuis le bouleversement de l'Empire romain jusqu'à nos jours ; par M. *Koch*. 364

BIOGRAPHIE.

Notice sur M. l'Abbé Morelli et ses ouvrages. 373

POÉSIE.

Le Mari vieillard. 384

VARIÉTÉS, NOUVELLES ET CORRESPONDANCES LITTÉRAIRES.

Nouvelles étrangères,

— d'Angleterre. 389
— de Hollande. 394
— de Saxe. 395
— du Nord de l'Allemagne. Ibid.
— de Bavière. Ibid.
— de Munich. Ibid.
— de Suisse. 396
— de Westphalie. Ibid.
— d'Autriche. 418
— de Vienne. Ibid.
— de Bohême. Ibid.
— de Prusse. Ibid.
— de Lubeck. 419
— de Dannemarck. Ibid.
— de Russie. 421
— d'Italie. 422
— de Rome. Ibid.
— des États-Unis. 423
Nouvelles de France. 424
— de Paris. 425

THÉATRES.

Débuts de Mademoiselle Henri. 432
L'Opéra au Village. 433
L'Amante sans le savoir. Ibid.
Le Jugement de Midas. Ibid.
L'Avant Jaloux. Ibid.
Un Dîner par Victoire. 434
Le Mariage des Grenadiers. Ibid.
L'Hôtel de la Paix, rue de la Victoire. Ibid.
Bertin et Colardeau. 435
Le Faux Lindor, ou l'habit ne fait pas l'homme. Ibid.

LIVRES DIVERS.

Sciences et Arts.

Journal de Physique, de Chimie, d'Histoire naturelle et des arts ; par J. C. *Delametherie*. 436

Géométrie.

Sur la Théorie des facultés numériques ; par J. E. *Van-Beeck Calkoen*. Ibid.

Botanique.

Prodromus floræ neomarchicæ secundùm systema proprium conscriptus atque figuris XX coloratis adornatus, auctore Joanne Frid. Rebentisch. 438

Suite du Catalogue des manuscrits samskrits de la Bibliothèque Impériale, avec des notices du contenu de la plupart des ouvrages, etc.; par MM. Alexandre Hamilton, Membre de la Société Asiatique de Calcutta, Professeur de littérature indienne, etc., et L. Langlès, Membre de l'Institut de France, conservateur des manuscrits orientaux de la Bibliothèque impériale, etc.

XIV. (91). *Siva Pourâna.* Ce volume ne contient que la seconde partie de l'histoire de Siva.

Cet ouvrage est compris en deux sections qui n'ont d'autres titres que *première* et *dernière section*. Le manuscrit n.° 14 du nouveau catalogue contient seulement la dernière section qui est entière.

Chapitres.

1. L'introduction. Les Mounis de Naïmesa prient Souti de leur communiquer plus d'informations touchant la grandeur et les actions de Mahâdêva. « Je vous » communiquerai, dit-il, la dernière partie du Siva » Pourâna : il fut révélé par Vâmadêva à Tandi, » qui la récitoit à Vyâsa, de qui je l'ai entendu ».
2. Conversation entre Vâmadêva et Tandi.
3. Établissement du culte du Phallus.
4. Les Dêva font des pélerinages aux 12 lieux où le Phallus est établi. Ce chapitre est intitulé *Linga Mahatmia*, Sainteté du Phallus, on en trouvera un extrait à la fin de cet article.

5. Les Dêva battus par les Daïtya trouvent un asyle chez Siva, sur le mont Himavân.
6. Réponse de Sankara à leurs supplications.
7. Mort de Tripoura.
8. Les Dêva chantent la victoire de Siva.
9. Son mariage avec Sati, fille de Dakhya.
10. Sati se jette dans le feu du sacrifice.
11. Naissance de Virabhadra, qui arrête le sacrifice de Dakhya.
12. Mort de Brahmâ *Cerviforme.*
13. Renaissance de Sati dans la personne d'Oumâ.
14. Combustion de Kandarpa (le Dieu de l'Amour).
15. Reti, son épouse, lui obtient sa grace.
16. Conversation entre Oumâ et Siva.
17. Leur mariage.
18. Mort de Târaka, tué par Skanda, fils de Siva.
19. Naissance de Ganeça.
20. Pélérinages de Skanda.
21. Naissance de Nandi.
22. Arrivée de Gangâ.
23. Sainteté de Vârânasi (Bénarès).
24. Rites que l'on doit observer quand on entre dans le temple de Viswesara à Vârânasi.
25. Naissance de Mahâ Kala Gana.
26. Mort de Kirti et Bâsa.
27. La fête appelée Râsakrirâ.
28. Les 108 noms du Dieu de l'univers.
29. Sainteté d'Ekâmraka.
30. L'incarnation du Sanglier obtient la faveur de Siva.
31. Siva engloutit le Poisson qui auroit infecté le monde.
32. Sa victoire sur la mort.
33. La béatitude de Nisâda.
34. La sainteté de la nuit consacrée à Siva.
35. Rites en l'honneur de Siva dans la Néomenie.

L'auteur de la Cosmographie persanne, intitulée *Heft Eqlym*, dit que dans les anciens livres des Hindoux, il est question de Soumnat et des cérémonies qui y étoient pratiquées. Le passage suivant, traduit du 4me chapitre du Siva Pourâna, en fait mention; et est extrêmement intéressant en ce qu'il prouve que le culte du Phallus est d'une haute antiquité aux Indes, et qu'il indique les lieux principaux où ce culte avoit lieu. C'est Siva qui parle.

1.er Vers. Le Phallus, ô Brahmâ, que vous avez vu sur le sommet de l'Himâvata; (1) accompagné de Vichnou, je le diviserai en douze.

2. Ces 12 Phallus, rayonnant de lumière, je les établirai sur la terre des Bhârata; (2) leurs cites seront sacrés; ils seront vénérés par les dieux et par les hommes.

3. Le premier sera établi à Kâsi, (Bénarès) mon séjour favori; là ce Phallus rayonnant sera adoré sous le nom de Viswèswara.

4. La Terre-Sainte de Vadarika, obtiendra le second, qui sera nommé Kedarèswara.

5. Le troisième sera nommé Manikardjouna; les montagnes de Sri lui fourniront un asyle.

6. Bhima-Sankara sera le 4.me que l'on établira à. . . . . (Ici le manuscrit est effacé, ce qui n'a pas ici permis de lire le nom du lieu).

7. La terre de Pranava (3) aura le 5.me; il sera appelé

(1) Himâvata, le mont Imaüs des anciens.

(2) La terre de Bhârata désigne toujours l'Hindoustân dans les Pourâna. L'on remarque que les bornes étoient anciennement plus reculées qu'aujourd'hui, puisque Kedarêswara et Vaïdenathia y étoient renfermés.

(3) Pranava, Oudra et Saïvana sont des lieux que je ne connois point; tous les autres sont bien connus, et l'on y adore encore aujourd'hui le Phallus, comme dans les temps anciens.

Amarêsa. le 6.me Mahakâleswara. sera adoré à Perioudjaini.

8. *Sorathi* (le canton de Surate) recevra le 7.me sous le nom de *Somânâtha*. Le 8.me nommé *Vaïdenatha*, sera vénéré à l'avani.

9. Le 9.me appelé *Nâganâtha*, sera adoré en Oudra ; Saïvâna aura le 10.me qui portera le nom de *Tamayesa*.

10. Les montagnes de Brahmâ recevront le 11.me; son nom sera *Traïmbaka*. Le dernier sera établi auprès du pont célèbre; il recevra des vœux sous le nom de *Ramêswara*.

11. Siva parloit et les douze Phallus prenoient leurs stations, tout rayonnans de lumiere ; ils attiroient les regards des dieux et des hommes.

12. Brahmâ lui-même, accompagné du dieu qui porte le Gada, se prosterna à Kâsi, devant le saint Visweswara.

13. Indra adoroit Kedarêswara ; Agni, Manikardjouna; et Yama, Bhima Sankara.

14. Niriti vénéroit Amarêsa; Varouna s'humilioit devant Mâhakâleswara.

15. Vayou, dieu des vents, adoroit Somânâtha ; le dieu des richesses se prosternoit devant Vaïdenatha.

16. Ananta, Roi des serpents, adoroit Naganâtha ; le soleil Bhaskara, vénéroit Tamayesa.

17. Tchandrima (la lune) se rendoit en pélerinage auprès de Traïmbaka, la déesse de l'éloquence adoroit Ramêswara.

18. Dans le second âge, Ramêswara recevoit aussi les adorations de Vichnou lui-même ;

19. Lors que sous la forme de Râma, fils de Dasaratha, il construisit le pont fameux qui lui servi

de passage pour aller anéantir le géant Râvana dans l'île de Lankâ (Ceylan). (HAMILTON).

XV. (104). *Bhâgavata Pourâna*, histoire de Krichna, avec des notes de Sridhava Swâmi.

XVI (94). *Padmâ Pourâna.*

C'est le second des Pourâna. Il contient cent cinquante-cinq mille achlogues ou stances; c'est un éloge de la plante sacrée du Lotus, nommée Padmâ en samskrit, et une histoire de la déesse Lakchmy, la Cérès des Indiens; on y trouve aussi une description de la terre.

Le manuscrit qui porte le titre, ne contient que la seconde section de cet ouvrage. La première section est intitulée *Sristi*, ou la création; celle-ci est appelée *Bhoumi*, ou la terre. J'ignore si le Padmâ Pourâna ne se compose que de ces deux sections, ou s'il doit y en avoir encore d'autres. La section Bhoumi consiste en un dialogue entre Souta et les Mouni de Naimisa, auxquels il communique les instructions qu'il avoit reçues de Vyasa.

Les deux premières feuilles contiennent les aventures d'un brâhmane nommé *Siva Dharma.*

La troisième feuille manque.

Les six feuilles suivantes contiennent la conclusion de l'histoire de Siva Dharma et celle de son fils Soma Sarma, qui fut après être né Prahbâda, Prince des Daitya, et alors Indra, roi des Dêva.

Les quarante-quatre feuilles suivantes manquent, et à compter de la cinquante-troisième, le manuscrit est complet. Je ne commencerai donc que de cette feuille à à numéroter les chapitres.

1— 4. Aventures de Tounga.

5. Son mariage avec Sounitha, la naissance de Vena qui est élu Roi de Tchakhyoucha, pays situé sur l'Oxus.

6. Règne du Râdjâh Vena ; il abjure et embrasse la doctrine de Djina. (Il se fait Bouddhiste). Les Richisi s'assemblent et le convertissent. Naissance de son fils Prithou.

7 et 8. Râdjâh Vena fait pénitence pendant plusieurs années; Vichnou lui apparoit et lui communique des instructions morales.

9. Histoire de Soukalâ, femme d'un négociant de Varânasi.

10 à 12. Aventures du Râdjâh Ikhyâkou dans une partie de chasse.

13. Histoire du Granddhârva Guitâ Vidyadhara.

14. Histoire du Soudêvâ.

15—18. Histoire de Padmâvati, Reine de Mathourâ.

19. Conclusion des aventures de Soudêvâ.

20—23. Conclusion des aventures de Soukalâ.

24. Histoire de Soukarma, brâhmane.

25—50. Histoire du Râdjâh Yayâti.

51. Conclusion de l'Histoire de Soukarma.

52—55. Aventures de Divyadêvi, Princesse de Plakhya.

56—59. Aventures de Vidoura, le Brâhmanicide.

60—68. Aventures de Souvâhou, Roi de Tchola.

69—82. Histoire du Râdjâh Nahoucha qui conquit toute la terre.

83. Aventures de Vitounda, Roi des Daïtya.

84. Histoire du brâhmane Dharma Sarma qui naquit sous la forme d'un perroquet.

85. Vichnou finit les instructions adressées au Râdjâh Vêna.

86. Le Râdjâh Vêna abdique la Royauté et se retire au paradis de Vichnou. Il a pour successeur son fils le Râdjâh Prithou qui hérita aussi des vertus de son père, et dont la fille nommée *Prithivi*, est la déesse de la terre. (Hamilton).

XVII. (97). *Mârkandeya Pourâna*, contenant l'histoire du fameux Anachorète Mârkandeya.

Ce Pourâna est complet. Son titre, comme ceux des autres Pourâna, vient du nom du principal interlocuteur. Voici les titres des chapitres qui le composent.

1 — 5. L'introduction où se trouvent des explications de plusieurs circonstances, dont le Mahâbhârata fait mention, sans les éclaircir suffisamment.
6. Pélérinage de Valadêva.
7. Naissance des fils de Draoupadi.
8. Histoire de Haristchandra.
9. Schisme entre les Mouni Vasistha et Viswamitra.
10—15. Dialogue entre un père et son fils, sur un état futur.
16. Aventures d'une épouse fidelle.
17 et 18. Histoire de Dattâtreya.
19. Le cheval ailé.
20 et 21. Aventures de Kouvalâswa.
22. Sa descente aux Enfers.
23. Son retour.
24. Son mariage et la naissance de trois fils.
26—32. Leur éducation et les préceptes qu'on leur donna sur les devoirs d'un roi.
33. Mort de Kouvalâswa. Alarka, son second fils, lui succède. Guerre entre les princes.
34—38. Défaite d'Alarka; il se rend à la retraite de Dattâtreya; par sa protection, il remonte sur le trône.
39. Conclusion du dialogue entre un père et son fils.
40. Mârkandeya instruit le Brâhmane Kraoustaki les divisions du tems.
41—44. De la création.
45. Descendans d'Adharma (le crime).

46 et 47. De la création du premier Menou, appelé Swayambhouva.

48. Géographie de Djamboudouipa.

49. -- 51. De la géographie.

52. Du pays de Bhârata (l'Inde proprement dite).

53 -- 56. De la géographie.

57 -- 59. Histoire de Sourotchi.

60 et 61. Sourotchi épouse trois femmes.

66 et 63. Il est père du second Menou, appelé Souârotchisa, du nom de son père.

64. Règne du Menou Souârotchisa.

65. Indice des différentes dispositions des hommes.

66 — 69. Histoire de Outtama, fils de Outtâna Pâda. Naissance du 3.e Menou, appelé Aouttâma, du nom de son père.

70. Règne du Menou Aouttâma.

71. Règne du 4.e Menou, appelé Tâmasa.

72. Règne du 5.e Menou, nommé Raïvata.

73. Règne du 6.e Menou, nommé Tchâkyousa.

74 — 76. Règne du 7e. Menou ou de celui qui gouverne maintenant le monde, et qui est nommé Vaïvasouata.

77. Le règne futur du 8.e Menou, nommé Sourya Sâvarni.

78. La grandeur de la déesse Dourgâ, cet épisode est aussi publié séparément et se trouve à la Bibliothèque Impériale, n.°. XLVIII ci-après, sous le titre de Tchandikâ, une des épithètes de la déesse Dourgâ. Il contient tout ce qui est ici indiqué, sous les chap. 78 à 90, inclusivement

Le 1.er chap. traite de la victoire que la déesse remporta sur les géans Madhou et Kaïtabha, qui faisoient la guerre à Brahmâ.

79 — 81. La grandeur de la déesse : sa victoire sur le géant Mahisa, qui avoit vaincu les Dêva.

82. La grandeur de la déesse : sa descente sur la terre le géant Soumbha lui fait des propositions de mariage.

83. Mort de Dhoumra Lotchona et de son armée, envoyée par le géant, pour l'ammener de force.

84. Mort de Tchanda et de Mounda, avec leurs armées,

85. Soumbha vient lui-même ; mort de son général, Raktavidja.

86. Mort du Nisoumbha, frère du géant.

87. Combat et mort de Soumbha.

88 — 70. Grandeur de la déesse, ses victoires célébrées dans des hymnes, par les Dêva.

91. Les règnes futurs des 9.e, 10.e, 11.e et 12.e Menou, nommés Dak'hya, Sâvarni, Brahmâ-Sâvarni, Dharma-Sâvarni et Roudra-Sâvarni.

92 et 93. L'histoire du Mouni Routchi.

94. Règne futur de son fils, le 13.e Menou, appelé Routchéya du nom de son père.

95 et 96. Naissance et règne futur du 14.e ou du dernier Menou, appelé Agni Sâvarni.

97. La création.

98. Hymne au soleil.

99 et 100. Sa descente sur la terre ; sa naissance sous le nom de Mârtanda ; son mariage et sa postérité. Il a pour successeur son fils aîné, le 7.e Menou, appelé Vaïvasouata, d'un des noms de son père. C'est le Menou actuel.

101 — 103. La toute-puissance du soleil. Règne de Vaïvasouata.

104. Aventures et le règne de son fils Soudyoumna.

105. Aventures de Prichadhra fils du Menou.

106. Aventures de Karoucha et de Dista, fils du Menou.

107. L'Histoire de Vatsapri, petit fils de Dista.
108 et 109. Règne de Khalitra fils de Vatsapri.
110. Règne de Khyoupa, fils de Khalitra.
111. Règne de Khalinetra, fils de Khyoupa.
112. Règne de Karandhara, fils de Khalinetra.
113 — 116. Aventures d'Avikhyit, fils de Karandhara.
117 — 120. Règne de Maroutta, petit fils de Karandhara.
121. Règne de son fils Navisyanta.
122 — 124. Règne de Dama, fils de Navisyanta.

(Hamillon).

XVIII. (87). *Matsiâ Pourâna*, histoire du premier avâtara (Incarnation) de Vichnou en poisson. On y trouve l'histoire du déluge.

Ce Pourâna est le premier des dix-huit poèmes qui portent ce titre, et le plus important; voici la traduction de la table des chapitres.

Souta parle. « Premier vers. Maintenant je vous ai communiqué ce qui a été dit par celui dont l'univers » est une des formes; le Pourâna intitulé le *Poisson*, » qui mène à la vertu, à la félicité et au bonheur » éternel.

2. » Il commence par la conversation entre Menou et » Vichnou *Pisciforme*, suivie de l'histoire de l'œuf » monde et de la création par Brahmâ.

3. » Les dieux et les démons sont appelés à l'existence : » alors se trouve la naissance des vents, suivie » du récit des cérémonies qu'on pratique à la fête » du dieu de l'amour et à celle de l'installation des » dieux tutélaires dans leurs fonctions.

4. » Un Menou est nommé pour gouverner le monde » pendant l'intervalle de temps qui s'appelle *Me-*

» *naouantara.* Naissance du Menou, fils du soleil;
» les amours de la planète Mercure.

5. » Histoire de la race du soleil; récit des céré-
» monies funéraires; lieu consacré aux dieux
» mânes; naissance de la lune.

6. » Histoire de la race de la lune; aventures du Roi
» Yayâti; vertus de Kartaviria; histoire de la
» race de Vristi.

7. » Imprécations de Brigou et de Vichnou contre les
» démons; histoire des descendans de Pourou
» et de la race du feu.

8. » Enumération des Pourâna; récit des rites des
» sacrifices; cerémonies appelées *la constellation*
» *des hommes*, et sommeil de Martounda.

9. » Fête célébrée le 8 de la lune en l'honneur de
» Krichna; conjonction de la lune et de l'étoile
» Rohini; rites de Saràga, fête des arbres.

10. » Le développement des plaisirs, la naissance de
» Agastya, les fêtes de la déesse Ouma.

11. » Les fêtes de cette déesse et de Siva, celles de la
» déesse de la science; les cérémonies pratiquées
» pendant les éclipses, et pour empêcher les avor-
» temens.

12. » Les rites révélés par Kesava à Bhîma, les céré-
» monies enjointes aux courtisanes; la fête de Go-
» vinda et les rites des Sôudra, adressés à Angâra.

13. » Les cérémonies pratiquées le septième jour de
» quelques mois; et celle appelée *Visoca*; la dona-
» tion d'une quantité de blé ayant la forme de la
» montagne Mérou, et les rites dits *Sânti*, ainsi
» que la donation d'un taureau d'or, le jour con-
» sacré à Siva.

14. » Les fêtes de Siva renouvellées tous les mois; la

» fête de Brahmâ, les autres fêtes des mois, celles
» de Vichnou dans les *Avâtara*.

15. » La cérémonie du sixième jour de la lune, et celles
» qui sont pratiquées durant l'ablution dans le
» Gange; la sainteté de Prayâga, suivie d'une des-
» cription du monde.

16. » Résidence du fils de Ilâ, description des *Douipa*
» (îles habitées; voyez ci-dessus pag. 41 et 42) et
» des mondes, marche des orbes célestes et préé-
» minence de l'étoile polaire.

17. » Des demeures des dieux, ou les constellations de
» la destruction de Tripoura; de l'institution des
» cérémonies pour les mânes, de la succession des
» Ménouantara.

18. » De la naissance de Vadjrânga et de celle de Taraka;
» de la victoire de ce démon sur les Dèva, et leur
» fuite auprès de Brahma.

19. » De la naissance de Pârvatî et des mœurs de Siva,
» de la combustion du dieu de l'amour (Kâma), et
des lamentations de la nymphe Réti (son épouse).

20. » La retraite de la déesse Pârvatî dans les forêts,
» les prières pour la résurrection de Kâmâ, la con-
» versation avec le Richî, et les nôces de Siva et
» de Pârvatî.

21. » De la naissance de Koumâra et de sa victoire, de
» la mort de Taraka, de l'Avâtara de Nârsingha
» (incarnation en homme-lion).

22. » De la création nommée création du *Lotus*, de la mort
» du démon Andhaca, de la sainteté de Vârânesi,
» (Bénarès) et de celle de la rivière Narmadâ.

23. » Des races des hommes saints et des sacrifices of-
» ferts aux mânes, de la donation faite à un brâh-
» mane d'une vache pleine et d'un taureau noir.

24. » Aventures de Savriti, des devoirs d'un Sou-

» verain, de la saison pour commencer la guerre,
» des interprétations des songes.

25. » De l'avâtara sous la forme d'un nain et de celui
» sous la forme d'un sanglier, des dieux qui boi-
» vent l'ambroisie, de l'apparition de Calahrit en-
» gloutie par Siva.

26. » De la guerre des dieux avec les démons, de l'art
» de l'architecture, de la sculpture et des formes
» célestes, et des cérémonies de leur installation.

27. » De la salle consacrée à la réception des statues des
» dieux, de l'autel des sacrifices, des Rois qui exis-
» teront dans les siècles futurs, de l'avantage des
» donations prescrites.

28. « Récapitulation des trente *Kalpa* qui composent
» un mois de Brahmâ, Table des matières. Voilà
» ce qui forme le Matsyâ Pourâna pur, saint, et
» qui donne au lecteur la renommée et l'immor-
» talité ».

XIX. (248). *Nâredeya Pourâna*, histoire de l'Anachorète Nâreda.

Selon ce Pourâna, Sourga, gouverneur du soleil, avoit choisi dans Sank'ha Douipa, un pays beau et bien peuplé, pour y faire ses dévotions; mais à peine eut-il commencé, que tout devint la proie des flammes. Les Dèvata furent aux abois; Vichnou descendit avec Brahmâ, pour connoître la cause de ce fléau. Sourga leur rendit ses hommages, et se plaignit de ce que ses dévotions avoient été interrompues. « C'est moi, dit Vichnou, qui » réparerai ce désastre, quand je reparoîtrai dans ce pays » sous la forme de Krichna, pour détruire les démons » Sank'hia Soura; la terre se refroidira et sera couverte » de plantes et d'animaux; la race des Pâli s'y éta-» blira, etc. » *Asiatick research.*, tom. III, pag. 152.

(Langlès).

XX. *Mahâbhârata*, (le grand Bhârata). Ce Poëme contient l'histoire des guerres que se firent les enfans de Pandou et ceux de Kourou. Il a été composé par Vyâsa, suivant la tradition : Aboûl-fazel en a donné un extrait dans l'Ayïn Akbéry, et M. Wilkins en a traduit le Bhagavat Guitâ, l'Amrita Matana et Sakountala.

Le *Mahâbhârata* est distribué en dix-huit livres, sans compter la partie appelée *Raghou-Vansa* : la totalité en est attribuée à Krichna Douaipâyana Vyâsa; de nombreuses notes ont été ajoutées par Nîlakanta. Cet ouvrage, vraiment étonnant, contient, quand il est complet, plus de cent mille vers métriques. L'auteur a pris pour sujet principal l'histoire de la race de Bhârata, ancien roi de l'Inde, laquelle lui doit le nom de Bhârata-Varcha. Il traite encore plus particulièrement l'histoire des deux branches collatérales de cette race, distinguées par les noms de *Kourava* et des *Pourava*, à cause de deux de leurs ancêtres, nommés l'un Kourou, et l'autre Pourou. Il décrit les guerres sanglantes qui eurent lieu pour la souveraineté de Bhârata-Varcha, le seul nom général sous lequel les aborigènes connoissent l'étendue de leur pays nommé Hind et Hindoûstân par les Arabes et les Persans, et Inde par les Européens. Mais outre le sujet principal, on trouve dans le même ouvrage une grande variété d'autres objets traités épisodiquement, ou pour servir d'introduction. La partie intitulée *Raghou-Vansa* renferme une histoire particulière de la race de Krichna. Le Mahâbhârata est si répandu dans l'Orient, qu'il en existe des traductions dans la plupart des idiômes asiatiques : il y en a un abrégé en Persan. Plusieurs copies de cet abrégé se trouvent dans nos bibliothèques publiques d'Europe (il en existe une très-belle à la bibliothèque

Impériale). Le *Guitá* qui a paru, traduit en Anglais par M. WILKINS, fait partie de ce poëme; mais comme il renferme des points de doctrine regardés comme trop sublimes pour le vulgaire, on le supprime dans beaucoup de copies du texte, comme il est arrivé dans le premier des deux exemplaires que la veuve de sir *William Jones* a présenté à la Société Royale; il doit se trouver dans le VI.e livre, intitulé : *Bhichma Parva*. Cet exemplaire est écrit avec le caractère que l'on nomme, par prééminence, *Dêvanágary;* l'autre, sans notes, est écrit dans le caractère particulier à la province du Bengale, et que les Brâhmanes de cette province emploient pour la transcription de tous leurs livres samskrits. J'ai fait graver ces deux caractères, le Dêvanâgari et le Bengali pour l'Imprimerie Impériale; je dois remarquer que la plupart des alphabets de l'Inde, quoique différens beaucoup du samskrit pour la forme de leurs lettres, s'accordent avec lui pour le nombre, la valeur et l'ordre de ces lettres; de manière qu'ils peuvent exprimer les mots samskrits aussi exactement que les caractères dêvanâgari, qui appartiennent spécialement à cette langue antique et sacrée.

Notre exemplaire du Mahâbhârata est divisé en 18 volumes de la manière suivante :

Ier. *Parva*, ou livre, intitulé *Adi*. Il y en a deux copies, l'une dans deux boëtes, l'autre complette dans une boëte.

2e. ——— *Sabha*, dans une boëte.

3e. ——— *Aranyaka*, dans deux boëtes.

4e. ——— *Virâta*, dans une boëte.

5e. ——— *Oudjoga*,

6e. ——— *Bhisma*,

7e. ——— *Drona*,

8e. ——— *Karna*,

9e. Parva, *Salya*,
10e. ——— *Sauptika*,
11e. ——— *Stri*.
} Il y a 3 vol. dans une boëte, il se trouve des copies de chacun de ces livres dans d'autres boëtes.

12e. ——— *Santi*. Ce volume est divisé en trois parties, savoir : 1° Radje Dharma ; 2°. Apad Dharma ; 3°. Makh a Dharma, ou D ana Dharma, Radje Dharma et Makhya Dharma.

13e. ——— *Anousasana*. Ce volume paroît manquer.

14e. ——— *Aswamedhika*,
15e. ——— *Asramavâsa*,
16e. ——— *Mausala*,
17e. ——— *Mahâ Prâthanika*,
18e. ——— *Swarga*.
} Ces 5 Parva, ou livres, sont dans une seule boëte.

Supplément, intitulé : *Héri Vansa*, (Hist. de Héri)

XX, XXI. (105, 106). *Râmâyana*, histoire de Râmâ Tchandra, 7e. avâtara, par Valmiki, en 3 vol.

XXII. (42). Autre exemplaire du *Râmâyana*.

XXIII. (41). *Adhiâtmâ Râmâyana*, histoire de Râmâ Tchandra, extraite du Brahmânda Pourâna. Voy. les manuscrits en dêvanâgari, n°. III.

Nota. Pour les ouvrages qui suivent, on n'a adopté aucune classification.

XXV. (261). *Raghou Vansa*, histoire des descendans de Raghou. *Voyez* le Catalogue des ouvrages en dêvanâgari, ne. XL.

XXVI. (141.) *Tatwa Tchintamani*, traité de métaphysique, composé par Gan heswara.

XXVII. (4). Commentaire sur le Tatwa Tchintamani.

XXVIII. (145). *Tatwa Tchintamani*, première partie de l'ouvrage de Gangheswara.

XXIX. (143). Commentaire sur le Tatwa Tchintamani.

XXX. (157). Commentaire sur un livre du du Tchintamani, qui traite des objets visibles, par Ragounâtha, copié par Râma Saramana.

XXXI. (155). Commentaire sur le Tatwa Tchintamani, par Djayadêsa Bhattâtchâria.

XXXII, XXXIII. (37, 154). *Tatwa Tchintamani Tippani*, commentaires sur le Tatwa Tchintamani, par Matchourânâtha, 2 vol.

XXXIV. (134) Commentaire sur les deux premiers livres du Tatwa Tchintamani, par Pak'hi Adhara Misra.

XXXV. (159). *Anoumâna Tippani*, commentaire sur le livre du Tatwa Tchintamani, qui traite de la faculté de la mémoire.

XXXVI. (41). *Pratikhya Tippani*, commentaire sur le chapitre qui traite des objets visibles, par Gadadhéra.

XXXVII. (158). Recherches métaphysiques, par le même Gadadhéra. Sans titre.

XXXVIII. (17). Autre traité de métaphysique, par Gadadhéra. Il contient des recherches sur les événemens, les accidens et le pouvoir moral, copié par Râma Sarmana.

XXXIX. (49). Traité de métaphysique en six chapitres, sans nom d'auteur.

XL, XLI, XLII. (171, 173). *Lilâvati*, abrégé de dialectique en 3 vol., composé par Viakanta

Bhattâtchâria, copié par Râmanâtha en 1649 de l'ère Sakâbda (1727 de J. C.)

XLIII. (166). Dernière partie du *Lilâvati*, qui traite des substances, copié par Lekhmi Kânti, en 1650 de l'ère Sakâbda (1728 de J. C.)

XLIV. (170). Commentaire sur le *Lilâvati*.

XLV. XLVI. Deux horoscopes pour la naissance d'un Banian et celle d'un fils de Parasou Râma Dêva.

XLVII. (287). Voy. nº. XXXII des Mss. en dêvanâgari.

XLVIII. (281). *Tchandika*, aventures de Dourgâ; extrait du Mârkandeya Pourâna; avec un autre extrait du Brahmânda Pourâna; copié en 1623 du Sakâbda, par Krichna Dêva (1701 de J. C.)

XLIX. (167). *Gouna Kirana Bali*, (collier des rayons de qualités), système philosophique sur la manière dont les objets externes opèrent sur nos sens, par Oudayana Atchâria, que M. Jones nomme le sublime Oudayana.

Le mot *nyâya* est dérivé de la racine Samskrite *nî*, acquérir ou saisir, et d'après cette signification tous les ouvrages relatifs à la conception au raisonnement ou au jugement, sont appelés *Nyâya*. Les plus remarquables parmi ces ouvrages sont celui de Gaoutama en cinq chapitres, celui de *Kanada* en dix, tous deux enseignent le sens des textes sacrés des Vêda, la différence du juste et de l'injuste, du bien et du mal, et les principes du savoir, rangés sous vingt-trois titres. (Langlès).

L. (121). *Kousou Mandjali*, (le bouquet de fleurs), traité sur la philosophie Nyâya, par le même Oudayana.

LI, LII, LIII. (164, 168, 169). *Gouna Kirana Bali Tika*, commentaire sur l'ouvrage précédent, par Vardhamana, en 3 vol.

LIV. (20). Traité de métaphysique, sans titre ni nom d'auteur.

LV. Voyez les Mss. en dêvanâgari, n°. XLI.

LV, LVI. (217). *Kâtantra Vitri Tika*, commentaire sur la grammaire intitulée Kâtantra Vriti (n°. XXVIII, dêvanâgari).

LVII. (223). Second exemplaire du même commentaire, copié en 1441 du Sakâbda (1519 de J. C.)

LVIII. (218). *Kâtantra Vriti Tika*, commentaire de Trilotchandasa, sur l'ouvrage de Dourgâ Singha.

LIX. (220). Commentaire de Dourgâ Singha, sur le Kâtantra Vriti.

LX. (54). Autre exemplaire du même ouvrage.

LXI. (221). *Idem.*

LXII. (56). *Idem.*

LXIII. (50). *Sankhipta Sâra*, grammaire samskrite, composée par Râdjâh Djoumoura Nandi.

LXIV. (225). *Sankhipta Sâra tika*, commentaire sur le Sankhipta Sâra, par Gopi Tchandra, en 4 vol., copié en 1615 du Sakâbda (1693 de J. C.).

LXV. (230). Cette boëte contient trois ouvrages sur la grammaire :

1°. Le *Sankhipta Sâra tika*, commentaire sur

l'ouvrage de Râdjâh Djoumoura Nandi, par Gopi Tchandra.

2°. Un commentaire sur la grammaire de Pânini.

Pânini, le père de la grammaire Samskrite vivoit à une époque si reculée qu'on le place parmi ces anciens sages dont la fabuleuse histoire occupe une place remarquable dans les *Pourâna* ou cosmogonies Indiennes. On lui attribue les *Soûtra* ou aphorismes succints de grammaire, son système repose sur une profonde recherche des inflexions régulières et anomaliques de la langue samskrite, il a combiné ces analogies d'une manière fort ingénieuse, et a renfermé de nombreuses étymologies dans un très-petit espace. A la vérité ses préceptes s'élèvent au nombre de 3996, mais ils sont exprimés avec le dernier laconisme, qui est le résultat de méthodes fort ingénieuses destinées à aider la mémoire de l'étudiant. L'ensemble de cet ouvrage prouve qu'il appartient à un seul auteur, qui s'est aidé d'auteurs antérieurs, aujourd'hui perdus, etc. Colebrooke, *on the Sanscrit*, etc. (Anglès).

3°. Un abrégé de règles grammaticales, par Vasourâdjâh.

LXVI. Voy. n°. XLII dêvanâgari.

LXVII *Srâdha Vibeka.* Voy. n°. XLII dêvanâgari.

LXVIII. (47). *Vrisa Outsarga-Tatwa*, cérémonies qui se pratiquent quand on donne la liberté à un taureau sacré, par Raghounanda, Bhattâtchârya.

Nota. M. Colebrooke (*Digest. of hindu law., préface* p. xx.) l'appelle Bandyaghatiya; il dit que les ouvrages de ce Jurisconsulte jouissent d'une haute réputation dans l'école Gauriya, et on le cite souvent sous le titre de Smârta Bhattâtchârya. (Anglès.)

LXIX. (200). *Samaya Pradipa*, (les signes ou la lumière des tems), traité d'astrologie judiciaire, par le même Raghounandana Bhattâtchârya.

LXX (49). Traité sur certaines cérémonies, et un extrait du Bhavisia Pourâna, touchant la nature de la fête, nommée Djalasancranti, par le même auteur.

LXXI. (14). *Srâddha Pramâna Tatwa*, traité des obsèques, par le même auteur, copié en 1682 du Sakâbda (1760 de J. C.)

LXXII (26). Traités de certains rites religieux, par le même.

LXXIII. (97). *Smriti Tatwa*, abrégé de lois, rédigé par le même Raghounandana Bhattâtchâria; c'est probablement l'ouvrage traduit en persan, par ordre de M. Hastings, et du persan en anglois.

Smriti est le nom qu'on donne au Corps de Droit, qui est composé de dix-huit livres, divisés chacun en trois titres principaux, les Devoirs de la Religion, l'Administration de la Justice, et la Punition ou l'Expiation des Crimes. Le Smriti à été donné pour l'instruction du genre humain, par Menou et autres saints personnages.

L'ouvrage de Raghounandana forme vingt-sept livres au moins, et traite de toutes les branches de la jurisprudence indienne. Cette compilation qui, au jugement de M. Jones, est presque comparable pour le mérite intrinsèque et pour la méthode, au Code de Justinien, a été rédigée, il y a quelques siècles, par le Brâhmane que nous venons de nommer, et qui étoit de la province de Bengale. Ce n'est point l'original immédiat du Code

des Gentoux, traduit successivement en persan et en anglais, par ordre de M. Hastings, et ensuite en français; mais il a servi de base à ce Code intitulé en samskrit : *Vivâ Dârnava Sêtou*, lequel consiste, comme le Digeste romain, en textes authentiques, munis du nom de leurs auteurs respectifs, et suivis, quand il est nécessaire, d'une courte explication. La traduction persanne de ce Code par M. Halhed, étant très-infidèle et très-incomplète, il en résulte que l'ouvrage anglais intitulé : *Code of gentoo laws*, et la traduction française, ne méritent nulle confiance, et ne peuvent faire autorité. C'est le jugement que prononce M. Jones dans une lettre insérée dans la préface du *Digest of hindu Law*, traduit du samskrit par M. Colebrooke. (Anglès).

LXXIV. *Graha Yoga Prayoga Tatwa*, traités de certaines cérémonies religieuses, par le même.

LXXV. (45). *Oudbâha Tatwa*, traité d'éducation, par le même.

LXXVI. (23). *Prayoga Tatwa*, traité de certains rites religieux, par le même.

LXXVII. (6). *Malindou Tatwa*, traité des cérémonies prescrites pour les mois intercalaires.

LXXVIII. (196). *Djiantis Tatwa*, traité du calendrier, par le même, copié en 1606 du Sakâbda (1684 de J. C.)

LXXIX. (43). *Souddhi Tatwa*, traité des moyens de conserver la pureté, par le même.

LXXX. (171). Cette boëte renferme deux ouvrages; savoir :

1°. *Môhadmoudgara*, (épée pour tuer la folie, ou le maillet de l'ignorance); par « le saint, dévot et heureux Sankar Atchâria ».

Nota. Je crois pouvoir donner ici un fragment de cet ouvrage, traduit par M. Jones, et inséré tom. VI, p. 428 — 430 du recueil de ses ouvrages.

1. Homme ignorant, réprime en toi le desir des richesses; conçois pour elles de la haine dans ton corps, dans ton entendement et dans ton esprit. Que les richesses que tu posséderas soient acquises par tes bonnes actions; que ton ame y trouve son contentement!

2. L'enfant s'adonne si long-temps à ses jeux; le jeune homme poursuit si long-temps sa bien-aimée; le vieillard couve si long-temps des pensées mélancoliques, que personne ne médite sur l'Etre-Suprême.

3. Qui est ta femme? et qui est ton fils? Combien ce monde est grand et merveilleux! A qui appartiens-tu? et d'où viens-tu? Médite là-dessus, mon frère, et encore là-dessus.

4. Ne t'énorgueillis pas des richesses, des serviteurs et de la jeunesse, puisque le temps détruit tout cela en un clin-d'œil. Réprime ton attachement pour toutes ces illusions, qui ne sont que *Maya*. Fixe ton cœur sur le pied de Brahmâ, et tu le connoîtras bientôt.

5. De même qu'une goûte d'eau s'agite sur la feuille du Lotus; telle, et moins solide encore, est la vie humaine. La société des hommes vertueux ne dure ici bas qu'un moment: c'est le char destiné à te porter sur la terre et sur l'océan.

6. Demeurer dans l'habitation des Dieux, au pied d'un arbre; avoir la terre pour lit, et une peau pour vêtement; renoncer à tous les liens de famille ou de connoissances; qui ne trouveroit du plaisir dans cette pieuse aversion du monde?

7. Ne place pas tes affections sur un ennemi ou un ami; sur un fils ou un parent; en guerre ou en paix que ton humeur soit égale pour tous. Si tu desires cette égalité d'ame, tu seras bientôt semblable à Vichnou

8. Le jour et la nuit, le soir et le matin, l'hiver et le printemps, passent et reviennent. Le temps se joue, l'âge fuit, le desir et le vent durent sans contrainte.

9. Quand le corps est chancelant; la tête grise et la bouche privée de dents; lorsque le bâton poli tremble dans la main (de celui) qu'il soutient, le vase de l'avidité demeure encore rempli.

10. Sitôt né, sitôt mort! Couché si long-temps dans le sein de ta mère! De si grands crimes se commettent dans le monde! Comment peux-tu donc, ô homme! vivre ici bas avec plaisir?

11. Il y a huit montagnes originaires et sept mers. — Brahmâ, Indra, le Soleil et Kudra. — Ceux-là sont permanens, non pas toi, moi, ce peuple ou cet autre. Quel pourroit donc être le sujet de notre douleur?

12. Vichnou réside en toi, en moi, dans nous tous. En vain tu es irrité contre moi et tu ne souffres pas que je t'approche. Ceci est parfaitement vrai: tous doivent être regardés comme égaux. Ne t'enorgueillis donc pas d'un palais magnifique.

Telle est l'instruction des maîtres, exposée en douze mesures. Que peut-on faire de plus en faveur de ceux que cet ouvrage remplit de dévotion?

Ainsi finit le livre appelé *Môhadmoudgara*, ou l'Ignorant instruit (proprement le Maillet de l'Ignorant), composé par le saint, dévot et heureux Sankar Atchârya.

(Langlès.)

2°. Un poëme sur les saisons, composé par Kâlidâsa.

Ce poëme a été imprimé dernièrement à Calcutta, en caractères bengali.

LXXXI. (22) Traité de grammaire, sans titre ni nom d'auteur.

LXXXII. (253). Cette boëte contient deux ouvrages.

1°. *Kavi Rahassia*, (le secret du poëte), poëme composé par Helâyoudha.

Helâyoudha, l'ingénieux conseiller de Lakchmana Sêna (monarque illustre qui donna son nom à une ère, dont il s'est écoulé, (en 1796) six cent quatre-vingt douze ans), est auteur du *Nyâyá Servasoua*, du *Brâhmana Servasoua*, du *Pandita servasoua*, et de plusieurs autres traités sur l'administration de la justice, et sur les devoirs des différentes classes et professions. Il étoit fils de Dhanandjaya, lexicographe célèbre; et ses frères Pasoupati et Isâna sont auteurs de deux rituels, le premier relatif aux obsèques, etc.; le second pour les actes journaliers de dévotion. Voy. *Digest of hindu law, etc., transled from the original sanskrit by Colebrooke, préface, pag. xxi.* Ce Hâlayoudha seroit-il le même que ce savant Anglois cite sous le nom de Helâyndha, comme auteur d'un bon vocabulaire samskrit. Je serois très-disposé à croire à l'identité des deux personnages, et j'attribue à une erreur typographique la substitution de l'*n* à l'*u* (prononcez *ou*) dans le Traité de M. Colebrooke *on the sanscrit and praerit languages*, tom. VII, pag. 217 des *Asiat. Research.*, où on lit *Helayndha*, au lieu de *Helayudha* (prononcez *Helâyoudha*). (Langlès).

2°. *Retnabali*, (le collier de perles), drame composé, partie en samskrit et partie en prakrit, par Hersadêva. Jones's *Oriental manuscrits*, n°. 53.

LXXXIII. Voy. n°. XLXIII des manuscrits en caractères dêvanâgari.

LXXXIV. (232). *Tchandasâng Manandjari*, analyse du rhytme, par Kâlidâsa.

LXXXV. (65). *Ourvasi Vikrama*, (l'héroïsme

d'Ourvâsi,) poëme samskrit, par Kâlidâsa, en samskrit et en prakrit. C'est une suite de poëme sur les enfans du soleil, en forme de dialogues, ce qui fait une espèce de drame en cinq actes.

LXXXVI. (270). *Sakountala*, ou la bague enchantée, drame composé en samskrit et en prakrit, en 6 actes, par Kâlidâsa, et traduit par M. Jones. Cette copie a été faite en 1676 de l'ère Sakâbda (1754 de J. C.) Voy. Jones's *Oriental manuscrits*, n°. 48.

« La bague de Sakountala, dont le quatrième acte et » surtout quatre stances de cet acte, jettent le plus bril- » lant éclat, prouve l'étonnante surabondance du génie » Kalidâsa. » Tel est le proverbe qui a cours parmi les Pandits, relativement à la pièce de Sakountala, une des productions les plus curieuses de la littérature hindoue. Douchmanta, le héros de la pièce, est suivant la chronologie des Brâhmanes, un des enfans de la lune, et florissoit vingt-cinq générations après le déluge. Ce drame est fondé sur la mythologie indienne, qui a encore aujourd'hui de nombreux partisans, et que l'on ne pourroit point exposer d'une manière satisfaisante dans un gros vol. in-f°. Il suffit donc de remarquer ici que les divinités introduites dans ce drame, sont purement allégoriques. Nous n'entrerons pas dans de plus grands détails, parce que cette pièce a été traduite en anglais, en allemand et en français. (Langlès).

LXXXVII. *Koumára Sambhava*, voyez sur ce poëme épique, le Catalogue des manuscrits en caractères dévanâgari ci-dessus, n°. XLIII.

LXXXVIII; LXXXIX (116, 44).
Vastou Djoga Tatwa. } Deux traités de su-
Praya Tchitta Tatwa. } jets religieux, par

Naghounandana Bhattâtchâria, auteur du Smriti Tatwa, etc.

XC. (260). *Kirat Ardjounia*, poëme composé par Djanarâdjâh. Voyez ci-dessus le n°. XVII des manuscrits en dêvanâgari.

XCI. (40). Cette boëte renferme trois opuscules.

1°. *Naya Bhasia*, ouvrage de Kalhad, sur la philosophie Nyâyâ.

2°. *Goana Bhasia*, sur les qualités, ouvrage anonyme.

3°. Commentaires sur quelques textes des Vêda.

XCII. (234) *Kâvia Tchandrika*, (la lune de poésie), ouvrage anonyme.

Parmi les *Kâvia* (écrits poétiques), sont les traités de la science, nommée *sâhet*: en outre, toutes les histoires des Dyoùtâ et des Râdjâh, sont contenues dans les quatre premiers Kâvia; tous les ouvrages sur le sâhet doivent être regardés comme de simples livres d'amusement. (Langlès.)

XCIII. (222). Grammaire samskrite, par un auteur inconnu, copiée en 1424 du Sakâbda (1052 de J. C.)

XCIV. Extrait du *Brahmânda Pourâna*, contenant un dialogue entre Sanatkoumara et Poulastia, sur le culte de Vichnou.

Nota. Le Brahmânda Pourâna, est suivant quelques auteurs, le 18e. des Pourâna; il contient 12,000 stances.

(Langlès.)

XCV. Cette boëte renferme 4 ouvrages samskrits.

1°. Un Rituel pour les dévotions du matin et du soir.

2°. *Bhârata Savitri*, ou l'excellence du Mahâbhârata.

3°. *Sâlagrâma Mâhatmia*, (vertus de la pierre Sâlagrâma), extrait du *Vêda Tatwa Sâra.*

Les pierres *Sâlagrâma* sont noires et probablement calcaires; on les trouve dans quelques endroits de la rivière de *Gândaki*, sur les confins du Nèpâl. La plupart ont une forme ronde, avec un ou plusieurs trous, creusés par les vers, mais que les Hindoux regardent comme l'ouvrage de Vichnou métamorphosé en vers. Ils croyent même que la pierre renferme autant de fois Vichnou, sous différens caractères, qu'ils peuvent compter de trous et de courbes spirales dans ces trous. Par exemple : Sâlagrâma perforé dans un seul endroit, mais dont le trou offre quatre courbes spirales et portant des empreintes qui ont quelque ressemblance avec le pied d'une vache, et une longue guirlande de fleurs, contient selon eux Lakchmî Nârâyêna. On trouve de semblables pierres dans le Nermedà, auprès d'Onkâr Mândâttà; on les regarde comme des types de Siva, et on les appelle *Bân-Ling*. Colebrooke, *on the religious ceremonies of the Hindus, etc.* Tom. VII, pag. 240 des *Asiatick. researches.*

(Langlès.)

4°. Extrait du *Varâha Sanghita.*

XCVI. (148). *Amara Kôcha*, dictionnaire samskrit d'*Amara Singha.* Voy. n°. XXXVIII et XXXIX dêvanâgari.

XCVII. (148). *Kaoumodî*, commentaire sur l'*Amara Kôcha*, par Nayan Ananda Dêva.

Ce commentaire a été revu et commenté il y a un ou deux siècles par un nommé Bhâttodji Dikchita, qui s'est

conformé aux *Pániniâya Soûtra*, ou principes grammaticaux de Pânini, enfin le *Siddhânta Kaoumodi* (c'est le titre de l'ouvrage dont il s'agit), a été aussi commenté par un grand nombre de grammairiens, dont on peut voir l'énumération dans le mémoire M. Colebrooke *on the sanscrit and praerit languages*, tome VII, p. 210 211 des *Asiatick Researches*. (Langlès.)

XCVIII. (148). Rituel des cérémonies à observer pour la naissance, les mariages, etc., par Bhavadêva, copié en 1600 du Sakâbda (1678 de J. C.)

XCIX. (276). *Prabôdha Tchandra Oudaya*, (lever de la lune de la science), drame en 6 actes, par Krichna Misra, copié en 1640 du Sakâbda (1718 de J. C.).

C'est le même ouvrage indiqué sous le titre de *Prabôdha Chandrôdasa*, et attribué à Kesava Misra n°. 59 du *Catalogue of Oriental mss.* de sir William Jones. (Langlès.)

C. (28). Traité de grammaire anonyme et acéphale.

CI. (237). *Kâvia Alankâra*, (beautés de la poésie), traité de rhétorique, par Vâmana.

Le même personnage, je crois, que cite M. Colebrooke comme auteur d'un excellent commentaire sur le Mahâbhâchya, immense traité grammatical. Cet écrivain, suivant ses propres expressions, « a recueilli l'essence d'une » science dispersée dans les plus anciens commentaires; » dans le *Bhâchya*, dans les Dictionnaires des verbes et » des noms et dans d'autres ouvrages ». Le commentaire dont nous parlons est intitulé *Kâsiká Vritti* (Commentaire composé à Bénarés), et ne doit pas être confondu

avec le traité de rhétorique que nous possédons à la bibliothèque impériale. Le témoignage avantageux que M. Colebrooke rend de Vâmana est d'un heureux augure en faveur de sa rhétorique. (Langlès.)

CII. (247). *Viswa Prakâsa*, (le monde éclairé), dictionnaire de la langue samskrite, par Mahêswara. Voy. Jones's *Oriental manuscrits*, no. 44, et ma notice de l'Amâra Kôcha ci-dessus, p. 23—26.

CIII, CIII[2] (191, 191[2]). *Sank'hia Sâra*, traité de la philosophie Sank'hia, par Râma Krichna Bhattâtchâria, copié en 1648 du Sâkâbda (1726 de J. C.), en 2 vol.

Le Sank'hya est double, la partie avec Isouara, la partie sans Isouara, la première intitulée *Patandjala*, n'a qu'un chapitre divisé en quatre sections, il sert à dissiper les doutes par le moyen de la contemplation, la seconde nommée Kapila, est en six chapitres qui traitent de la production de toutes choses par l'union de Prakriti et de Pouroucha, ou le premier mâle. Il contient aussi en huit parties des principes de dévotion, des pensées sur la puissance invisible, etc. (Langlès.)

CIV. (240). *Sahitia Darpana*, (miroir des vers), art poétique des Hindoux, composé par Viswanâtha, copié en 949 du Sakâbda (1027 de J. C.)

CV. (250). *Kani Kalpa Drouma*, l'arbre du desir du poète, contenant les racines de la langue samskrite, arrangées alphabétiquement par Bopa Dêva.

CVI. (198) *Souddhi Dipaka*, traité d'astronomie, par Srinivâsa, copié en 1641 du Sakâbda (1719 de J. C.)

CVII. (267). *Râghava Pandavi*, poëme, sans nom d'auteur.

CVIII. (64). *Raghava Pandavia*, commentaire sur le Râghava Pandavi, par Viswanâtha Dêva.

CIX. (265). *Venisanhâra*, drame écrit, partie en samskrit, et partie en prakrit. Voy. Jones's *Oriental manuscrits*, nº. 46, où cet ouvrage est intitulé *Venisanthara*.

CX, CXI. (251, 252.) *Kâdambari*, poëme, composé par Bhattou Bâna, en 2 vol.

CXII. (268). *Mourari*, drame en 7 actes, copié en 1454 du Sakâbda. (1522 de J. C.)

CXIII. (277). Cette boëte contient deux ouvrages; savoir :

1º *Satkritia Mouktâvali*, ouvrage sur l'astrologie, par Raghounâtha.

2º. *Guîtà Govinda*, hymnes à Gôvinda, par Djaya Dêva.

C'est une espèce d'épithalame fort beau et rempli d'images poétiques sur les amours et le mariage un peu clandestin de Mâdhêva et son amante Râdhâ qui folâtroit sur les bords de l'Yamouna (le Djemnah), et s'enfonçoit précipitamment dans des bosquets mystérieux. Nous remarquerons, d'après M. Jones, que Gôvinda, Mâdhêva et Krichna sont le même personnage, Râdhâ, est l'attraction réciproque de la bonté divine et de l'ame humaine, personnifiée. Djaya Dêva florissoit, dit-on, avant Kâlidâsa, et naquit, comme il le dit lui-même, à Kendouli, que l'on croit être maintenant Kalinga, mais comme il y a une ville de Kendouli dans le Berdouan, les habitans réclament Djaya Dêva pour être leur compatriote, et célèbrent tous les ans une fête en l'honneur

du plus fameux poète lyrique de l'Inde. Ils passent la nuit entière à représenter ses pièces et à réciter ses beaux vers. Le Guîtâ Govinda a été traduit en Anglais par M. Jones, et inséré dans les Recherches asiatiques, Tom. III, pag. 8. et suiv. (Langlès.)

CXIV. C'est le n°. XLIV du Catalogue des livres samskrits en caractères dèvanâgari, ci-dessus, pag. 28.

CXV. (18). *Mèghadouta*, (le nuage messager ; c'est le même poëme que celui qui se trouve sous le n°. XLIV, écrit en caractères dèvanâgari ; celui-ci est en caractères bengali.

CXVI. (70). Traité sur la religion indienne, mais qui n'a point de titre, composé par Mathourânâtha.

CXVII (269). *Moudra Rakyasa*, drame dont le héros est Tchandra Goupta, ou Sandrocottus, mentionné par Megasthènes, Arrien, etc.

CXVIII, CXIX, CXX. (272, 273, 274). Cette boëte contient trois ouvrages ; savoir :

1°. *Amara Sataka*, (les cent préceptes).

2°. *Hàsiarnava*, (la mer de la raillerie), drame burlesque en samskrit et en prakrit, composé par Djayadiswara Bhattâtchâria.

C'est une Satyre sanglante contre les rois et leurs courtisans, et sur tout contre les prêtres que l'auteur taxe de libertinage et d'hypocrisie. Jones *Oriental manuscrits*, n.° 50. (Langlès.)

3°. *Mâlati* et *Mâdhèva*, drame en 10 actes. Jones's *Oriental manuscrits*, no. 49.

CXXI, CXXII. (262, 263). *Naïsadha*, poëme épique, en 2 vol., contenant les aventures de

de Râdjâh Nala. Jones's *Catalogue of manuscrits*, n°. 12.

CXXIII. (118). *Tithi Nirnaya*, les jours de la lune expliqués sous le double point de vue astrologique et religieux, par Gopal.

CXXIV. (117). *Vibâda Nirnaya*; (procès accommodé) ouvrage de jurisprudence, copié en 1692 du Sakâbda (1770 de J. C.)

CXXV. (38). Cette boëte contient deux ouvrages; savoir :

1°. *Tchanda Vilasa*, (les charmes de la poésie), par Sri Kânta.

2°. *Vidagdha Mourkha Mandala*, (le temple de l'ignorance détruit), par Dharmadâs.

CXXVI. (227). *Dasabali Karika*, courte dissertation sur différens points de grammaire et de prosodie.

CXXVII. (264). *Mahâ Nâtaka*, (la grande comédie), drame en samskrit et en prakrit, composé par Madhousoudana Misra. Voy. Jones's *Oriental manuscrits*, n°. 47.

Les *Nâtaka* sont des drames indiens que l'on représentoit autrefois devant les Râdjâh, dans des assemblées publiques. L'art dramatique, parmi les Indiens, remonte à une époque très-reculée, on en attribue l'invention à un sage inspiré nommé *Bherét*, également auteur d'un système musical qui porte son nom; mais, sans nous engager dans une question inextricable relativement à l'origine du théâtre indien, il me suffira d'observer qu'il tire son plus grand éclat du fameux Kâlidâsa, auteur de Sakountalâ. Voyez n.° LXXXVI. (LANGLÈS).

CXXVIII. (96). *Kriya Yoga Sâra*, épisode tiré du Pâdma Pourâna, contenant un dialogue entre les philosophes Vyâsa et Djaïmini.

CXXIX. (241). *Kâvia Prakâsa*, art poétique, composé par Krichna Dêva.

CXXX. (243). Autre exemplaire du même ouvrage.

CXXXI. (119). *Vibâda Tchintamani*, traité de jurisprudence, copié en 1454 du Sakâbda (1532 de J. C.)

Vâtchespati Misra est désigné quelquefois par son seul nom de famille *Misra*. On cite encore du même législateur un ouvrage intitulé *Vyabahâra*, et d'autres qui jouissent d'une grande autorité parmi les jurisconsultes de Mithilâ. Il n'y a pas plus de dix ou douze générations que cet écrivain florissoit à Semaout, dans le district de Tirhout. (Langlès).

CXXXII. (135). *Tantra Sâra*, traité des rites religieux, par Krichna Ananda Bhattâtchâria, copié en 1654, du Sakâbda (1731 de J. C.) Voy. Jones's *Orient. manuscrits*, n.° 25.

CXXXIII. (6). *Dourgâ Stava*, cérémonies que l'on pratique pendant la fête nommée Desahâra, extrait du Mârkandeya Pourâna.

CXXXIV. (55). *Meïmânsa Soutra*, (principes de la philosophie Méïmânsa).

Cette philosophie a pour but d'établir la nécessité absolue des principes contenus dans les livres sacrés des Indiens, et de fournir des maximes pour leur interprétation, ainsi que des règles de raisonnement, d'après lesquelles on peut établir un système théologique. (*Colebrooke on the vedas. Asiat. Resear.* Tome VIII, p. 462, 463. (Langlès).

CXXXV. (181). *Meïmânsa Kalpaka*, exposition du système philosophique Méïmânsa, par Govinda Bhatttâchâria.

CXXXVI. (145). Cette boête renferme trois traités de la philosophie Méïmânsa.

CXXXVII. (61) *Meïmânsaka San Kalpa*, exposition et explication des principes de la même philosophie par Râma Krichna Battâtchâria.

CXXXVIII. (107). *Soundara Khanda*, épisode tiré du Râmâyana.

CXXXIX. (115). *Manorama*, ouvrage composé par Râmanâtha Sarma.

CXL. (153). De la manière de lire les enchantemens contenus dans les Vêda, par Vichnou Bhattâtchâria.

CXLI. (278). Cette boête renferme deux ouvrages, savoir :

1.° Une seconde copie du *Prabôdha Tchandra Oudaya*, déjà mentionné ci-dessus, n.° XCIX.

2.° L'*Hitôpadèsa*, fables de Pilpay, traduites par MM. Wilkins et Sir Will. Jones. Cette copie a été faite en 1618 du Sakâbda, (1699 de J. C.) Jones's *Catalog. of Orient. manuscrits*, n.° 22.

Le titre de cet ouvrage signifie *instruction utile* ou *amicale :* c'est un recueil de fables dont MM. Jones et Wilkins ont fait chacun une traduction anglaise, et qu'ils ont présenté comme le prototype des fables attribuées à Pilpay, Loqmân et Æsope, opinion que j'ai moi-même partagée dans mon discours sur la religion, la littérature, etc. des Hindoux, placé au commencement de mes *Contes Indiens*. Mais j'avoue que les attaques portées par M. Bentley à la haute antiquité

des Hindoux, m'inspirent quelque défiance de moi-même; je ne rétracterai pourtant pas une opinion qui m'est commune avec des savans de la plus vaste érudition; je ne me permettrai pas non plus de la soutenir contre un autre savant qui par ses rares connoissances astronomiques et érudites, et par ses recherches curieuses et exactes doit faire un grand poids dans la balance. Je ne discuterai donc pas plus longtemps l'époque à laquelle on peut fixer la composition de *l'Hitópadésa*; j'ai fait des recherches assez étendues sur le sort qu'a éprouvé cet ouvrage dans l'univers savant : on trouvera le résultat de ces recherches et la première partie de l'ouvrage même traduite en français dans mes *Contes Indiens*, publiés en 1790. (Langlès).

CXLII. *Mougdabôdha.* Grammaire samskrite particulière à la province du Bengale, par Bôpadêva.

« Le Mougdabôdha est, suivant M. Colebrooke, une » grammaire populaire qui jouit d'une grande réputation » dans le Bengale; » elle est accompagnée d'un commentaire (qu'on trouve indiqué sous le n.° ci-après). L'auteur a adopté le même plan que celui du *Kaumadi*, mais il ne s'est point borné à traduire les règles tracées par Pânini et à se conformer à ses termes techniques. Il a lui-même inventé des termes nouveaux et imaginé de nouvelles abbréviations. Le même auteur a composé un catalogue métrique des verbes rangés par ordre alphabétique. Ce catalogue intitulé *Kavikalpadrouma*, est destiné à remplacer le Dhâtoupâta; mais pour en revenir au principal ouvrage de notre auteur, que nous possédons à la bibliothèque impériale, il paroît que son plus grand inconvénient résulte de l'innovation qu'il a voulu y introduire, de manière que les commentaires et

les scholies destinés à éclaircir les poèmes et les ouvrages scientifiques, doivent être souvent inintelligibles pour ceux qui n'ont étudié que sa grammaire; et les écrits de ses partisans doivent être également inintelligibles dans tout ce qui concerne la grammaire, pour ceux qui ont étudié le Pâniniya. Enfin ils sont entièrement privés de toute communication grammaticale avec les savans des autres provinces de l'Inde. Telle est du moins l'opinion des Pandets du Bengale. Aussi ne peuvent-ils comprendre la plus grande partie des dictionnaires étymologiques et des commentaires sur les vocabulaires écrits en vers. Voy. Colebrooke *on the Sanscrit and pracrit languages*, tome VII, page 213 des *Asiatick Researches*. (LANGLÈS).

CXLIII. (216). Cette boête contient deux ouvrages, savoir :

1.° *Mougdabôdhatikâ*, Commentaire sur la grammaire précédente, par Râmânana Atchâria, copié en 1694 du Sakâbda (1772 de J. C.)

Nota. Il existe un autre commentaire qui porte le même titre que celui-ci, et qui a été composé par Dourgâ Dâsa en quatre volumes. (Voy. Jones's *Orient. Mss.*, n.° 38. (LANGLÈS).

2.° *Santcha mâla*, (le collier de deuil), les cérémonies des funérailles des parens de différens degrés, Par Gopal Siddhânta.

CXLIV. (236). *Kâvia Darsa*, (le miroir des vers), Art poétique, composé en samskrit par Dandhi.

CXLV. (226). *Sabda Bhéda Prakâsa*, (la différence des mots expliquée), Traité de grammaire.

CXLVI. (237). *Sisoupâla Badha,* (la mort de *Sisoupâla*), poëme samskrit, copié en 1452 du Sakâbda (1530 de J. C.).

CXLVII. Traité de métaphysique par Siromani Bhattâtchâria.

CXLVIII, CXLIX. (129, 150) *Anoumâna Didhiti*, dissertation sur la mémoire, par le même, en deux volumes.

CL. *Retnâkara*, (la mine de diamants), par Tchandêswara.

C'est sans doute le même ouvrage que M. Colebrooke, (*Digest. of Hindu law*, preface, page XIX) intitulé *Vivâda Retnâkara*, et cite comme un Digeste très-estimé des jurisconsultes de Mithilâ ou Tirabhoucti; mais il observe que Tchandêswara, qui étoit ministre de Herasinghadêva, ne fit que diriger et inspecter la rédaction de ces ouvrages : on lui en attribue encore plusieurs autres.

CLI. (231). Grammaire du dialecte Prakrit, commenté d'après le *Sankhipta Sâra*, par Kramadêswara.

CLII. (190). *Sank'hia Sâstra*, doctrine de la philosophie Sank'hia, par Kapilâ, fondateur de cette secte.

La même boëte renferme le

Sank'hia Tatwa Kaumadi, fleurs de remarques sur la philosophie Sank'hia, par Vâtchespati Misra.

CLIII. (199). *Krama Dipika*, (la suite des étoiles), Traité d'astronomie, par Kêsava Atchâria, copié en 1542 du Sakâbda, (1620 de J. C.).

CLIV. (112). *Bhakti Sâstra*, Traité des devoirs religieux.

CLV. (234) *Sanghita Dâmodara*, , Traité de versification.

CLVI. Traité de grammaire, par Bhavanant Baghisa.

CLVII. (78). *Dravia Viakhia*, (qualités de la matière), tiré du Siddhanta Mouktavali.

CLVIII. (172). *Nyâyâ Vartikatikâ*, commentaire sur la doctrine de la philosophie Nyâyâ, par Vâtchespati Misra.

CLIX. (48). Cette boête renferme six ouvrages, savoir :

Trois Traités de la philosophie Vêdânta, par Sankara Atchâria.

Védânta est le titre de la théologie et de l'écriture Indienne qui est contenue dans les paragraphes intitulés *Oupanichâd*, dont quelques-uns sont des portions des *Brahmâna* (ou préceptes divins); d'autres sont détachés, et quelques-uns font partie du *Sanhita*, c'est ainsi qu'on nomme la collection des hymnes, prières et invocations qu'on trouve dans l'un des quatre Vêda. Colebrooke, *on the Vedas* Tom. VIII. p. 378, 379 et 463 des *Asiatick Researches*. La philosophie Vêdânta a pour but d'éclaircir le système de théologie mystique désignée par la prétendue révélation, et de démontrer la manière de s'appliquer à la recherche idéale d'une perfection impossible et d'un commerce mystique avec la divinité. Les partisans de ce système philosophique prétendent que, excepté la divinité, rien n'existe, l'univers n'étant qu'un apparente réalité; comme un homme voit en rêvant des objets imaginaires et éprouve mille jouissances ou peines

idéales, il en est de même de ce que l'on voit, il y a seulement une lumière brillante qui prend mille apparences, et reçoit autant de noms. Le système Vèdânta fut d'abord enseigné par Vyâsa, un des neuf personnages que les Hindoux regardent comme doués de l'immortalité, le même à qui ils attribuent la rédaction des Vêda et du Râmâyana. (LANGLÈS.)

Deux autres ouvrages sur le même sujet, par Sadânandana, intitulés *Vèdanta Sâra.*

Un autre par Douadjindra.

CLX (187). *Vèdânta Sâra*, le même ouvrage que celui qui est mentionné dans l'article précédent. C'est un traité des principes de la philosophie de la secte Vêdanta, composé par Sadânandana, et copié en l'an 1644, du Sakâbda. (1722 de J. C.).

CLXI (186). *Vèdanta Darsana*, explication du système de la philosophie Vêdanta.

CLXII. (121). *Djaghia Bandeya*, de la manière de faire le sacrifice nommé *Djaghia*; extrait du Dharma Sâstra.

CLXIII. (87). *Samâni Lakhiani Tipani*, commentaire sur un ouvrage intitulé *Samâni Lakhiani*, (distinctions générales), par Djagadisa.

CLXIV. (280). *Gangâ Vakiabâli*, (collier des éloges de la déesse du Ganges). C'est un recueil d'hymnes en l'honneur de cette déesse, par Visouasa Dêvi, copié en 1444 de l'ère Sakâbda (1522 de J. C.).

CLXV. (163). *Bidhivâda*, définitions légales, par Mathourânâtha.

CLXVI. (124). Rituel des cérémonies qui s'observent pour le culte de Vichnou.

CLXVII. (123). *Djalâsaya Outsarga*, (de la consécration des étangs,) copié en l'an 1652 de l'ère Sakâbda (1730 de J. C.).

CLXVIII. (197). *Djoti Pradipa*, Traité d'astronomie.

CLXIX. (121). *Mânava Dharma Sâstra*, institutes de Menou.

« Cet ouvrage, dit M. Jones, renferme beaucoup de choses curieuses et intéressantes pour les juristes théoriciens et les antiquaires. Il présente aussi une grande quantité de beautés qu'il n'est pas nécessaire d'indiquer et des taches qu'on ne peut ni dissimuler, ni pallier; c'est un système de despotisme et de théocratie, tempérés par la loi, mais qui concourrent à se prêter un appui mutuel tout en se réprimant réciproquement. On y trouve des idées étranges en métaphysique, et en philosophie naturelle, des superstitions extravagantes, une théologie obscurément emblématique, des formalités minutieuses, des cérémonies généralement absurdes; la partialité et le caprice réglent les punitions; elles sont horriblement cruelles pour certains crimes, trop légères pour d'autres; la morale, quoique assez sévère en général, est d'un relâchement inexcusable, surtout pour deux ou trois cas; par exemple relativement aux sermens et aux parjures : malgré ces défauts on voit très-bien qu'un esprit de dévotion sublime, de bienveillance envers le genre humain et d'affection pour toutes les créatures sensibles, règne dans tout le cours de l'ouvrage. Le style a une majesté austère qui ressemble à la langue des législateurs et qui commande le respect. Il y a une véritable noblesse dans les sénti-

mens d'indépendance à l'égard de tous les êtres, excepté Dieu, et dans les conseils sévères adressés aux Souverains eux-mêmes. Les nombreux éloges de la prière *Gayatry*, (mère des Vêda), prouvent que l'auteur adoroit, non pas le soleil matériel et visible, mais cette lumière divine et incomparablement plus grande, suivant le style de l'écriture indienne, qui éclaire tout, réjouit tout, de qui tout procède, où tout doit retourner, qui peut seule illuminer, non seulement nos organes visuels, mais encore nos ames et notre entendement. En un mot, quelque idée que l'on puisse se former de Menou et de ses lois, dans un pays où règne une saine et véritable philosophie, il faut se souvenir que ces lois sont révérées comme la parole de Dieu, par des nations qui, sous le point de vue politique et commercial, méritent toute l'attention des peuples industrieux de l'Europe, et qui supportent fort patiemment le joug de ceux-ci, pourvu qu'on les laisse jouir du bénéfice de ces mêmes lois, que leur éducation leur fait regarder comme sacrées, et qui sont les seules qu'ils puissent comprendre. Menou, disent-ils, tient le premier rang parmi les législateurs, parce qu'il a exprimé dans son Code tout le sens des Vêda. Les Codes opposés à celui de Menou ne jouissent d'aucune considération; Menou enseigne les moyens d'acquérir des richesses légitimes, indique le chemin de la vertu et celui de la félicité suprême. Enfin Vyâsa, fils de Parasara, le rédacteur des Vêda, a décidé que les Vêda avec leurs Anga, ou les six ouvrages qui en sont tirés, le Système de Médecine révélé, les Pourâna, (histoire sainte) et le Code de Menou, sont quatre ouvrages investis d'une autorité souveraine, et qu'il ne faut jamais attaquer avec des raisonnemens purement humains.

» Les Brâhmanes croyent généralement que Brahmâ enseigna à Menou ses lois, au moyen de cent mille vers que Menou expliqua au monde primitif, dans les propres

termes de l'ouvrage que nous possédons, (le Dharma Sâstra), et que M. Jones a traduit en anglois, Menou s'y nomme à la troisième personne à la manière des anciens Sages. Mais on assure dans une courte préface placée à la tête du Traité de Jurisprudence de Nâ.êda, que Menou ayant écrit les lois de Brahmâ en cent mille Sloka, ou Distiques, arrangés sous vingt-quatre titres ou mille chapitres, remit l'ouvrage à Nârêda, le sage parmi les dieux. Celui ci l'abrégea en douze mille vers, pour l'usage du genre humain, et le donna à un fils de Bhrigou, nommé Soumati, qui, pour la plus grande commodité des hommes, réduisit ces douze mille vers à quatre mille que les mortels se contentent de lire; tandis que la troupe des musiciens célestes et les divinités des cieux inférieurs s'occupent à lire le Code primitif, lequel commence par le cinquième vers un peu altéré de l'ouvrage qui existe maintenant sur la terre; mais il ne reste rien de l'Abrégé de Nârêda, si ce n'est un précis élégant du neuvième titre original sur l'administration de la justice. Or, comme ces Institutes ne sont composés que de deux mille six cent quatre-vingt-cinq vers, ils ne peuvent être la totalité de l'ouvrage donné à Soumati et qu'on distingue probablement par la dénomination de *Vriddha* (ancien) *Mânava*, mais qui ne se trouve pas entier. Cependant on en cite dans le Digeste plusieurs passages conservés par la tradition.

» Les *Mouni*, ou anciens philosophes ont composé une quantité de gloses ou commentaires sur Menou. Leurs commentaires, avec l'ouvrage dont il sagit, forment le *Dharma Sâstra* en sens collectif, ou corps de droit. M. Jones en cite plusieurs autres d'une haute antiquité, car il n'hésite pas à regarder les institutions même de Menou comme très-anciennes, antérieures à celles de Solon et même de Lycurgue, et d'après différens raisonnemens qu'il seroit trop long de rapporter, il place l'Yadjour Vêda,

c'est-à-dire le plus ancien des quatre Vêda, vers 1580 ans avant J.-C., et le Code de Menou, 1280 ans avant la même ère. Je dois rappeler encore ici que cette prétention a une très-haute antiquité de la part des Indiens, a été vigoureusement attaquée par un savant astronome M. Bentley, dans le tome VIII des Recherches asiatiques. — M. Jones se prévaut de cette haute antiquité et de la ressemblance des mots Menou et Minos, pour conjecturer que ces deux personnages pourroient bien n'en faire qu'un. Il n'est pas éloigné de penser que quelques-unes des lois des législateurs indiens, ont pu être transportées dans la Crête, d'où Lycurgue dans la suite en aura fait un extrait et un choix adoptés au peuple qu'il vouloit réformer et gouverner. Je n'insisterai pas sur la conjecture de M. Jones, mais on ne peut contester au moins l'étonnante ressemblance qui existe entre les noms Menou, Minos et Mnevis. Menou et Mnevis ont chacun un taureau pour compagnon ou attribut. M. Bryant affirme, d'après le témoignage de Lycophron et de son Scholiaste, que Mnevis et Apis étoient des représentations du même personnage. Ce personnage, ajoute-t-il, étoit celui qu'on appeloit Minos dans l'île de Crête, et que l'on représentoit sous l'emblème du Minotaure. Diodore, qui le restreint à l'Egypte, en parle sous le nom du taureau Mnevis, comme du premier législateur qui parut sur la terre après le règne des dieux et des héros. Le même savant croit reconnoître, dans ce législateur, le Menès que les Egyptiens révéroient comme leur premier roi et leur principal bienfaiteur, qui offrit le premier des sacrifices aux dieux, et opéra un grand changement dans leur régime diététique. Au reste, la conformité de ces différens personnages n'est pas moins frappante que la ressemblance de leur nom; et je crois avec M. Jones que Menou, Minos et Menes, et même Mnevis, ont la même

origine que *Mens* et *Mind* (entendement), mots dont la racine se trouve en samskrit, c'est *men*, qui signifie comprendre; or, de l'avis de tous les Pandets, Menou signifie intelligence, surtout dans la doctrine du Vêda, que l'auteur du Dharma Sâstra paroît avoir étudié avec beaucoup d'attention. (Langlès).

CLXX. (258). *Bhatti*, poëme héroïque populaire, composé par Bhartri Héri Pandita, copié en 1594 de l'ère Sakâbda, (1672 de J. C.). Voy. Jones's *manuscrits*, n.° 13.

Ce poëme est je crois le même dont parle M. Colebrooke sans en donner le titre, et qui contient trois ou quatre *Sataka* ou centaine de strophes, ce sont des réflexions morales du poëte sur l'infidélité de sa femme. Ce même poète a mis en vers faciles à retenir, les règles perfectionnées de la grammaire. Ses aphorismes métriques intitulés *Kârikâ* ont une autorité égale aux préceptes de Pânini et aux corrections de Katyâyâna; ce saint législateur inspiré dont l'histoire est toute mythologique, entreprit de corriger les erreurs de Pânini, de suppléer ses omissions, d'éclaircir ses obscurités. Ses notes sont intitulées *Vârtéka*. Si la tradition populaire touchant Bhartri Héri méritent quelque confiance, nous pouvons croire qu'il florissoit dans le premier siècle avant l'ère vulgaire, car on suppose qu'il est le même que le frère de Vikramâditya qui règnoit à Oudjéni, à une époque fixée par l'ère *sambat*, 56 ans accomplis avant J. C. Colebrooke *on the sanscrita and pracrita languages.* Tom. VII. p. 204 des *Asiatick Researches.* (Langlès.)

CLXXI. (171). *Nâtaka Tchandrikâ*, (le guide dramatique), ou règles pour les compositions dramatiques.

Les Nâtaka font parties des *Kâvia.*

CLXXII. (18). Cette boête contient trois ouvrages, savoir :

1.° *Méghadouta*, Poëme de Kalidâsa, déjà indiqué sous les n.os XLIV (dêv.) CXV (beng.)

2.° *Sânti Sataka*, poëme didactique de Sihlâd. Voy. Jones's *Orient. Mss.*, n.° 20.

3.° *Anandana Héri Stotra*, (louanges du jovial Héri), par Sankara Atchâria ; copié en 1639 de l'ère Sakâbda (1707 de J. C.)

CLXXIII. (146). Traité des facultés de l'esprit, par Bhavananda.

CLXXIV. (113). *Rasamrita Sindhou*, (Océan de l'ambrosie du plaisir), ouvrage didactique en prose et en vers.

CLXXV. (114). *Prayastchitta Vibeka*, (doctrine de la transmigration), par Soulapâni, copié en 1645 de l'ère Sakâbda (1723 de J. C.)

CLXXVI. (165). *Prakasika*, (le commentateur), composé par Baghirâtha.

CLXXVII. (155). Poëme qui ne porte ni titre ni nom d'auteur.

CLXXVIII. *Kâvi Kalpa Latâ*, (l'arbrisseau du devoir des poëtes), par Râghava Tchaïtanga.

CLXXIX. (283). Grammaire samskrite et latine abrégée, suivie de l'Amara Singha, traduit en latin en grande partie, et d'un Dictionnaire des verbes samskrits, avec leur signification également en latin.

Quelqu'imparfait que soit cet ouvrage rédigé dans l'Inde par quelque modeste missionnaire, avec le secours d'un pandet, on peut cependant le regarder comme le livre élémentaire le plus précieux peut-être qui existe

jusqu'à ce jour en Europe, pour faciliter l'étude du Samskrit; et il est bien supérieur à tout ce que le Père Paulin de Saint-Barthelemy a donné sur cette langue savante, sans en excepter son Vyakarana, où il règne surtout une telle confusion dans les verbes, qu'il est très-difficile de s'y reconnoître.

Supplément des manuscrits en dèvanâgari.

XLV. (13, Anquetil). Fragmens des *Sanhitâ* des Vedâ, avec les prières qu'on récite avant et après la lecture de ces livres.

Les *Sanhitâ* sont le titre que l'on donne à la collection des Hymnes, prières et invocations qui dépendent de l'un des quatre *Vêda*, suivant la tradition conservée dans les Pourâna. On compte 16 *Sanhitâ* dans le *Rig-vêda*, 86 dans l'*Yadjouch Vêda*, et même 101 si l'on y comprend ceux qui ont été insérés d'après une seconde révélation de ce Vêda, et 1000 au moins dans le *Sama Vêda*; en outre 9 dans l'*Atharvana Vêda*. On sait que ce quatrième Vêda est de nouvelle date et de beaucoup postérieure aux trois autres. (Langlès).

XLVI. (283). *Kâma Sâstra*, (la science de l'amour), poëme érotique, sans nom d'auteur.

XLVII. (16, Anquetil). *Viâkana*, Dictionnaire samskrit.

Ce Dictionnaire a été publié en caractères malabars, avec une traduction latine et des notes par le P. Paulin de St.-Barthélemy, à Rome, en 1804. (Langlès)

XLVII. (17, Anquetil). *Nammala*, Dictionnaire samskrit, à l'usage des Choura.

M. Colebrooke écrit Nâmamâlâ, et ne le cite que d'après un grammairien, nommé Medinikar. J'ai tout lieu de croire que cet ouvrage est extraordinairement rare dans l'Inde. (Langlès).

HISTOIRE DES ARTS.

Essai sur le classement chronologique des Sculpteurs Grecs les plus célèbres, ou *Fragment d'un Discours sur la Sculpture ancienne*; par M. T. B. Émeric-David (*).

Nous nous proposons de rappeler dans ce Mémoire quels furent les grands maîtres qui portèrent la sculpture à la plus haute perfection, et surent l'y maintenir. Nous ferons en sorte de fixer les différentes époques où vécurent ces habiles artistes (1), et de rappeler les principes qu'ils se transmirent

(*) Ce fragment fait partie du Discours sur la Sculpture ancienne, qui doit être placé à la tête du second volume du Musée français, ouvrage splendide, publié par MM. Robillard-Péronville et Laurent, et dont les livraisons continuent à paroître régulièrement tous les mois. A. L. M.

(1) Afin que les courtes notices que je vais offrir au lecteur, sur les sculpteurs grecs les plus connus, présentassent un tableau fidèle des progrès et de la décadence de la sculpture ancienne, j'ai dû entreprendre de classer ces artistes selon l'ordre des temps. Winckelmann ne paroît pas avoir donné à ce classement chronologique une grande attention, et il y a mis peu d'exactitude. La plupart des autres savans qui s'en sont occupés, n'ont eu en vue que de fixer quelques époques remarquables. Les recherches auxquelles je me suis livré, m'ont conduit à placer différens maîtres à des époques, soit plus anciennes, soit plus rapprochées de nous, qu'on n'avoit fait jusqu'à présent. Je me féliciterai si mon travail, en faisant remarquer la lacune qui existe dans cette partie essentielle de l'Histoire des Arts, engage quelque antiquaire à la remplir et à relever les erreurs où je puis être tombé.

comme de main en main (2). Comment prononcer les noms de Phidias, de Myron, de Scopas, de Lysippe, de Praxitèle, sans demander s'il existe encore quelqu'un des chefs-d'œuvres de ces hommes célèbres, ou s'il est parvenu du moins jusqu'à nous quelques belles copies de leurs ouvrages ? Nous rapporterons ce que les antiquaires ont écrit à ce sujet de plus probable. Persuadés que les anciens nous ont transmis dans des fables ingénieuses un grand nombre de faits relatifs à l'histoire et à la théorie des sciences et des arts, nous voudrions remonter d'abord à Prométhée, à Vulcain, de qui les fables, évidemment mêlées d'allégories, nous paroissent renfermer les principes les plus importans de l'art statuaire; mais nous nous bornerons quant à présent à ce qui est purement historique.

Dibutade de Sicyone et Dédale l'Athénien commencent la longue série des artistes connus, qui se transmirent les règles de l'art, ces règles précieuses qui sembloient avoir été enseignées par les dieux.

Personne n'ignore l'histoire de la fille de Dibutade. On sait que le père de cette fille ingénieuse appliquant de l'argile dans le profil qu'elle avoit tracé, modela un médaillon. Telle fut chez les Grecs, suivant une ancienne tradition, l'origine de la *plastique*, ou de l'art de modeler (3). Pline

(2) Pausan., lib. vj. cap. 3.

(3) Athénagoras suppose que Dibutade étoit plus ancien

donne ce récit comme un fait certain (5). Si on le regardoit comme une fable, cette fable seroit encore plus instructive que la réalité. La plastique, invention d'une amante, n'ayant dû chercher dans son premier essai que la représentation fidelle d'un objet aimé, une semblable fiction signifieroit évidemment que le premier mérite de l'art de modeler, et par conséquent de l'art statuaire, consiste dans une imitation vive et parlante de la nature.

Les prodiges mêlés à l'histoire de Dédale ont porté quelques écrivains modernes à regarder cet artiste comme un personnage fabuleux. Les anciens ne paroissent pas avoir douté de son existence. Dédale étoit fils d'Eupalamus, petit-fils de Métion, et arrière petit-fils d'Erechthée, Roi d'Athènes (6). Il naquit, suivant les calculs d'un savant chronologiste, vers l'an 1400 avant notre ère (7). Une ancienne épigramme grecque lui donne le titre de Héros (8). Il étoit regardé

que Dédale (Legat. pro Christ. pag. 60, ed. 1706). Je me conforme à cette tradition, par la raison que si le médaillon de Dibutade eût été fait après les ouvrages de Dédale, il n'auroit plus rien offert de remarquable.

(5) Plin., lib xxxv, cap. 12. — Le médaillon que l'on regardoit comme l'ouvrage de Dibutade, fut conservé à Corinthe jusqu'à la prise de cette ville par Mummius.

(6) Platon, Diodore de Sicile et Plutarque le disent fils de Métion, et petit-fils d'Erechthée. Je suis l'opinion d'Apollodore, de Servius, de Lactance, etc., adoptée par M. Larcher. Histoire d'Hérod., Chronol., tom. vij, pag. 342 et 544

(7) M. Larcher, *ibid.*

(8) Antholog. græc., lib. iv, titre vj.

comme le premier qui eût osé séparer les jambes des statues en ronde bosse. Pausanias dit que ces ouvrages, quoique grossiers, avoient quelque chose de divin (9). Homère fait le plus bel éloge d'un bas-relief de sa composition, qui représentoit un chœur de danses, en disant que Vulcain l'avoit imité sur le bouclier d'Achille (10). Suivant Diodore de Sicile, ce fut l'admiration qu'inspirèrent ses ouvrages, qui lui fit attribuer des aventures fabuleuses (11). On dit de lui, comme de Prométhée, que Minerve avoit daigné l'instruire (12). Ses statues respiroient, elles marchoient; il falloit les enchaîner; sans cette précaution, elles quittoient leur base et prenoient la fuite (13). Il éleva par reconnoissance une statue à Hercule qui avoit honoré d'une sépulture son fils Icare : cette statue, dit Apollodore, ressembloit parfaitement au héros; Hercule l'ayant aperçue durant la nuit, lui lança une pierre, la prenant pour un être vivant (14). Ces fables, ou plutôt ces exagérations, sont une nouvelle preuve de l'esprit qui dirigeoit les artistes dans les pre-

(9) Pausan., lib. ij, cap. 4.

(10) Iliad., lib. xviij, vers 590 et seq. — Lucian., de salt. cap. 13. — Pausan., lib. ix, cap. 40. — Callistr., in Stat. pid. Praxit. — Philostr., Icon., in Pyr.

(11) Diod. Sicul., lib. iv, cap. 76.

(12) Hygin., fab. xxxix.

(13) Diod. sicul., loc. cit. — Plat. in Men. — Lucian. in Philops., cap. 19. — Hesych., verb. Δαιδάλεια.

(14) Apollod., lib. II, cap. 6, sect. 3, §. 4.

miers temps. Cet esprit ne changea point : les Grecs s'exprimoient encore à peu près dans les mêmes termes en parlant des ouvrages de Scopas, de Lysippe et de Praxitèle ; ils en admiroient la grace, la noblesse, la grandeur ; mais ils sembloient réserver leurs plus grands éloges pour la vérité de l'imitation ; ils croyoient rendre à un statuaire l'hommage le plus accompli, l'élever en quelque sorte au rang des dieux, en disant qu'il avoit réellement animé l'airain ou le marbre.

Plusieurs artistes contemporains de Dédale, moins célèbres que lui, ne furent peut-être pas moins habiles. Les habitans de l'île de Cos consacrèrent, à cette époque reculée, dans le temple de Délos une statue d'Apollon, qui étoit l'ouvrage d'un de leurs concitoyens. Le dieu tenoit son arc dans la main droite ; de l'autre il portoit les trois Graces, représentées, la première avec une lyre, la seconde avec des flûtes, et celle du milieu avec un chalumeau qu'elle approchoit de sa bouche (15).

Smilis d'Égine, de qui la Junon étoit révérée dans le temple d'Argos, vivoit à la même époque (16).

Dedale eut pour élève Endœus d'Athènes (17). On attribuoit à cet artiste trois statues de Mi-

(15) Plutarc., de Music., tom. ij, pag 1136.

(16) Pausan., lib. vij, cap. 4.

(17) Pausan. lib. j, cap. 26. — Athenag. Legat. pro Christ., pag. 61.

nerve. L'une de ces figures existoit encore dans le temple d'Erythres, au temps de Pausanias. Elle étoit en bois et très-grande; elle représentoit Minerve *Poliade* (ou *protectrice de la ville*). La déesse étoit assise sur un trône; elle tenoit une quenouille des deux mains, et portoit sur sa tête un emblème du pôle céleste (18). Endœus avoit placé aux avenues du temple des statues en pierre représentant les Heures et les Graces (19). Une autre étoit conservée dans la citadelle d'Athènes (20). La troisième étoit celle de Minerve *Aléa*; elle étoit toute d'ivoire. Auguste l'enleva de la ville de Tégée et la plaça dans le *Forum* qu'il fit construire à Rome (21).

Vers le temps du siége de Troye vivoient Jcmalius, qu'Homère a voulu sans doute honorer, en disant qu'il avoit fait le fauteuil arrondi, entièrement d'ivoire et d'argent, sur lequel s'asséyoit Pénélope (22); Epéus, dont Platon et Pausanias avoient vu des ouvrages (23); Alexanor, fils de Machaon, à qui les habitans de Titane dédièrent une statue (24), et d'autres artistes que les Héros Grecs, après la destruction de Troye, employèrent à élever des monumens qui devoient perpétuer le souvenir de leur victoire.

(18) Pausan., lib. vij, cap. 5.
(19) *Id.*, *ibid.*
(20) *Id.*, lib. j, cap. 26.
(21) *Id.* lib. viij, cap. 46.
(22) Odyss., lib xix, vers 56, 57.
(23) Plat., Jon. — Pausan., lib. ij, cap. 19.
(24) *Id.*, lib. ij, cap. 2.

On peut croire que Rhoecus, natif de Samos, florissoit vers la première olympiade (25), car Téleclès son fils, et Théodore, que Pausanias et Hérodote disent fils de Téleclès (26), vivoient l'un et l'autre longtemps avant que les Bacchiades fussent chassés de Corinthe (27), et l'expulsion de cette famille se rapporte à la seconde année de la vingt-neuvième olympiade, (ou à l'an 663 avant notre ère). Ce fut dans le même temps, c'est-à-dire vers la première olympiade, qu'un artiste dont les anciens ne nous ont pas transmis le nom, sculpta le coffre qui fut ensuite consacré par les Cypsélides dans le temple de Junon à Olympie (28). Ce coffre précieux étoit de bois de cèdre; il étoit orné sur toutes les faces, de bas-reliefs représentant l'histoire des dieux et des héros Grecs; plusieurs de ces bas-reliefs étoient en or et en ivoire, et appliqués sur le bois; les autres étoient sculptés sur le bois même.

Gitiadas de Lacédémone exécuta dans sa patrie des statues, des bas-reliefs et des trépieds de bronze. Cet artiste n'étoit pas seulement statuaire, il étoit architecte, il étoit poète: il avoit composé des cantiques sur des airs doriens, et entre autres un hymne en l'honneur de Minerve. Il vivoit durant la première guerre de Messénie;

(25) L'an 776 avant J.-C.

(26) Herodot. lib. iij, cap. 41. — Pausan, lib. viij, cap. 14.

(27) Plin. lib. xxxv, cap. 12.

(28) Pausan., lib. v, cap. 17, 18, 19. — Fréret, Acad. des B.-L., tom. vij, pag. 295.

plusieurs de ses ouvrages furent exécutés immédiatement après la prise d'Ithome, qui eut lieu la deuxième année de la quatorzième olympiade (29).

Théodore de Samos, fils de Téléclès, étoit regardé comme l'inventeur d'un art qui a été mis rarement en pratique, celui de faire des ouvrages de sculpture en fer fondu (30). Cet artiste étoit orfèvre, statuaire et graveur en pierres fines. C'étoit lui qui avoit gravé l'émeraude que Polycrate, tyran de Samos jeta dans la mer, et qu'il eut, dit-on, le chagrin de retrouver dans le corps d'un poisson (31). Il doit être placé entre la quinzième et la vingt-deuxième olympiade (32).

Vers la trente-huitième vivoit Malas de Chio (33). Il eut pour fils Micciade, qui fut père d'Anthermus ; celui-ci eut deux fils, Bupalus et Anthermus que Suidas nomme *Athénis*. On compte ainsi dans cette famille quatre générations de sculpteurs illustres (34).

Dipœnus et Scyllis, qui florissoient vers la cinquantième olympiade (l'an 580 avant notre ère), acquirent autant de renommée par le mé-

(29) Pausan., lib. iij, cap. 17, 18, et lib. iv, cap. 14.

(30) Pausan., lib. iij, cap. 12.

(31) Herodot. lib. iij, cap. 41, 42. Pausan., lib. viij, cap. 14.

(32) M. Larcher, Hist. d'Hérodot., tome vij, Chronologie, pag. 601.

(33) M. Heyne, des Époq. de l'Art. Rec. de pièces intéressantes publiées par M. Jansen ; tom. iij, pag. 88.

(34) Plin., lib. xxxvi, cap. 5. — Suid. verb. Ἀπατούριος.

rite de leurs élèves que par leurs propres ouvrages. Ils formèrent Léarque de Rhège, Émilus d'Égine, Théoclès fils d'Hégilus, Dontas, Doryclidas et son frère Médon, tous de Lacédémone, et entre autres, Tectéus et Angélion, qui furent les maîtres de Callon d'Égine (35).

Bathiclès de Magnésie se rendit célèbre par le trône d'Apollon qu'il éleva dans le temple dAmycles. Ce monument sur lequel il plaça une ancienne statue colossale du fils de Latone, étoit soutenu par des figures représentant les Heures et les Graces, et orné de bas-reliefs où l'on voyoit l'histoire des dieux presque entière; il étoit accompagné de différentes statues, toutes faites par Bathyclès (36). Crésus fournit aux Lacédémoniens l'or nécessaire pour le décorer. Il fut élevé vers la cinquante-sixième olympiade (37).

Bupalus et Anthermus, arrière-petits-fils de Malas, vivoient dans la soixantième. Ces deux frères ayant exécuté divers ouvrages à Délos,

(35) Pausan., lib. ij, cap 32; lib. iij, cap. 17; lib. v, cap. 17; lib. vj, cap. 19.

(36) Pausan., lib. iij, cap. 18.

(37) Herodot., lib j, cap. 69. — Pausan, lib. iij, cap. 10. — Diog. Laert. vit. Thales, cap. 1, segm. 28, 29. — Fréret, Acad. des B.-L., tom. vij, pag 596, 598 — Les Lacédémoniens, voulant témoigner à Crésus leur reconnoissance pour les dons qu'ils en avoient reçus, lui firent présent d'un cratère de bronze, qui étoit un objet d'un grand prix. Ce cratère tenoit trois cents amphores; il étoit orné extérieurement, et jusqu'au bord, d'un grand nombre d'animaux en relief Il fut déposé peu de temps après à Samos, dans le temple de Junon. Herodot., lib. j, cap. 70.

osèrent y graver cette inscription : *Les fils d'Anthermus te rendront célèbre, ô Chio, autant et plus que tes vignes.* Ils se permirent de modeler un portrait du poète Hipponax qui étoit d'une extrême laideur, et de l'exposer à la risée du public. Le poète indigné se vengea par des vers satiriques qui portèrent la douleur dans le cœur de ces artistes orgueilleux (38). On voyoit à Rome plusieurs de leurs ouvrages dans les temples élevés par Auguste (39); on y a découvert de nos jours un piédestal portant cette inscription : *Bupalus la faisoit* (40).

Daméas de Crotone mérite une attention particulière. Il y a lieu de croire que la statue de Milon, son compatriote, qu'il exécuta au plus tard vers la soixante-septième olympiade, étoit une de ces statues *iconiques* ou *statues-portraits*, qui devoient offrir dans chacune de leurs parties *une image parfaitement ressemblante du corps des athlètes* (41). Milon avoit remporté six fois, à cette époque, le prix de la lutte (42). L'usage

(38) Horat., Epod., od vj. — Plin., lib. xxxvj, cap. 5. — Anthol. græc., lib. iij, cap. 25, n°. 25.

(39) Plin., lib. xxxvj. cap. 5.

(40) Ce piédestal a été trouvé dans la même fouille que la Vénus accroupie sortant du bain. On en voit une copie au Musée Napoléon, servant de support à cette même statue de Vénus. Mais le style de cette figure ne permet pas de croire qu'elle soit d'un temps aussi reculé M. Visconti, Mus. Pio-Clem, tom. j., tav. 10. — Id, Notice des stat. antiq. du Mus. Nap., n° 54.

(41) Plin., lib. xxxiv, cap. iv.

(42) Diod. Sic., lib. xij, cap. 9. — Corsini, induit en erreur, avoit pensé que Milon commandoit l'armée des Crotoniates

d'élever des statues iconiques aux athlètes couronnés trois fois, que Pline donne comme très-ancien, dut nécessairement précéder les chefs-d'œuvres de Phidias et les règles de proportions perfectionnées par Polyclète et par Pythagore de Rhège ; mais d'un autre côté on ne sauroit le faire remonter au-delà du temps où vivoient les élèves de Dipœnus et de Scyllis. La statue de Milon étoit de bronze ; cet athlète la porta sur ses épaules, pour la placer au lieu qu'elle devoit occuper dans le bois appelé l'*Altis*, consacré à Jupiter, auprès du temple d'Olympie (43).

Aristoclès de Cydon exécuta un groupe dans lequel on voyoit Hercule combattant contre une amazone à laquelle il vouloit enlever un baudrier ; le héros étoit à pied, l'amazone étoit à cheval. Ce groupe fut fait avant que la ville de Zancle eût pris le nom de Messine, c'est-à-dire avant la soixante-onzième olympiade (44).

contre les habitans de Sybaris, dans la quatre-vingt-troisième olympiade. (Dissert. Agonist, pag. 134.) M. Larcher a rétabli le fait. (Hist. d'Hérodote, liv. v, §. 44, not. 88 et 90, tom. iv, pag. 221, 222.) Milon commandoit cette armée vers la troisième année de la soixante-septième olympiade. Objet de l'admiration de ses concitoyens, à cause de ses nombreuses victoires olympiques, il marcheit à la tête des troupes armé d'une massue, et couvert d'une peau de lion. (Diod. Sic., loc. cit.)

(43) Pausan., lib. vj, cap. 14.

(44) Pausanias a placé le changement de nom de la ville de Zancle à la trentième olympiade. M. Larcher a démontré, avec son exactitude et sa clarté ordinaires, qu'il doit être placé dans la soixante-onzième. (Hist. d'Hérodot., liv. vij, §. 164, note 262, tom. v, pag. 382 et suiv.).

Cet exposé rapide suffira pour rappeler combien la sculpture avoit déjà produit de grands ouvrages avant l'invasion des Perses, dans les siècles de Pythagore, de Sapho, de Solon, d'Alcée, d'Archiloque, et même dans les temps héroïques.

A l'époque mémorable marquée par les victoires de Marathon et de Salamine, et par les conquêtes de Cimon, les arts firent des progrès éclatans et rapides. Un grand nombre d'habiles maîtres se succédèrent de très-près dans l'espace de quarante ou cinquante années, et la plupart furent contemporains.

Claucias d'Égine exécuta le char et la statue de bronze que Gélon, tyran de Géla, et ensuite de Syracuse, vainqueur à la course des chars dans la soixante-treizième olympiade, fit placer dans l'Altis comme un monument de sa victoire (45).

Anaxagoras d'Égine fit la statue de Jupiter, que les peuples grecs, vainqueurs à Platée, élevèrent à Olympie après cette journée mémorable (46).

Le plus ancien des trois Polyclètes eut pour élève Canachus (47); celui-ci étoit contemporain

(45) Herodot, lib. vij, cap. 154, 155, 156. — Dionys. Halic., Antiq. Rom., lib. vij, cap. j. — Pausan., lib. vj, cap. 9. — Corsini, Fast. attic., t. iij, p. 153. — M. Larcher, Hist. d'Hérodot, Chronol, tom. vij, pag. 640, 641. — Ce même sculpteur fit la statue de Théagène de Thase, vainqueur au pugilat dans la soixante-quinzième olympiade. (Pausan., lib. vj, cap. 6 et 11).

(46) Pausan., lib. v, cap. 23.

(47) Les auteurs anciens semblent nous désigner trois

d'Égésias, et de Callon d'Égine élève de Tectéus et d'Angélion. Il restoit à Égésias et à Callon quelque chose de la dureté des anciens maîtres ; Canachus n'en fut point exempt ; *il ne s'approcha*

Polyclètes. Le premier étoit natif d'Argos. Il fut le maître de Périclète; Périclète eut pour élève Antiphane; Antiphane fut le maître de Cléon de Sicyone. (Pausan., lib. v, cap. 17). Celui-ci fit deux statues de Jupiter, qui furent placées dans l'Altis en la quatre-vingt-dix-huitième olympiade. (Pausan. lib. v, cap. 21) Cet ancien Polyclète fut aussi le maître de Canachus, qui paroît avoir vécu dans un temps beaucoup plus reculé que ne le croyoit Winckelmann. Pausanias le fait très-bien distinguer en l'appelant constamment *Polyclète d'Argos*. C'est vraisemblablement de celui-là que parloit Varron, quand il disoit que *ses statues étoient carrées et se ressembloient presque toutes*. (Plin., lib. xxxiv, cap. 8, §. 2). Il peut être placé vers la soixante-quinzième olympiade. Le second Polyclète, celui qui jouit d'une aussi grande célébrité que Phidias, étoit de Sicyone. (*Polycletus Sicyonius, Ageladis discipulus*. Plin., ibid.) Il vivoit dans la quatre-vingt-septième olimpiade; il étoit contemporain d'Hipponicus, fils de Callias, qui ne voulut pas lui faire faire la statue de son père, dans la crainte que cet artiste n'en reçût plus d'honneur que lui. (AElian. var. hist., lib. xiv, cap. 16). Callias avoit été archonte à Athènes dans la quatre-vingt-unième olympiade. (Diod. Sic., lib. xj, cap. 84). Ce célèbre Polyclète vivoit vraisemblablement encore dans la quatre-vingt-quatorzième, lorsque Denys l'ancien régnoit déjà à Syracuse ; il paroît avoir fait à cette époque la statue de l'athlète Antipater. (Pausan., lib. ij, cap. 2). Le troisième étoit d'Argos; il fut élève de Naucidès, qui vivoit dans la quatre-vingt-huitième olympiade. (Pausan., lib. vj, cap. 6). Il fit deux trépieds qui furent consacrés, par les Lacédémoniens, dans le temple d'Amycles, après la bataille d'*Ægos-Potamos*. (Pausan. lib. iij, cap. 18). Cette bataille se donna la quatrième année de la quatre-vingt-treizième olympiade. Les statues de

pas assez de la vérité (48). Cicéron et Quintilien, en jugeant ainsi le style de ces artistes, nous ont indiqué suffisamment, quoique d'une manière indirecte, l'époque où ils vivoient (49).

ce second *Polyclète d'Argos*, élève de Naucidès, ne pouvoient pas être carrées comme celle du premier. Junius, Winckelmann, et d'autres écrivains ont confondu ces trois artistes; cela a mis quelque obscurité dans l'histoire des deux époques de l'art auxquelles ils appartiennent.

(48) *Duriora et tuscanicis proxima Calon atque Egesias; jam minus rigida Calamis; molliora enim suprà dictis Myron fecit.* (Quintil., lib. xij, cap. 10). — *Quis non intelligit Canachi signa rigidiora esse quàm ut imitentur veritatem? Calamidis dura illa quidem; sed tamen molliora quàm Canachi.* (Cicer. de clar. orat., cap. 18. §. 70).

(49) Le temps où vivoit Canachus semble pouvoir être fixé par différentes preuves. Premièrement, Cicéron dit d'une manière très-claire (*suprà*, note 48) que Myron étoit moins ancien que Calamis, et Calamis moins ancien que Canachus; or, Calamis vivoit dans la quatre-vingt-unième et dans la soixante-dix-huitième olympiade; il faut par conséquent faire remonter Canachus au-dessus de cette époque. Secondement, il résulte du témoignage de Cicéron, en le rapprochant de celui de Quintilien déjà cité, que Canachus étoit contemporain de Callon d'Egine; ce dernier étoit élève de Tectéus et d'Angélion, élèves eux-mêmes de Dipœnus et de Scyllis, et ces artistes vivoient dans la cinquantième olympiade. Troisièmement, Aristocle, frère de Canachus, eut pour élève Synnoon; Synnoon eut pour élève son fils Polychus ou Polyclès; ce dernier fit la statue de Théognète d'Egine, qui remporta le prix de la lutte des enfans. (Pausan. lib. vj. cap. 9). Nous ne savons point en quelle année Théognète fut couronné; mais nous voyons dans Pindare (Pyth. viij, vers. 48, 49, 50, et Schol., *ibid ad* vers. 48), que ce Théognète étoit oncle d'Aristomène, qui remporta le prix de la lutte des hommes aux jeux pythiens, dans la quatre-vingt-troisième

Simon d'Égine, Dionysius et Glaucus d'Argos, vivoient dans la soixante-seizième olympiade. Le premier avoit fait des Chevaux de bronze, un Chien, un Archer; Glaucus, une Vesta, un Neptune, une Amphitrite; Dionysius, un Bacchus, un Orphée, un Jupiter, une statue d'Homère, une statue d'Hésiode. Néron fit enlever d'Olympie plusieurs de ces statues, et les fit transporter à Rome (50).

Ménechme et Soïdas ne furent guères moins anciens, dit Pausanias, que Canachus et que Callon d'Égine. Ménechme composa un traité sur son art (51).

olympiade. Aristomène fut célébré par Pindare, qui mourut la quatrième année de cette même olympiade. (M Larcher, Hist. d'Hérodot., tom. vij, Chronol., pag 657, 658). Canachus étoit par conséquent antérieur à la quatre-vingt troisième olympiade, au moins de deux générations. Quatrièmement enfin, Canachus, de qui le style étoit *sec et carré*, ne pouvoit pas être postérieur à l'époque brillante de Phidias, de Polyclète le Sicyonien, de Naucydès et d'Alcamènes, et il faudroit le croire postérieur à cette époque, si on le supposoit élève d'un élève de Naucydès. Il paroît, d'après cela, que Pline a fait une erreur en le plaçant à la quatre-vingt-quinzième olympiade; Winckelmann a suivi Pline.

(50) Pausan., lib. v, cap. 26 et 27. — Ces trois artistes étoient contemporains de Gélon et d'Hiéron. Dionysius et Glaucus firent la plupart des ouvrages dont nous parlons pour Smicythus, tuteur des enfans d'Anaxilas tyran de Rhège; Anaxilas mourut la première année de la soixante-seizième olympiade. Herodot., lib vij, cap. 170. — M. Larcher, ibid., not. 262, tom. v, pag 382 et suiv. — Diod. Sic., lib. xj, cap. 48. — Macrob. Saturn., lib. j, cap. 11.

(51) Pausan., lib. vij, cap. 18 Il suit de ce passage de Pausanias, que Canachus et Callon d'Égine étoient contemporains.

Pline distingue trois statuaires nommés Pythagore, qui furent à-peu-près contemporains (52). L'un, natif de Léontium, fit la statue d'Astylus, vainqueur au Stade pour la troisième fois en la soixante-quinzième olympiade (53). Le second étoit natif de Samos; on voyoit plusieurs de ses ouvrages à Rome, dans le temple de la Fortune (54). Le troisième étoit le célèbre Pythagore de Rhège; celui-ci fit la statue d'Euthyme de Locres, qui, dans la soixante-dix-septième olympiade, remporta pour la troisième fois le prix du pugilat (55). Cette statue, vraisemblablement *iconique*, étoit, suivant le témoignage de Pausanias, un ouvrage admirable. Pythagore, *aussi habile*, dit le voyageur grec, *qu'aucun de ceux qui ont existé* (56), fit faire de grands progrès à l'art. Il étoit regardé comme un des inventeurs de ce beau système de proportions qui fut ensuite perfectionné par Polyclète (57). C'est lui qui fit la

(52) Plin., lib. xxxiv, cap. 8, §. 4 et 5.

(53) Diod. Sic. lib xj, cap. 1. — Pausan., lib. vj, cap. 13. — Plin., *loc. cit.* — Corsin., Fast. attic., tom. iij, p. 163.

(54) Diogène fait mention de ce Pythagore de Samos, et le fait distinguer d'avec Pythagore de Rhège. lib. viij, cap. j, segm. 47., in *Pytag.*

(55) Plin., lib. xxxiv, cap. 8, §. 4. — Pausan., lib. vj, cap. 6. — Pythagore de Rhège pouvoit vivre encore, ainsi que le dit Pline dans la quatre-vingt-septième olympiade; mais cette statue prouve qu'il exerçoit déjà son art dans la soixante-dix-septième.

(56) Pausan., lib. vj, cap. 4.

(57) Οἱ δὲ καὶ ἄλλον ἀνδριαντοποιὸν Ῥηγῖνον γεγονέναι φασὶ Πυθαγόραν, πρῶτον δοκοῦντα ῥυθμοῦ καὶ συμμετρίας ἐστοχάσθαι. Diog. Laert., lib. viij, cap. 1, segm. 47. in *Pythag.*

statue mentionnée par Pline, représentant un homme blessé a la jambe et boiteux dont les spectateurs émus croyoient ressentir la douleur (58). Il y a lieu de croire que cette figure étoit un Philoctète. L'image de ce héros, que l'on voit sur une pierre gravée dans les *Monumens inédits* de Winckelmann (59), peut en être une imitation (60).

Agéladas, natif d'Argos, contemporain d'Hégésias et d'Onatas (61), éleva le monument consacré à Olympie à l'occasion de la victoire remportée par Cléosthène d'Épidamne en la soixante-seizième olympiade. C'étoit un char de bronze attelé de quatre chevaux; Cléosthène et son écuyer étoient sur le char (62). Cet artiste eut la

(58) Pline attribue cette statue à Pythagore de Léontium; mais il dit en même temps qu'elle fut faite par le même artiste qui avoit exécuté celle de l'athlète Mnaséas de Cyrène, surnommé *le Lybien*; or, suivant Pausanias (lib. vj, cap. 13), celle-ci étoit un ouvrage de Pythagore de Rhège: il est vraisemblable, d'après cela, que Pline a été induit en erreur. Le même Pythagore de Rhège fit, à l'occasion de la victoire remportée par Cratisthène de Cyrène dans la course des chars, un char de bronze sur lequel étoit placée la figure de la Victoire à côté de celle du vainqueur. Pausan., lib. vj, cap. 18.

(59) Monum. ined., tom j, fig 119, et tom. ij, pag. 160.

(60) C'est l'opinion de M. Visconti.

(61) Pausan., lib. 8, cap. 42.

(62) Pausan., lib. vj, cap. 10. — Agéladas avoit fait auparavant la statue de Timasithée de Delphes, qui avoit remporté trois fois le prix du pancrace aux jeux olympiques. Cet athlète fut mis à mort à Athènes, avec d'autres partisans de l'archonte Isagoras, la première année de la soixante-huitième olympiade. Pausan., lib. vj, cap. 8. — Herodot., lib. v, cap. 72. — Corsin., Fast. attic., tom iij, pag. 130.

gloire de compter au nombre de ses élèves Myron et Polyclète de Sicyone. Vinckelmann croyoit pouvoir lui attribuer une statue Colossale représentant une Muse, que l'on voit à Rome au palais Barberin (63).

Calamis fut à la fois, comme beaucoup de sculpteurs de l'antiquité, orfèvre et statuaire. Les vases d'argent qu'il avoit enrichis de bas-reliefs étoient encore à Rome et dans les Gaules, au temps de Néron, un objet de luxe pour les grands, un sujet d'émulation pour les artistes (64). Il se rendit célèbre dans l'art de modeler des chevaux (65); il ne le fut pas moins dans l'imitation de la nature humaine. Ce maître paroît avoir connu la plupart des grands principes de la sculpture. Son style, suivant le jugement d'un des critiques anciens les plus éclairés, avoit, comme celui de Callimaque, de la grace et de la légèreté (66) Lucien admiroit sur le visage de sa Sosandre un sourire fin et gracieux, joint à l'expression d'une pudeur virginale (67). Cicéron et Quintilien lui reprochoient seulement d'avoir conservé, dans les détails, un reste de la seche-

(63) Hist. de l'Art, liv. vj, ch. j. — Anthol. græc., lib. iv, cap. 12.

(64) Plin., lib. xxxiij, cap. 18, lib. xxxiv, cap. 7.

(65) *Exactis Calamis se mihi jactat equis.* Propert., lib. iij, eleg. 7. — *Vendicat ut Calamis laudem, quos fecit, equorum.* Ovid. de Ponto, lib. iv, epist. 1. — *Equis semper sine emulo expressis.* Plin., lib. xxxiv, cap. 8, §. 11

(66) Dion. Halic. de antiq. Orat. in *Isocrat.*, cap. 3.

(67) Lucian., imag., cap. 6.

resse qu'avoit eue avant lui Canachus (68). Il exécuta, vers la soixante-dix-huitième olympiade, conjointement avec Onatas, le char de bronze placé à Olympie en mémoire de la victoire remportée dans la course des chevaux par Hiéron, tyran de Syracuse (69). Dans la quatre-vingt-unième, sous l'archonte Callias, il fit pour les Athéniens une figure de Vénus (70). Pindare consacra une statue de Jupiter Ammon dans le temple que ce dieu avoit à Thèbes : cette statue étoit un ouvrage de Calamis (71) : Pindare mourut la quatrième année de la quatre-vingt-troisième olympiade.

Amant insatiable du beau, Callimaque recherchoit la perfection sans cesse, et jamais il n'étoit satisfait de ses efforts (72). Peintre, statuaire, architecte, cet ingénieux artiste nous a légué un

(68) Cicer. de clar. Orat. (*suprà*, p. 301, not. 8). — Quintil., *ibid.*

(69) Pausan., lib. vj, cap. 12. La victoire d'Hiéron eut lieu dans la soixante-quinzième olympiade, et ce prince mourut la deuxième année de la soixante-dix-huitième. Le monument fut, il est vrai, placé à Olympie, après sa mort, par son fils Dinomène (Pausan., lib. viij, cap. 42); mais on doit croire qu'il avoit été commencé du vivant d'Hiéron. Dans tous les cas, il aura été placé du moins dans la soixante-dix-neuvième olympiade. Ce fait sert en même-temps à prouver l'époque où vivoit Calamis et celle où florissoit Onatas.

(70) Pausan., lib. j, cap. 23. — Corsin., Fast. attic., t. iij, p. 202, 259, 260.

(71) Pausan., lib ix, cap. 16.

(72) Plin., lib. xxxiv, cap. 8, §. 34. — Pausan., lib. j, cap 29.

monument qui atteste et l'élévation de ses idées et la délicatesse de son goût, c'est le chapiteau à feuilles d'Acanthes, appelé *le Chapiteau Corinthien* (73). Oh, qui ne lui pardonneroit, en admirant un chef-d'œuvre aussi accompli, d'avoir brisé vingt fois, et vingt fois recommencé son ouvrage! Il y a lieu de croire que ce maître célèbre étoit contemporain de Calamis (74).

(73) Vitruve, lib. iv, cap. 1.

(74) Plusieurs faits semblent venir à l'appui de cette conjecture. Scopas employa *l'ordre Corinthien* dans la construction du temple de Minerve Aléa, qu'il éleva à Tégée, ville d'Arcadie. (Pausan., lib. viij, cap. 45.) Il dut commencer à bâtir cet édifice dans la quatre-vingt-seizième olympiade, époque où l'ancien fut incendié, ou au plus tard dans la cent-deuxième, après la bataille de Leuctres et lors de la fondation de Mégalopolis. Avant Scopas, suivant le témoignage de Vitruve (lib. vij, in Proem.), l'architecte Argélius avoit déjà composé un traité sur les proportions de cet ordre. L'écrit d'Argélius dut être postérieur à des monumens qui servissent d'objets de comparaison, et de fondement à la théorie que cet artiste voulut établir. Cela nous prouve que l'inventeur du chapiteau corinthien étoit beaucoup plus ancien que Scopas. Pausanias dit d'ailleurs (lib. j, cap. 27) que Callimaque fut le premier qui trouva l'art de percer le marbre. On ne peut croire que cette invention fût postérieure à Myrmécide, à Phidias, à Alcamène, qui travaillèrent le marbre avec une grande habileté. Nous venons enfin de voir que Denys d'Halicarnasse associe cet artiste à Calamis : *Le style de Phidias et de Polyclète*, dit-il, *se fait admirer par sa noblesse, par sa grandeur, celui de Calamis et de Callimaque, par son élégance et par sa légèreté.* N'est-il pas vraisemblable, d'après tout cela, que Callimaque étoit contemporain de Calamis, auquel il ressembloit pour le style, de même que Polyclète étoit à-peu-près contemporain de Phidias, auquel le critique grec l'associe? Il existe à Rome, dans le Musée du Capitole, un bas-relief représentant une danse

Il existe enfin des fragments qui peuvent nous faire connoître, sinon la beauté des ouvrages en ronde bosse exécutés à l'époque dont nous parlons, du moins les principes que les grands artistes mettoient dès-lors en pratique; ce sont les bas-reliefs de marbre qui enrichissent les métopes et les frises extérieures du temple de Thésée existant encore aujourd'hui au milieu d'Athènes, et consacré à saint Georges. Ces restes précieux de l'art des anciens représentent les exploits de Thésée, le combat des Centaures et des Lapithes, et celui des Athéniens contre les Amazones. Toutes les parties de ces bas-reliefs n'offrent pas une correction parfaite; mais le mouvement de toutes les figures a de la vérité, de l'aplomb, de la grace; le nu présente de grandes divisions, des masses fermes, des articulations justes et légères; les os et les principaux muscles sont rendus avec énergie; les têtes sont mâles et expressives (75) : on voit enfin dans ces beaux bas-reliefs les premiers traits de cette grandeur *homérique* qui distingua

de Bacchantes, qui porte cette inscription, ΚΑΛΛΙΜΑΧΟΣ ΕΠΟΙΕΙ, *Callimaque le faisoit*. Le style de ce bas-relief que plusieurs antiquaires, et notamment M. Visconti, regardent comme une copie d'un ouvrage de Callimaque, semble confirmer l'opinion que je hasarde. On le voit gravé dans les *Monum. inéd. de Winckelmann*, tom. j, au frontispice du Discours préliminaire.

(75) Le style offre un reste des formes *carrées* qui caractérisoient les ouvrages de l'ancien Polyclète; mais il faut remarquer que dans les bas reliefs placés au grand air et à une hauteur considérable, de fortes saillies contribuent à la fermeté des masses, et à l'harmonie de l'effet général.

Phidias (76). Ces ouvrages durent être exécutés durant la vie de Cimon, dans les seize années qui s'écoulèrent depuis que ce général eut apporté de l'île de Scyros les ossemens de Thésée, jusqu'à sa mort, arrivée la quatrième année de la quatre-vingt-deuxième olympiade, (quatre cent quarante-huit ans avant l'ère chrétienne).

Les artistes dont nous venons de parler, en commençant à Glaucias, furent contemporains d'Æschyle, de Pindare, de Sophocle; quelques-uns virent les derniers jours d'Anacréon; les autres furent témoins des premiers succès d'Hérodote et d'Euripide.

Les chefs-d'œuvre que devoit produire le siècle suivant furent annoncés par deux ouvrages pour lesquels l'admiration de la Grèce et de Rome ne s'épuisa jamais, je veux dire le Jupiter olympien de Phidias, et sa statue de Minerve, élevée au milieu de la citadelle d'Athènes, dans le temple

(76) Ces bas-reliefs pourroient être un ouvrage de Micon, père d'Onatas. Cet artiste étoit peintre et sculpteur; il avoit peint les mêmes sujets dans l'intérieur du temple. (Pausan., lib. j, cap. 17.) Il ne faut pas les confondre avec ceux du Parthénon. Ceux-ci ont trois pieds un pouce environ de hauteur dans la frise, et trois pieds dix pouces dans les métopes. Ceux du temple de Thésée n'ont que deux pieds six pouces et demi de hauteur environ. Ils ont été moulés par M. Fauvel, et par les soins de M. de Choiseul-Gouffier. Le gouvernement en possède des plâtres. Il en paroîtra incessament des gravures dans le second volume du *Voyage de la Grèce* de cet illustre amateur. Stuart les a donnés dans le troisième volume de ses *Antiquities of Athens*. On peut les voir aussi dans les *Ruines des Monuments de la Grèce*, de M. Le Roy, pag. 17, 18 et 42, pl. xix.

appelé le *Parthenon*. Il est vraisemblable que le Jupiter fut exécuté dans la quatre-vingt-sixième olympiade (77); il paroît prouvé que la statue de Minerve fut placée dans le temple de cette déesse vers la seconde année de la quatre-vingt-cinquième (78). Les années où ces monumens furent terminés ont été regardées comme une époque remarquable dans l'histoire de la Grèce, je pourrois dire même dans l'histoire des progrès de l'esprit humain.

Tous les ouvrages de Phidias paroissent avoir été détruits (79) : les bas-reliefs du Parthénon,

(77) Corsini, qui a soutenu cette opinion (Fast. attic., tom. iij, pag. 218, 220), se fonde principalement sur ce que Phidias représenta, dans un des bas-reliefs, le jeune Pantarcès, la tête ornée d'une bandelette, qui paroissoit être le signe de la victoire qu'il avoit remportée à Olympie. (Pausan, lib. v, cap. 11). Pantarcès remporta le prix de la lutte des enfans dans la quatre-vingt-sixième olympiade. (Pausan, ibid). M. Heyne pense, malgré cela, que cette statue dut être faite dans la quatre-vingt-unième et la quatre-vingt-deuxième olympiade. (Des époq. de l'Art.; Rec. de pièces intéressantes publ. par M. Jansen, t. iij, pag. 53, 56). Je me fais un devoir de rapporter son opinion.

(78) M. Heyne, ibid. pag. 51.

(79) Théodose 1er. avoit fait transporter le Jupiter olympien à Constantinople. (Georg. Cedren., Hist. Compend., tom. j; pag. 322). Un incendie qui eut lieu, vers l'an 475, sous le règne de Zénon l'Isaurien, durant la révolte de Basiliscus, consuma cette belle statue, ainsi que la Vénus de Cnide, de Praxitèle; la Junon de Samos, attribuée à Bupalus; l'Occasion, de Lysippe; un grand nombre d'autres statues, et une bibliothèque renfermant vingt mille volumes. (Georg. Cedrenus, ibid., pag. 351).

dont les ruines subsistent encore, sont à peu près les seuls fragments où nous puissions reconnoître avec assurance, non le ciseau divin, mais les pensées et le style de ce prince des statuaires (80). Ces beaux bas-reliefs furent exécutés sous sa direction, et durent être l'ouvrage de ses élèves. Nous pourrions supposer, sans trop d'invraisemblance, qu'ils furent, du moins en partie, l'ouvrage d'Alcamène, attendu que cet artiste sculpta, sous les yeux de son maître, un des frontons qui décoroient le temple de Jupiter, auprès de la ville d'Olympie (81).

(80) M. de Choiseul-Gouffier a fait mouler les bas-reliefs du Parthénon, ainsi que ceux du temple de Thésée. Le Gouvernement en possède des plâtres. On en voit un fragment original, en marbre, dans la seconde salle du Musée Napoléon, (n°. 42). Ceux qui étoient placés dans les métopes ont environ quatre pieds un pouce neuf lignes de hauteur; ils représentent le combat des Centaures et des Lapithes. Ceux qui ornoient la frise extérieure de la *cella*, ou du corps du temple, n'ont que trois pieds un pouce six lignes; ils représentent les cérémonies des Panathénées, de jeunes filles, les unes portant des corbeilles, les autres des vases, etc., etc. Ces bas-reliefs ont été publiés successivement par Le Roi (Ruines des plus beaux monumens de la Grèce, deuxième édit., pl. xxj, et xxij); par Stuard (The Antiquities of Athens, t. ij, chap. 1, pl. 3 à 30); par M. Le Grand; (Gall. antiq. chez MM. Treuttel et Wurtz, 1re. et 2e. livraisons). Lord Elgin, ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, a arraché en dernier lieu plusieurs fragmens de ces bas-reliefs, de la frise où ils étoient encore. Le vaisseau sur lequel il les faisoit transporter à Londres, a fait naufrage sur les côtes de l'ancienne île de Cythère. On assure qu'il est parvenu à faire retirer du fond de la mer une partie des caisses où ils étoient renfermés.

(81) Pausan., lib. v, cap. 10.

Quel artiste grec a reçu plus de louanges que Myron ? Ce ne sont pas seulement quelques poètes du moyen âge, ce sont les écrivains anciens, doués du goût le plus pur, qui ont célébré la beauté de ses ouvrages, et qui en ont principalement admiré LA VÉRITÉ. Nous ne répéterons point les éloges qui lui ont été donnés mille fois : disons seulement que cet artiste paroît avoir vécu dans la quatre-vingt-septième olympiade (82). Son Discobole lançant le disque étoit un de ses ouvrages les plus célèbres ; le temps en a respecté plusieurs belles copies en marbre ; nous en possédons une au Musée Napoléon (83).

(82) Plin., lib. xxxiv, cap. 8. — Cette époque s'accorde avec celle où vivoit Agéladas. Scaliger, par d'autres considérations, faisoit Myron plus ancien. Il paroit que l'opinion de Pline doit ici être préférée.

(83) Il y a lieu de croire que l'original du Discobole étoit en bronze. — Une des copies dont nous parlons avoit appartenu au chevalier Hamilton, et est aujourd'hui en Angleterre ; elle étoit fort mutilée. La tête de celle du Musée Napoléon (n°. 120) a été restaurée. Celle de ces statues que l'on voit à Rome, au palais Massimi, est regardée comme la plus belle ; elle est gravée dans le tom. ij de la traduction italienne de Winckelmann, donnée par Fea (pl. 2.). M. Visconti a parlé de ces différentes figures dans le *Museo Pio-Clem.*, t. j, tav. A, pag 95, n°. 6, et tom. iij, tav. xxvj On peut voir aussi les notes de Fea sur Winckelm., tom. ij, pag. 211 et suiv. — La vache d'airain de Myron, célébrée par tant de poètes, se voyoit encore à Rome dans le *Forum* de la paix, au temps de Procope, vers le milieu du sixième siècle (Procop. Gothic., lib. iv, cap 21). Elle a péri vraisemblablement durant les désordres du moyen âge, ainsi que *le peuple nombreux de statues*, et *l'immense troupeau de chevaux de bronze* qui em-

Alcamène et Agoracrite furent les élèves les plus illustres de Phidias. Alcamène conçut le premier l'idée de représenter Hécate sous l'emblème de trois femmes réunies par le dos. Ce groupe se voyoit à Athènes auprès du temple de la *Victoire sans ailes* (84). Un de nos savans croit en reconnoître une imitation dans l'Hécate à trois corps, que l'on conserve à Rome dans le Musée du Capitole (85).

Émule de Phidias, de Myron et d'Alcamène, statuaire, architecte, et de plus, savant écrivain, Polyclète, suivant le jugement de Cicéron, avoit presque atteint, dans la sculpture, à la plus haute perfection possible (86). Sa statue, appelée *le Canon* ou *la Règle*, c'est-à-dire *le modèle des proportions*, est un des monumens les plus célèbres de l'antiquité (87). Voulant hâter les pro-

bellissoient Rome dans le temps de Théodoric, et qui avoient excité l'admiration et la sollicitude de ce prince (Procop., ibid. — Cassiod. Var., lib. vij, formul. 13).

(84) Pausanias dit que Myron avoit représenté Hécate avec un seul visage et un seul corps, avant qu'Alcamène eût conçu l'idée de lui donner trois corps et trois visages (Pausan., lib. 2, cap. 30) : cela peut donner lieu de croire que Myron étoit connu avant Alcamène.

(85) M. Visconti, Dissert. inéd. — Cette figure est en bronze; elle a un palme romain de hauteur (Winckelmann, lib. vj, chap. 7, tom. ij, pag. 302); on la trouve gravée dans le *Museum Romanum* de Michel-Ange de la Chausse, tom. j, sect. 2, pl. 20, 21 et 22.

(86) *Pulchriora etiam Polycleti (signa), et jam planè perfecta, ut mihi quidem videri solet.* Cicer. de clar. Orat., cap. xviij, §. 70.

(87) Plin, lib. xxxiv, cap. 8, § 2.

grès de l'art, Polyclète ne se borna point à ce premier ouvrage : il composa un traité dans lequel il démontra quelles devoient être les proportions de toutes les parties du corps humain, *comparées les unes aux autres, et dans chacune de leurs subdivisions.* Cet écrit fut appelé *le Canon*, ainsi que la statue dont il expliquoit, et dont il complétoit le système (88) : ces deux ouvrages furent désormais pour les artistes *la regle* du goût (89). Une copie antique du *Diadumène*, de Polyclète paroît être le seul ouvrage en ronde bosse sur lequel nous puissions aujourd'hui retrouver l'empreinte de son génie (90).

(88) Galen. de Hippocr. et Plat., placit. lib. v, cap. 3.

(89) Galen., ibid. — Les *canons* ou *règles de proportions* que s'étoient faits les artistes grecs, et le canon de Polyclète en particulier, m'ont fourni la matière d'un chapitre dans mon ouvrage intitulé : *Recherches sur l'art statuaire, consideré chez les anciens et chez les modernes.* (Paris, veuve Nyon, 1805, in-8°., pag 177 à 200.)

(90) Cette statue se voyoit autrefois à Rome, dans le jardin Farnèse, sur le mont Palatin ; elle a été transportée à Naples depuis quelques années. Elle représente un jeune athlète, attachant sur son front la bandelette qui étoit le symbole de la victoire. (Διαδούμενος, *quasi tœnid revinciens sese.*) L'authenticité de cette copie est prouvée par sa conformité avec divers bas-reliefs antiques, où le Diadumène de Polyclète est représenté et accompagné d'inscriptions. Un de ces bas-reliefs se voit à Rome, dans le Musée du Vatican. (Vestibule en Rotonde, troisième niche n°. 6.) Il est mentionné dans le Catalogue du *Mus. Pio-Clem.* pag. 18. On peut consulter Carlo Féa, dans ses not. sur Winckelman, tom. ij, p. 195. Winckelman croyoit voir une copie des *Canéphores* de Polyclète sur un bas-relief qu'il a donné dans ses *Monum. inéd.*, n°. 182, p. 35. M. Visconti pense que son

Naucydès d'Argos, fils de Mothon, exécuta, vers la quatre-vingt-huitième olympiade, la statue d'Euclès, vainqueur au Pugilat, petit-fils du célèbre Diagoras de Rhodes, que ses deux fils Acusilas et Damagète, victorieux l'un et l'autre en la quatre-vingt-sixième, portèrent en triomphe dans Olympie (91). La parfaite égalité de trois belles statues antiques, représentant un Discobole qui paroît méditer sur la manière dont il lancera le disque (92), les a fait regarder comme des copies d'un de ses ouvrages les plus renommés (93). Celle du Musée Napoléon, qui ne laisse presque rien à desirer quant à la conservation (94),

Apoxyomène (figure d'un homme qui se frottoit le corps avec un strigile) représentoit Tydée se purifiant du meurtre de son frère, et que cette figure a été copiée sur un grand nombre de pierres gravées. (Mus. Pio-Clem., tom. j, pag. 23, note *a*.)

(91) Pausan., lib. vj, cap. 6 et 7. — Doriéus, troisième fils de Diagoras, remporta le prix du pancrace dans la quatre-vingt-septième et dans la quatre-vingt-huitième olympiade. C'est ce fait qui m'a déterminé à placer la victoire d'Euclès, petit fils de Diagoras par sa mère Callipatire, vers la quatre-vingt-huitième. — Naucydès eut pour élève Alype de Sicyone; celui-ci fit la statue de Symmaque, qui remporta pour la seconde fois le prix de la course dans la quatre-vingt-neuvième. (Pausan., lib. vi. cap. j, — Diod. Sic., lib. xij, cap. 65.)

(92) *Spatium jam immane parabat.* Stat. Thebaïd.; lib. vj, vers 693.

(93) Plin., lib. vxxiv, cap. 8, §. 19. — M. Visconti, *Mus. Pio-Clem.*, tom. iij, tav. 26. — Une de ces statues a été décrite par Cavaceppi, *Raccolta di Statue*, etc., t. j, fig. 42, et par Mercurialis, *de Arte Gymnast.*, lib. ij, cap. 12; elle est aujourd'hui en Angleterre. Il y en a une à la *villa Borgheze*, Stanz. vij, n° 9.

(94) Mus. Nap., n° 109.

doit donner une haute idée des talens de cet artiste : il y a cependant lieu de croire, si l'on considère le choix des formes, que cette statue est une *figure iconique*, c'est-à-dire, un portrait.

Dédale de Sicyone, fils et disciple de Patrocle, florissoit dans la quatre-vingt-onzième, dans la quatre-vingt-seizième, et dans la quatre-vingt-dix-huitième olympiade (95).

Pantias et Cléon de Sicyone furent contemporains. Pantias, fils et disciple de Sostrate, étoit le septième maître sorti de l'école d'Aristocle (96); il fit la statue de l'athlète Aristée, fils de Chimon (97). Cléon fit deux statues de Jupiter dans la quatre-vingt-dix-huitième olympiade, et celle de l'athlète Dinolochus dans la cent deuxième (98).

(95) Il fit dans la quatre-vingt-onzième olympiade le trophée que les Eléens élevèrent dans l'Altis, après avoir vaincu les Lacédémoniens commandés par Agis Ier. (Pausan., lib. iij. cap. 8; lib. v, cap. 4; lib. vj, cap. 2. Plutarch. *in Agis*). Cette victoire eut lieu trois ou quatre ans avant qu'Agis prit le fort de Décélie, dans l'Attique; et ce fort fut pris la troisième année de la quatre-vingt-onzième olympiade. (Thucyd., lib. viij, cap. 19.) Il fit dans la quatre-vingt-seizième, la statue de l'athlète Eupolème, qui lui-même la lui fit exécuter (Diod., Sic. lib. xiv, cap. 54; Pausan., lib. vj, cap. 3, et lib. vij, cap. 45); et dans la quatre-vingt-dix-huitième, celle de l'Athlète Aristodème. Pausan., lib. vj., cap. 3.

(96) Pausan., lib. vj, cap. 3. — Nous avons vu qu'Aristocle étoit frère de Canachus.

(97) Pausan., lib. vj, cap. 9. — Naucydès avoit fait deux statues de Chimon, que Pausanias appelle deux *chefs-d'œuvres*. (Lib. vj, cap. 9.)

(98) Id., lib. vj, cap. 21, et lib. ij, cap. 1.

Scopas (99), Léocharès, Bryaxis et Timothée travaillèrent ensemble dans la cent septième, au tombeau de Mausole; chacun de ces artistes orna de bas reliefs un des côtés de ce célèbre monument (100); Pythis exécuta le quadrige de marbre qui fut placé au sommet de la pyramide (101). Scopas, architecte et sculpteur, natif de Paros, avoit dû commencer à bâtir vingt ans auparavant, dans la ville de Tégée, le temple de Minerve Aléa (102). Léocharès avoit fait, dans la cent cinquième olympiade au plus tard, la statue d'Isocrate (103). Il exécuta vers la cent onzième, les statues d'or et d'ivoire d'Amyntas, père de Philippe, roi de Macédoine, et d'Alexandre son jeune fils, celles d'Olympias et d'Eurydice, et celle de Philippe lui-même, que ce prince con-

(99) L'illustre M. Heyne a fixé avec précision l'époque où vivoit Scopas. (Des Époques de l'Art; Rec. de pièces intéress., publ. par M. Jansen, tom. iij, pag. 93 et suiv.) J'ai suivi l'opinion de ce savant professeur.

(100) Plin., lib. xxxvj, cap. 5, §. 9. — Vitruve rapporte le doute de quelques écrivains sur la question de savoir si le quatrième de ces sculpteurs étoit Praxitèle ou Timothée : *Praxiteles*; *nonnulli etiam putant Timotheum.* (Lib. vij, in proem.) Nous verrons, en recherchant le temps où vivoit Pratixèle, qu'il ne pouvoit pas avoir travaillé à ce monument.

(101) Plin., *loc. cit.*

(102) Nous avons rappelé l'époque où ce temple fut bâti, *supra*, pag. 307, not. 4.

(103) Ce fut Thimothée, fils de Conon, qui consacra cette statue d'Isocrate, son ami, dans le temple d'Éleusis. Ce général fut banni d'Athènes et mourut la quatrième année de la cent-cinquième olympiade. Plutarch., vit. x. Rhet., *in Isocrat.* — Corsini, Fast. attic., t. iv, pag. 21.

sacra dans un temple qu'il fit élever à Olympie après la bataille de Chéronnée (104). Les belles statues qui représentent la famille de Niobé sont généralement regardées comme un ouvrage de Scopas, ou du moins comme d'excellentes copies faites d'après ce maître (105). Deux groupes antiques de marbre, entièrement semblables l'un à l'autre, représentant l'enlèvement de Ganymède, paroissent être des copies du célèbre Ganymède de Léocharès (106).

Quelque gloire qu'eussent acquise les artistes auxquels nous venons de rendre hommage, Lysippe et Praxitèle les surpassèrent tous. A la beauté des proportions déterminées par Polyclète et par Pythagore de Rhège, *à la fermeté*, *à l'ampleur*,

(104) Cette bataille eut lieu dans la troisième année de la cent dixième olympiade.

(105) Pline dit que l'on doutoit de son temps si les statues représentant la famille de Niobé, qui se voyoient à Rome dans un temple d'Apollon bâti par Quintus Sosius, étoient de Scopas ou de Praxitèle. (Plin., lib. xxxvj, cap. 5, § 8). Winckelmann, en considérant le style des figures de la famille de Niobé qu'on voit aujourd'hui à Florence, et que l'on regarde comme des copies de celles-là (Maffei, Raccolt. di stat., dat. da Rossi, tav. 32), a pensé que les originaux devoient être de Scopas, attendu que cet artiste étoit plus ancien que Praxitèle. (Winck., liv. vj, chap. ij, tom. iij, pag. 37). — L'auteur du Musée Pio-Clémentin regarde la Muse *Erato* du Vatican, qui tient une lyre de la main gauche, et la main droite pendante, comme une copie de l'Apollon Citharède de Scopas. (Mus. Pio-Clem., tom. j, tav. xxiij, pag. 45). Voyez ci-après, page 321, note 120.

(106) M. Visconti, Mus. Pio-Clem., t. iij, tav. 49, p. 65, 66.

à la majesté du style de Phidias (107), ces deux grands maîtres joignirent, dans les détails, une chaleur, une délicatesse, un fini, qui manquoient encore aux ouvrages les plus admirés (108). En imitant la nature avec autant de goût et avec plus de vérité que n'avoient fait leurs prédécesseurs (109), ils portèrent l'art à un degré de perfection que les anciens eux-mêmes regardoient comme un prodige.

Lysippe qui exécuta dans la cent deuxième olympiade la statue de Pyrrhus d'Elée, vainqueur à la course des chevaux (110), vivoit encore dans la cent quatorzième, après la mort d'Alexandre, lors de la bataille de Lamia (111). Une statue d'Hercule, peu remarquable quant à l'exécution, que l'on voit à Florence au palais Pitti, porte son nom (112). Cette statue, si l'on excepte la position des jambes, est parfaitement semblable à l'Hercule Farnèse. Cette ressemblance donne lieu de croire que la statue du palais Pitti est une

(107) Demetr. Phaler. de eloc., cap. 14 et 40. — Dion. Halicarn. de antiq. Orat. *in Isocrat.*

(108) *Non habet latinum nomen Symmetria, quam diligentissimè custodivit (Lysippus....) Propriæ hujus videntur esse argutiæ operum, custoditæ in minimis quoque rebus.* Plin., lib. xxxiv, cap. 8, §. 6.

(109) *Ad veritatem Lysippum et Praxitelem optimè accessisse affirmant.* (Quintil. de Orat., lib. xij, cap. 10). — *Gloria Lysippo est, animosa effingere signa.* Propert., lib. iij, eleg. 7.

(110) Pausan., lib. vj, cap. 1.

(111) — *Id.*, lib. vj, cap. 4.

(112) Maffei, Raccolt. di stat. dat. da Rossi, tav. xlix et l.

copie d'un des Hercules de Lysippe (113), et que l'Hercule Farnèse en est une imitation, sur laquelle Glycon a cru pouvoir graver son nom à cause des changemens qu'il y avoit faits (114).

Lysistras, Sthénis, Euphronide, Silanion paroissent avoir été contemporains de Lysippe (115). Silanion fit une statue de Sapho, une statue de Corinne (116); il exécuta aussi une statue de Platon qu'un Persan, nommé Mithridate, éleva dans l'Académie et consacra aux Muses (117).

La passion de Praxitèle pour Phryné (118) ne

(113) Cette opinion est de M. Visconti. (Mus. Pio-Clem., tom. iij, pag. 66). On voyoit à Rome, il y a quelques années, au palais Farnèse, une autre statue d'Hercule semblable à celle du palais Pitti. Il y en a une troisième à la *villa Borgheze.* (Stanz. 3, n°. 9). Elles ressemblent toutes à l'Hercule gravé sur une des médailles de la famille romaine *Eppia.* (Car. Patin., famil. rom. num., pag. 106. — Eckel., doctr. num. vet., part. ij, tom. v, pag. 206). Il en existe une autre, semblable à l'Hercule Farnèse, et qui porte le nom de Glycon; elle est gravée dans Ficoroni. (Le Vestig. di Rom. antic., pag. 195).

(114) Il existe un grand nombre de statues de Cupidon tenant un arc, entièrement semblables à celle qui se voit au Musée Napoléon (n°. 60). Cette conformité a fait présumer que toutes ces figures pourroient être des copies du Cupidon de bronze que Lysippe avoit fait pour les Thespiens. (Not. du Mus., n°. 60). Si les portraits d'Alexandre étoient bien connus, nous pourrions peut-être retrouver la main de Lysippe dans plusieurs bustes de la plus belle sculpture, qui semblent nous offrir les traits de ce héros.

(115) Plin., lib. xxxiv, cap. 8.

(116) Tatian. Orat. ad Græc. pag. 132.

(117) Diog. Laert., lib. iij, segm. 25. *in Plat.*

(118) Athæn. Deipn., lib. xiij, cap. 6, pag. 591.

sauroit être passée sous silence dans l'histoire de l'art. De tous les pays du monde, les anciens alloient à Cnide adorer la statue de Vénus, ou plutôt admirer, dans l'image de cette déesse, les charmes de Phryné représentés sur le marbre par le ciseau de son amant (119). Praxitèle étoit jeune sans doute lorsqu'il brûloit pour cette courtisane; il y a lieu de croire qu'il vivoit encore durant la vieillesse du philosophe Théophraste : ces deux faits semblent nous autoriser à placer sa jeunesse vers la cent onzième olympiade, et ses derniers jours vers la cent vingt-troisième (120). Il nous reste quelques imitations des ouvrages de ce grand maître. Le Faune en repos, du Musée

(119) Athæn. *ibid.* — Plin., lib. xxxvj, cap. 5, §. 5.

(120) Phryné devoit jouir de sa plus grande célébrité lorsqu'elle offrit de rebâtir à ses frais la ville de Thèbes. (Athæn., *loc. cit.*). Cette ville fut détruite par Alexandre, la deuxième année de la cent onzième olympiade. Théophraste écrivit dans son testament, qui nous a été conservé par Diogène Laërce, qu'il vouloit que ses héritiers plaçassent dans son Musée, après sa mort, un portrait de Nicomaque, et qu'il avoit chargé *le sculpteur Praxitèle* de ce travail. (Diog. Laert. *in Theophr.*, lib. v, cap. 2, segm. 52). Ce philosophe mourut la troisième année de la cent vingt-troisième olympiade (deux cent quatre-vingt-six ans avant J.-C.). Il pouvoit avoir fait son testament quelques années avant sa mort; mais au surplus, en supposant que Praxitèle eût vingt-cinq ans lors de la destruction de Thèbes, il n'en avoit que soixante-quatorze à la mort de Théophraste. Si cette opinion que je hasarde est fondée, elle consolide celle de Winckelmann qui attribuoit les statues de la famille de Niobé à Scopas, par la raison qu'il croyoit cet artiste plus ancien que Praxitèle.

Napoléon (121), dont il existe un grand nombre de répétitions, est regardé comme une copie de son Faune ou de son *Satyre* (122), surnommée *Périboëtos*, ou *le célèbre* (123). Il est vraisemblable que le Cupidon du Vatican, aujourd'hui dans le Musée Napoléon, est une copie antique de celui de Thespies (124). On voit à Rome, dans le Musée du Vatican, et dans divers palais, un grand nombre de statues de Vénus, qui sont évidemment des copies de la Vénus de Cnide (125). L'Apollon

(121) N°. 50 du Catalogue.

(122) Les Grecs ne distinguoient pas comme nous les satyres d'avec les Faunes; ils donnoient le nom de Satyres à ces deux espèces de divinités.

(123) M. Visconti, Mus. Pio-Clem., tom. ij, tav. 30. — Winckelmann avoit la même opinion; il avoit vu plus de trente répétitions de cette figure (liv. iv, ch. 2, t. ij, pag. 52). On peut voir aussi ce que dit à ce sujet M. Heyne dans sa dissertation sur les *Faunes* et les *Satyres*. Rec. de pièces publ. par M. Jansen, tom. j, pag. 75.

(124) M. Visconti, Mus. Pio-Clem., tom. j, tav. 9, — *Id.* Notice du Mus. Nap. n.° 63. — La multiplicité des répétitions de cette même figure, qui existent dans différens cabinets, paroît autoriser cette conjecture. D'Hancarville cite une de ces copies antiques qu'il dit la plus belle de toutes celles qu'il avoit vues. Elle étoit de son temps en Angleterre, dans la collection de M. C. Townley. Recherches sur l'origine des arts de la Grèce, tom. j, pag. 345.

(125) On en voit une dans le Musée Pio-Clémentin, (tom. j, tav. xj, pag. 18). Elle a été gravée avec une draperie qui n'est qu'une pièce de rapport. Nous possédons à Paris, dans le jardin des Tuileries sur la terrasse du midi), une copie en bronze de cette statue du Vatican : elle n'a point de draperie; mais l'artiste qui l'a moulée a supprimé le vase au-dessus duquel la Vénus de Cnide soutenoit son vêtement. L'authenticité de toutes ces copies est

Sauroctone, en bronze, de la *villa* Albani, ne sauroit être, comme le supposoit Winckelmann, l'original sorti des mains de Praxitèle (126); mais il paroît certain que ce bronze, et plusieurs marbres faits d'après le même modèle, sont des copies antiques de cette célèbre figure (127).

La plupart des chefs-d'œuvre originaux qui nous restent paroissent avoir été exécutés dans les quatre siècles qui suivirent la mort de Praxitèle, ou du moins celle d'Alexandre. Malgré notre respect pour les opinions de l'illustre antiquaire, qui ne voyoit, après la mort de ce prince, que *le règne des imitateurs* (128), nous osons croire qu'en marchant sur les traces des grands maîtres, l'art, au lieu de déchoir, fit encore de nouveaux progrès. Ces temps peuvent être divisés en deux périodes. La première renferme les cent vingt années des règnes successifs de Ptolomée Philadelphe, roi d'Égypte, et de Ptolomée Éver-

prouvée par leur ressemblance avec la figure de Vénus, représentée sur plusieurs médailles de la ville de Cnide. Spanheim, *de præst. et usu numism.*, tom. ij, pag. 296. — Mus. Pio-Clem., tom. j, tav. A, n.° 2. — Barthélemy, Anachars., pl. xxvj. — Haym, Tésor. britt., tom. ij, part. j, pag. 245. — Pierres grav. du cab. d'Orléans, par La Chau et Le Blond, tom. j, pl. xxxj, pag. 135 et suiv. — M. Heyne, des différentes manières de représenter Vénus; Recueil de pièces inter. publ. par M. Jansen, tom. j, pag. 14 et 15.

(126) Winckelman, liv. vj, ch. ij, tom. iij, pag. 58 et 60.

(127) On conserve une copie en marbre de l'Appollon *Sauroctone* (ou *tuant un lézard*) à la *villa* Borghèse. (Stanz. ij, n.° 5. — Winckelm. Monum. ined., n.° 40). Il y en a une au Vatican. (Mus. Pio-Clem., tom. j, tav. xiij). Il en existe plusieurs autres.

(128) Winckelm., liv. iv., ch. vj, tom. ij, pag. 255 et suiv.

gète son fils, d'Attale premier, roi de Pergame; et de son fils Eumènes II, depuis la cent vingt-quatrième olympiade jusqu'à la cent cinquante-cinquieme. La seconde commence à la destruction de Corinthe par Mummius, c'est-à-dire, à la cent cinquante-huitième olympiade (cent quarante-six ans avant notre ère); elle s'étend jusqu'au règne d'Antonin, et même jusqu'à celui de Marc-Aurèle.

Dans la première de ces deux périodes vécurent Daméas, Phœnix, Eutychide, Charès auteur du Colosse de Rhodes (129), tous élèves de Lysippe (130); Euthycrate, Dahippe et Béda, ses fils; Xénocrate son petit-fils, qui composa un traité sur la sculpture (131); Céphisodote (132) et Eubulus, fils de Praxitèle (133); Pamphile son élève; Cantharus, élève d'Eutychide; Tisicrate, élève d'Euthycrate, et de qui les ouvrages étoient quelquefois confondus avec ceux de Lysippe lui-même (134); Agasias d'Ephèse, fils de Dosithée;

(129) Plin, lib. xxxiv, cap. 7, § 1.

(130) — *Id.*, lib. xxxiv, cap. 8, § 7 et 20.

(131) — *Id.*; *ibid.*, § 23.

(132) Pline fait distinguer deux sculpteurs de ce nom. (Lib. xxxiv, cap. 8, § 27). Le premier vivoit dans la cent deuxième olympiade; Phocion avoit épousé sa sœur. (Plutarch. in *Phocion.*, tom. j, pag. 750). Le second étoit fils de Praxitèle; il paroît avoir travaillé à la cour des rois de Pergamme. Plin. lib. xxxvj, cap 5, § 6.

(133) Le nom d'Eubulus, fils de Praxitèle, se voit sur un hermès placé autrefois à la *villa* Negroni. Mus. Pio-Clem., tom. vj, tav. 21, pag. 36. — Caylus, Acad. des B.-L., tom. xxv, p. 333.

(134) *Lysippi sectæ propior, ut vix discernantur complura signa.* Plin., lib. xxxiv, cap. 8, § 8.

Polyeucte, Harmatius; Héraclide, fils d'Agasias; Hermoclès de Rhodes, qui travailloit à la cour des premiers Séleucides; Isigone, Pyromaque, Straton, qui représentèrent dans leurs ouvrages les victoires d'Attale et d'Eumènes (135); Timoclès, Archésitas, Timarchide; Antigone, qui écrivit un traité sur son art (136); et l'illustre Cléomènes, à qui nous devons un des chefs-d'œuvre les plus accomplis de tous ceux que le temps a respectés.

Ces artistes furent contemporains d'Euclide, du poète Aratus, de Bion, de Moschus, de Théocrite, de Callimaque, d'Apollonius le Rhodien, du sage Polybe. Si quelques écrivains grecs commençoient à perdre de vue les grands modèles, le goût des statuaires se conservoit dans toute sa pureté. Il semble même que l'amour des arts acquît de jour en jour une nouvelle énergie. Ce fut dans ce temps que les Cnidiens, accablés par le fardeau des guerres et des contributions, refusèrent de vendre la Vénus de Praxitèle pour une somme égale à toutes leurs dettes (137), et que le peintre Nicias, après avoir refusé soixante talents attiques (ou environ trois cent vingt-quatre mille fr.) d'un de ses tableaux, en fit présent à la ville d'Athènes sa patrie (138).

(135) Plin., lib. xxxiv, cap. 8, § 24.

(136) Plin., *ibid.* — Diog. Laert., lib. vj, cap. 7, segm. 188. *in Chrysip.*

(137) *Omnia perpeti maluêre, nec immerito; illo enim signo Praxiteles nobilitavit Gnidum.* Plin., lib. xxxvj, cap. 5, § 5.

(138) Plin., lib. xxxv, cap. 11, § 28.

Polyeucte fit la statue que les Athéniens élevèrent à Démosthènes après sa mort, la première année de la cent vingt-cinquième olympiade : cette statue étoit en bronze ; il en existe plusieurs belles copies antiques (139).

La vérité, l'énergie, la légèreté, la souplesse qu'on admiroit dans les ouvrages de Lysippe, se retrouvent dans la statue d'Agasias, faussement appelée *le Gladiateur combattant* ; le style de cette belle statue et la forme des lettres employées dans l'inscription semblent nous autoriser également à placer Agasias parmi les élèves de Lysippe, ou du moins parmi les artistes qui lui succédèrent immédiatement, et qui adoptèrent ses principes (140).

Céphisodote, fils de Praxitèle, hérita des talens (141) et même des inclinations de son père. Il fit les statues des courtisanes Anyte et Myro (142);

(139) On en voit une très-belle en Angleterre ; elle est en marbre ; elle appartenoit, il y a quelques années, au duc de Dorset ; elle est gravée dans le Winckelmann de Féa. (Tom. ij, tav. vj.) Le Musée Napoléon possède une belle statue, dont la tête est évidemment une copie antique d'une tête de Démosthène. L'authenticité des portraits de cet orateur est complettement prouvée. On peut consulter à ce sujet le *Musée Pio-Clément.*, tom. iij, tav. xiv, et les *Antiquités d'Herculanum, Bronzi*, tom. j, tav xj, xij, xiij et xiv.

(140) Les caractères de l'inscription gravée sur le tronc de l'arbre placé auprès de cette statue indiquent, par leur forme, qu'elle est une des plus anciennes parmi celles qui portent des inscriptions.

(141) *Praxitelis filius, ... artis hæres fuit.* Plin., lib. xxxvj, cap. 5, § 9.

(142) Tatian. Orat. ad Græc., pag. 114. (Oxon. 1700).

il fit aussi une Vénus que l'on voyoit à Rome, dans le Musée d'Asinius Pollion (143), et un groupe de lutteurs, dont Pline loue principalement LA VÉRITÉ (144).

Minerve, les Graces et Vénus elle-même sembloient avoir comblé de leurs faveurs l'heureux Cléomènes, sculpteur Athénien. Les statues des Muses appelées *les Thespiades*, que ce digne successeur de Praxitèle avoit faites pour la ville de Thespies (145), et qui furent apportées à Rome par Mummius (146), offroient des formes si élégantes, tant de vérité, tant de charmes, que l'une d'elles inspira une passion insensée au chevalier Romain Junius Pisciculus (147). Est-ce à Cléomènes que nous devons l'admirable statue qui est pour nous le modèle accompli de la beauté? Cet artiste est-il le même que Cléomènes l'Athénien, fils d'Apollodore, auteur de la Vénus de Médicis? C'est ce que M. Visconti, à l'aide des rapprochemens les plus heureux, semble avoir prouvé jusqu'à l'évidence (148).

(143) Plin., liv. xxxvj, cap. 5, § 6.

(144) *Hujus laudatum est Pergami Symplegma, signum nobile, digitis corpori veriis, quàm marmori impressis.* Plin. *loc. cit.*

(145) Plin., *ibid.*, § 10.

(146) Cicer., *in Verrem*, iv, cap. 2.

(147) *Quarum unam adamavit eques Romanus, Junius Pisciculus, ut tradit Verro.* Plin., lib. xxxv, cap. 5, § 12.

(148) M. Visconti a développé cette opinion dans un mémoire intitulé: *Note critique sur les sculpteurs grecs qui ont porté le nom de Cléomènes*, imprimé à Paris, dans le journal de la *Décade littéraire*, an X (1802). Ce savant nous fait espérer une nouvelle dissertation sur le même sujet.

La période suivante ne nous présente ni des noms moins célèbres, ni des ouvrages moins dignes d'admiration.

Les plus habiles artistes grecs, appelés à Rome, enrichirent cette ville devenue la capitale du monde, d'une quantité de statues qui nous paroît aujourd'hui prodigieuse.

Polyclès, fils de Timarchides, fit un hermaphrodite en bronze, qui obtint une grande célébrité (149). Quatre belles statues antiques de marbre, entièrement semblables l'une à l'autre, dont une se voit au Musée Napoléon, pouvent en être des copies ou des répétitions (150).

Anthée, Callistrate, Cléon, Calliclès, Céphis, Daïphron, Démocrite, Apollodore et une foule d'autres artistes exécutèrent pour les grands de Rome, dans les derniers temps de la république, des bustes en bronze, représentant des philosophes (151); la plupart des marbres antiques qui nous restent en sont vraisemblablement des répétitions ou des copies. Ces marbres nous offrent dans de simples portraits tous les grands principes de la sculpture grecque.

Studieux imitateur de la nature (152), Pasitèle

(149) *Hermaphroditum nobilem fecit.* Plin., lib. xxxiv, cap. 8, § 20.

(150) Deux de ces figures sont à Rome au palais Borghèse; la quatrième est dans le Musée de Florence.

(151) Plin., lib. xxxiv, cap. 8, § 26, 27, 28 et *al. loc.*

(152) Un jour qu'il modeloit un lion d'après nature, une panthère renfermée dans le voisinage rompit sa loge, et il se trouva dans le plus grand péril. (*Non levi periculo diligentissimi artificis.* Plin., lib. xxxvj, cap. 5, § 12).

répétoit souvent ce principe conforme aux opinions de Lysippe, que *la plastique est la mère de l'art statuaire*; que *le sculpteur et même le ciseleur ne doivent exécuter aucun ouvrage sans avoir fait auparavant un modèle en cire ou en argile* (153). Cet artiste né dans la grande Grèce, vivoit à Rome vers l'an 665 de la fondation de cette ville, dans la cent soixante-douzième olympiade (154).

Apollonius d'Athènes, fils de Nestor, dut travailler à Rome dans le temps de Pompée. Il est vraisemblable que son Hercule en repos, dont il nous reste un fragment admirable, appelé *le Torse*, décoroit le portique élevé par cet illustre Romain (155); et la forme des lettres gravées sur ce précieux fragment ne permet pas de croire qu'il ait été fait avant le septième siècle de Rome (156).

(153) Plin., lib. xxxv, cap. 12.

(154) Pasitèle devint citoyen romain lorsque le droit de cité fut accordé à toutes les villes de la grande Grèce. (Plin., lib. xxxvj, cap. 5, § 12). Ce droit leur fut donné par la loi *Plotia*, en l'an 665 ou 666 de Rome. (Heinecc., Antiq. rom., jur. illustr. Append. ad lib. j, cap. 1, § 9.) Le même artiste composa un ouvrage en cinq volumes, renfermant la description des monumens les plus célèbres de tout l'univers. Plin. *ibid.*

(155) Il a été découvert dans les ruines de ce portique, auprès du théâtre de Pompée. Nous voyons dans Ovide, dans Properce et dans Martial, que ce portique, journellement fréquenté par la jeune noblesse de Rome, étoit décoré avec la plus grande magnificence. Il entouroit un terrain orné de platanes, qui est aujourd'hui appelé *Campo di fiore*.

(156) L'oméga y est écrit ainsi ω, au lieu de Ω. Suivant le témoignage de Eckhel (Doctrin. num. vet.; proleg. gen., cap. 17, tom. j, pag. 104), la lettre ω est peu ancienne. Un des exemples

Glycon d'Athènes paroît avoir vécu dans le même temps. L'Hercule Farnèse qui porte son nom est regardé comme un ouvrage original. La forme des lettres gravées sur cette figure prouve que Glycon n'étoit pas plus ancien qu'Apollonius (157).

Cléomènes d'Athènes, fils de Cléomènes, auteur de la statue connue sous le nom de *Germanicus*, ne sauroit avoir vécu avant ces deux grands maîtres (158). Quel que soit le personnage romain dont cette statue nous offre l'image, l'artiste l'ayant représenté nu, elle ne peut avoir été faite avant le temps où les Grecs, forcés de flatter leurs maîtres, apprirent aux grands de Rome qu'ils pouvoient, dès leur vivant, être mis au

les plus anciens est un Cistophore de Pergame, dont ce savant fait mention, et dont il fixe l'époque aux années 699 ou 700 de Rome. (T. iv, part. 1, pag. 354. num. 12, et pag 360.) Cette médaille est gravée dans le Tsoro Britannico de Haymé, tom. j, pag. 159. (Ed. 1719.) Winckelmann cite un exemple qu'il croit du temps de Mithridate. (Liv. vj, chap. 4, tom. iij, pag. 122.)

(157) Le silence de Pausanias sur ces deux grands artistes prouve qu'ils avoient élevé peu de monumens dans la Grèce. Il est vraisemblable, d'après cela, qu'ils furent emmenés à Rome par Pompée, après la guerre des pirates. Ce général ayant visité la ville d'Athènes après sa victoire, les Athéniens gravèrent en son honneur des inscriptions dans lesquelles ils le plaçoient au rang des dieux. Ce fut alors qu'il dut concevoir le projet d'élever à Rome des monumens dignes d'être comparés aux chefs-d'œuvre de la Grèce.

(158) Cette statue se voit au Musée Napoléon. La tête paroit être un portrait. M. Visconti pense qu'elle représente un orateur romain, auquel l'artiste a donné les attributs de Mercure, dieu de l'éloquence. (Not. du Musée Nap. no. 80.)

rang des dieux, et ce temps ne remonte point au-delà du siècle de Cicéron et de Pompée.

Diogènes orna de diverses sculptures le Panthéon de Rome bâti par Agrippa (159).

Philiscus de Rhodes fit des statues de Latone, de Diane, de Vénus, des neuf Muses, qui furent placées dans le portique d'Octavie, auprès des ouvrages de Scopas, de Praxitèle et de Timarchide, qu'on y avoit rassemblés. Il fit deux statues d'Apollon; l'une, où le dieu étoit représenté nu, se voyoit dans ce même portique; l'autre fut élevée dans un temple bâti vraisemblablement pour honorer ce chef-d'œuvre (160). Il est possible que les Muses Clio, Euterpe, Melpomène et Terpsichore, que l'on voit au Musée Napoléon, et dont il existe plusieurs répétitions, soient des imitations des Muses de cet artiste (161).

Lysias, Criton, Nicolaüs exécutèrent de grands ouvrages à Rome dans le même temps. Une Caryatide découverte auprès du tombeau de Cécilia Métella porte les noms de Criton et de Nicolaüs (162).

Stéphanus, élève de Pasitèle, et Ménélas, élève de Stéphanus, contemporains de ces mêmes artistes, conservèrent fidèlement les principes

(159) Plin. lib. xxxv, cap. 5, §. 11.

(160) *Ad Octaviæ verò porticum, Apollo Philisci Rhodii in delubro suo.* Plin., lib. xxxvj, cap. 5, §. 10.

(161) M. Visconti, Mus. Pio-Clem., tom. j, tav. xvij, xviij, xx et xxj, pag. 35, 36, 37, 42, 48.

(162) Plin., lib. xxxvj, cap. 5, §. 10. — Winckelmann, lib. vj, ch. 5, tom. iij, pag. 152.

que Pasitèle leur avoit transmis. Une statue que l'on voit à la *villa* Albani, représentant, suivant toute apparence, un athlète victorieux, est un ouvrage de Stéphanus (163); le beau groupe de la *villa* Ludovisi, où Winckelmann a reconnu Electre et Oreste, porte le nom de Ménélas (164).

Ce fut, suivant toute apparence, sous le règne d'Auguste, que Ménophante fit une copie en marbre d'une statue célèbre de Vénus que l'on conservoit à *Alexandrie Troas*. Ce marbre, sur lequel il grava son nom, subsiste encore (165). Nous possédons au Musée Napoléon une copie antique ou de la Vénus de Troas, ou de l'ouvrage de Ménophante.

Sous le règne de Néron, Zénodore exécuta dans l'Auvergne un colosse en bronze, représentant Mercure (166). Appelé ensuite à Rome, il

(163) Gaet. Marini, Iscrizioni antic. della villa Albani; class. v, n. clvij, pag. 173, 174.

(164) On voit une copie de ce groupe aux Tuileries, dans l'allée des orangers.

(165) Il appartient au prince Chigi. On en voit une gravure dans le quatrième volume du *Museum Capitolinum*, p. 352. L'inscription porte ces mots : ΑΠΟ ΤΗϹ ΕΝ ΤΡΩΑΔΙ ΑΦΡΟΔΙΤΗϹ ΜΗΝΟΦΑΝΤΟϹ ΕΠΟΙΕΙ. *Ménophante la faisoit d'après la Vénus de Troas.* La ville d'Alexandrie Troas, appelée d'abord *Antigonie*, devint colonie romaine sous Auguste, et commença, sous ce prince, à jouir des mêmes droits que les villes d'Italie. (Cellarius, Not. orb. antiq., lib. iij, cap. 3, sect. 2, §. 5.) Par un effet de ces droits, la statue originale ne dut pas lui être enlevée. Ce fut vraisemblablement cette difficulté qui détermina Auguste, ou quelque grand de Rome, à en faire faire une copie.

(166) Cette statue coûta quarante millions de Sesterces, qui,

fit une statue colossale de l'empereur. Cette statue étoit en bronze; elle avoit cent dix pieds de haut (167). Zénodore étoit-il né dans l'Auvergne? Pline ne le dit point, mais il donne lieu de le présumer (168).

L'admirable ouvrage d'Agésander, de Polydore et d'Athénodore, le Laocoon, existoit-il déjà dans le temps de Virgile, comme l'ont présumé quelques écrivains modernes? Le silence de tous les auteurs antérieurs à Pline nous empêche d'adopter cette opinion (169). On pourroit supposer que ce groupe, ouvrage de trois artistes Rhodiens, fut fait à Rhodes, entre le règne d'Auguste et celui de Vespasien, et que ce dernier empereur le fit transporter à Rome, lorsqu'il réduisit l'île de Rhodes à l'état de province romaine (170). Il est plus vraisemblable qu'il fut fait

suivant les calculs de l'abbé Barthélemy, représenteroient aujourd'hui environ neuf millions de francs. Zénodore y travailla pendant dix ans. Plin., lib. xxxiv, cap. 7, §. 1.

(167) Suétone dit qu'elle en avoit cent vingt. (*In Ner.*, cap. 31). Après la mort de Néron, ce colosse fut consacré au soleil.

(168) Il dit positivement que c'étoit dans l'Auvergne que Zénodore avoit acquis sa réputation. *Postquam satis ibi artem approbaverat, Romam accitus est à Nerone.* Plin., lib. xxxiv, cap. 7, §. 1.

(169) Lessing paroît avoir très-bien prouvé que Virgile n'a point eu l'intention d'imiter ce groupe dans la description qu'il a faite de la mort de Laocoon, et même qu'il ne le connoissoit pas. Du Laoc., ch. vj, pag. 64 à 70 de la traduction française.

(170) L'an 74 de notre ère. Sueton., *in Vesp.* cap. 9.

à Rome même, et terminé sous le règne heureux de Titus qui le plaça dans son palais (171).

Aucun auteur, aucune inscription ne nous a transmis les noms des sculpteurs qui exécutèrent les bas-reliefs de la colonne trajane. Si l'on considère le style de ce monument, on se persuadera peut-être que ces habiles artistes avoient hérité des principes de Lysippe, d'Euthycrate et d'Agasias.

Une foule d'ouvrages de sculpture, que l'on peut croire avoir été faits pendant le règne d'Adrien, enrichissent les plus belles collections de l'Europe. Nous rappellerons de préférence les deux Centaures de marbre noir trouvés à la *villa Adriani*, par la raison qu'ils portent l'un et l'autre les noms d'Aristéas et de Papias, sculpteurs natifs d'Aphrodisias, ville de Carie (172) La beauté des

(171) Plin., lib. xxxvj, cap. 5, §. 11. — Je supprime les preuves qui pourroient étayer cette opinion. Quelques unes ont déjà été données sommairement par M. Visconti, dans le Musée Pio-Clementin, (tom. ij, pl. 39). Je ne dois point chercher à prévenir ce que cet illustre antiquaire, à qui j'ai l'honneur d'être associé, doit dire à ce sujet, dans la Notice relative au Laocoon, qui fera partie du présent ouvrage. — Le groupe de Zéthus, Amphion et Dircé, ou *le Taureau Farneze*, ouvrage d'Appollonius et de Tauriscus de Tralles, se voyoit à Rome, dans le Musée d'Asinius Pollion, au temps d'Auguste. (Plin., lib. xxxvj, cap. 5). Winckelmann ne l'a cru postérieur au Laocoon, que parce qu'il a pensé que le Laocoon avoit été fait dans le temps d'Alexandre.

(172) Mus. Capitol., tom. iv, pl. xxxij et xxxiij, pag. 165. — On voit une répétition antique d'un de ces centaures dans le palais Borghèse; il porte un amour enfant qui lui a lié les

images d'Antinoüs suffiroit pour prouver d'une manière évidente que les Grecs, rendus au bonheur par Adrien, possédoient, à cette époque, des artistes aussi habiles que les plus grands maîtres des siècles précédens.

Les monumens de Septime Sévère sont les premiers où l'on reconnoisse des signes de décadence; quelques bustes de Caracalla rappellent encore les jours brillans d'Auguste et de Périclès.

Cette décadence devint plus sensible sous les règnes suivans; le goût se corrompit toujours davantage après la division de l'empire romain; cependant l'art ne périt point. Dioclétien, Constantin, Théodose construisirent des monumens dignes, du moins par leur immensité, de la grandeur romaine. Dans les premières années du cinquième siècle de l'ère chrétienne, le sénat de Rome vota une statue au poète Claudien, et la fit élever dans le *Forum* de Trajan (173). En l'an 453, le pape saint Léon, après avoir délivré l'Italie des fureurs d'Attila, fit exécuter la statue de bronze de saint Pierre, que l'on voit encore dans

mains derrière le dos. (Scult. della villa Pinciana, stanz. ix, n°. 1). Il y a une copie de cette figure à Paris, dans le jardin des Tuileries.

(173) Claud. *in præf. Bell. Get.* — L'inscription de cette statue se voit dans Grutter, tom. j, pag. ccexcj, n°. 5. — Cinquante ans plus tard, le sénat fit élever une statue de bronze à Sidonius Apollinaris, et la fit placer pareillement dans le *Forum*. de Trajan. Sidon. Apoll., lib. ix, epist. 16. pag. 284; et carm. viij, vers 8, pag. 350.

l'église du Vatican (174). Vers l'an 483, Zénon l'Isaurien honora Théodoric d'une statue équestre qu'il fit placer à Constantinople devant son palais (175). Les ouvrages de sculpture en marbre et en bronze, faits dans le sixième siècle, sous le règne de Justinien, sont innombrables. Ce prince éleva dans le *Forum* appelé *Augustæum*, une colonne revêtue de bas-reliefs de bronze, sur laquelle il plaça sa propre statue équestre, colossale, de même métal (176). Presque tous les empereurs, leurs femmes et leurs ministres avoient des statues. Léon l'Isaurien, célèbre par son attachement fanatique pour les opinions des iconoclastes, s'en fit élever à lui-même un grand nombre (177).

(174) Marangoni, delle cose gentilesche trasportate all'uso dell chiese, cap. 20, pag. 68. — Fr. Cancellarius, de Secr. nov. Basilic. Vatic., t. iij, pag. 1504, ad. 1510.

(175) Jornand. *de Reb. Goth*, cap. 52. — Tillemont, Histoire des empereurs, tom. vj, pag. 506.

(176) Procop. *de Ædif.*, lib. j, cap. 8. — Les Turcs ont fondu cette statue pour en faire des canons. Gyllius, qui écrivoit au commencement du seizième siècle, dit l'avoir vue. Il assure que la jambe étoit plus haute qu'un homme. Gyllius, *Constantinop. Topograph.*, lib. ij, cap. 17, apud. Gronov., tom vj.

(177) Il en avoit plusieurs à Rome, vers l'an 729. Elles furent détruites à cette époque par le peuple, lors des différens du pape Grégoire II avec cet empereur. — M. Heyne a donné une énumération très-détaillée, des statues et des édifices élevés par les Empereurs Grecs, depuis Constantin jusqu'à Manuel Comnène, dans plusieurs dissertations intitulées : *Serioris artis Opera quæ sub imperatoribus Bysantinis facta memorantur;* (Comment. Societ. Reg. scient. Gotting. tom. xi, pag. 36 et seq.); *De interitu operum cum antiquæ, tum serioris artis quæ*

Des chefs-d'œuvre d'une haute antiquité, un Hercule de Lysippe, une Junon plus ancienne, autrefois honorée à Samos, des statues d'athlètes, des chars et des chevaux de bronze, apportés d'Olympie, conservés avec respect, embellissoient encore Constantinople dans le commencement du treizième siècle; et les Grecs gémirent sur la barbarie des Latins qui, dans le pillage de cette capitale, détruisirent tant de vénérables monuments (178).

Enfin, vers ce même temps et pendant les deux cents années qui avoient précédé, les derniers artistes qu'ait produits la Grèce opprimée, appelés en Italie par de sages magistrats, y apportèrent la dernière étincelle du feu qu'ils n'avoient pas laissé périr (179). Pise, Sienne, Florence, re-

Constantinopoli fuisse memorantur, ejusque caussis ac temporibus, comment. prior; (ibid. tom. XII. pag. 273. et seq.); *Comment. altera* (ibid. pag. 292. et seq.); *artes ex Constantinopoli nunquam prorsus exulantes, etc.*; (ibid. tom. XIII. pag. 3 et seq.). Le lecteur pourra consulter ces savantes dissertations.

(178) Nicetas, *de Statuis æn. ign. trad.* apud Fabric. Bibl. græc., tom. VI, pag. 405 et seq. (Ed. 1726). Les chevaux de bronze placés au Carousel furent enlevés de Constantinople à cette époque par les Vénitiens.

(179) Buschetto, architecte et statuaire, un des artistes grecs les plus renommés des derniers temps, fut appelé à Pise en l'an 1016, et bâtit la célèbre cathédrale qui fait encore l'ornement de cette ville. On peut regarder cet artiste et les sculpteurs qu'il amena de la Grèce comme les fondateurs de l'école moderne de sculpture. Les magistrats de Pise lui firent élever un tombeau. Vasari, Proem. delle vite, pag. 76, 77. (Ed. 1759).

cueillirent ce dépôt précieux ; bientôt la flamme se ralluma ; la Grèce, qui avoit perfectionné les arts, eut, avant de tomber dans une entière servitude, le mérite de nous les transmettre.

Quelle route immense nous venons de parcourir ! quel nombre prodigieux d'hommes illustres et de beaux ouvrages nous a présenté l'histoire d'un seul peuple ! Pendant les dix siècles écoulés depuis Dédale jusqu'à Phidias, nous avons vu s'élever, de toutes parts, de grands, de riches monuments, attestant à chaque génération des efforts soutenus et des conquêtes successives. Chez le plus léger, chez le plus inconstant de tous les peuples, au milieu des révolutions et des guerres les plus sanglantes, nous avons vu l'art, dirigé dès son enfance par de sages principes, repousser toutes les erreurs, marcher avec constance vers le but auquel il devoit atteindre, jamais ne rétrograder, ne s'arrêter jamais. Nous l'avons vu, parvenu au plus haut degré de perfection, se soutenir dans cet état glorieux pendant six cents années. Dix siècles avoient instruit sa jeunesse ; après la longue durée de sa vigueur et de sa gloire, dix siècles se sont écoulés durant son déclin. Quelle différence entre cette marche ferme, soutenue, toujours progressive, et les nombreuses révolutions que l'art naissant à peine a déjà éprouvées parmi nous !

Antique patrie d'Homère, de Démosthène, de Lysippe et de Phidias, mère infortunée des lettres,

des sciences et des arts, jamais nous ne t'aurons assez accordé de louanges et d'actions de graces! Chaque jour nos vains efforts attestent la divinité de ton génie. Tous les hommes éclairés s'inclinent devant les dieux que formèrent tes enfants. Toi seule a montré l'art, rival de la nature, luttant avec elle dans la formation de la beauté. Tes exemples et tes préceptes doivent être nos guides; si nous parvenons à égaler tes chefs-d'œuvre, ce ne sera qu'à force de les étudier: mais nous aurions en vain reconnu tes sages principes, en vain nous posséderions tes ouvrages les plus admirables, nous n'obtiendrons jamais une gloire égale à la tienne, si nous n'apprenons encore, en imitant ta conduite, à vaincre l'inconstance de nos goûts.

VOYAGE.

Extrait du Journal d'une personne attachée à l'ambassade russe, envoyée à Pékin au mois de juillet 1805, *traduit de l'allemand.*

Une foule d'occupations s'étoient accumulées le jour de mon départ. Quelques affaires attachées à ma charge devoient être terminées, et l'ordre de quitter Pétersbourg le 25 juin avant la nuit étoit irrévocable. En vain je voulus demander quelque délai : les domestiques de l'Ambassadeur venoient à chaque instant hâter les préparatifs du voyage, et voir où on en étoit. Cette extrême sévérité qu'on mettoit dans tous les ordres, les formes militaires avec lesquelles on les faisoit exécuter, venoient du besoin qu'on avoit senti d'une subordination plus exacte que dans la dernière Ambassade envoyée en 1792 à Constantinople. On prévoyoit avec raison que dans une expédition si lointaine, à travers des pays incultes et déserts, la discipline deviendroit d'autant plus nécessaire que les besoins et les dangers seroient plus nombreux. D'ailleurs le départ de l'Ambassade avoit été fixé pour le printemps dernier, et il étoit temps de ne plus le différer.

Je partis à 11 heures du soir. Je faisois partie de la treizième et dernière division de l'Ambassade, qui étoit aux ordres de *Paul* Petrowitsch de Karanlof, officier de la Chambre Impériale.

Un voyage dans l'intérieur de la Russie exige de celui qui l'entreprend une santé et une force de corps proportionnées aux fatigues sans nombre auxquelles on est exposé. Les chemins sont souvent affreux, on ne rencontre presque aucune auberge; il faut porter avec soi tous les objets de première nécessité. Les paysans vendent du thé et du café, mais ils tirent parti des voyageurs qui n'en sont pas pourvus pour leur vendre ces denrées à un prix exhorbitant. Il en est de même des autres provisions.

Nous arrivâmes le 9 juillet à *Nowgorod*, dont Pétersbourg a éclipsé l'ancienne splendeur. — *Walday* est célèbre dans toute la Russie par la beauté de sa situation. Cette ville est bâtie sur le rivage du lac de même nom, et touche aux montagnes que l'on trouve entre Petersbourg et Moskou.

Ces montagnes donnent à Moskou une grande ressemblance avec la ville de Nuremberg. Elle renferme dans ses murs beaucoup de terres qui ne sont pas même défrichées. Les denrées y sont à bien meilleur compte que celles qu'on est obligé d'acheter sur la route.

Le 19 juillet nous nous mîmes en route pour la Sibérie. Nous arrivons à *Wladimir*. Cette ville ancienne et célèbre, qui a été la résidence de plusieurs princes, est dans une agréable situation entre des montagnes et au milieu d'un pays fertile. Son nom est celui de son fondateur. Un des successeurs de WLADIMIR, *André* BOGOLINBSKY,

y transféra la résidence royale qui avoit été jusqu'alors à Kiew, et en fit la capitale du royaume. Il l'aggrandit, l'embellit, et fit plusieurs riches présens à la cathédrale de Saint-Démétrius. Il lui donna une image de la Vierge qu'il avoit enlevée de la ville de Wüschegrad, et à laquelle on attribue encore aujourd'hui plusieurs miracles. Plusieurs des descendans de Wladimir sont enterrés dans la cathédrale, et les prêtres gardent leurs tombeaux avec tout le soin qu'on a pour les reliques des saints.

Il y a plusieurs hauteurs dans l'enceinte de Wladimir : elles sont occupées par des églises ou des couvents. La *Kliasme* forme de gracieuses sinuosités dans la plaine, et présente souvent des sites pittoresques.

Le district où est *Duratschewo*, et où nous arrivâmes le 22 Juillet, forme peut-être une des provinces les plus industrieuses de la Russie : il y a plus de vingt fabriques, et dans ce nombre seize verreries.

Nischniy Nowgorod fut fondée en 1222 par le prince *Georges* WSEWOLODOWITSCH, et fut pendant plusieurs années la résidence de ses successeurs. Sa situation au confluent de *l'Oka* et du *Volga* est avantageuse, et sa position sur les sommets de deux montagnes lui donne un aspect très-pittoresque. Le commerce des grains et du sel y est très-actif: on y emploie annuellement trois mille voitures. Des bois de plusieurs espèces, mais principalement de chêne, descendent le Volga, de-

puis Kasan. On compte jusqu'à soixante dix mille hommes qui sont employés dans la province à remonter l'Oka et le Volga, pour distribuer dans l'intérieur les objets du commerce de Nowgorod; c'est pourquoi on donne à cette ville le nom de *port continental.* Le poisson vient d'Astrachan, et on tire de Serm pour plus de sept millions de sel.

Le 28 juillet nous étions à *Liskowa.* C'étoit justement le temps de la foire de *Makarief,* qui est à quelque distance; nous fîmes un léger détour pour y arriver. Depuis long-temps on avoit le projet de transférer cette foire à Liskowa, où les marchands trouveroient en général beaucoup plus de commodités, et l'on proposa au prince de Géorgie de vendre cette ville qui lui appartient; mais il exigeoit mille roubles par tête : le prix parut trop fort, et Makarief a conservé ses foires. Elles sont peut-être plus considérables que celles de Leipsik et de Francfort: c'est là que se fait l'échange des marchandises de l'Europe et de l'Asie. Le gouverneur de Nowgorod qui en a la surveillance et qui est le plus à portée d'en juger, estime à plus de 50 millions de roubles les sommes qui circulent à cette époque, tant en métal qu'en papier. Dans le temps même de la foire on ne trouve aucune auberge à Makarief; il faut louer soi-même une maison. Le bon ordre qui règne généralement dans toutes les places de commerce en Russie, a été aussi introduit à Makarief. Les négocians sont rangés suivant l'espèce des marchandises qu'ils ont à vendre. Les ouvriers de

toute espèce qui affluent alors à Makarief, sont aussi placés dans leurs boutiques particulières.

Du temps du czar Basile un certain Makarief bâtit un couvent où insensiblement les Russes vinrent faire des pélérinages à de certaines époques : ces réunions furent l'origine de ces foires. Le couvent a été souvent ruiné et rétabli. Il existe encore maintenant, et forme un établissement considérable. Pendant la foire le *Volga* est couvert de barques qui contiennent des marchandises de toute espèce; elles appartiennent à des Russes, à des Polonais, des Sibériens, des Persans, des Turcs, et surtout des Baschkiriens.

De retour à Liskowa le prince de Géorgie nous invita à dîner. Il semble ne point connoître sa dépendance et les pertes considérables qu'il a éprouvées : rien ne manque à sa cour pour les lui faire oublier. Arrivés à *Tchougounu*, le 31 juillet, nous passâmes la Soura, et parvînmes à *Wassilsoursk*, où descend la poste de Chmelewka. Ces deux dernières villes furent bâties en 1524 par l'ordre de *Basile* Iwanowitch. Wassilsourk compte environ 227 habitans; leur commerce consiste dans les produits de leurs champs et de leurs troupeaux. Le 26 d'août il y a une foire à Chmelewka pour la vente de ces objets. — Les environs sont exposés aux fréquents débordements du Volga et de la Soura. On voit encore çà et là quelques traces du passage de Catherine, et quel-

ques arbres dont la route avoit été garnie.

A peu de distance d'Emangach on trouve une pyramide qui marque les limites du gouvernement de Nischniy-Nowgorod.

Le gouvernement de *Kasan*, qui a 1044 milles carrés, n'a que 764,000 ames de population. A *Staroy Sundür* on trouve un mélange de Russes et de Tschubaches. Les Tatares de ces contrées ont déjà la coutume de laisser courir leurs chevaux à la campagne, et de ne les rassembler que lorsqu'on en a besoin.

Les petites villes de province de la Russie n'ont aucun ordre dans les bâtimens : les rues ne sont point pavées ; souvent elles sont formées de poutres rapprochées les unes des autres. Les hauteurs sont ordinairement garnies d'églises ou de couvents. Le commerce qui se fait le long du Volga consiste principalement en cuir, en cire et en froment.

Le 2 août nous vînmes à *Swiachk* qui est bâtie sur une hauteur. Ce lieu fut fortifié en 1544 pour faciliter les moyens de renverser le trône des Tatars à Kasan. Cette ville fut prise en effet en 1552, mais on laissa aux Tatars leur croyance, leur culte, et plusieurs priviléges. Ils ont encore leurs mursas (les nobles), et leurs mullas (les prêtres). Ils ont même à Orenbourg un mufti qui est constamment en querelle avec celui de Kasan touchant la suprématie. Nous fûmes logés dans cette dernière ville par ordre du gouvernement, et nous occupâmes une jolie maison de bois.

Kasan est dans une situation malsaine. Le nombre des morts surpasse annuellement celui des naissances. Les lacs et les ruisseaux qui entourent la ville sont peut-être cause de cette insalubrité. La ville haute a été construite en pierres sur les nouveaux plans qui ont été proposés. La maison du comte Bestuschef Rumini, qui nous reçût avec beaucoup de politesse et d'obligeance, est située dans cette partie; elle a été achetée par le gouvernement pour l'Université. La rue où elle se trouve conduit directement à la forteresse d'où l'on a une très-belle vue. Le gouverneur y fait sa résidence. On n'épargne rien pour l'embellissement de la ville : on y voit déjà plusieurs bâtimens considérables et d'une bonne architecture, et elle tiendra sa place parmi les villes du second ordre. Pendant notre séjour à Kasan nous mangeâmes plusieurs fois avec les membres du gouvernement qui font table commune comme dans la plupart des chefs-lieux de province de la Russie. On trouve de tres belles promenades le long du fleuve Kasanka qui forme plusieurs îles. La cour du commerce sera un des monumens remarquables de Kasan; elle est sur le point d'être achevée. La cathédrale, bâtie en 1561 par *Iwan* Wasiljewitsch II, est aussi un édifice curieux; la coupole est dorée et forme un brillant aspect à la lueur du soleil. On voit encore dans cette ville quelques restes de monuments Tatars; on y conserve les reliques de plusieurs saints.

Kasan fut fondée en 1257 par le Khan tatar

Sain, fils du dévastateur Batjef. Elle a été longtemps la capitale d'un royaume considérable auquel appartenoit même une partie de la Bulgarie. Le pays a été anciennement beaucoup mieux cultivé et plus riche qu'il n'est à présent; c'est ce qu'attestent les ruines qu'on y rencontre. Après de longues et sanglantes guerres, les czars de Kasan se soumirent vers la fin du 15e. siècle à *Iwan* Wasiljewitsch I, prince russe, et depuis ce temps les Russes eurent la plus grande influence sur le sort des monarques Tatars. Les guerres continuèrent cependant jusqu'en 1552, que Kasan fut prise pour la dernière fois par Iwan Wasiljewitsch II; ce qui mit fin à la monarchie Tatare. On montre encore le lieu de la ville ou les russes livrèrent l'assaut.

En visitant le faubourg qui est habité par des Tatars, nous fûmes accueillis avec beaucoup d'amitié par leur mulla ou premier prêtre. Ils ont huit mosquées avec des minarets.

Nous partîmes de Kasan le 9 août, nous arrivâmes à *Tchurila*, qui est habitée par des Tatars et environ 400 Russes qui tâchent de les civiliser. Il faudroit autant de patience et de douceur dans les maîtres que de bonne volonté et d'intelligence dans les disciples.

Tout le pays, jusqu'à *Arsk*, est très-fertile en blé et assez peuplé; on y trouve aussi des forêts considérables. Il est habité en grande partie par des Tatars. Ils nous servirent le plus souvent de cochers, et dans ce métier nouveau pour eux,

on ne les trouvoit pas aussi novices qu'on auroit pu le penser. En général ils remplissent les emplois qu'on leur confie avec tout le zèle et toute l'activité dont ils sont capables. Ce peuple est doux et honnête, et un gouvernement sage pourra en tirer tout le parti qu'il voudra.

Iangul est situé dans un pays de montagnes. Notre chemin nous conduisit de-là à travers les immenses forêts qui s'étendent jusqu'à la mer glaciale.

Nous nous embarquâmes sur la *Kama*, que les Votiaques appellent *Viatka-Kam ;* les Tcheremisses, *Naukat-Witch* et les Tatars *Neurkat-Idel. Kam*, *Vitch* et *Itel* signifient rivière dans ces différentes langues, et toutes les dénominations qu'on trouve attachées à un même lieu ne sont en général que des traductions.

Les Tatars et les Votiaques qui habitent ces contrées, ne font que sortir de la vie nomade pour former des établissemens fixes, et cultiver les terres. Nous avions toujours, en traversant ce pays, des Cosaques qui nous précédoient pour assurer des vivres et des chevaux.

Le gouvernement nous avoit fait accompagner par des Cosaques des bords du Don. Dans toutes les provinces il y en a un certain nombre, et on les emploie comme courriers. Ces Cosaques descendent de troupes vagabondes russes et esclavonnes. Ils formoient autrefois un état à part dans la Servie, et s'occupoient dès leur enfance du métier de la guerre. Des princes russes et ta-

tars les choisissoient pour leur garde d'honneur et pour différentes expéditions. Il y avoit des Cosaques Tatars bien avant qu'on eut entendu parler de Cosaques russes; mais c'étoient tous des prisonniers faits sur les Russes, dont les Tatars formoient des corps de cavalerie, et auxquels on donnoit ce nom. Ils ont ainsi une origine commune, et tous les Cosaques du Don, d'Astrachan, de Boug, de la petite Russie, d'Orenbourg, et de l'Oural appartiennent à la même race russe ou esclavonne.

Les Cosaques ont été proprement les conquérans de la Sibérie. Leur chef, IERMAK, prévit lui-même qu'il ne pourroit pas rester maître de ces immenses conquêtes, et les céda à *Iwan* WASILJEWITSCH I, en 1581. — Les Cosaques ont leurs camps particuliers ou des villages retranchés, dont chacun a deux églises et un ataman (un supérieur). Ils peuvent fournir vingt-cinq mille hommes de troupes à la Russie, et dans un besoin pressant près de cent mille. Les peines que le gouvernement s'est données jusqu'à présent pour les accoutumer à une vie tranquille et à l'agriculture ont été sans succès. Ils avoient eu leurs réglemens particuliers jusqu'au règne de Catherine II; un ukase du 6 février 1804 les a soumis à une chancellerie militaire spéciale. Les attributions honorifiques qu'on a attachées à plusieurs d'entr'eux ont contribué sans doute à les soumettre davantage à la Russie par l'influence qu'elle a acquise parmi eux. Toute l'organisation

intérieure des régimens qui habitent les bords du Don, dépend maintenant du gouvernement Russe. Les changemens qu'il a opérés dans leurs anciennes disciplines, ont occasionné les fréquentes révoltes qui ont eu lieu, et celle qui a duré pendant les dix dernières années du siècle passé, et qui a été très-peu connue.

Les Votiaques qui habitent les bords de la Viatka et de la Kama, savent très-peu de russe. Dans leur langue ils se nomment *Uoty*, *Uolmirty* ou *Morty*. Ils forment une peuplade d'environ cinquante mille hommes, sans compter les femmes et les enfans. Ils ont construit des villages depuis qu'ils ont passé de la domination des Tatars sous celle des Russes. Leur langue est d'origine finnoise. Ils ne connoissent point encore l'écriture de caractères, et se servent d'autres signes pour rendre leurs idées. On voit parmi eux beaucoup de cheveux rouges. La noblesse est considérablement déchue de la considération où elle étoit. Ce peuple est généralement paisible et se distingue par sa bonne foi. Il jouit d'une heureuse médiocrité. Les femmes sont ordinairement sans coëffures. Quelques-uns d'entre eux sont encore idolâtres, mais ils ne sacrifient qu'en secret, par la crainte qu'ils ont des Russes. La plupart sont baptisés. Ceux qui sont restés fidèles au paganisme, adorent outre le dieu suprême, le soleil et d'autres divinités subalternes. Leurs anciens, appelés *Tony*, exercent le sacerdoce : c'est au sein des forêts et à l'ombre de quelques arbres antiques et vénérables

qu'ils célèbrent les cérémonies de leur culte. Leurs principales fêtes sont le nouvel an, la fête des semailles et celles de la moisson et des fenaisons. On sacrifie alors un cheval ou une brebis, une oie, un canard, les entrailles et la graisse sont brûlés, et le reste sert dans les festins. Les prières publiques ont lieu au lever du soleil et à midi.

Les principales productions du gouvernement consistent en froment, miel, cire, lin... Elles sont transportées jusqu'à Archangel. Les Votiaques qui ont reçu le baptême s'appliquent avec ardeur à l'agriculture et à l'éducation des abeilles. Ils sont très-hospitaliers, et leurs mœurs sont douces.

De Tchepzy, le dernier endroit de la province, on entre en Sibérie.

Si l'on donne le nom de désert à une contrée couverte de bruyères et de forêts, presque dépourvue d'habitans, ce nom convient parfaitement à la plus grande partie de la Sibérie. Elle est divisée maintenant en cinq gouvernemens : ceux de *Perm*, *Oufa*, *Tobolsk*, *Tomsk* et *Yrkoutzk*. L'immense étendue de la Sibérie fait qu'elle varie beaucoup relativement à ses productions et à son climat. La partie méridionale est fertile et agréable, quoiqu'on rencontre, dans beaucoup d'endroits, des plaines arides et des landes. Presque partout le sol renferme du sel. Les parties septentrionales, couvertes de marais, de forêts et de glaces, sont presque inhabitables.

Les principales nations de ces vastes contrées,

sont : 1°. les *Finnois*, qui comprennent les *Tcheremisses*, les *Mordray*, les *Tchoubaches*, les *Votiaques*, les *Vogoules*, les *Permiens*, les *Syrianiens* et les *Ostiaques*, qui habitent la Sibérie. 2°. Les *Tatars*, qui forment la majeure partie des habitans de la Sibérie, et dont ils étoient maîtres avant les Russes. Ces Tatars forment sept nations différentes : les *Tatars* proprement dits, les *Nogays*, les *Metcherialles*, les *Bachkires*, les *Eirgises*, les *Iakutes* et les *Eleutes*. Sibir étoit autrefois la capitale de la Sibérie, et on en montre encore les ruines à quelque distance de Tobolsk. 3°. Les *Mongols* ou *Mantchous*. Cette nation, absolument distincte des Tatars, quoiqu'elle soit, depuis fort longtemps en relation avec eux, commande maintenant à la Chine. Autrefois elle se divisoit en plusieurs peuples : les *Mongols*, les *Kitanes*, les *Noutchirs* qu'on appeloit aussi *Kins*, *Toungouses* et *Mantchous*. Maintenant on distingue les Mongols proprement dits et les *Derbes Oiraits*. Ces derniers se subdivisent en plusieurs nations : les *Eleutes* ou *Kalmouks*, les *Khoites*, les *Koummittes* et les *Barga-Bouriates*, appelés aussi *Bouraetes* ou *Bratzy*. Les deux premiers de ces peuples sont, partie sous la domination des Russes, partie sous celle des Chinois. Les derniers sont soumis aux Russes.

Outre ces peuples, il y en a plusieurs autres dont on ignore l'origine. Tels sont les Samoïedes et plusieurs peuplades Cosaques, dont le nombre s'élève jusqu'à cent mille hommes. Leurs princi-

pales villes sont : *Uraljk*, *Gurjef* sur la mer Caspienne, et la forteresse d'*Ilesk* sur l'*Ilek*.

On a généralement en Sibérie mauvaise opinion de ceux qui y sont exilés, et cette défiance contribue à rendre leur sort encore plus misérable.

Quiconque veut s'établir en Sibérie, obtient des secours pécuniaires, des vivres, et des matériaux pour bâtir. On lui fournit ces secours pendant trois ans ; cependant la fondation de quelqu'établissement ne se fait pas sans beaucoup de difficulté, et ce ne sont ordinairement que les enfans qui jouissent du fruit des peines de leurs pères. Dans les environs de Tobolsk et de Tomsk, on trouve beaucoup d'hommes originaires d'Archangel, de Tula, de Twer, de Nichny Nowgorod, qui sont venus s'y établir.

La chaîne des monts de l'Ural s'étend du sud au nord, dans une longueur de trois cents milles d'Allemagne; toutes les autres chaînes de la Russie d'Asie y prennent leur origine.

Des ruines nombreuses et d'autres monumens annoncent une civilisation autrefois supérieure à celle de la Sibérie actuelle. Mais, ce qui n'est point d'une moindre importance, ce sont les traces des grandes révolutions qu'a éprouvées le globe, qu'on rencontre à chaque pas, et qui font conjecturer avec tant de vraisemblance que la formation de notre terre remonte bien au-delà de l'époque où on la place vulgairement.

Les Permiens parlent une langue qui leur est particulière. L'évêque Étienne y prêcha l'évan-

gile vers la fin du 14ᵉ siècle ; leurs principales richesses consistent dans le produit de leurs mines de fer et de cuivre, leurs salines et leurs marbres.

Nous arrivons à *Perme*, ville nouvellement érigée en chef-lieu du Gouvernement de même nom. Sa situation sur la Cama est très-heureuse ; on construit cette ville sur un plan régulier.

Chaque lieu un peu considérable en Russie a une espèce de magistrat *(Dessjanik)*, à qui on confie la surveillance de dix familles. Ailleurs et dans des lieux plus importans, il a cent familles sous sa direction et prend le titre de *Szotnik* ; outre cela il y a des espèces d'Echevins *(Wubrannaja)*, et un supérieur *(Golowa)* qui sont chargés des fonctions judiciaires en première instance, le procès est porté en seconde devant le tribunal du Canton inférieur *(Nishniiy semsskiy sud)*, et en dernier, devant le tribunal supérieur *(Ujesdnuy sud)*, enfin si la cause est majeure, elle est portée devant le Gouvernement, et en dernier appel devant le Sénat.

A Perme, nous nous trouvâmes avoir fait à-peu-près le tiers du chemin jusqu'à Irkutzk, et notre voyage avoit été d'environ mille neuf cents quarante-sept Werstes ou deux cents soixante-dix-huit milles d'Allemagne.

L'ambassadeur, le Comte de Golowkin, arriva lui-même à Perme le 16 août ; nous partîmes le lendemain et nous approchâmes de l'Ural.

Il y a dans ces environs des montagnes considérables d'albâtre, et qui renferment des ca-

vernes extrêmement curieuses. M. de Strahlenberg les a suffisamment fait connoître.

Nous nous trouvons actuellement au pied d'une des plus hautes montagnes de la chaîne de l'Ural, qu'on nommoit autrefois *Monts Riphées*. Le Gouvernement n'épargne aucuns frais pour bien entretenir la route qui la traverse ; ici nous entrons en Asie ; elle s'annonce d'une manière riante et fertile. Le sol des provinces de *Tobolsk* et de *Tomsk*, est généralement noir et susceptible d'une très-bonne culture.

Le 20 d'août nous vînmes à *Catharinenbourg*. Cette ville est plus considérable et plus importante que Perme. Elle est bâtie sur l'*Issek* qui se jette dans le *Tobol*. Pierre-le-Grand, qui la fonda en 1722, l'appela du nom de son épouse. Cette ville remplit encore sa destination, qui est de servir d'entrepôt à tous les produits métalliques des fabriques de l'Ural ; elle avoit dans un tems de fortes garnisons à cause des fréquentes irruptions des Baschkires. Elle a une monnaie, une chancellerie des monnaies, et c'est la résidence de plusieurs personnes intéressées dans ces fabrications. Elle fait un commmerce considérable d'améthystes, de topases, de sardes et d'autres pierres dures ou précieuses qu'on trouve en assez grand nombre dans ses environs.

A *Kamensk*, située à plusieurs lieues de Catharinenbourg, on trouve plusieurs forges et autres fabriques qui appartiennent au gouvernement. Cette ville a plus de deux mille habitans. On y

coule annuellement deux cents à deux cent cinquante canons. Les minéraux très-curieux qu'on recueille en grand nombre dans les environs sont destinés à enrichir les cabinets des universités de la Russie. Les volailles sauvages de toute espèce sont abondantes dans ces contrées.

Il règne parmi les exilés qui sont employés dans les mines, un esprit d'union que la ressemblance de leur sort ne peut manquer d'opérer, et c'est à cet accord qu'il faut attribuer les projets souvent extrêmement ingénieux qu'ils exécutent pour leur liberté.

Près du misérable village de Dalmatow est le célèbre couvent de même nom. *Démétrius* Mokrinsky le fonda en 1644 : son fils Isaac lui succéda en qualité d'archimandrite. Ce couvent a trois églises ; autrefois il possédoit quatorze villages et deux mille cent cinquante ames ; mais toutes ces possessions ont passé en 1740 à la couronne qui s'est chargée de l'entretien des moines. Les environs du couvent, arrosés par l'Issek, offrent des sites très-agréables.

Si le pays que nous venions de traverser, nous avoit offert bien des obstacles à vaincre et bien des fatigues à essuyer, nous avions devant nous une perspective qui se présentoit d'une manière encore moins agréable, et les déserts, les marais, les plaines immenses de la Sibérie alloient se succéder sans fin dans le gouvernement de Tobolsk. Les routes y sont souvent à peine tracées ; ailleurs

les chaussées sont ruinées. Les habitans, dispersés à de grandes distances, ne connoissent point l'hospitalité, et l'on est exposé au danger de tomber entre les mains des criminels exilés qui parcourent ces déserts.

Ce gouvernement de Tobolsk comprend des plaines immenses, occupées en partie par des lacs nombreux et qui donnent naissance à des fleuves considérables. Des forêts couvrent de vastes régions, et elles impriment à ceux qui les traversent un sentiment d'effroi qu'il est souvent difficile de vaincre. Le climat de la partie du sud est tempéré, mais il devient insupportable au nord Les montagnes renferment des fossiles, des minéraux et des pierres précieuses.

Les contrées du sud sont habitées en partie par des colons européens. La terre récompense richement ceux qui lui confient les trésors de l'agriculture.

Les habitans ne sont pas encore bien accoutumés à recevoir de l'argent pour les chevaux qu'ils fournissent à la poste. Ils s'accommodent fort bien de cette recette. Pour l'augmenter, ils atteloient souvent, malgré nos oppositions, huit jusqu'à douze chevaux à nos voitures. Ces animaux courent par troupeaux dans la campagne ; on les rassemble au besoin, mais ils sont encore peu accoutumés à conduire des voitures ; et les voyageurs ne peuvent pas être sans inquiétude.

Les villages et la campagne forment souvent un contraste bien étonnant. Les premiers sont misérables autant que la campagne est fertile. On ne

trouve presque nulle part des ouvriers qui aient quelque habileté ; et dans la crainte de ne pouvoir faire réparer nos équipages, nous étions obligés de traîner à notre suite des roues, des essieux et d'autres objets semblables.

Le gouvernement de *Tomsk* est encore plus désert que celui de Tobolsk, quoique le sol soit également fertile ; il exigeroit de grands travaux pour le desséchement des marais, mais il offriroit de grands avantages par la suite à ceux qui voudroient les entreprendre. Le bétail y réussit fort bien, et il fait toute la richesse des colons. Les villages sont formés de cabanes dégoûtantes et vraiment affreuses.

Près de *Kopiewsk*, nous retrouvâmes la grande route de Tobolsk qui ne vaut pas mieux que celle que nous avions suivie et qui nous avoit abrégé le chemin de plus de deux cents werstes. Plusieurs personnes attachées à l'ambassade avoient pris la première et avoient passé par Tobolsk.

Nous fûmes reçus à Tomsk avec beaucoup d'obligeance par le gouverneur, M. Gwastow. Il nous procura des provisions de pain blanc dont il est extrêmement difficile de se pourvoir dans ces contrées. On construit quelques nouveaux édifices en pierres. Cette ville offre d'ailleurs un misérable aspect.

Le 17 sept. nous traversâmes le *Kan*, rivière assez considérable qui forme la limite entre les gouvernemens de *Tomsk* et d'*Irkutzk*, et nous entrâmes

dans ce dernier, qui est le plus vaste de toute la Russie,

Ce gouvernement est rempli de forêts, de montagnes et de marais. Les sources minérales y sont abondantes. La partie du nord est exposée à un hiver éternel; on y trouve des cadavres qui se sont conservés intacts pendant plusieurs siècles. Le clergé de tout le gouvernement est sous la juridiction de l'archevêque d'Irkutzk. Les contrées du sud sont habitées par les *bratsky* ou *buraetes*, nation considérable qui se forme de celle des *buraetes*, des *Tungunses*, des *Sakutes*, des *Kamtschadales*, etc. Ils vivent dans des tentes et se nourrissent du produit de leur chasse, de leur pêche ou de leurs troupeaux. Ils ne connoissent que les premiers élémens de la civilisation. Plusieurs sont encore attachés au paganisme.

Le pays est très-fertile et n'attend que la culture. Les chemins deviennent très-dangereux par les fréquens débordemens auxquels ils sont exposés.

Nous arrivâmes le 21 sept. aux rives de l'*Uda*, qui sont habitées par des bureates qui font un commerce de pelleterie. Ils sont en assez grand nombre. *Nischny-Udinsk* n'est pas aussi considérable qu'on pourroit s'y attendre, par la beauté de sa position et les avantages qu'elle lui offre pour le commerce. Nous y trouvâmes les missionnaires qui avoient quitté Pétersbourg dans le mois de mai, et qui devoient accompagner l'ambassade à la Chine. Ils étoient destinés à relever l'archiman-

drite Sophronius et les autres ecclésiastiques qui y ont leurs écoles. Cette première mission résidoit à Pékin, depuis plus de onze ans. Le nouvel archimandrite *Apollos* est un homme d'un caractère extrêmement doux. Cette mission est composée de dix personnes.

En approchant d'*Irkutzk*, notre vue se portoit sur de charmantes prairies, et tout-à-coup nous rentrions dans d'obscures forêts. Nous apercevions de temps en temps l'*Angora* sur lequel Irkutzk est situé. Nous arrivâmes heureusement dans cette ville le 26 septembre. Elle est environnée de montagnes escarpées et dont le sommet est désert. Autrefois elle étoit la capitale des Burætes; maintenant elle est le siége du gouvernement de toute la Sibérie. Le commerce qu'elle fait avec la Chine est considérable.

Toutes les personnes attachées à l'ambassade se trouvaient réunies dans cette ville au nombre de 200. Le temps que nous y passâmes fut en partie consacré à des réjouissances; les Burætes y prirent part : ils envoyèrent à l'ambassadeur une députation pour témoigner leur soumission, et leur respect pour le souverain. Les Burætes de ces contrées sont au nombre d'environ 2,000 hommes. Quelques-uns sont chrétiens, la plupart restent attachés au paganisme.

Une partie des savans de l'ambassade, du nombre desquels étoit M. Klaproth (1), jeune homme

(1) Voyez l'extrait que nous avons donné de son *Magasin asiatique*.

très-versé dans les langues, fut destiné à passer l'hiver en Sibérie, un autre retourna à Petersbourg, et nous nous mîmes en route pour les frontières le 6 octobre.

Les pays en-deçà et au-delà du lac *Baikal*, jusqu'aux frontières de la Chine, ne consistent que dans des déserts sablonneux, des montagnes et des forêts. La chaîne de l'*Altai* qui sépare la Chine de la Russie, étend fort loin ses ramifications. Nous suivîmes les bords de l'*Angora* jusqu'au lac Baikal. Nous ne trouvions sur notre route que quelques cabannes; des œufs, de mauvais pain, voilà toutes les provisions qu'on peut se procurer, et même assez difficilement.

Les Russes donnent avec raison le nom de mer au lac Baikal; il a son flux et reflux comme la mer Caspienne. C'est à *Nikolsk*, situé à cinquante werstes de l'Angora, qu'on visite les marchandises qui arrivent de la Chine.

Les sites qu'offrent les bords de ce lac sont singulièrement pittoresques. On aperçoit dans le lointain des montagnes dont le sommet est couvert de neige, et qui forment l'horizon. La navigation qui se fait sur ce lac, n'est pas aussi active que les avantages qu'elle présente pourroient le faire penser. Il faut en grande partie en attribuer la cause à l'ignorance de ceux qui y sont employés.

Ce lac abonde en animaux marins. On y trouve des veaux marins. Les habitations des Burætes dans ces contrées, sont généralement propres et an-

noncent une certaine aisance. *Selenginsk*, situé sur la *Sélenga*, est agréable et assez bien bâti. Notre rendez-vous commun avoit été désigné au fort, ou plutôt village de *Troizkosawsk*, qui a été bâti en 1728. Son emplacement n'a pas été heureusement choisi. Les environs sont stériles et déserts.

Pendant le séjour qu'y fit l'ambassadeur, on envoya à Pékin un courrier pour obtenir la permission d'entrer sur le territoire de l'empire; mais comme les choses traînoient en longueur, une division de l'ambassade partit, sans attendre son retour, et se rendit à *Burga*.

Les *Bratski* firent quelques fêtes en l'honneur de l'ambassadeur. Ils le reçurent au son d'une musique qui n'étoit pas très-harmonieuse. Ils lui présentèrent leurs femmes, qui avoient pris leurs plus brillans ajustemens, et le soir il y eut un bal.

Nous trouvâmes, à quarante werstes de Troizkosawsk, une colonie de Burætes payens. Leur *lama* nous reçut affectueusement, et nous assistâmes, dans leur temple, aux cérémonies de leur religion. Il y avoit un murmure qu'une musique plus aigue interrompoit par intervalles. Le lama, revêtu d'un manteau jaune et couvert d'une toque pointue, s'approchoit d'une élévation qui entourroit l'autel, et il donnoit, en sonnant, le signal des cérémonies. Les murs du temple étoient ornés de peintures qui représentoient quelques scènes de l'enfer. Derrière le siége du lama il y avoit une espèce

de sacristie où nous vîmes plusieurs vases pour boire le thé et le café.

Le soir on célébra l'anniversaire de la naissance de l'Ambassadeur, son hôtel fut illuminé et dans la salle d'assemblée il y avoit un autel portant cette inscription française: *le respect ne nuit point à l'attachement.*

La forteresse de *Kudara*, qui est sur la frontière, ressemble à un village, elle est environnée de casemates dont les issues sont gardées avec soin. Personne n'y ose descendre, on éteignit même les lumières au moment où l'ambassadeur y entra; on n'apperçoit nulle part des traces de ces souterrains.

Déjà on remarquoit un changement considérable dans les habitudes et les objets d'art, dans le voisinage de la Chine. Les relations commerciales avec ce vaste empire sont ici très-actives.

Le 19 décembre nous nous mîmes en route pour Pekin.

HISTOIRE.

Tableau des révolutions de l'Europe, depuis le bouleversement de l'Empire Romain jusqu'à nos jours; précédé d'une Introduction sur l'Histoire, et orné de cartes geographiques, de tables généalogiques et chronologiques; par M. Koch, membre du Tribunat et de la Legion d'honneur, correspondant de l'Institut, 3 vol. in-8°. Paris, 1807, chez *Schoel*, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 17.

Si, pour écrire de bons ouvrages sur l'histoire d'un pays, les auteurs doivent s'attacher à recueillir scrupuleusement les événemens mémorables et les documens qui leur servent d'appui, il est nécessaire, d'un autre côté, de faire de temps en temps le résumé de tout ce qui a été consigné dans les Annales, et de jeter un coup-d'œil général sur ce qui s'est passé pendant une certaine époque. L'histoire des événemens particuliers de chaque pays, ne sauroit avoir de l'intérêt pour le philosophe, qu'autant qu'il est à portée de suivre leur enchaînement, et d'observer leur influence sur l'histoire des nations et sur les progrès du genre humain. Souvent les actions les plus éclatantes, et qui produisent la plus grande sensation parmi les contemporains, restent sans résultat marquant, et ne servent

qu'à exciter la curiosité des spectateurs, tandis que des faits moins apparens engendrent quelquefois de grandes révolutions, soit que les suites en aient été calculées d'avance par une profonde politique, soit que le concours des circonstances ait servi à leur donner une importance qu'on ne pouvoit guère pressentir. Il s'en suit que pour porter un jugement solide sur l'influence des événemens, il faut en être assez éloigné, afin d'éviter le danger d'en tirer de fausses conséquences, ou de se laisser guider par la partialité. Ce n'est qu'à l'historien philosophe qu'appartient la noble tâche de s'élever au-dessus du détail fastidieux des Annales, dans lesquelles les traits du génie et de la grandeur d'ame sont toujours obscurcis par les vices et les foiblesses des hommes que leur rang avoit destinés à être les bienfaiteurs de l'humanité; ce n'est qu'au philosophe accoutumé à réfléchir sur les ressorts des actions humaines, et exercé à les découvrir sous les fausses apparences sous lesquelles ils sont le plus souvent cachés, qu'il appartient de rassembler dans un seul cadre les hauts faits qui caractérisent une longue suite de siècles, d'embrasser par un seul coup-d'œil l'histoire du genre humain, et de nous conduire rapidement à travers les guerres et les révolutions qui, pendant quatorze cents années, se sont succédées, de nous présenter enfin la situation actuelle de l'Europe telle qu'elle a dû résulter des relations qui successivement se sont établies entre ses peuples.

Un tel tableau, tracé d'une main habile et expérimentée, est l'ouvrage de M. Koch, qui vient de paroître. L'auteur savant, qui a illustré sa longue carrière d'historien et de publiciste par une foule d'écrits du plus grand mérite, en avoit déjà conçu le plan, en offrant au public l'ouvrage qui a paru sous le même titre en un seul volume in-8°. en 1771. Mais l'auteur l'ayant simplement destiné à servir de fil dans l'étude de l'histoire, l'avoit restreint à ces limites étroites, en exposant néanmoins, avec clarté et précision, tout ce qui tenoit essentiellement à son plan. Il traita le même sujet avec plus d'extension dans le *Tableau des Révolutions de l'Europe dans le moyen âge*, qu'il publia, en 1790, en 2 vol. in-8°. Mais ce nouvel ouvrage, comme l'indique son titre, ne s'étendoit alors que jusqu'à la destruction totale de l'empire Grec par les Turcs, en 1455.

Le tableau que M. Koch fait paroître aujourd'hui, embrasse les révolutions arrivées depuis la grande catastrophe, qui a mis fin à la domination des Romains dans l'Europe occidentale, jusqu'à nos jours. Il sera difficile de donner une juste idée du mérite de ce livre, qui en même temps qu'il offre une lecture agréable et instructive, réunit les avantages d'un Cours élementaire propre à guider ceux qui veulent se livrer à une étude plus approfondie de l'histoire. Pour bien l'apprécier, il faudroit en donner une analyse plus étendue que ne le comporte le plan de ce

journal. Nous nous bornerons donc à en indiquer la distribution, et à renvoyer, pour le surplus, à la lecture du livre même qui mérite d'être étudié.

M. Koch commence par une *introduction* dans laquelle il développe l'*utilité de l'histoire*, en traçant les règles qu'il faut suivre pour profiter, avec circonspection et une saine critique, des sources dans lesquelles il faut puiser. Il montre la nécessité des sciences subsidiaires sur lesquelles l'histoire s'appuie, de la *géographie*, de la *généalogie* et de la *chronologie*. Il fait voir les difficultés qu'il faut vaincre dans cette dernière, relativement à l'âge du monde, à la différente forme de l'année, au nombre des années qui se sont écoulées depuis l'origine du monde jusqu'à J. C., et à la variété des ères. Il donne une idée des divisions de l'histoire en politique, ecclésiastique, littéraire et philosophique, et de la manière de la traiter. Il termine cette introduction par une esquisse de l'*Histoire ancienne*, jusqu'à l'époque de l'invasion des Barbares, pour lier l'histoire du moyen âge à celle dont les événemens avoient préparé peu à peu la révolution qui a entraîné toutes les autres depuis cette époque.

Rien ne facilite tant l'étude de l'histoire que sa division en *périodes*, qui en décomposant le récit en autant d'espaces, fournissent à l'esprit des points de repos où il peut se recueillir, et porter ses regards sur la carrière qu'il a parcourue et

celle qui va s'ouvrir. Plus ces périodes coïncident avec des évènemens qui ont entraîné un nouvel ordre de chose, et mieux elles seront choisies; en voyant la distribution de celles que M. Koch a adoptées, on sentira facilement que c'est la profonde connoissance de son sujet qui les lui a indiquées.

La première (0 —800), offre le spectacle de l'invasion des peuples germaniques dans l'empire romain, et de ses suites sur les gouvernemens, les lois, les mœurs, les lettres et les arts, elle fait voir l'origine des fiefs et les progrès de la puissance du siége pontifical, ainsi que ceux de la religion mahométane.

La deuxième (82—9600), montre le brillant règne de Charlemagne, le démembrement de son empire, et les nouveaux Etats fondés en Europe par l'incursion des Normands.

Dans la troisième (962—1074), c'est l'Allemagne qui s'érige en puissance dominante sous Henri Ier et Otton le Grand; la même période comprend encore la décadence causée par l'abus du système féodal et l'extrême puissance du clergé. On voit encore, dans cette période, l'avénement des Capétiens au trône de France, la fondation des Etats du nord, leur conversion au christianisme, et les conquêtes des Turcs sur les Grecs.

C'est dans la quatrième (1074—1500) que la puissance pontificale atteint le plus haut degré sous

Grégoire VII et Innocent III. Les croisades qui ont été si fécondes en grands événemens et dont l'influence sur les gouvernemens, les mœurs et les lettres s'étend jusqu'à nos jours, ont mérité à juste titre la principale place dans cette période.

La cinquième (1300—1453) expose la décadence du pouvoir sacerdotal, les progrès des lumières et de la civilisation en Europe; l'histoire de l'invention de plusieurs arts importans, comme du papier de linge, de la peinture à l'huile, de l'imprimerie, de la poudre à canon, de la boussole; l'état florissant du commerce des villes d'Italie, des villes hanseatiques et des Pays-Bas; enfin, le bouleversement de l'empire grec.

La sixième (1453—1648) est intéressante par les importantes découvertes de l'Amérique, de la route maritime aux Indes, et de la Sibérie, par les progrès de la navigation, par les changemens dans la religion introduits par Luther et Calvin, et les malheureuses guerres qui en ont été la suite, par la naissance du système d'équilibre opposé à l'aggrandissement de l'Autriche.

La septième (1648—1713) fixe particulièrement notre attention par la grandeur de la France sous le règne de Louis XIV, par sa rivalité avec l'Angleterre sous Guillaume III, et le commencement de la civilisation de la Russie sous Pierre-le-Grand

Enfin, la huitième (1713—1800) fait voir com-

ment après bien des guerres sanglantes qui tendoient successivement à détruire et à rétablir l'équilibre entre les puissances de l'Europe, nous nous sommes approchés de l'époque où la paix du continent va être établie sur de nouvelles bases qui garantiront à tous les Etats le repos dont ils ont tant besoin.

Telle est la vaste carrière que parcourt M. Koch dans son tableau, dans lequel il a su allier, de la manière la plus heureuse, la briéveté du récit avec l'élégance du style.

Comme il est indispensable de combiner avec l'étendue de l'histoire celle de la chronologie, et que ce n'est qu'à l'aide des époques les plus importantes, que l'on parvient à saisir le fil des grands événemens et à se ménager des points fixes, M. Koch a joint à ses ouvrages des *Tablettes Chronologiques* qui présentent les dates des révolutions tant générales que particulières, celles de l'origine des progrès et de la chûte des empires. Sans les surcharger, M. Koch les a rendues assez complettes pour n'avoir rien omis de tout ce qui entre nécessairement dans le fil de l'histoire.

Il n'est pas moins essentiel, pour ne pas confondre les personnages qui jouent un rôle dans l'histoire, pour saisir facilement les parentés et les alliances qui ont donné lieu à des prétentions, d'avoir devant ses yeux des tables qui présentent les unes et les autres. C'est dans ce dessein que l'auteur a joint à son ouvrage des *Tablettes chro-*

nologiques des principales maisons souveraines qui ont occupé les trônes de l'Europe depuis le 5e. siècle jusqu'à nos jours. En critique sévère il a eu soin d'en retrancher tout ce qui étoit ou fabuleux ou purement conjectural et ne les a commencées qu'avec les tems historiques.

De bonnes cartes sur la géographie du moyen âge, ne sont pas entre les mains de tout le monde, et cependant rien ne contribue tant à s'imprimer exactement la face de l'Europe telle qu'elle se présentoit chaque fois après les grands changemens qui successivement y ont eu lieu; l'auteur y a également pourvu en ajoutant à son ouvrage cinq *cartes géographiques* qui servent, avec leurs explications, à éclaircir les quatre premières périodes du tableau, c'est-à-dire, de celles qui présentent les plus grands changemens topographiques. Elles ont été exécutées par M. de Rosny avec autant de netteté que d'exactitude.

Ce qui ajoute un grand mérite à cet ouvrage aux yeux de l'historien consommé et de celui qui ne fait qu'entrer dans la carrière historique, c'est l'exactitude scrupuleuse avec laquelle M. Koch cite les auteurs qui ont été ses guides, et garantissent la vérité des faits allégués par lui. C'est en quoi se distingue l'historien véridique qui a consacré ses veilles aux recherches les plus pénibles, de celui qui s'abandonne témérairement à ses conjectures, et préfère de trahir la vérité plutôt que d'éclaircir des

faits que son imagination a su présenter avec tous les charmes de l'éloquence.

Une *table alphabétique* des matières rédigée avec le plus grand soin, et une *liste des auteurs* cités dans le corps de l'ouvrage, contribuent beaucoup à en faciliter l'usage et à le rendre plus instructif encore.

P. J. B.

BIOGRAPHIE.

Notice sur M. l'Abbé Morelli et ses ouvrages.

Le nom de M. l'abbé Morelli, premier bibliothécaire de Saint-Marc à Venise, est assez connu dans le monde littéraire, pour qu'il suffise à son éloge.

L'ami prononce un discours sur la tombe d'un savant célèbre, l'amitié le dicte, et c'est quelquefois la première et en même-temps la dernière justice qu'obtienne son talent. Il fut modeste, raison de plus pour laquelle il eût été intéressant pour nous de connoître de son vivant les productions qui porteront son nom à l'immortalité. Si l'homme qui consacre son temps à l'utilité publique, et dont l'intérêt personnel n'occupe que la dernière pensée, a des droits certains à notre reconnoissance, M. l'abbé Morelli les a sûrement bien mérités. Tous ses loisirs sont employés aux progrès de la littérature; s'occuper est pour lui le premier besoin, et heureux celui qui travaille autant et aussi bien!

J'ai eu l'avantage de connoitre ce savant estimable pendant mon dernier séjour à Venise. Son caractère répond à ses connoissances; mérite d'autant plus sensible, qu'ils ne se trouvent pas toujours réunis. L'homme vertueux et l'homme savant ne devroient faire qu'une seule et même personne; mais, hélas! quelque fois l'un fait

fuir l'autre ! L'amitié dont M. l'abbé Morelli m'honore, sera toujours pour moi un des souvenirs les plus précieux que je rapporte de mon voyage d'Italie. Ce savant s'occupe actuellement à rédiger ses notes pour le second volume de son Catalogue raisonné des manuscrits grecs et latins que posséde la bibliothèque de Saint-Marc. Les amis des sciences auroient vu avec regret qu'un ouvrage si bien commencé fut resté incomplet.

Une notice exacte des savantes productions sorties de la plume de M. l'abbé Morelli, accompagnée de quelques notes intéressantes, m'étant tombée sous la main, j'espère que les bibliographes et les littérateurs me sauront bon gré de la leur communiquer.

Jespère aussi que ce foible hommage, rendu à la vérité, ne blessera pas la modestie de l'auteur. Dans le cas contraire, le public seul pourroit m'excuser auprès de lui (1).

1. *Biblioteca Manoscritta* del Balì *Tommaso Giuseppe* Farsetti. Venezia 1771 e 1780. 2 vol. in-12.

Quelques manuscrits du premier volume ont été éclaircis par le possesseur.

2. *Dissertazione* storica intorno alla publica *libreria di San-Marco* in Venezia ; Zatta, 1774, in-8°.

(1) Le nom de M. l'abbé Morelli se retrouve souvent dans ce Journal, où l'on peut lire l'extrait de plusieurs de ses productions, que je dois à l'amitié précieuse dont il veut bien aussi m'honorer. A. L. M.

Environ un an après l'édition, cette dissertation fut traduite en latin à Venise, par Louis Théophile Uland de Tubingue, avec des corrections et des additions qui lui furent communiquées par l'auteur qui l'a beaucoup augmentée depuis. Il n'en a cependant paru aucune autre édition ni italienne ni latine.

3. *Francisci Prendilacquæ* dialogus de vita Victorini Feltrensis, ex Codice Vaticano, cum annotationibus. Patavii, typis Seminarii, 1774. in-8°.

Ce dialogue fait particulièrement connoître *Vittorino da Feltre.* Le Chevalier Charles Rosmini a très-bien traité de sa vie et de son école dans son bel ouvrage imprimé en 1801, chez MM. Remondini à Bassano, in-8°.

4. *Codices manuscripti latini bibliothecæ Nanianæ relâti*, cum opusculis ineditis ex iisdem depromptis. Venetiis, Zatta 1776. in-4°.

5. *I Codici manoscritti volgari della libreria Naniana*, con alcune operette inedite, da essi tratte. Venezia, Zatta 1776. in-4°.

6. *Catalogo di commedie Italiane* raccolte dal Bali Farsetti con annotazioni. Venezia, 1776. in-12.

La préface est du possesseur. Dans la même année on en a imprimé un appendix.

7. *Vite di Anton. Francesco Farsetti* cavaliere e *di Maffeo Niccolo Farsetti* Arcivescovo di Ravenna.

On les trouve dans l'ouvrage intitulé : *Notizie della famiglia Farsetti , Cosmopoli.* [Venezia, 1778], in-4°.

8. *Catalogo di Storie generali e particolari d'Italia*, quanto a città, luoghi e famiglie, raccolte dal Balì FARSETTI, con annotazioni. Venezia, 1782, in-12.

La préface est du possesseur.

9. *Lettera* al senatore Angelo Quirini sopra due antiche inscrizioni spettanti alla città di Salona, poste nella villa Altichiera. Venezia, 1784.

Elle se trouve aussi dans le seizième volume de la *Raccolta Ferrarese*.

10. *Aristidis* Oratio adversus Leptinem; *Libanii* declamatio pro Socrate; *Aristoxeni* rhythmicorum elementorum fragmenta ex bibliotheca veneta D. Marci nunc primum edita, gr: lat: Venetiis, Palesius, 1785, in-8°.

11. *Catalogo di libri italiani* raccolti dal Balì FARSETTI, con annotazioni. Venezia, 1785, in-12. La préface est du possesseur.

12. *Lettere di Apostolo Zeno* emendate e accresciute di molte inedite. Venezia, 1785, 6 tom., in-8°.

13. *Bibliotheca Maphaei Pinellii Veneti* magno jam studio collecta, descripta et annotationibus illùstrata. Venetiis. Palesius, 1787, 6 tom., in-8°.

L'ouvrage plut au Public, ainsi que l'impression, et les livres furent achetés conjointement par Robson et d'autres libraires anglais, et mis peu de temps après en vente publique; ce qui prouve combien cette bibliothèque étoit précieuse et choisie. Pour cette vente, on publia à Londres, en 1789, un Catalogue formant un volume in-8°., contenant en extrait les six volumes de l'édition de Venise; la distribution des livres est différente, mais on y trouve des additions convenables pour la vente; la préface fut tronquée. L'impression en est assez belle. L'année d'après, on donna encore un appendix auquel M. Morelli n'a eu aucune part.

14. *Catalogo di libri latini* raccolti dal Balì Farsetti, con annotazioni. Venezia, 1788, in-12.

La préface est du possesseur.

15. *Vita di Iacobo Sansovino*, descritta da *Giorgio* Vasari e da lui medesimo riformata e corretta. Venezia, Zatta, 1789, in-4°.

C'est une réimpression faite d'après une édition du seizième siècle, qui étoit inconnue.

16. *Della istoria Veneziana di Pietro* Bembo cardinale, da lui volgarizzata, libri dodici, ora per la prima volta secondo l'originale pubblicati. Venezia, Zatta, 1790, 2 tom. in-4°.

L'histoire de Bembo vit le jour après sa mort;

mais, avant de paroître, elle fut tronquée dans plusieurs endroits, tant dans le texte latin, que dans le texte vulgaire. Le style toscan de l'auteur fut encore gâté et défiguré. Toutes les éditions sont de même, excepté celle-ci qui donne l'original intact, et qui est bien imprimée et ornée d'un portrait de Bembo, peint par le Titien, et gravé par François-Bartolozzi.

17. *Epistola ad Christ. Frid. Ammonium* de nova versione græca librorum quorumdam veteris testamenti in Codice MS. bibliothecæ Venetæ D. Marci servata, cum variis ejusdem Codicis lectionibus.

Elle se trouve avec la même version du Pentateuque imprimée à Erlangen, en 1791 tom. III, pag. 164, *in*-4°.

18. *Epistola ad Amandum Gastonem Camus* de Codice MS. græco historiæ animalium Aristotelis, in bibliotheca Veneta Marciana servato, data Venetiis an. 1791.

Elle se trouve dans l'ouvrage intitulé ; *Notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque nationale de Paris*, tom. V, pag. 435.

19. *Andreæ Gritti* principis Venetiarum vita, *Nicolao*-Barbadico auctore, Alexandro Albricio Procuratoris D. Marci dignitatem ineunte, primum edita. Venetiis, Palesius, 1792, *in*-4°.

20. *Componimenti poetici* di varii Autori di passati tempi in lode di Venezia, raccolti

nell' ingresso del procuratore Alessandro Albrizzi. Venezia, Palese, 1792, *in*-4°.

21. *Epistola ad Jo. Bapt. Casparem d'Ansse de Villoison*, qua tragoediam *Tereus* inscriptam, nuper inventam, et L. Vario adjudicatam, Prognem Gregorii Corrarii esse demonstratur. Data Venetiis X Cal. octob. 1792.

Imprimée sur une feuille volante ; réimprimée par M. Harles dans ses *supplementa ad brevio rem Notitiam litter. Rom.* pars I. p. 494; et pour la troisième fois, par Simon Chardon la Rochette, dans le *Magazin Encyclopédique*. Paris, IXe. an., t. V. pag. 95; traduite en italien par Joseph Vernazza dans la *Biblioteca Torinese*, sept. 1792.

22. *Epistola ad Josephum de Retzer* de operibus Hieronymi Balbi Veneti episcopi gurcensis, ab eo Vindobonæ Anno 1792 conjunctim ed. Se trouve dans le Mercure italien de Vienne, t. VIII, p. 202.

23. *Dissertazione delle solennità e pompe nuzziali* già usate presso i Veneziani. Venezia, 1793. in-4°.

L'auteur seroit à présent en état, d'après ses recherches, de traiter cette question avec plus de détails.

24. *Monumenti* del principio della stampa in Venezia, 1793, *in*-4°.

Ces monumens prouvent la fausseté de la date 1461 dans le fameux livre intitulé: *Decor Puella-*

rum. Ils ont été réimprimés dans le journal Venitien : *Genio letterario d'Europa* Janvier, 1794, et dans les supplémens déjà cités de M. Harles, t. II. p. 11, et dans d'autres ouvrages.

25. *Monumenti Veneziani* di varia letteratura, per la prima volta pubblicati nell' ingresso del procuratore Alvise Pisani. Venezia, Palese, 1796, *in*-4°.

Ce sont 1.° le siége et la reprise de Zara par les Vénitiens en 1346, écrits par un auteur contemporain ; 2.° quatre lettres du cardinal Bembo ; 3°. une lettre de Galilée, dans laquelle il présente au gouvernement de Venise un télescope inventé et fait par lui avec un décret relatif du Sénat.

26. *Delle guerre de Veneziani nell' Asia*, dall' anno 1470 al 1474, libri tre di Coriolano Cippico, riprodotti con illustrazione nell'ingresso del procuratore Antonio Cappello. Venezia, Palese, 1796, *in*-4°.

27. *Dissertazione* storica della cultura della poesia presso li Veneziani.

Se trouve dans : *il Parnasso Veneziano* de l'abbé Bettinelli, auquel il sert d'introduction. Venise 1796, in-4°.

28. *Lettera* sopra una statua con inscrizione, posta in Padova nel prato della Valle, all' insigne scultore Antonio Canova, di volontà e a spese del proc. Antonio Cappello.

Se trouve dans : *il Mercurio d'Italia*, imprimé à Venise dans l'année 1796, tom. I, pag. 96.

29. *Dionis Cassii* Historiarum romanarum fragmenta cum novis earumdem lectionibus nunc primum edita, gr. lat. Bassani, typis Remondinianis, 1798. *in*-8°.

30. *Eadem* castigatius, formâque majori ad Reimarianam editionem accommodata, denuo excusa. Parisiis, Delance, 1800, *in-fol.*

31. *Lettera*, al conte Antonio Bartolini, commendatore Gerosolimitano, sopra due sconosciute edizioni di Tibullo et di Claudiano fatte nel secolo XV.

Est insérée dans le *Saggio sopra la Tipografia del Friuli*, par le même Bartolini. Udine, 1798, *in*-4°.

32. *Rime di Francesco Petrarca* tratte da miglori esemplari, con illustrazioni inedite di Lodovico Beccadelli. Verona, Giuliari, 1799, tom. II, in-16.

Il y a dans les vers des corrections autorisées par les manuscrits. On y trouve la vie de l'auteur par Beccadelli, refaite et tellement améliorée, qu'elle surpasse celles déjà imprimées ; il y a des observations de lui sur les vers de Petrarque, et d'autres éclaircissemens de l'éditeur.

33. *Notizia d'Opere di Disegno*, nella prima metà del secolo XVI. esistenti in Padova, Cremona, Milano, Pavia, Bergamo, Cremane Venezia, scritta da un *Anonimo* di quel tempo,

pubblicata, e con copiose annotazioni illustrata. Bassano, Remondini 1800, *in*-8°. gr.

L'éditeur a préparé beaucoup d'additions intéressantes pour une seconde édition. La plus grande partie ne peut qu'ajouter à l'idée avantageuse qu'on a de l'érudition de M. l'Abbé Morelli.

34. *Bibliotheca manuscripta* græca et latina, tomus primus. Bassani, typis Remondinianis, 1802, *in* 8°. maj. (1)

Personne n'avoit plus le loisir d'examiner ces manuscrits que M. Morelli; les ayant sous son inspection. Le second volume sera bientôt livré à l'impression.

35. *Joannis Cattae* Ligniacensis carmina recognita et aucta. Bassani, Typis Remondinianis, 1802, *in*-4°.

36. *Dissertazione interno ad alcuni Viaggiatori eruditi Veneziani poco noti* pubblicata nelle nozze di Manino e Giovanelli, Venezia, Zatta, 1803, *in*-4°. (2).

Les voyageurs dont il est question, sont : Paul Trevisano, Jean Bembo, Pellegrino Brocardi, Ambrogio Bembo, et Jean Antoine Soderini; on y a joint des notices d'autres voyageurs encore moins connus.

(1) Voyez l'extrait donné par M. Chardon de la Rochette, ann. 1803, t. 2, p. 491,

(2) Voyez l'extrait publié par M. Chardon de la Rochette, ann. 1805, t. 6, p. 84.

37. *Memoriale di Agostino Valiero*, Cardinale, a Luigi Contarini, sopra gli studii ad un senatore Veneziano convenienti, pubblicato nell'ingresso del Cardinale Lodovico Flangini al Patriarcato di Venezia, con annotazioni, Venezia, 1803, *in*-4°.

38. *Lettere familiari dell' abate Natale Lastesio* per la prima volta pubblicate, con una narrazione intorno all' Autore. Bassano, Remondini, 1804, *in*-8°.

39. *Manutii Aldi Pii scripta tria longe rarissima* denuo edita et illustrata, Bassani. 1806, *in*-8°.

POÉSIE.

LE MARI VIEILLARD.

Il est un âge heureux où l'homme jeune et sage,
Promet à notre amour un bonheur sans nuage.
Trente ans sont pour l'hymen un port presqu'assuré :
C'est là qu'il faut chercher un époux à ton gré ;
Car je ne pense pas que, dans tes goûts extrême,
Affligeant la nature et t'oubliant toi-même,
Faisant choix d'un vieillard..... Et pourquoi non ? dis-tu.
« Par vos cruels tableaux mon esprit combattu,
» Juge que l'on ne peut par trop de sacrifices
» D'une union tranquille acheter les délices.
» Si peu sage à vingt ans, l'est-on dix ans plus tard ?
» Non, je crois plus encor aux vertus d'un vieillard,
» Et quoiqu'à ce dessein mon cœur faible résiste,
» Ma raison, je le sens, penche en faveur d'Ariste :
» Respecté du public, cher à tous ses amis,
» Il intéresse encor, malgré ses cheveux gris ;
» Depuis un an la mort, de son bonheur jalouse,
» Ravit à son amour sa jeune et tendre épouse,
» Qu'une langueur secrète et rebelle aux secours,
» Arrêta dans sa course, au printemps de ses jours ;
» Ariste en a gémi, mais plus sage en sa peine,
» Il voudroit aujourd'hui former une autre chaîne,
» Et moi-même, craignant les torts d'un jeune époux,
» Je pense qu'avec lui l'hymen me seroit doux.

Oui cet hymen, Sophie, et je dois te le dire,
Semble à l'abri des maux que je viens de décrire.
Il ne montrera pas à tes yeux inquiets
Un époux s'éloignant de tes jeunes attraits,
Ruinant à la fois son bonheur, sa fortune,
Que blesse le devoir, que la paix importune ;

Mais que plutôt sur toi tombent cent fois ces maux
Que tu formes des nœuds si fatals au repos!
Le jeune homme du moins, quand sa fougue est passée,
Peut revenir aux pieds d'une épouse sensée:
Son cœur que la nature encor n'a pas fini,
Peut dans l'erreur encor n'être pas endurci:
Dût-il ne mériter qu'abandon et que blâme,
Il lui reste du temps qui console une femme,
Quelque rayon d'espoir luit au moins à ses yeux!
Mais un époux vieillard!... Sais-tu quel trait affreux
Blessa mortellement la jeune infortunée
Qu'aux jours du digne Ariste on avoit enchaînée?
C'est l'horrible chagrin qui, né du sein des pleurs,
Se nourrit de dégoûts, d'ennuis et de douleurs;
Monstre, qui chaque jour dans une ame flétrie,
Rompt un des nœuds sacrés qui font chérir la vie,
Et de son propre effet habile à s'irriter,
Donne enfin le trépas qu'il force à souhaiter:
Et ne vas point penser qu'Ariste soit barbare,
Plus qu'un autre inhumain, jaloux, tyran, bizarre,
Ariste au fond du cœur ne se reproche rien:
Mais qu'attendre du sort dans un fatal lien,
Misérable union en disputes féconde,
Où l'un naît à la vie, et l'autre meurt au monde?
Où chaque pas qu'on fait éloigne d'un plaisir;
Où l'œil épouvanté ne voit pas d'avenir;
Où des fleurs du printemps l'épouse couronnée,
Des frimats de l'hiver se trouve environnée;
Où d'un temps qui n'est plus l'inflexible rigueur
Elève un demi-siècle entre elle et le bonheur?
Qu'attendre d'un époux dans cet âge terrible
Où l'on se trouve heureux de n'être plus sensible:
Où la glace des sens pénétrant jusqu'au cœur
D'un vieux garçon aimé, fait un mari grondeur;
Qui blâmant par boutade, approuvant par caprice,
Croit que l'âge est un titre, et la jeunesse un vice;

Qui de regrets amers sourdement consumé,
Est jaloux d'être craint plutôt que d'être aimé;
Qui vient sans cesse à tout opposer une digue;
Que l'ennui satisfait, que la gaîté fatigue;
Qui croiroit, sur le trône où le temps l'a porté,
Par un mot caressant blesser sa dignité;
Qui faisant redouter, jusqu'à son indulgence,
Même eût-on quelque tort, en pardonnant, offense,
Et qui, d'un jeune cœur brisé de toutes parts,
Quand la douleur enfin éclate à ses regards,
Va prendre en sa cruelle et froide indifférence
Les pleurs du désespoir pour les pleurs de l'enfance?
Et ne crois pas non plus que pour frapper tes yeux,
Je charge le tableau de traits insidieux!
Ariste est un vieillard tel que l'a rendu l'âge,
Il en est que l'on doit redouter davantage.
Je ne t'ai point parlé du vieillard emporté
Dont rien ne satisfait l'inique volonté,
Qui, s'il n'est point tyran, pense qu'il est esclave,
Et lorsqu'on obéit dit encor qu'on le brave.
Je ne t'ai point parlé du vieillard soupçonneux;
Du libertin dont l'âge à peine éteint les feux,
Qui depuis soixante ans courant de femme en femme,
Par habitude encor pour chacune s'enflamme,
Et, ridicule en tout, est dans sa déraison,
Infidèle au dehors, jaloux dans sa maison.
Je ne t'ai point parlé du sombre atrabilaire;
Du vieux garçon dont l'*ordre* est la plus grande affaire,
A qui, la porte ouverte, au milieu de l'été,
Sur le froid et le chaud fait faire un long traité;
Que pendant tout le temps qu'une visite dure
Un meuble déplacé va mettre à la torture;
Qui portant ses vieux goûts dans son nouvel état
Auroit, s'il l'eût osé, fait mettre en son contrat
La forme, la couleur des robes de sa femme,
Ce qu'elle doit aimer, ce qu'il faut qu'elle blâme,
Et surtout que malgré l'usage.... scandaleux,
Il veut.... dîner à l'heure où dînoient ses aïeux.

Je ne t'ai point parlé de l'avare au teint blême,
Imbécile vautour qui se ronge lui-même:
Je ne t'ai point parlé de mille autres défauts,
De ces tristes liens redoutables fléaux!

Supposons toutefois que, bonne et méritante,
Ou d'Ariste, ou d'une autre, épouse complaisante,
De tes devoirs sacrés te faisant un abri,
Tu parviennes à vivre auprès d'un vieux mari;
Supposons même encor que respectable et sage,
Ce mari soit exempt des travers de son âge,
Que tes jours près de lui s'écoulent doucement,
Peut-être sans plaisir, mais aussi sans tourment:
Quand la fièvre, la toux, quand la goutte funeste,
De ses jours épuisés fatigueront le reste,
Crois-tu qu'il soit au monde un supplice plus grand
Que celui d'être unie à ce vieillard souffrant?
Il te faudra pourtant (car le devoir l'ordonne),
Avec soin nuit et jour veiller sur sa personne,
L'amuser, lui prouver, en dépit du bon sens,
Qu'on ne doit point mourir à soixante et quinze ans;
Dans sa chambre, avec lui, t'ensevelir vivante,
Et te voir à vingt ans sa première servante.
Sa servante, que dis-je! A ses regards, crois-moi,
Sa vieille gouvernante a plus d'attraits que toi.
Il l'écoute, la plaint, l'âge au moins les rassemble,
Elle a vu ses beaux jours, ils en parlent ensemble,
Regrettent le bon temps où l'on étoit heureux,
Et surtout contre toi s'unissent tous les deux.
Enfin, après dix ans de tourmens et de transes,
Plus que lui, mille fois, maudissant ses souffrances,
Un jour, spectacle affreux dans l'âge du plaisir!
Tes yeux seront témoins de son dernier soupir.
Alors de ses neveux la foule avide et prompte
Viendra de tous ses biens te faire rendre compte,
Sur tes droits les plus clairs t'intenter un procès,
Te traiter à l'égal de tes moindres valets.

Et pour comble d'affronts, si ta famille sage
Ne t'a point fait doter d'un solide avantage,
Rends grâces aux destins si, tout bien débattu,
Il te reste, pour vivre, un mince revenu.
On en voit cependant, on en voit quelques-unes,
Sauver de cet enfer leurs jours et leurs fortunes;
Mais il n'en fut jamais, libre de tant d'ennuis,
Qui voulut acheter un empire à ce prix.

Mme. Constance de Salm.

VARIÉTÉS, NOUVELLES

ET

CORRESPONDANCES LITTÉRAIRES.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

ANGLETERRE.

L'Institution de LONDRES, riche établissement qui s'est formé depuis peu à l'instar de l'institution royale, fait tous les jours de nouveaux progrès. Elle s'établira, à ce qu'on pense, dans un terrain que lui cédera la ville et où se trouve aujourd'hui Black-Well Hall. La société a déjà un fonds de 82,000 livres sterling, et possède une bibliothèque de 10,000 volumes, dont on a confié la garde à M. le Professeur Porson, le plus célèbre Hélléniste d'Angleterre. On voit dans cette bibliothèque la collection qu'avoit rassemblée le feu marquis de Landsdown, de tous les écrits relatifs à la révolution française.

On va publier, en quarante cinq volumes, une nouvelle édition de tous les auteurs Anglais qui ont donné des ouvrages sous forme d'essais, tels que le *Spectateur*, le *Rodeur*, etc. Les préfaces historiques et biographiques seront augmentées considérablement.

On est déjà très-avancé dans la nouvelle édition du *Biographical Dictionnary*, qui doit former probablement dix-huit volumes. Les corrections et les augmentations qu'elle éprouvera lui donneront presque le mérite d'un ouvrage nouveau. On aura soin d'y indiquer toutes les citations.

Sir *Thomas* JOHNES, dont la nouvelle traduction de la *Chronique de* FROISSART a été accueillie avec tant d'in-

térêt, vient de publier celle des *Memoires* de JOINVILLE. Ils contiennent une partie de l'histoire de Louis IX que Joinville accompagna dans ses croisades; une description de l'expédition de ce prince en Egypte en 1248, et plusieurs événemens dont aucun historien n'a fait mention.

M. MAKLIN, dont les écrits sont très-répandus en Angleterre, est sur le point de publier deux magnifiques éditions de *Gil-Blas*, l'une en français et l'autre en anglais. La traduction est de lui. Le célèbre peintre SMIRKE fournit une suite de dessins qui seront copiés par les meilleurs graveurs, et qui enrichiront ces deux éditions.

M. MALCOLM, déjà connu par d'autres ouvrages, publiera incessamment une *description de Londres* pendant le siècle passé, sous le titre suivant : *Anecdotes historiques sur les établissemens de bienfaisance, les mœurs, les usages, les dissentions religieuses et politiques, les divertissemens et les modes des habitans de Londres pendant le 18e. siecle; avec une revue générale des ouvrages de sculpture, d'architecture, etc. qu'on remarque aujourd'hui dans la capitale de la Grande-Bretagne.*

Tout en rendant justice aux caractères stéréotypes du lord Stanhope, les libraires de Londres paroissent vouloir s'en tenir aux lettres mobiles, attendu qu'ils ne reconnoissent guère qu'une trentaine d'ouvrages d'un débit assez sûr pour valoir la peine, et couvrir les frais du stéréotypage. Les universités d'Oxford et de Cambridge ont beaucoup mieux accueilli les vues du noble lord. La dernière a déjà fait exécuter en stéréotypes plusieurs éditions du *Common Prayer-Book*. La nouvelle presse du lord Stanhope a eu beaucoup de succès à Londres; mais un jeune artiste allemand, *François* KŒNIG, a trouvé, dit-on, le moyen de la surpasser. La presse, inventée par

ce jeune homme, diminue beaucoup le nombre d'ouvriers nécessaires dans une imprimerie. Le riche libraire Bensley s'est associé avec lui pour mettre cette invention à profit, et l'on croit qu'il obtiendra bientôt une patente.

M. Kidd, membre du collége de la Trinité à Cambridge, s'occupe d'une nouvelle édition d'*Homère*. Elle sera publiée d'après le manuscrit que possédoit M. Townley et ceux de la bibliothèque de Saint-Marc. D'après l'autorité du célèbre Bentley, dont les papiers se conservent à la bibliothèque de Cambridge, et dont les notes sur l'Iliade et l'Odyssée enrichiront cette nouvelle édition, M. Kidd se propose de conserver le *Digamma* dans le texte. Cette édition contiendra toutes les variantes des manuscrits de Vienne, de Breslau et de Moscou, que MM. Alter et Heyne ont fait connoître, et un choix de celles du manuscrit revu par Barnes. On collationnera également les éditions de Venise, de Strasbourg et de Rome. Le texte de l'Iliade paroîtra avec les variantes, et formera les deux premiers volumes. Le troisième contiendra un supplément aux *Scholies*, publiées par Villoison, de celles recueillies par Townley et Harley; Le quatrième contiendra le texte de l'Odyssée avec les variantes. Un cinquième volume sera formé de scholies tirées principalement des manuscrits, et accompagnées de courtes notes; une dissertation sur l'authenticité du dernier chant de l'Odyssée; une comparaison des pages des éditions d'Eustathe, publiées à Rome et à Bâle, et l'emploi du digamma dans les fragmens d'Hésiode.

Il a paru un ouvrage de William Spence qui a pour titre : *La Grande-Bretagne indépendante du commerce.* Dans cet ouvrage l'auteur cherche à prouver que l'Angleterre ne s'enrichit point par son commerce, mais que les sources de sa puissance tiennent à d'autres causes inséparables de la constitution de ce royaume.

M. Lisle Bowles va publier une nouvelle édition des *Œuvres de Pope*. L'éditeur et ses amis l'ont enrichie de nombreuses observations, et elle sera encore augmentée d'un volume complet de lettres inédites de cet auteur célèbre. On joindra à cette édition, outre le portrait de Pope, ceux de plusieurs personnes qui étoient en relation avec lui. Elle formera 10 vol. in-8°.

Plusieurs savans anglais ont formé le projet de publier une *Encyclopédie des manufactures*. Ils recueilleront, pour cet objet, toutes les instructions qui pourront leur être communiquées par les fabricans, et au défaut d'exactitude dans celles qui leur seront transmises, ils se transporteront sur les lieux pour suivre eux-mêmes toutes les opérations qu'ils auront à décrire. Au reste on marquera toutes les préparations qu'éprouvent les diverses matières employées dans les arts jusqu'au moment où elles sont soumises aux derniers procédés. On aura soin aussi de faire connoître les degrés de perfectionnement qu'ont éprouvés les différentes branches d'industrie, et les moyens propres à les perfectionner encore. Cet ouvrage intéressant formera 8 à 10 vol. in-8°. Il paroîtra tous les deux mois un cahier de 6 feuilles, de manière à former un volume pour chaque année. La première livraison doit avoir lieu dans le mois de juillet.

M. Pinkerton, dont la géographie a obtenu beaucoup de succès, s'occupe actuellement d'un immense *Recueil de Voyages exécutés tant sur terre que sur mer*. Cet ouvrage présentera une histoire complète des découvertes géographiques qui ont été faites depuis les plus anciennes époques jusqu'à nos jours. L'éditeur ne se bornera pas simplement à compiler et à faire imprimer les pièces qu'il aura choisies; mais il les disposera de manière à faire connoître d'un coup-d'œil ce que chaque description de voyage renferme de plus intéressant.

Ce recueil commencera par l'Europe. L'ouvrage entier formera une collection de 10 à 12 vol. in-4°., qui seront accompagnés des planches et des cartes nécessaires pour l'intelligence du texte.

On imprime actuellement un ouvrage intéressant de feu *Abraham* Parson, autrefois consul et facteur de la marine à Alexandrette. L'auteur y décrit cette ville ainsi que plusieurs districts de la Syrie, et y donne la relation d'un *voyage qu'il fit en Perse*, et jusqu'à la côte de Malabar. Comme l'auteur a joui de toutes les ressources possibles pour la composition de cet ouvrage, on peut se fier à la véracité de son récit.

M. Belsham rassemble une suite d'*actes publics* pour servir de pièces justificatives à une nouvelle histoire de l'Angleterre, depuis la révolution de ce royaume jusqu'à la paix d'Amiens.

M. Collinson, ecclésiastique, vient de publier la *vie du célèbre historien de Thou.*

On attend de M. Elton une traduction en *vers du poëme d'Hésiode*, avec des notes très-nombreuses.

M. Coleridge, poëte très-estimé, vient de publier deux nouveaux volumes de ses productions.

M. Halfpenny doit publier sous peu, en latin, un volume in-4°. sur les anciens monumens de York.

M. Miller, professeur de chimie à Edinbourg, travaille à une nouvelle édition d'un ouvrage de William, *The minéral King dom.* Il augmentera cet ouvrage des nouvelles découvertes les plus intéressantes. Ce savant a visité depuis peu les mines de la Grande-Bretagne, et a rassemblé pour son travail de nombreux matériaux.

Le célèbre peintre anglais *Jean* Opie est mort à Londres dans le mois d'avril dernier. Il était un des membres les plus

distingués de l'académie royale de Londres, son tableau de la mort du musicien David Rizzio en présence de la reine Marie d'Ecosse, et surtout celui du meurtre du roi Jacques, sont les plus estimés des connoisseurs étrangers. Son dernier tableau qui représente la mort de Saphira, étonne par la nouveauté de la composition, et le relief extraordinaire des objets. Ses paysages ont aussi beaucoup de réputation en Angleterre. Plusieurs de ses portraits, entre autres celui de son ami Holcroft, sont de la plus grande vérité.

M. Thelwall, qui donne avec beaucoup de succès des leçons de déclamation, donna, au mois de juin dernier, un exercice public où ses élèves déclamèrent en chœur et à l'unisson des pièces d'éloquence. Cet essai produisit un effet presque semblable à un chœur de musique, et offrit un spectacle tout nouveau. M. Thelwall se proposait de démontrer par-là qu'il est possible et important de soumettre l'éloquence à la mesure et aux principes de la musique.

L'ouvrage splendide de *Jacob* Elmes sur l'*église de Saint-Paul à Londres*, doit paroître sous peu. Il décrit ce dôme célèbre, et présente tous ses détails d'après des mesures prises par lui-même. En tête se trouve un essai sur la vie, les écrits et les plans d'architecture du célèbre Christophe Wren. Cet ouvrage offrira encore d'autres plans de ruines anciennes.

Hollande.

Les directeurs généraux des sciences et des arts ont annoncé la publication prochaine d'un journal rédigé en français et en hollandais, sous le titre d'*Annales des sciences et des beaux arts dans le royaume de Hollande*. Ce journal paroîtra sous leur direction spéciale.

SAXE.

M. A. de KLEIST a fait imprimer à Dresde un *Amphitryon* imité de celui de Molière. Les journalistes allemands en font un très-grand éloge.

NORD DE L'ALLEMAGNE.

M. le professeur VATER s'est chargé de la rédaction des papiers du célèbre ADELUNG, pour la suite de son *Mithridate* (1), qui doit paroître incessamment.

BAVIÈRE.

M. le baron d'ARETIN vient d'achever l'histoire de la *Baguette divinatoire*, depuis les temps les plus reculés, jusqu'aux dernières expériences de M. RITTER. Le commencement de cet ouvrage a déjà paru dans le *Reichs-Anzeiger*.

La ville de *Ratisbonne* regrette vivement la perte de M. le baron de GLEICHEN, qui s'y étoit établi depuis plusieurs années. Aux talens de l'homme d'état et aux agrémens de l'homme du monde, il joignoit des connoissances philosophiques très étendues. C'est lui qui publia, sous le titre d'*Hérésies métaphysiques*, un ouvrage plein d'observations profondes et d'une lecture agréable qui fit beaucoup de bruit en Allemagne à l'époque où la nouvelle philosophie occupoit tous les esprits.

MUNICH.

On espère que la *Galerie des Estampes* obtiendra encore cette année un local propre à son exposition : c'est au moins le vœu de tous les amateurs de l'art. On a la certitude, qu'après l'ouverture de l'Académie, on exposera aussi les bronzes qui ont été cachés jusqu'à présent aux regards du public.

L'Académie Royale des Sciences et Arts a été ouverte

(1) Voyez les deux extraits qui en ont été donnés par M. le sénateur Lanjuinais. Ann. 1807. Tome III, pag. 1 et 333.

solennellement le 27 juillet dernier, dans l'ancien bâtiment des Jésuites. Les ministres étrangers et les autorités constituées ont assisté à sa première séance. M. Jacobi l'ouvrit en annonçant la dignité de président qui lui avoit été confiée; et M. Schlichtegroll, secrétaire général de l'Académie, donna ensuite lecture des réglemens de ce nouveau corps littéraire. Il est partagé en trois classes, dont chacune a un secrétaire particulier, qui fait en même temps les fonctions de directeur. Les membres doivent porter un habit uniforme. On confiera aux soins et à la direction des membres, des jeunes gens du pays qui se distingueront par leurs talens et leur capacité. La Bibliothèque Royale, le Cabinet des antiques et des médailles sont attachés spécialement à l'Académie.

Après la nomination des membres, M. Jacobi termina la séance par un discours sur les établissemens littéraires, leur esprit et leur but.

Suisse.

M. le docteur Gall est arrivé à Zurich le 16 juillet. Il compte faire dans cette ville un séjour de trois à quatre mois.

Westphalie.

Il existe à Erberfeld une société pour la vaccine, dont le président actuel est M. le docteur Gérard. Depuis quelque temps aussi, le collége de médecine de Dusseldorf a formé un excellent plan d'instruction pour la propagation de ce procédé salutaire.

Le 13 mai est mort à Dortmund, M. *Jean-Charles-Baptiste* Nurnberger, professeur au gymnase de cette ville. Il étoit né en 1762 à Goldkronach. Il laisse après lui la réputation d'un homme de mérite. Il est fait très-souvent mention de lui dans l'Allemagne littéraire de Meusel et dans d'autres ouvrages.

Les amateurs des arts attendent avec impatience une histoire de l'école de peinture de Cologne qui suppléera, à ce qu'on espère, aux lacunes des fragmens de M. Schlegel.

Notice des travaux de l'Université et de l'Académie des Sciences de Gottingue pendant 1806 (1).

M. Fr. Bouterweks a publié la seconde partie de son Æsthetique ou théorie générale du beau dans la nature et les arts. 1806. Leipsick, chez Martini.

M. Heyne a annoncé le changement de prorectorat du 1er. mars par un programme intitulé : *Censura ingenii et doctrinæ Salviani massiliensis, librique de gubernatione Dei, post similes Augustini Orosiique conatus, scripti.* Au nombre des objets qui ont prouvé en tout temps la foiblesse de l'esprit humain, on peut mettre principalement les tentatives qu'il a faites pour justifier, par des raisonnemens presque toujours faux, les voies de Dieu ou de la Providence divine. Les premiers temps du christianisme nous offrent surtout de pareilles tentatives faites à l'occasion des malheurs qui accabloient alors l'empire romain. On prétendoit qu'aussi long-temps que Rome avoit respecté la religion de ses pères, elle avoit conservé l'empire du monde, mais que depuis qu'une nouvelle religion avoit remplacé l'ancienne, les provinces romaines étoient devenues la proie des barbares, tous les malheurs imaginables s'étoient accumulés, et que la misère humaine étoit parvenue à son comble. Par la manière ordinaire de raisonner des hommes, on reprocha ces événemens au nouveau culte, et on les attribua à la colère des dieux offensés. Alors les chrétiens se crurent obligés de réfuter ces reproches. Mais de quelle manière s'y prirent-ils? D'abord ils s'en tinrent à traiter les dieux païens comme des êtres

(1) Voyez la notice précédente, année 1805, tom. V, p. 143.

impuissans et des représentans du démon, etc.; cela pouvoit être, mais par-là ils ne les changeoient pas, et ils ne répondoient pas à la question. *Comment se fait-il qu'avec la nouvelle religion tant de malheurs se soient répandus en même temps sur le hommes?* La réponse eut été bien simple. Le soulagement de la misère générale, et la résistance contre les barbares, sont des objets d'administration de politique et d'art militaire, et n'appartiennent pas à la religion, encore moins à la religion dogmatique et spéculative. La religion doit rendre les hommes moralement meilleurs, mais elle ne leur donne pas les talens nécessaires, soit pour l'administration de l'état et des finances, soit pour soutenir mieux la guerre. Mais ce n'étoit pas ce qu'on croyoit dans ce temps, car les évêques avoient transporté dans la religion tout l'art du gouvernement; ce qui est sans doute une des erreurs les plus malheureuses des hommes, et qui tourne même au désavantage de la religion la plus sainte, parce que le malheureux se voit trompé dans une attente que la religion ne doit et ne peut remplir. Il étoit cependant clair, que sous les foibles empereurs chrétiens, depuis les successeurs de Constantin jusqu'à Honorius, Arcadius, etc., avec la corruption qui régnoit à leur cour, l'épuisement de toutes les ressources de l'état, l'insolence des grands et des riches, l'oppression des pauvres, la désunion et l'ignorance des généraux, l'absurdité de tous les instituts militaires, l'ignorance de la tactique et le relachement de la discipline, les choses ne pouvoient aller autrement, il étoit même étonnant qu'elles n'allassent pas plus mal. La dispute entre les deux partis devint plus vive, à la suite de l'ordonnance de Gratien, en 382, qui voulut que la déesse de la victoire fut enlevée de la salle du sénat, à Rome; cette mesure étoit très-impolitique. Qu'on se mette à la place des vieux sénateurs, on sentira

combien cela dut leur paroître humiliant; et sans doute il y en avoit parmi eux qui savoient bien d'où venoit le mal. La remontrance de Symmaque à Valentinien, qui s'est conservée dans ses lettres et plusieurs autres représentations ne servirent à rien. Saint Ambroise fit une contre-remontrance à l'empereur, et voulut réfuter le Mémoire de Symmaque; mais s'il faut dire la vérité, au lieu de raisons, il employa des sophismes et des chicanes. Alors Prudent s'éleva contre Symmaque dans sa déclamation en vers; elle est en deux livres. Le premier expose l'ancien culte de Rome depuis les temps les plus reculés; ce qui ne fait pas beaucoup à l'affaire. L'autre réfute de la manière ordinaire, quelques passages du Mémoire de Symmaque. Cependant comme l'administration politique se dépravoit de plus en plus, les maux de l'Etat et la misère publique croissoient en proportion. Si dans ce temps il y eût eu un état militaire civilisé, l'Empire Romain tomboit au premier choc; mais des barbares eurent besoin de plusieurs coups. Enfin Rome ayant été prise et pillée en 410, les anciens reproches sur le sens du nouveau culte, reparurent avec plus de force et d'aigreur. Alors saint Augustin leur opposa son ouvrage en vingt-deux livres, *De la Cité de Dieu.* Dans la première partie, il se moque des divinités payennes et des écoles philosophiques. Ensuite dans le onzième livre, il expose une représentation symbolique des deux Etats, un céleste et un terrestre; et dans cette *Civitas Dei* se trouve transportée l'église et la doctrine chrétienne, qui doit mener dans ce monde et dans l'autre à la félicité éternelle. Pour comprendre comment cet ouvrage doit servir à réfuter le préjugé qui régnoit généralement, il faut savoir qu'on ne pouvoit plus nier les maux qui régnoient dans l'empire, on ne vouloit même plus les affoiblir en les comparant avec les anciens maux de l'Etat pendant la répu-

blique, et même sous le despotisme militaire des empereurs; mais on prit une autre point de vue : *le royaume du Christ n'est pas de ce monde; les chrétiens doivent attendre leur félicité dans une autre vie*; *dans la présente ils ne doivent que savoir souffrir :* c'étoit à peu près ce que les anciens avoient dit sur le sort de l'homme vertueux. Osorius, disciple de saint Augustin, développa, dans un ouvrage historique, une autre idée que son maître n'avoit touchée que légèrement; savoir que dans les anciens temps, avant le christianisme et depuis le commencement du monde, il y avoit toujours eu le même degré de malheur et de misère physique, politique et morale : cela n'étoit pas difficile à prouver; mais on ne voyoit pas qu'on s'exposoit à cette objection : *qu'est-ce donc que l'Etat et l'humanité ont gagné par la nouvelle religion, sur laquelle doit reposer cependant tout le bonheur des hommes?* Enfin les anciens et les nouveaux croyans s'accordèrent dans un raisonnement très-peu philosophique et très-irreligieux, dont on se servoit tantôt pour, tantôt contre. Ils disoient : *Dieu ne s'embarrasse pas de ce qui se passe dans le monde; il se soucie aussi peu des bons que des mauvais.* On attaquoit la providence en général. Quand on pense à l'état misérable des hommes dans ces temps, et qu'on voit combien étoient peu satisfaisans les raisonnemens que nous venons d'exposer, on a plus de pitié que d'humeur en lisant cette dernière assertion. L'Europe orientale étoit alors soumise et ravagée par les barbares; les vandales avoient déjà même pris la côte-nord de l'Afrique. Salvianus, évêque de Marseille, écrivit alors son livre *de Gubernatione Dei*, ou sur les justes jugemens de Dieu dans ce monde. Son intention étoit bonne; mais le point de vue est faux, et il lui étoit impossible d'examiner et de traiter impartialement la question;

c'est ce que prouve l'analyse de son ouvrage. Mais cette même analyse conduit à une autre manière de voir la chose, beaucoup plus juste et plus raisonnable. L'évêque fait un tableau affreux de la misère de ces temps, de l'oppression du peuple, de la désorganisation complette de l'ordre social, et en même temps de la corruption des chrétiens; alors on n'a pas besoin de défendre la religion chrétienne contre le reproche qu'on lui faisoit d'être la cause de la décadence de l'Empire Romain. Non, sans doute, elle ne l'étoit pas; mais aussi, d'un autre côté, il étoit impossible qu'elle l'empêchât; elle pouvoit peut-être s'y opposer en réformant les mœurs; mais la réformation des mœurs doit aussi venir de celle de l'Etat, et être dirigée par les lumières, la force et le courage du souverain. Telles sont les idées principales qui servent à combattre le livre de Salvianus.

Le 15 mars, M. Heyne lut à la Société un mémoire *de sacerdotio Comanensi, omninoque de religionum cis et trans Taurum consensione.*

Il en a déjà été donné un extrait dans ce Journal (1).

Vorrath kleiner Anmerkungen über mancherley gelehrte Gegenstaende. Légères observations sur différens objets littéraires, par *Jean* Beckmann, professeur d'économie à Goettingue, chez Roewer, 3.e section 1806.

Le contenu de cette section est divisé en quatorze numéros dont quelques-uns offrent des recherches d'un intérêt assez général.

Kleine Schriften artistischen Inhalts. Mélanges relatifs aux arts, par *Jean Dominique* Fiorillo, professeur en philosophie et inspecteur de la galerie des tableaux de Goettingue. Second volume avec gravures. A Goettingue chez *Dieterich* 1806. Le premier volume annoncé en 1803

(1) Année 1807, tom. 1, pag. 49.

donnoit le droit d'espérer que le second ne seroit pas moins intéressant. Voici les objets qu'il contient. 1.° Essai d'une histoire des arts du dessin en Russie. 2.° Sur quelques objets d'art, de porphyre rouge, vert et noir. 3°. Apperçu historique des essais pour retrouver la peinture à l'encaustique des anciens. 4°. Sur le Pyrgotèle grec et italien. 5°. Sur l'art d'imiter différentes pierres et camées, de colorer le marbre et de le faire servir à la peinture, avec une description du pavé de l'église cathédrale de Sienne. 6°. Sur différens monumens romains qui ont été déterrés en France. 7°. Quelques détails sur le cardinal Bembo et sur Raphaël. 8°. Sur les antiquités esclavonnes. 9°. Sur Jean Hammelink, peintre du quinzième siècle. 10°. Notices pour servir à l'histoire de la peinture en Allemagne, tirées de l'avant-propos que Bernard Jobin, bourgeois de Strasbourg, a mis aux *accuratæ effigies pontificum :* 1573. 11.° Sur le mot Camée. Les deux gravures offrent : la première, l'esquisse de quelques sarcophages célèbres ; la seconde, quelques monogrammes d'artistes allemands.

La Société des sciences a reçu d'un de ses membres, M. Westfeld, très-célèbre économiste du pays d'Hanovre, un mémoire important sur la *petite-vérole* des bestiaux. Il démontre que l'*insanabilis sacer ignis*, dont parle Columelle, et la *peste des brebis* dont parle Leontinus dans ses *Geoponiques* (livre XVIII chap. 15) ne sont rien autre chose que cette petite-vérole. Cette maladie a aussi régné autrefois en Angleterre, mais dans la suite elle s'est tout-à-fait perdue, de sorte qu'avant que M. Westfeld éveillât l'attention des agronomes anglais par un mémoire que M. Banks a fait connoître dans les *Annales of agricultur* d'Arthur Young, elle y étoit presque inconnue. M. Westfeld en tire la double con-

séquence, 1.° que cette maladie, comme on avoit déjà lieu de le conjecturer, ne s'engendre pas d'elle-même, mais seulement par contagion, et que 2°. on peut tout-à-fait la faire disparoître, si l'on trouve un moyen d'empêcher cette contagion.

M. Gauss a envoyé à la Société quelques *Observations sur Pallas et Junon*, auxquelles nous en joindrons quelques-unes que le temps a permis de faire ici à l'observatoire.

1°. Observations de Pallas.

1806.	*Temps moyen.*	*Ascens. dr. appar.*	*Déclin. appar.*
Févr. 14	8 h^es 11' 16"	70° 16' 31"	19° 59' 13" S.
16	7 32 28	70 42 39	19 20 44
17	6 52 38	70 56 44	19 1 8
20	7 49 35	71 39 2	18 5 0

2°. Observations de Junon.

1806.	*Temps moyen.*	*Ascens. dr. app.*	*Déclin. appar.*
Févr. 17	9 h^es 42' 0"	173° 46' 45"	0° 28' 32" N.
20	10 49 47	— — —	0 54 18
	10 59 2	173 15 57	— — —
	13 12 18	173 15 15	

3°. Observations de Junon à Goettingue.

1806.	*Temps moyen.*	*Ascens. dr. app.*	*Déclin. appar.*
Mars. 10	9 h^es 53' 56",3	169° 46' 54",5	3° 41' 50",5
11	10 32 22, 7	169° 34 18	3 51 56, 5

Bibliothek für die Chirurgie herausgegeben von C. J. M. Langenbeck, *Prof. Zu Goettingen.* Bibliothèque chirurgicale publiée par M. Langenbeck, prof. à Goettingue. 1er. n°. du 1er. vol., avec deux gravures. Second n°. du 1er. vol. avec une gravure. Chez Dieterich à Goettingue. Cette bibliothèque, ou magasin, doit être la continuation de la *Bibliothèque chirurgicale* du célèbre M. Richter, professeur à Goettingue.

Allgemeine critische Geschichte der Religionen. C'est-à-dire, *Histoire générale, raisonnée des religions.* par C. Meiners. 1er vol. Hanovre.

Cette histoire est une comparaison soutenue de toutes les religions des temps anciens et modernes. Voici les titres des différens livres et de leurs sections. Le premier livre expose l'histoire des religions en général, et contient les sections suivantes: I. Qu'est-ce que l'histoire des religions? II. Jusqu'à quel âge remontent les religions? Y a-t-il eu des peuples absolument sans religions? III. Sur la vraie cause de la naissance des religions. IV. De quelle nature étoient les religions des premiers hommes? Adoroient-ils plusieurs dieux, ou un seul Dieu, ou peut-être même le seul vrai Dieu? V. Comment étoient faits les premiers dieux des hommes? Comment et quand se sont formés les dieux des peuples? VI. Qu'elles propriétés leur attribuoit-on, et comment les honoroit-on? VII. Les religions fausses et corrompues étoient-elles généralement utiles ou généralement nuisibles? ou qu'elle influence les religions fausses et corrompues avoient-elles sur les lumières, les mœurs et la félicité des hommes? VIII. Jusqu'à quel point les fausses religions polythéistes, et les religions corrompues monothéistes étoient-elles intolérantes et persécutrices par leur prosélytisme? IX. Quelles religions inspiroient le zèle le plus vif, les polythéistes ou les monothéistes, et quel étoit-il parmi les premières et les dernières? X. Sur les religions primitives, sur les religions originaires ou mêlangées ou dérivées, sur les principales époques du mêlange ainsi que de la propagation des religions. XI. Peut-on espérer un jour l'unité de la croyance? Si cela n'est pas, quels sont les peuples qui s'en approchent le plus par rapport à la religion? Quels sont ceux qui

s'éloignent le plus les uns des autres? XII. Sur le pouvoir que les religions exercent et les changemens qu'elles subissent. *Livre second :* Histoire du *Fétichisme.* I. Sur l'adoration des Fétiches en général. II. Histoire de l'adoration des animaux, de ceux qui étoient sacrés, purs, impurs et maudits. III. Histoire de l'adoration du feu. IV. Histoire du Phallus et du Lingam. V. Histoire des divinités inconnues et allégoriques. *Livre troisième :* Histoire du culte des morts et de l'apothéose de quelques individus, soit vivants, soit morts. *Livre quatrième :* Histoire du culte des astres et de l'adoration des divinités du mal. *Livre cinquième :* Histoire du culte des images, des temples et des autels des dieux. Chacun des trois derniers livres se divise en trois sections. L'ouvrage n'est pas fini. Le second volume contiendra l'histoire des dons et des offrandes, des purifications et des pénitences religieuses, des prières et des adorations, des cérémonies, des fêtes et des autres bonnes œuvres, des sortiléges et des conjurations, des sorciers, des exorcistes et des prêtres, des prédictions et des prophéties, enfin de la sépulture des morts, et des idées qui ont été généralement répandues de l'état après la mort.

Untersuchungen über die Denkkraefte und Willenskraefte der Menschen, nach Anleitung der Erfahrung, nebst einer kurzen Prüfung der gallischen Schaedellehre. c'est-à-dire *Recherches sur les facultés intellectuelles et morales de l'homme, d'après l'expérience ; avec un examen abrégé de la craniologie de Gall*, par C. Meiners, deux parties. Goettingue, chez Roewer.

L'auteur annonce dans l'avant-propos, qu'il avoit eu l'idée de concourir pour le prix proposé il y a deux ans par l'Institut, mais que différentes circonstances l'ayant empêché d'envoyer son mémoire, il croit à présent pou-

voir faire connoître le résultat de ses recherches. L'arrivée du docteur Gall à Goettingue l'a engagé à joindre à cet ouvrage un jugement raisonné de la craniologie. La première partie contient, I. des observations sur la nature de nos connoissances des choses réelles; sur l'ame; sur ses facultés, et sur les raisons de la division de nos facultés intellectuelles. II. Sur les facultés de sentir de l'homme, particulièrement sur les sens extérieurs et le sens intérieur; sur les sentimens moraux et sympathiques. III. Sur l'attention et l'esprit d'observation. IV. Sur la mémoire et la faculté de se rappeler. V. Sur l'imagination et l'invention. VI. Sur la raison ou la faculté d'abstraction. VII. Sur l'esprit ou la faculté de juger, de conclure, de réfléchir et d'agir d'après la réflexion. VIII. Sur les saillies d'esprit et sur la gaieté dans l'imagination. IX. Sur le génie. La seconde partie offre les recherches suivantes : I. Sur la nature ou les différentes facultés de la volonté humaine. II. Sur les perfections ou les imperfections de la volonté. III. Sur la dépendance de la volonté de la faculté de sentir. IV. Sur la dépendance de la volonté du tempérament de l'homme. V. Sur la dépendance de la volonté des facultés intellectuelles. VI Sur la dépendance de la volonté de l'humeur des hommes. VII. Sur l'influence de l'habitude sur l'homme.

M. Blumenbach a présenté à la Société des sciences, le 15 mars, quelques *Mémoires anatomiques* de M. Albers de Brême, accompagnés de dessins et de préparations fort bien faites. Ces mémoires concernoient, entre autres, l'œil du cabeliau (*gadus morrhua*) et la vessie natatoire du trigle hirondelle (*trigla hirundo*). Dans l'œil du cabeliau, la sclérotique est composée de deux feuillets particuliers dont l'extérieur est membraneux;

l'autre au contraire est corné, et se laisse diviser en plusieurs couches. La plus intérieure de ces couches est revêtue d'une masse semblable à du *sperma ceti*, qui forme de petites poches contenant de l'eau dans leurs intervalles; ce qui sépare cette peau du feuillet extérieur couleur d'argent de la choroïde qui la suit, lequel feuillet, par le moyen de la macération, se divise encore en deux autres. Le feuillet intermédiaire des trois principaux, qui, dans les yeux des poissons, prennent la place de la choroïde (la *vasculosa* de Haller) est composé, dans cette espèce, d'un tissu veineux en forme de filet, dont les troncs partent de ce bourrelet en forme de fer à cheval propre exclusivement aux poissons, et jusqu'à présent si difficile à expliquer. On sait que quelques zootomistes prennent ce bourrelet pour une glande, d'autres pour un muscle; mais, d'après les recherches les plus exactes, c'est simplement un convolut de vaisseaux sanguins considérables, et M. Albers le regarde plutôt comme une sorte de réservoir sanguin (pour ainsi dire, comme un *rete mirabile*).

La vessie natatoire du *trigle hirondelle* diffère autant dans sa forme que dans sa construction intérieure très-remarquable de toutes celles que l'on connoît dans les autres poissons. Elle a près de trois pouces de long, deux pouces de large et un peu plus d'un pouce de hauteur. Elle est comme tailladée à une extrémité par une incision, et à l'autre par deux; la première est formée par une petite séparation d'environ trois quarts de pouce, mais la dernière l'est par deux séparations verticales, presque parallèles et ayant plus de deux pouces de long.

Le second cahier de la Bibliothèque chirurgicale par

M. le professeur LANGENBECK, a paru à Goettingue, et contient : I. *Practical observations in surgery* by W. HEY. II. J. ABERNELHY *surgical observations*. Lond. 1804. III. BRUNNINGHAUSEN, *sur l'extirpation des excroissances de chair au cou.* IV. CARLE'S *new mode of operation for cataract*, Lond. 1801. V. *Mémoire* de J. J. BEER *sur les métamorphoses staphylomateuses de l'œil.* Vienne 1806. VI. Additions de l'éditeur de la Bibliothèque aux deux ouvrages précédens. VII. *Sur l'amputation*, par M. LANGENBECK. Les gravures offrent des objets relatifs aux différens mémoires.

Tractatus anatomico-chirurgicus de nervis cerebri in dolore faciei consideratis, quo ad audiendam orationem de anatomes utilitate professoris medicinæ extraordinarii in Academia Augusta muneris invitat C. J. M. LANGENBECK.

Allgemeine Pœdagogik aus dem Zwecke der Erziehung abgeleitét ; c'est-à-dire, *Pœdagogique générale déduite du but de l'éducation*, par *Jean-Frédéric* HERBART. Goettingue, chez Roewer.

De Platonici systematis fundamento commentatio, professoris philosophiæ extraordinarii in Academia Georgica Augusta muneris ritè adeundi gratia conscripta, autore J. F. HERBART 1805.

Ophthalmologische Bibliothek herausgegeben von Karl HIMLY *und Adam* SCHMIDT, c'est-à-dire, *Bibliothèque ophthalmologique publiée par Charles* HIMLY, professeur à Goettingue, et *Adam* SCHMIDT; second volume, second et troisième n.os, 1804; troisième vol., premier n.°, 1805. Les premiers n.os ont déjà été annoncés dans cette notice.

Les amateurs de la littérature relative à l'économie, ont vu paroître avec plaisir le sixième tome du *Reperto-*

rium commentationum a Societatibus litterariis editarum, secundum disciplinarum ordinem, par M. le conseiller Reuss, bibliothécaire et professeur à Goettingue. Ce volume contient *l'économie*. Pour l'ordre des matières, M. Reuss a suivi en général le plan de M. Beckmann dans ses Principes d'économie rurale, plan qui sans doute est le plus naturel ; mais dans le particulier il s'en est quelquefois écarté, comme son propre but l'exigeoit. Pour juger jusqu'à quel point l'ouvrage est complet, il faut savoir que les mémoires économiques présentés aux Sociétés savantes de toutes les nations, s'y trouvent enregistrés jusqu'au dernier moment ; car on y trouve déjà le premier cahier des Mémoires de la Société économique de la Prusse méridionale, quoiqu'ils n'ayent fait que paroître à la dernière foire de la Saint-Michel. L'auteur s'est donné toutes les peines imaginables pour rendre cet ouvrage aussi utile qu'il peut l'être, tant à ses compatriotes qu'aux étrangers ; l'on doit lui en témoigner toute sa reconnoissance, et le prier de continuer toujours avec le même soin et le même courage la tâche pénible qu'il s'est imposée.

Magazin zur Religions-Moral-und Kirchen geschichte. Magasin pour l'histoire de la Religion, de la Morale et de l'Église ; par *Charles-Frédéric* Staeudlin. Second numéro du second volume, 1806, *Hanovre*, chez *Hahn*.

On trouve dans ce numéro : I. L'histoire du Théophilantropisme, depuis son origine jusqu'à son extinction, par M. le Sénateur Grégoire, ancien Évêque de Blois. Elle est traduite sur le manuscrit français. On a déjà plusieurs notices sur les Théophilantropes en France, mais ceci en est proprement la première histoire ; M. Grégoire étoit parfaitement en état de l'écrire, il a

employé avec soin tous les moyens dont il pouvoit disposer. Depuis 1789, il s'est trouvé sur la scène politique, d'abord, comme Législateur, ensuite comme Sénateur. Pendant longtemps, comme Évêque, il a rempli la première place dans la hiérarchie ecclésiastique; il a connu presque toutes les personnes dont il parle, et presque tous les événemens qu'il raconte, se sont passés sous ses yeux : outre cela, il a pu se procurer des actes officiels que tout le monde n'auroit pas obtenus, et plusieurs Théophilantropes lui ont communiqué des mémoires. M. Grégoire a joint à l'histoire de cette secte religieuse quelques autres détails qui y tiennent. Tout l'ouvrage est divisé ainsi : 1.° Observations historiques sur l'origine et les progrès du déïsme. 2.° Le déïsme pratiqué à Londres sous la forme d'un culte public; tentatives semblables dans d'autres pays. 3.° Culte public introduit à Paris sous le nom de Théophilantropie. 4.° Scission entre les Théophilantropes, leurs principes, leurs cérémonies, leurs fêtes. Sensation que fait naître leur institut. Influence du Gouvernement. 5.° Culte des Théophilantropes dans les départemens. 6.° Des sectes auxquelles ressemble celle des Théophilantropes. Autres sectes qui se sont formées dans le cours de la révolution. Comme cet ouvrage est très-intéressant, on en a tiré quelques exemplaires à part. Les Théophilantropes n'ont offert, il est vrai, qu'un phénomène passager, mais il n'en est pas moins remarquable sous les rapports religieux et politique ; cependant il paroît que, ni les hommes qui fondèrent et soutinrent cet institut, ni ceux pour qui il étoit fondé, n'étoient en état de faire une pareille révolution dans les esprits.

II. Sur le dogme *Budda*, d'après les livres des habitans de *Cingale*, par le Capitaine Mahony. Ce mé-

moire est tiré du dernier volume des *Asiatik researches.*

III. Septième apperçu des différens ouvrages nouveaux pour servir à l'histoire de la religion.

IV. Nouvelles remarques sur les Juifs, par GRÉGOIRE. L'Essai de cet écrivain sur la régénération physique, morale et politique des Juifs, est assez connu; les nouvelles observations qu'il met au jour, ont été recueillies par lui dans son dernier voyage (1).

Nestor', Russische Annalen. Vierter Theil. Nestor, Annales Russes; par A. L. de SCHLOEZER. *Quatrième partie. Igor*, troisième Grand-Duc, depuis 913 — 945. *Appendice. Faux Joachim.* Goettingue, chez *Dieterich.* 1805.

Geschichte der Poesie und Beredsamkeit. C'est-à-dire, Histoire de la poésie et de l'éloquence, par F. BOUTERWECK. Cinquième volume qui contient les deux premiers livres pour servir à l'histoire de la littérature française. Goettingue, chez *Roewer.* Ce volume ne va que jusqu'au siècle de Louis XIV.

La Société n'a reçu aucun mémoire sur la question d'économie, donnée pour le mois de Juillet 1806, *sur les effets que la diversité de nourriture peut avoir sur la chair, la graisse, le lait, la peau, le poil, la laine*, etc., *des animaux que l'on employe dans l'économie rurale en Allemagne.*

Elle espère être plus heureuse relativement à la question donnée pour le mois de novembre, *sur la meilleure Histoire de la manière d'administrer les Domaines en Allemagne, depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours.*

(1) Voyez le *Magasin Encyclopédique*, ann. 1806, t. 1, page 107, et la *Décade Philosophique*, ann. 1807, 21 mai, pag. 321.

L'ancien Gouvernement de Hollande a fait envoyer à la Société royale des Sciences, par le Ministre de l'intérieur, un exemplaire de la *Pharmacopoea Batava*, mise au jour par plusieurs savans hollandois.

Le 16 juin, jour de l'éclipse de soleil visible à Goettingue, le ciel fut serein jusqu'à 11 heures du matin, et il faisoit espérer une observation parfaite de ce phénomène, mais bientôt il se couvrit de vapeurs qui devinrent toujours plus épaisses, et cachèrent souvent tout-à-fait le soleil; par là l'observation de l'immersion de la lune se trouva perdue, car, lorsque les nuages, à 11 h. 4', se divisèrent un peu et laissèrent paroître le soleil, la lune avoit déjà couvert une partie considérable du disque de cet astre.

L'émersion de la lune se fit, lorsque l'air étoit plus serein, et fut observée :

Par M. Harding,	6 h.	31'	14",	84 temps moyen.
Par M. Thibaut,	6	31	17,	33 —
Par M. Mayer,	6	31	20,	83 —

La différence de ces momens a, sans contredit, sa source dans la différence des télescopes, ainsi que dans l'état peu favorable de l'atmosphère, à travers lequel le soleil paroissoit dans un mouvement de tremblottement continuel.

A Lilienthal, le temps n'a pas été plus favorable pour l'observation de ce phénomène, et il ne permit d'en voir que le commencement, que M. Bessel, avec un réflecteur de treize pieds, qui grossissoit 136 fois, remarqua à 5 h. 21' 14", 1, temps moyen. M. Bessel regarde cette observation comme très-exacte, parce qu'elle fut faite avec un télescope excellent, et qu'alors la lune ne faisoit que d'entrer dans le soleil.

Les nuages ne permirent pas l'observation de la fin; mais une autre apparition en dédommagea. A 5 h. 56', environ, M. Schroeter remarqua une élévation au bord de la lune; à 6 h. 0' 20", il en parut une seconde plus considérable qui étoit entrée un peu auparavant, et peu après, on en vit une plus petite entre les deux. La hauteur de la plus grande de ces montagnes fut trouvée, par M. Schroeter, avec le micromètre de projection, = 4", 481, mais, par M. Bessel, au moyen d'un micromètre de Brander, = 3", 463. Le bord tremblottant du soleil ne pouvoit faire attendre plus d'accord dans les deux observations. Le terme moyen des deux mesures = 3", 972, donne à la hauteur de cette montagne 0, 942 milles géographiques; il faut remarquer que cette montagne est dans l'hémisphère boréal, où l'on n'a pas encore observé de si grandes élévations.

Si le temps de l'immersion et de l'émersion de cette montagne étoit connu exactement, on en pourroit déduire sa position à l'égard de l'équateur et du premier méridien de la lune; cependant la montagne, quand elle fut remarquée, paroissoit n'avoir fait que d'entrer. Dans cette supposition, M. Bessel trouve sa longitude sélénographique = 92 ° 4 ' à l'ouest, et sa latitude boréale = 66 ° 44 '.

Les trois observateurs purent aussi apercevoir distinctement les deux plus hautes montagnes de la lune au moyen du réflecteur de dix pieds, malgré le tremblottement du bord du soleil, mais ils n'en purent pas remarquer les émersions.

M. Tidymann, correspondant de la société à Charlstown, dans la Caroline du sud, lui a envoyé un mémoire, fini en novembre 1805, sur la *fièvre jaune de Charlstown*. En voici un extrait abrégé.

Après une courte introduction générale, dans laquelle M. Tidymann se plaint entr'autre que la médecine ne puisse pas encore vaincre la fièvre jaune, il passe à la description de cette maladie d'après ses propres idées et ses expériences. Charlstown, malgré la salubrité de sa position sur le bord de la mer, voit depuis quelque temps tous les étés la fièvre jaune régner dans ses murs. Il est bien sûr qu'elle n'y est pas apportée, mais qu'elle dépend uniquement d'un état particulier de l'atmosphère auquel se joint la malpropreté des rues et des chantiers de vaisseaux, surtout quand on y laisse des substances végétales en putréfaction. M. Tidymann vit une confirmation frappante de cette vérité dans son voisinage, un coin empesté n'ayant été nettoyé par ordre de la police que lorsque plusieurs personnes eurent été victimes de sa négligence. Enfin, l'*origine domestique* de la fièvre jaune, dépend de la *situation*, et de la *disposition du sujet*. Certainement, la fièvre jaune n'est pas contagieuse, et un froid humide l'arrête promptement. Dans l'été médiocrement chaud de 1805, le thermomètre de Fahrenheit n'a jamais été au-dessus de 95 degrés, et cela seulement pendant deux jours, car pour la plupart du temps il resta à 85 degrés. Les vents d'est dominoient, et on remarqua différentes montagnes de glaces flottantes plus au sud que jamais. En général les mois d'août et de septembre sont les plus dangereux. Charlstown est plus sain dans les hautes marées, et pendant les pluies d'orage qui lavent alors les parties infectes de la ville. Dans l'été de 1804, qui fut extrêmement lourd et chaud, beaucoup d'Européens furent emportés par cette maladie, et dans le nombre, il y eut même des habitans déjà accoutumés au climat par un assez long séjour, mais qui s'étoient

éloignés de la ville pendant une ou deux années. Mais tout à coup, dans le mois de septembre, un ouragan, qui coûta la vie à beaucoup d'hommes et fit beaucoup de ravages, purifia l'air, et délivra Charlstown de son horrible fléau. Aussi ce passage subit du chaud au froid emporta quelques malades. M. Tidymann croit la fièvre jaune la même maladie dans les quatre parties du monde, et la regarde comme une modification de la peste. Ordinairement les étrangers en souffrent plus que les naturels. Les signes pathognomoniques sont la couleur jaune et le vomissement noir. Comme la propreté contribue principalement tant à garantir de cette maladie qu'à la diminuer, ce ne sont pas des quarantaines qu'il faut établir, mais la police de chaque endroit doit tout faire par ses soins et sa vigilance, sans cela la maladie reste chez les pauvres gens, logés étroitement et les uns près des autres, pour éclater à la première occasion. M. Tidymann rend justice aux fumigations de Guyton-de-Morveau et de Carmichael Smith. Du reste il espère qu'on trouvera bientôt un aussi bon moyen contre la fièvre jaune qu'on en a trouvé contre la petite vérole. Les accidens de la fièvre jaune sont ceux que l'on a déjà souvent décrits. Mais le dernier symptome est le plus effrayant, le quatrième et le cinquième jour; le vomissement noir continue jusqu'à la mort du malade qui arrive le cinquième et le sixième jour. Très-peu de malades en sont revenus, sitôt que le vomissement noir s'est montré. Quand on avoit des rechutes, il s'en suivoit des abcès horribles. D'après une lettre de *Villam Read*, médecin de l'hôpital de la marine à Charlstown, la fièvre jaune parut en 1800, 1801, et 1802 ordinairement entre le 6 et le 14 août, bientôt après une pluie d'orage qui suivit des chaleurs. A

Charlstown, la fièvre n'attaquoit que les étrangers; tandis qu'à Philadelphie et à New-York elle frappoit sans distinction tous ceux qu'elle pouvoit atteindre. Dans un hôpital pour la marine établi à un mille de la ville (où l'on recevoit des malades de la fièvre jaune), elle ne se propageoit pas, mais même chaque étranger en étoit parfaitement épargné. M. Read croit pourtant que le germe de la fièvre jaune est *importé*; qu'ainsi il n'est pas *d'origine domestique*, mais il ne le croit pas *contagieux*. Il répète expressément: heureusement la maladie n'est pas contagieuse, et les morts même n'ont point communiqué le moindre mal aux vivans. Du reste il regarde l'estomac comme le siége principal de la maladie, quoique dans les cadavres on n'y aperçoive rien de particulièrement affecté; une extrême foiblesse et un état constant de putridité dans les vaisseaux absorbans avoit d'abord eu lieu. Une purgation naturelle d'une matière noire, peut amener quelquefois une crise heureuse et salutaire. M. Read suivit les méthodes de *Gilbert*, de *Blane*, de *Mosely*, de *Rush*, sans aucun succès, car à l'exception de trois matelots, les purgations avec le mercure doux ne paroissent avoir sauvé personne. Les acides nitrique et muriatique ne firent pas plus d'effet. Il s'en tint le plus long-temps aux sels purgatifs doux. Le vin de Madère lui parut le meilleur confortatif. Il falloit trois étés pour s'acclimater; parmi les malades de la fièvre jaune reçus dans l'hôpital, deux tiers furent sauvés; mais d'après le propre aveu du médecin, plutôt par la position avantageuse de l'hôpital que par l'effet du traitement, M. Tidymann cherche, en traitant de la fièvre jaune, à s'en tenir seulement à la nature. Sitôt, par exemple, que lorsque la maladie s'annonce, on remarque dans la maladie une

maladie s'annonce, on remarque dans la maladie une envie de vomir ; un léger vomitif d'ipécacuanha avec un demi grain d'émétique, suffiroit pour faire son effet. Cependant des purgatifs donnés même au commencement de la maladie lui parurent plus sûrs : il fit prendre cinq grains de mercure doux avec dix grains de jalap toutes les deux heures jusqu'à ce qu'ils fissent effet, avec des lavemens *d'ol. ricini*. Si la fièvre cède il conseille une décoction de quinquina, ou de columbo, ou de canelle. Si l'estomac ne refuse pas cette décoction, on peut donner le quinquina en substance, une drachme par heure, jusqu'à une once par jour. S'il falloit encore évacuer la matière âcre et fétide des intestins, on peut le faire avec de la rhubarbe jointe à du sel polychreste, ou dissoute dans de l'eau de cannelle, d'après la méthode de Mosely. Du reste dans chaque période de la maladie, il faut bassiner le bas-ventre et les pieds avec des décoctions de camomille, d'absynthe et de serpentaire, cela est d'absolue nécessité, ainsi que de frotter le bas-ventre avec de l'huile camphrée. Le malade doit se tenir très-tranquille dans une chambre tempérée. Si tous ces moyens ne servent à rien contre les accidens et le vomissement, alors il faut aller plus hardiment, et après avoir frotté le malade avec de l'huile camphrée et du caudanum, le mettre pendant cinq minutes dans un bain de décoction de quinquina, d'absynthe et de serpentaire, et lui donner des *antiseptiques*. Un extrait des résultats de 23 sections, faites par M. *John Colm*, finit ce mémoire intéressant.

(*La suite au N.° prochain.*)

Autriche.

On prétend que le célèbre Goethe doit décidément faire un voyage à Vienne, où il sera reçu avec tout l'enthousiasme qu'inspirent sa personne et ses écrits.

La *Galerie impériale du Belvédère* est depuis quelque temps parfaitement en ordre. On le doit aux soins de M. Fuger. Elle s'est enrichie d'un très-beau tableau de Schonberg, qui représente le *Lever du soleil.* Il a attiré l'admiration de tous les connoisseurs.

Le *Théâtre de la ville* a signalé son ouverture par des imitations de pièces françaises. M. Seyfrid a fait un opéra presque insupportable de la jolie comédie de *Minuit*, du Théâtre-Français.

Vienne.

L'exposition des productions de la *Manufacture impériale de porcelaine* a excité cette année l'admiration de tous les connoisseurs. On copie actuellement sur des vases et d'autres ouvrages plusieurs tableaux de peintres célèbres. On a remarqué deux copies du tableau de la Mort de Virginie, par Füger, qui ont obtenu l'approbation même de cet artiste.

Bohême.

M. Pubitschka, professeur à Prague, travaille à la continuation de son *Histoire de Bohême*, qui se distingue par une grande précision, et par la richesse des faits.

Prusse.

Plusieurs Professeurs de l'Université de Halle, ont transféré leur séjour à Berlin. Un philologue célèbre, M. Wolff, est de ce nombre. Plusieurs Professeurs ont ouvert des cours, entre autres M. Schleyermacher qui traite l'*Histoire de la Philosophie.*

M. Rosel, dont on connoît déjà de très-beaux paysages, a été chargé, sur la demande de M. Denon, de dessiner les plus beaux morceaux de Sans-Souci. Ce qu'il doit avoir exécuté en ce genre passe pour être ses chefs-d'œuvre.

Les imitations de pièces françaises se succèdent avec beaucoup de rapidité sur le *Théâtre de* Berlin. On y a transporté le drame de *Clémentine*, par M. Pelletier, *Volméranges*, qu'on n'a vu à Paris que sur les boulevards. Les *Ricochets*, de Picard, et l'*Intrigue aux fenêtres* ont eu également du succès.

M. *Jules de* Voss a donné une nouvelle pièce intitulée la *Grécomanie*, où il a pris pour modèle Aristophane. Plusieurs scènes sont extrêmement plaisantes; mais la pièce est du reste sans intrigue, et un grand nombre des caractères sont des caricatures de personnages vivans.

Lubeck.

M. *Charles* Villers travaille actuellement à une *Histoire de Luther*, et à la troisième édition de son *Ouvrage sur la réformation*, couronné par l'Institut.

Danemarck.

Le Professeur Danzel qui vient d'ouvrir une souscription pour l'essai qu'il se propose de faire du nouveau moyen de *diriger des ballons*, a présenté à l'amirauté le modèle d'une machine de son invention, au moyen de laquelle on peut faire marcher un vaisseau par un temps parfaitement calme. Il a demandé qu'il fut nommé une commission pour faire l'examen de cette machine, et l'on croit qu'il en sera bientôt fait une expérience publique.

M. Oehlenslaeger, Poète danois, fait imprimer deux drames; l'un intitulé *Hacon Jarl*, est tiré de l'ancienne

histoire de Norwége, et doit être joué sur le théâtre de la cour; l'autre, *Balder-le-Bon*, est pris de l'*Edda*: il est, dit-on, très-bien écrit, mais ne pourra être mis en scène.

M. le Professeur Rahbeck continue à publier la nouvelle édition des *Œuvres complètes* du célèbre Holberg. On en est au onzième volume; elle en aura encore huit ou neuf.

M. le Professeur Munter, dans son dernier voyage en Allemagne, a visité, avec M. Henke, le *Cornelius-berg*, près d'Helmstaedt. Il a écrit un Mémoire (1) sur les rangées de pierres qu'il y a observées, et leur a trouvé beaucoup de ressemblance avec le monument du même genre, connu en Angleterre sous le nom de *Stoneheng*. Il les compare l'un et l'autre à celui de Kiwike, en Scanie, et les regarde comme des restes du culte des Druides.

Toutes les antiquités qu'on pourra recueillir dans les états danois, doivent être déposées dans une des salles de la *Bibliothèque de l'Université de* Copenhague, qui leur a été destinée spécialement. M. le Professeur Nyerup a invité tous les particuliers qui possèdent quelques-uns de ces restes curieux, à en faire hommage à ce nouveau Musée dont il a la direction, et il leur promet que leur nom sera inséré avec reconnoissance dans le catalogue qu'on en fera. Jusqu'ici les pièces les plus importantes de ce cabinet sont quatre grandes pierres chargées de caractères runiques et qui restent seules de 13 qu'on avoit fait venir à grands frais sous Frédéric III, de toutes les parties du royaume; on les laissa longtemps exposées aux injures de l'air, et l'on finit par en employer neuf à bâtir, après les avoir dépouillées de leurs vénérables caractères. On remarque

(1) Voy. Scandinav. museum, 1803, 2 hœfte, pag. 283.

aussi dans la nouvelle collection une très-longue épée de bataille; des bracelets et des colliers d'or, d'un fort beau travail, et différentes espèces d'armes et d'ustensiles.

La *Bibliothèque royale* vient de s'accroître d'un trésor très-précieux dont un particulier lui a fait hommage. La *Bibliothèque d'Hyelmstiern*, entièrement composée de livres ou de manuscrits relatifs à la littérature du nord, se trouvoit entre les mains du Comte de Rosencrone; ce Seigneur craignant la dispersion que pourroit éprouver un jour cette collection unique, a demandé et obtenu qu'elle fut réunie à la Bibliothèque royale. Le catalogue seul de cette Bibliothèque, y compris les médailles, les tableaux et les gravures, forme trois volumes in-4°.

Russie.

M. le Conseiller de Koehler continue avec beaucoup de zèle ses travaux numismatiques. Il reçoit chaque jour des médailles de la Crimée. L'on s'attend à le voir publier incessamment une collection de plus de six cents médailles de rois ou de villes appartenant aux Colonies grecques, ou aux royaumes qui s'étendoient sur les côtes septentrionales et occidentales de la mer Noire.

M. de Boutourlin, un des plus savans bibliographes de l'Europe, et versé dans la connoissance de presque toutes les langues vivantes, prépare un second catalogue de sa bibliothèque qui ne contiendra que des productions du premier âge de l'Imprimerie (1).

M. Kotzebue a fixé depuis quelque temps son séjour à Schwuzz près de Revel. Il continue à travailler à son

(1) Le premeir a été publié à Paris par M. Barbier, bibliothécaire de S. M. l'Empereur.

Almanach dramatique qui se publiera à Berlin. Ses admirateurs peuvent être sans crainte, il paroît que les événemens politiques mettront quelque obtacle au nombre de ses productions.

Italie.

Un peintre de paysages, M. Fidanza, possède à Rome une des plus belles galeries qui existent, et qu'il évalue à plus de 100,000 piastres. Le choix de toutes les galeries particulières est réuni dans la sienne. Du temps de la république il vendit tout ce qu'il avoit de précieux pour faire l'acquisition de ces tableaux.

Cet artiste possède l'*Ecce homo* du Dominiquin, un *portrait* d'Holbein, plusieurs du Titien, une *Vénus* de grandeur naturelle du Guide, une *Madeleine* du Corrège, etc.; en un mot une collection qui seroit digne d'un prince, et qu'il est probable qu'on pourrait acquérir pour le tiers de sa valeur, attendu que M. Fidanza paroît vouloir s'en défaire.

Rome.

Dans la nouvelle *salle académique du* Corso, on a exposé un grand tableau qui représente Andromaque évanouie à la vue du corps de son époux, qu'on aperçoit dans l'éloignement attaché au char de son vainqueur. Les crénaux de la ville sont occupés par une foule de Troyens qui expriment leur douleur d'un si triste spectacle. L'épouse de Priam est soutenue par ses femmes. Les figures sont de grandeur naturelle. Ce tableau attire une foule de spectateurs et d'admirateurs. Il est d'un peintre Danois, nommé *Lunth*, qui avoit déjà promis, par d'autres productions, les espérances qu'il réalise actuellement.

On a exposé à Rome, dans l'église de la Rotonde, une

descente de croix de M. Cels, peintre flamand. Les figures, au nombre de sept, sont deux fois plus grandes que nature. On loue beaucoup le coloris de ce tableau, et la manière dont les draperies sont traitées.

États-Unis.

L'école de médecine de Philadelphie, la première qui se soit formée dans le Nouveau-Monde, s'est élevée à un haut degré de splendeur, et l'on croit qu'elle ne tardera pas à compter au-delà de cinq cens étudians. On attribue les progrès de la médecine chez les Américains, aux maladies épidémiques qui ont désolé ce pays depuis quinze ans, et qui ont réveillé l'esprit de recherche et de découverte, et aux journaux qui traitent de cet art et des sciences qui s'y rapportent. Les principaux sont le *Médical repository*, qui se continue avec beaucoup de succès à New-York, par les docteurs Mitchill et Miller; *le Muséum médical de Philadelphie*, rédigé par le docteur Gotz, *et le Journal de physique et de médecine*, publié aussi à Philadelphie, par le professeur Barton.

L'Académie américaine des arts et des sciences établie dans le Massachuset, a publié en 1806 la seconde partie du tome II de ses *Mémoires*. On peut regarder cette société savante comme la seconde des États-Unis; elle ne le cède qu'à la société philosophique de Philadelphie, la plus ancienne de toutes.

On donne des éloges à un recueil de *poésies fugitives*, récemment publié par *David* Humphreys, ci-devant ministre plénipotentiaire des États-Unis à Madrid. Des mélanges en prose terminent ce recueil. On cite parmi les morceaux les plus intéressans, une *Vie du général Putnam*, des *Réflexions sur la guerre contre Tripoli*, et un *Traité sur la race des moutons mérinos*.

On publie aux frais du gouvernement américain, une description des voyages entrepris par ses ordres, par les capitaines Lewis et Clarke.

FRANCE.

M. J. P. Béranger est mort à Genève sa patrie, âgé de soixante-cinq ans. Il fut aussi estimable par ses qualités personnelles que par ses talens littéraires; ses principaux ouvrages sont 1°. une *Histoire de Genève* en six volumes; 2.° *les Amans républicains*, ou *Lettres de Nicias à Cynire*, roman politique sur les troubles de Genève; 3.° *J. J. Rousseau justifié envers sa patrie;* 4.° un *Eloge d'Abauzit*, placé à la tête des ouvrages de ce philosophe. M. Béranger avoit aussi refondu en douze volumes la *Géographie de Büsching;* il avoit donné une *Collection des voyages autour du monde* en neuf volumes, et travaillé à une nouvelle édition du *Dictionnaire de Vosgien.*

La Société des sciences et des arts de Grenoble a tenu sa séance publique annuelle, le 20 avril, à la mairie. M. Berriat-Saint-Prix, professeur de législation, président, occupoit le fauteuil.

Il a ouvert la séance par un discours où il a exposé les avantages attachés à l'état d'homme de lettres.

M. de Vidaud-Danthon a lu une *Notice sur les portraits des grands hommes de la province*, dont l'Académie doit orner la salle de ses séances (1).

M. Fourier, préfet du département, a communiqué le résultat des diverses expériences qu'il a fait faire sous ses yeux, concernant l'art de blanchir le linge ou les

(1) Les portraits terminés et qui ont été exposés à cette séance publique, sont ceux de *Bayard*, *Valbonnais*, *Bourcet*, *Mably*, *Condillac*, *Vaucanson*, *Mounier* et *Dolomieu*.

toiles par l'exposition à la vapeur, selon la méthode de M. Curaudeau. Les résultats nombreux de ces expériences ne laissent aucun doute sur l'utilité de cette pratique.

M. Berriat-Saint-Prix a lu un mémoire sur la *fièvre puerpérale*, ouvrage posthume de M. le docteur Trousset, membre résidant de la Société.

Cette lecture a été suivie de celle qu'a faite M. Mauclerc, d'une *épître en vers sur la bouillote*, par M. J. B. Perrier, associé correspondant.

La séance a été terminée par *l'Éloge historique de M. le docteur* Trousset (2), prononcé par M. Champollion-Figeac, secrétaire.

Paris.

Jean-Étienne-Marie Portalis, Ministre des Cultes, Grand-Officier de la Légion d'honneur, membre de la classe de la langue et de la littérature française, de l'Institut, est mort le 25 août, dans la soixante-unième année de son âge; il étoit né à Beausset.

Il fut Avocat au Parlement d'Aix où il se rendit célèbre par plusieurs mémoires, entre autres par celui qui fut publié en 1770, sous le titre de *Consultation sur la validité des mariages des Protestans en France.*

Il entra en l'an III au Conseil des anciens, député par le département de la Seine. Le 1.er messidor de l'an IV, il fut élu Président. Il montra une opposition presque constante aux opinions du Directoire-Exécutif; ce qui fut cause de sa proscription au 18 fructidor, mais il échappa à la déportation et se retira en Allemagne.

Il fut rappelé au 18 brumaire, et, quelques mois après son retour, nommé au Conseil d'État. Il fut souvent l'organe du Gouvernement près du Corps législatif.

(2) Voy. *Mag. Encycl.*, ann. 1807.

Au mois de brumaire de l'an x, il fut chargé de toutes les affaires concernant les Cultes.

Dans la même année, il présenta au Corps législatif la convention entre le Gouvernement français et Sa Sainteté Pie VII; c'est à cette occasion qu'il prononça le *Discours* célèbre qui lui a mérité tant d'éloges.

Le Ministère des Cultes lui fut confié en l'an XII; l'année précédente il avoit été élu candidat au Sénat conservateur.

M. Portalis avoit été membre de la Commission nommée en l'an VIII par le Gouvernement, pour le projet du Code civil. Ce projet parut l'année suivante; le *discours préliminaire* est de M. Portalis.

Il lût le 2 janvier 1806, dans une séance publique de l'Institut, l'*Éloge d'Antoine-Louis* SÉGUIER, Avocat au Parlement de Paris, et successeur de Fontenelle à l'Académie française. Cet éloge a eu deux éditions.

Le corps de M. Portalis a été déposé au Panthéon; ses obsèques ont eu lieu le 29 août.

M. VALMONT DE BOMARE, né à Rouen en 1731, est mort le 24 août. Ses travaux lui ont mérité une place distinguée dans les fastes de l'histoire naturelle et de l'agriculture. Ses premiers ouvrages parurent dès l'an 1758, où il publia son *Catalogue d'un cabinet d'histoire naturelle*, in-12. L'année suivante il parut de lui un extrait nomenclateur du système complet de minéralogie, in-12, et deux ans après, un ouvrage plus étendu sur cette même science; il a pour titre: *Nouvelle exposition du règne minéral*, 2 vol. in-8.° Mais le travail le plus considérable, et qui a valu principalement à M. Valmont de Bomare sa réputation, c'est son *Dictionnaire raisonné universel d'histoire naturelle*. Cet ouvrage important a eu plusieurs éditions in-8.° et in-4.°; la première, qui fut publiée à Paris, est en 6 volumes; la deuxième parut

à Yverdun en 1768 jusqu'en 1770. La plus nouvelle est celle de Lyon, publiée en 1800, en 15 vol. in-8.° Cet ouvrage est cependant aujourd'hui abandonné, parce que l'auteur n'avoit pas suivi les progrès de la science qu'il y traite. Les deux grands Dictionnaires publiés chez MM. Deterville et Tourneisen, lui sont, avec raison, préférés.

Une femme aimable, dont les romans ont eu beaucoup de succès, Madame Cottin, auteur de *Claire d'Albe*, *Malvina*, *Amélie de Mansfield*, *Mathilde*, *les Exilés*, est morte à Paris le 25 août, âgée d'environ trente-cinq ans. Elle étoit née à Tonneins, dans le département de Lot et Garonne; sa perte a excité de vifs regrets.

M. Heilmann, directeur actuel du Musée des aveugles, vient d'ajouter une nouvelle branche de travaux à ceux qui servoient déjà au soulagement des aveugles. Cette nouvelle entreprise leur procurera les moyens de gagner 24 à 30 sous par jour, après environ six mois d'apprentissage. Cette branche consiste dans la fabrication de calicots et perkales, et dans celle des cordonnets divers. S. Ex. M. le Maréchal Serrurier a bien voulu lui confier douze apprentis pour la tisseranderie, parmi les militaires invalides aveugles qui sont sous son gouvernement. Huit à neuf d'entre eux se sont tellement distingués dans ce genre de travail, qu'ils font actuellement, après quatre mois d'apprentissage, entre trois et quatre aunes de calicots par jour, à soixante-dix portées. Cet établissement recommandable par l'instruction que l'on donne aux aveugles, l'est encore par le parti avantageux que ces infortunés peuvent en retirer, quelle que soit la classe où le sort les ait placés.

M. Heilmann prend des pensionnaires aveugles, de

l'un et de l'autre sexe, à raison de 1000 francs; les demi-pensionnaires pour 500 francs; les externes payent douze francs par mois. On distribue gratuitement au Musée des aveugles, rue Saint-Avoye, n.° 47, le prospectus détaillé des conditions, ainsi que les diverses branches d'industrie auxquelles sont occupés les aveugles, et de l'instruction qu'ils reçoivent.

M. Lechenault, l'un des naturalistes de l'expédition du capitaine Baudin, qui étoit resté malade à Batavia, vient d'arriver à Paris; il a rassemblé une belle collection d'histoire naturelle, composée de minéraux, de quadrupèdes mammifères et ovipares, de serpens, d'oiseaux, de coquilles d'insectes, avec un magnifique herbier et une des plus rares collections de médailles, d'armes et instrumens des Indes, d'Otaïti, de Java et autres îles environnantes. Ce savant n'a rien négligé pour recueillir des objets aussi rares que curieux, et les sciences lui auront de grandes obligations.

On propose à l'émulation des artistes, pour sujet d'un concours d'architecture, le projet d'un édifice monumental destiné principalement à servir d'orangerie impériale et de promenade d'hiver pour les habitans de Paris. On desireroit que cet édifice ne s'éloignât pas beaucoup du palais des Tuileries.

On demande que cet édifice, indépendamment de sa principale destination, puisse encore servir éventuellement à l'exposition des produits de l'industrie nationale et à celle de tous les objets propres à piquer la curiosité du public.

On laisse aux artistes le choix de l'emplacement, de sa forme et de ses dimensions. On observe seulement que le choix plus ou moins heureux de cet emplacement fera partie essentielle du mérite du projet: on laisse au

génie des artistes la plus grande latitude, pourvu toutefois que, dans cet édifice qui doit être noble, d'un style d'architecture analogue et pur, la décoration puisse s'accorder avec une sage économie.

Les artistes étant maîtres de varier leurs compositions, on leur prescrit seulement de faire en sorte que leurs distributions soient disposées de manière à ce qu'on ne soit pas obligé de suivre les mêmes traces en allant et en revenant.

On demanderoit que le centre put servir d'arène autour de laquelle s'éleveroit un amphithéâtre, dont la plate-forme de l'édifice ferait les derniers degrés. Il faut descendre à couvert.

On assure que l'école spéciale de géographie et d'histoire que S. M. se propose d'ajouter au collége de France pour l'encouragement des lettres, sera composée ainsi qu'il suit : les chaires de géographie seront au nombre de quatre; 1°. une chaire de géographie maritime; 2°. deux chaires de géographie continentale, l'une de l'Europe et l'autre des autres parties du monde; 3°. une chaire de géographie commerciale et statistique.

Les chaires d'histoire seront au nombre de dix, savoir : une chaire d'histoire ancienne y compris celle de grec; une chaire d'histoire romaine; une chaire d'histoire du moyen âge; une chaire d'histoire moderne; une chaire d'histoire de France; une chaire d'histoire militaire; une chaire de législation; une chaire d'histoire littéraire; une chaire d'histoire ecclésiastique; enfin une chaire de biographie.

Le ministre de l'intérieur a pris, le 21 de ce mois, en exécution d'un ordre de S. M. l'Empereur, un arrêté à l'effet d'ouvrir un concours sur la maladie con-

nue sous le nom de *croup*. Le prix de ce concours sera de 12,000 francs pour le meilleur ouvrage sur le traitement de cette maladie. Tous les médecins étrangers et nationaux sont invités à concourir. Les mémoires seront rédigés en latin ou en français, et adressés au ministre de l'intérieur. Pour donner le temps de faire et de recueillir des observations en nombre suffisant, le concours ne sera fermé que le 1er. janvier 1809.

On vient d'exposer au Musée Napoléon la collection des armures prises à l'arsenal de Vienne. Cette réunion d'armes de différens siècles semble nous reporter au temps de la chevalerie, et a quelque chose qui frappe l'imagination. On lit sur plusieurs les noms de ceux à qui on prétend qu'elles appartenoient : *Anne de Montmorency, le Maréchal de Biron ; Henri, Duc de Guise ; Charles, Duc de Bourbon ; Charles V, Duc de Lorraine ; Galeas-Visconti ; Montécuculli ; Rodolphe ; Charles IX, le Prince Eugène, François I.*er. Toutes ces dénominations ne pouvant pas être appuyées sur des procès-verbaux, il seroit surtout difficile de démontrer que la prétendue *armure d'Attila* et celle de *Godefroy de Bouillon*, leur ayent appartenu. Au-dessus de ces armures s'élèvent des trophées de drapeaux et de différentes armes ; l'ensemble est pittoresque, mérite d'être vu, et est un digne monument de la valeur française.

Lettre à M. A. L. MILLIN.

Je sais que dans Harlem plus d'un triste amateur
Au fond de ses jardins s'enferme avec sa fleur ;
Pour voir sa renoncule avant l'aube s'éveille,
D'une anémone unique adore la merveille,
Ou d'un rival heureux enviant le secret
Achète au poids de l'or les taches d'un œillet.
Qu'il possède en jaloux et jouisse en avare.

Et dans un autre poëme du même auteur :

Voyez de cette fleur le ridicule amant :
Si quelqu'autre avec lui partage sa richesse
A cette horrible idée il seche de tristesse,
De son heureux rival il l'achete a prix d'or
Et dans sa serre avare enterre son trésor.

Ces poétiques reproches que M. Delille adresse à certains fleuristes, pourroient aussi convenir à quelques dénicheurs d'ouvrages littéraires inédits, qui ne veulent se les procurer que pour le plaisir de les enfouir et de s'en vanter. J'en ai trouvé plusieurs de cette espèce : leur vanité est risible ; mais elle est souvent importune. Puissé-je n'en pas rencontrer dans mon entreprise ! et comment pourrois-je le craindre ? Il s'agit d'une bonne œuvre. Une femme âgée gémit dans la misère ; elle a perdu son espérance maternelle à l'époque désastreuse où les vertus, les talens et l'innocence étoient des crimes. C'est pour la servir, c'est pour lui être utile, que j'ai consenti à publier une édition des œuvres de son fils. Déjà j'ai été servi avec zèle dans mes recherches, par plusieurs personnes qu'il me seroit doux de nommer, et entre autres par un poète aimable à qui S. M. Impériale a donné d'honorables preuves de confiance. Je tiens de lui un second exemplaire manuscrit de la *Quête au blé*, charmant voyage dans le genre de ceux de Chapelle, de Lefranc, de Parny, de Bertin, etc. Le premier m'a été livré par la mère de l'auteur, et comme il existe entre eux quelque légère différence, je tâcherai de choisir toujours la version la plus courante. J'ai aussi quelques pièces fugitives, l'élégie touchante sur *Lenain*, et diverses épîtres. Mais comme les papiers du P. *Venance Dougados* furent saisis et dispersés lors de son arrestation à Perpignan, j'invite, au nom de la *charité*,

tous ceux qui auroient des vers de ce poète infortuné, de me les faire parvenir, en m'instruisant des anecdotes qu'ils pourroient connoître. Je serois flatté qu'il me fût permis de nommer dans la *notice* ceux qui m'aideront à la rendre complette, et je me hâterai d'offrir le bénéfice de cette impression à une femme que le malheur et l'infortune ont accompagnée jusques dans la vieillesse (1). *Aug.* Labouisse.

THÉATRES.

Théâtre Français.

Mademoiselle Henry vient de terminer ses débuts, après avoir obtenu beaucoup de succès. Elle avoit choisi l'emploi de soubrète; elle a cependant joué des roles de grande coquette, tels que ceux de *Célimène* dans le Misantrope, et de *Céliante* dans le Philosophe marié. Elle a montré dans ces rôles et dans ceux de *Dorine* du Tartufe, de *Lisette* des Folies amoureuses, que la scène lui étoit connue; elle y a déployé de la finesse, de l'aisance, de la justesse dans le débit. Rien n'étonne davantage dans un pareil début, que de savoir que Mademoiselle Henry n'est pas reçue à la comédie; peut-être veut-on que, selon l'ancien usage, elle aille en province étudier son emploi : quand elle reviendra, elle n'en sera que plus capable de tenir son rang sur la scène française.

(1) *P. S.* Les paquets doivent être adressés à *M. le directeur des Postes, à Saverdun, département de l'Ariége* — On est prié d'avoir la bonté de les *affranchir*, ce sera peu de chose pour chacun, ce seroit beaucoup pour un seul.

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE.

L'Opéra au Village.

Tous les théâtres se sont empressés de célébrer le grand événement qui a ramené parmi nous notre Empereur. La paix que l'on desiroit, et qu'il nous avoit promise, a inspiré un enthousiasme général; les Muses de tous nos poètes se sont exercées, tout le monde sembloit dire

Deus nobis hæc otia fecit.

L'intention seule doit être jugée dans de semblables ouvrages; aussi pourrions-nous nous contenter de citer les titres des pièces auxquelles la circonstance a donné lieu.

Cette pièce est de M. SEWERIN. Toute la troupe de l'Opera comique a montré dans cet ouvrage et son zèle et son talent.

L'Amante sans le savoir.

Cette pièce est tombée en deux actes, à la première représentation, et en un acte à la quatrième.

Le Jugement de Midas.

La reprise de cet opéra attire la foule; sa délicieuse musique est parfaitement exécutée. Si Martin n'a pas les formes d'un Apollon, sa voix mélodieuse suffit pour compléter l'illusion. La pièce est montée avec un grand ensemble.

L'Amant jaloux.

JULIEN, jadis au Vaudeville, vient de débuter à ce théâtre, le 8 septembre, par le rôle de l'officier

français dans l'Amant jaloux. Quoiqu'il ait peu de moyens, l'habitude du théâtre l'a très-bien servi, et son goût a fait passer sur son peu de voix. Il a bien chanté l'air : *tandis que tout sommeille.* Il s'est fait applaudir à plusieurs reprises dans son *duo* avec CHENARD. On lui a su gré de la modestie qui lui a fait choisir pour son début un si petit rôle. On l'attend avec impatience dans celui de l'*abbé* de FELIX.

THEATRE DE L'IMPERATRICE.

Un Dîner par Victoire.

Un brave homme qui s'est engagé à donner un dîner par victoire, se trouve ruiné avant la fin de la campagne. Cette idée est jolie et rendue d'une façon aimable et très-gaie dans la petite pièce de M. DESAUGIERS. Sa versification est facile, et ses détails d'une grande gaîté. Un rôle de prisonnier anglais a fait beaucoup rire.

Le Mariage des Grenadiers.

Comédie épisodique, en prose. Plus de grosse gaîté, de détails d'observation que dans l'autre pièce; mais moins de délicatesse. Elle est de M. PICARD qui a voulu célébrer deux fois, à son théâtre, le grand événement.

Ces deux pièces sont suivies chacune d'un joli divertissement, dont les couplets ont fait grand plaisir.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

L'Hôtel de la Paix, Rue de la Victoire.

Cette pièce n'a pas été moins bien reçue que les autres sur le même sujet. On y a applaudi une foule de jolis couplets, et un divertissement très-gai, où l'on a saisi d'ingénieuses allégories. Les auteurs sont MM. BARRÉ, RADET, DESFONTAINES et DIEU-LA-FOI.

Bertin et Colardeau.

Le répertoire des hommes célèbres commence à s'épuiser : on met déjà en scène ceux qui eurent le siècle dernier des réputations de société. Assurément *Bertin* n'ira point à la postérité avec quelques madrigaux; et *Colardeau*, malgré quelques tragédies qui ont réussi, ne sera jamais au rang de *Corneille* ni même de *Crébillon*. Son *Epître à Abeilard* ira peut-être plus loin que le reste de ses œuvres; mais à peine en parle-t-on aujourd'hui, et on en parlera encore bien moins dans un demi-siècle. Quoi qu'il en soit, il figure au Vaudeville dans un ouvrage un peu froid, mais bien écrit et assez gracieux. Comme les auteurs du Vaudeville ne travaillent guère pour la postérité, autant vaut-il qu'ils chantent des hommes à demi-célèbres, dont ils réveillent les succès pour assurer les leurs, que de travailler sur des sujets d'invention peu propres aux couplets. L'auteur de *Bertin et Colardeau* a réussi; c'est M. DE ROUGEMONT.

Le Faux Lindor ou *l'Habit ne fait pas l'Homme.*

Succès foible, moins foible cependant que la pièce, qui n'est qu'une très-foible copie de l'*Amante-Amant*, de CAMPISTRON. On a nommé MM. RIGAUD et JAQUELIN.

LIVRES DIVERS (1).

Sciences et Arts.

Journal de Physique, de Chimie, d'Histoire naturelle et des Arts, par J. C. Delamétherie. Paris, chez *Courcier*, quai des Augustins, n.° 57. Juillet 1807.

Les articles contenus dans ce numéro sont : *Arithmétique appliquée aux signaux, par Paul Lamanon.* — *Recherches sur les limites de la vision simple et les points de correspondance de la retine, etc., par le Docteur Haldat.* — *Hauteurs de plusieurs lieux, déterminées par le baromètre, dans le cours de différens voyages faits en France, en Suisse, en Italie; par G. Berger.* — *De l'absorption des gaz par l'eau et par d'autres liquides; par John Dalton.* — *Sur la tendance des fluides élastiques à se mêler les uns avec les autres; par le même.* — *Mémoire de M.*** sur la pénétrabilité du verre par le fluide électrique.* — *Sur la décomposition de différens corps par l'action galvanique; par Veau-Delaunay.* — *Des oxides de cuivre, par le Professeur Proust.* — *Analyse du Kaneelstein; par le Professeur Lampadius.* — *Analyse du Bitter-spath, par Bucholz.* — *Expériences sur la manière d'aimanter sans aimant naturel ou artificiel, par Léopold Vacca.* — *Du Mica, par M. Klaproth, etc.*

Géométrie.

Sur la Théorie des facultés numériques, présenté respectueusement à l'illustre Société des sciences à Goettingue, par J. F. Van-Beeck Calkoen, Professeur en Ma-

(1) Les articles marqués d'une * sont ceux dont on donnera des extraits.

thématiques à l'Université d'Utrecht, Membre de la Société royale de Hollande, de Goettingue, de Ulissingue, etc. etc. Amsterdam, 1807, in-4°.

La *Théorie des facultés numériques* est un nouveau genre de calcul, proposé par M. Kramp, dans son ouvrage sur l'*Analyse des réfractions*, publié en 1798. L'auteur du petit traité que nous annonçons, persuadé que le premier devoir du mathématicien qui propose des théories nouvelles, est de ne point s'écarter des principes de la géométrie et de l'arithmétique, c'est-à-dire, des notions fondamentales de toute grandeur, et de tâcher de rendre toute notion analytique conforme à ces principes; attaque, sous ce rapport, la *Théorie des facultés numériques* de M. Kramp, comme une théorie erronée et manquant absolument du caractère essentiel des mathématiques, de l'évidence. M. Kramp entend par *facultés numériques*, les produits des termes d'une série arithmétique quelconque, et en supposant qu'on ait la série croissante : a, $a+r$, $a+2r$, $a+3r$, . . $a+(a-1)r$, et la série décroissante : a, $a-r$, $a-2r$, $a-3r$, . . . $a-(n-1)r$, il dénote le produit de tous les termes de la première par $[a]^{n\,|+r}$, et celui de tous les termes de la seconde, par $[a]^{n\,|-r}$, n étant le nombre des termes de la série, et r la différence constante qui y règne; la première annotation suffit cependant, puisqu'il n'y a qu'à y supposer r négatif, lorsqu'il est question d'une série décroissante. Cette annotation posée, M. Kramp regarde comme un principe, dont la vérité n'a besoin d'aucune démonstration, que, lorsque $n=0$, l'expression $[a]^{0\,|+r}$, doit être égale à l'unité, de même que dans les puissances, on a $a^0 = 1$; et c'est là-dessus qu'il fonde toute sa théorie,

et principalement celle des facultés aux exposans négatifs et fractionnaires. M. *Van-Beeck Calkoen* s'attache à prouver la nullité de l'expression $[a]^{0\ l+r}$, qu'il appelle un corps hors de l'espace, un rien; il fait voir de même que les facultés aux exposans négatifs et fractionnaires sont des êtres sans existence, qui reposent sur une base sans démonstration, et il cherche ainsi à assigner à la théorie des facultés numériques les bornes que la nature même des grandeurs leur a prescrites, en restreignant leur expression à des exposans positifs et entiers.

G. J. O.

Botanique.

Prodromus florœ neomarchicœ secundùm systema proprium conscriptus atque figuris XX coloratis adornatus, auctore Joanne Frid. Rebentisch, regii seminarii medico-chirurgici militaris Borussici chirurgo alumnis præfecto; cum præfatione C. L. Willdenow, in qua de vegetabilium cryptogamicorum dispositione tractatur. Berolini 1804 LXII et 406 in-8°.

Le titre de ce livre n'annonce qu'une énumération systématique des plantes de la *Nouvelle-Marche de Brandebourg.* On auroit tort cependant de juger cet ouvrage sur les apparences; car non seulement il facilite l'étude des plantes cryptogames, mais encore il enrichit la mycologie de plusieurs découvertes intéressantes.

La préface est, comme l'indique le titre, de M. Willdenow. Elle a presqu'en entier rapport à la cryptogamie, et fait, comme cela est d'usage en cas pareil, l'éloge de l'auteur et de son ouvrage. M. *Willdenow* y propose une nouvelle division de la vingt-quatrième classe du système sexuel; et comme un chan-

gement aussi important que celui que le savant botaniste de Berlin apporte dans cette partie épineuse de la science, mérite d'être plus généralement connu, je crois devoir en rendre compte avec quelque détail. L'auteur divise toutes les plantes cryptogames en treize ordres; je vais en donner ici tous les caractères, en me servant de ses propres expressions.

I. *Gonopterides* : vegetabilia fronde vernante non circinnata, sed articulata, inflorescentia spicata fructificationibus indusio sacculiformi inclusis. — *Equisetum.*

II. *Stachyopterides* : vegetabilia fronde vernante non circinnata, foliis s. squamis obsita, fructibus vel spicatis, vel axillaribus, capsulis valvatis. — *Lycopodium*, *Tmesipteris*, *Bernhardia* et *Schleichera.*

III. *Filices* : vegetabilia fronde vernante circinnata, fructibus vel in dorso frondis vario modo distributis, vel spicatis aut racemosis, — et sunt

A. Capsulæ exannulatæ :

a. Bivalvæ. = *Ophioglossum*, *Botrychium.*

b. Rimatæ. — *Hydroglossum*, *Osmunda*, *Schizaca*, *Gleichenia*, *etc.*

c. Multiloculares, — *Dancæa*, *Marattia.*

B. Capsulæ annulatæ :

a. Nudæ. } Huc pertinent genera numerosa à Smith et
b. Tectæ. } Swartz constituta.

IV. *Hydropterides* : vegetabilia fronde vernante, vel circinnata, vel non circinnata, fructibus ad radicem positis, vel basi frondis circumdatis pluribusque integumentis indutis. — *Isoëtes*, *Pilularia*, *Salvinia*, *Marsilea*, *Azolla.*

V. *Musci* : vegetabilia foliosa, fructibus calyptra et operculo donatis.

VI. *Hepatica* : vegetabilia frondibus variè formatis instructa, calyptrâ destituta, capsula in valvas vel lacinias dehiscente prædita. — *Jungermannia*, *Marchantia*, *Anthoceros*, *Targionia*, *Sphærocarpos.*

VII. *Homallophyllæ* : vegetabilia frondibus adpressis, capsulis non dehiscentibus vel semper clausis, vel orificio ab initio instructis donata. — *Riccia*, *Blasia*.

VIII. *Algæ* : vegetabilia frondibus mirum in modum variis, fructificationibus ad superficiem sparsis, seminibus mucosis. — *Phycei* Achar.

IX. *Lichenes* : vegetabilia frondibus polymorphis, fructibus vel seminibus thalamo peculiari immersis prædita.

X. *Xylomyci* : vegetabilia frondibus carentia, convexa, lignosa, vel hemisphærica, vel etiam explanata, cortici vel ligno insidentia, seminibus vel thecis composita, vel absque perithecis vel cum perithecis, interdùm massæ peculiari stroma dictæ immersæ. — *Hyceni* Achar.

XI. *Fungi* : vegetabilia frondibus carentia polymorpha, carnosa, lignosa vel coriacea, quorum partes fructificantes substantiæ immersæ sunt. — *Fungi Lytothecii* et *Hymenothecii* Persoon, etc.

XII. *Gasteromyci* : vegetabilia frondibus carentia, quorum corpus ex toto seminibus vel thalamis est repletum. — *Sarcocarpi*, *Dermatocarpi*, *Gymnospermi* et *Sarcospermi* Persoon, excepto *Sclerotio*.

XIII. *Byssi* : vegetabilia frondibus carentia, capillacea, subaquosa, externa in superficie forte semina proferentia. — *Nœmothecii* Persoon.

La seconde préface est de M. Rebentisch. Elle rend compte du plan de l'ouvrage et explique son *soit disant systeme propre*. La clef de ce système, que je vais transcrire ici, fera voir suffisamment qu'il n'y a rien là de neuf ou qui soit propre à M. Rebentisch ; car M. Wibel dans sa *Flore de Wertheim*, divise également les plantes phanérogames en onze classes (*Monandria-Polyandria*), en prenant, à l'exemple de Linnée, le caractère des ordres, du nombre des pistils, etc. ; et quant aux cryptogames, elles sont, à peu de chose près, rangées d'après une division que M. Willdenow avoit proposée antérieurement.

Libres divers.

Classes *Staminum* numero distributæ.

Vel nudis oculis visibilis (Phaenogamia.)

Ordines à *Pistillorum* numero petiti c. gr. Monogynia, Digynia etc. Polygynia.

1. Monandria Stamen 1.
2. Diandria. Stamina. 2.
3. Triandria . . . . . 3.
4. Tetrandria . . . . . 4.
5. Pentandria . . . . . 5.
6. Hexandria . . . . . 6.
7. Heptandria. . . . . 7.
8. Octandria . . . . . 8.
9. Enneandria. . . . . 9.
10. Decandria . . . . . 10.
11. Polyandria Stam. ultra 10.

Classes a *fructus situ* derivatae.

Vel oculo armato tantum visibilis (Cryptogamia).

1. *Stachyopterides. Capsulae* vel in spicam vel in axillis sparsæ.
2. *Filices. Capsulæ* vel in spicam v. in racemum connatae, v. in frondis dorso aggregatae.
3. *Hydropterides. Inflorescentia* v. in radicum vicinitate v. in frondis basi.
4. *Musci. Capsula* unilocularis pedunculo suffulto, operculata v. valvulis aut dentato dehiscens.
5. *Algae. Capsulae* sub frondis epidermide nidulantes.
6. *Lichenes. Capsulae* v. semina nuda *Thalamo* immersa.
7. *Gasteromyci. Corpus* totius plantae intus capsulis v. seminibus ex toto repletum.
8. *Fungi Semina* in *Hymenio* corpore plerumque adfixo.
9. *Byssi. Semina* in omnis corporis superficie sparsa.

» Phœnogamia, dit M. Rebentisch, secundùm *stamium* numerum, in *classes*, *pistillorum in ordines*, et » secundùm structuram corollarumve absentiam, in » subdivisione diducitur : in cryptogamicis verò *Fructuum situs habitusque universalis classes*, et *peculiaris fructuum structura* vel *habitus singularis ordines* ac *subdivisiones* denotat.

Après avoir ainsi détaillé son système, l'auteur définit une quantité de nouveaux termes de cryptogamie, tirés en grande partie des ouvrages d'Acharius, de Persoon, de Swartz et de Willdenow. M. Rebentisch cite aussi les ouvrages qu'il a consultés, et qui sont en assez grand nombre. Enfin un *conspectus generum* qui contient trente-sept pages, rappele ceux que M. Willdenow a mis en tête de chaque classe dans son édition des *Species plantarum* de Linnée. Il est certain qu'un *Conspectus* ou *clavis generum* ne peut être, surtout dans une *Flore*, que d'une très-grande utilité aux commençans. Mais il me semble que toutes celles que l'on trouve dans les ouvrages de botanique descriptive, ne répondent pas entièrement aux vœux de ceux auxquels on les destine. Il est clair que plus ces *clefs de genres* s'approcheront d'une méthode analytique stricte, plus elles faciliteront les recherches dans lesquelles on les emploie. J'ai essayé moi-même de leur donner une forme moins imparfaite, comme on pourra en juger par mes *Fragmenta florœ Neocastrensis*, que je soumettrai peut-être sous peu au jugement du public.

La Flore commence enfin par la—*Sectio I. Phœnogamia.* Un Linnéeiste n'est pas peu surpris de trouver à côté des genres *Hippuris* et *Chara*, dans la Monandrie monogynie, ceux *Orchis*, *Neottia*, *Epipactus*; dans la Diandrie *Lemna*, *Fraxinus* à côté de *Salvia* et de *Cypripedium*; dans la IIIe classe *Bryonia*, *Amaranthus* à côté des *Carex*

et des *graminées*; dans la IVe classe *Urtica*, *Viscum* réunis aux *tétrandriques* et *didynamiques* de LINNÉE; dans la Ve la plupart des *syngénésiques* auprès des *pentandriques*, et ainsi de suite. En général cette section offre, excepté les transpositions que je viens d'énumérer, peu de neuf et c'est une copie assez fidèle des caractères que LINNÉE, WILLDENOW et d'autres ont donnés aux plantes qui en font l'objet. On a même lieu de s'étonner qu'une province aussi étendue que la Nouvelle-Marche de Brandebourg n'offre pas au botaniste une récolte plus abondante en phanérogames, et M. REBENTISCH n'aura pas de peine sans doute à augmenter dans la suite ce catalogue.

La *Sectio II; — Cryptogamia*, me paroit être travaillée avec bien plus de soin que la première : on voit que l'auteur a eu pour elle une prédilection particulière; aussi mérite-t-il la juste reconnoissance de tous ceux qui dorénavant voudront étudier les cryptogames de leur pays d'après les notions que l'on en a de nos jours, et qui sont bien différentes de celles qu'en avoit LINNÉE. Les *Filices*, sont rangés d'après SWARTZ, les *Mousses* d'après WILLDENOW, les *Lichenes* d'apres ACHARIUS, et les trois derniers ordres d'après PERSOON. De-là ce grand nombre de nouveaux genres et de dénominations nouvelles. On ne sy trouve pas d'abord quand on est accoutumé aux Flores nombreuses écrites selon les principes de Linnée. J'ai dit plus haut que M. REBENTISCH enrichissoit la Mycologie de plusieurs découvertes intéressantes. En effet il n'augmente pas seulement les genres *Sphœria*, *Nœmaspora*, *Xyloma*, *Œcidium*, *Uredo*, *Puccinia*, *Nericonia*, *Sclerotium*, *Tubercularia*, *Merulius*, *Clavaria*, *Stilbum*, *Peziza*, *Ascobolus*, *Rhizomorpha* et *Racodium*, de nouvelles espèces; mais encore il a le mérite de faire connoître le premier les trois genres suivans.

Chœnocarpus : Peridium ovale, transversim affixum,

longitudine superne sese adaperiens, planiusculùm. Pulvis seminalis in centro peridii aggregatum.

1. *Chaen. setosus* : (Lichen hippotrichodes), Tab III, f. 12.

Roestelia (Epiphylla) : Peridium filis parallelis apice cohærentibus compositum, e stromate progrediens. Pulvis farinaceus nudus.

1. *Roest. cancellata ;* (Lycoperdon L.), Tab. II, f. 9.

Hyphasma : Fila decumbentia, varie implexa, effusa, lanuginem referentia.

1. *Hyp. nigrum.* 2. *H. floccosum* (Dematium bombycinum Persoon.). 3. *H. fimicola.* 4. *H. roseum.* 5. *H. griseo-fuscum.* 6. *H. flavescens.* 7. *H. velutinum* (Byssus Linn.)

Les quatre planches qui accompagnent l'ouvrage sont fort belles. Elles contiennent vingt figures coloriées de plantes cryptogames, faites avec beaucoup de soin.

Léo Comte Henckel de Donnersmarck.

Etrennes de Flore, n°. 1. Pour l'an de grâce MDCCCIV ; par J. Gaudin, pasteur de l'Eglise Allemande de Nyon, et membre de la société d'Émulation du canton de Vaud. A Lausanne chez Higou et Compagnie, in-18 de 206 pag.

Ce petit almanach contient une monographie assez détaillée des Carets (*Carex L.*), qui croissent en Suisse. L'auteur a soigné son ouvrage, et les amateurs de la botanique desireront sûrement de ne pas devoir attendre trop long-temps les numéros suivans de ces étrennes. Il étoit temps en effet que les botanistes français pussent se familiariser avec les découvertes récentes dues aux travaux infatigables de M. *Ch.* Schkuhr de Wittemberg sur le genre des Laiches. Et ils trouveront sûrement de quoi contenter leur curiosité à cet égard dans l'ouvrage de M.

GAUDIN, qui a consulté scrupuleusement les nombreux écrits, publiés sur cette matière épineuse par les botanistes Allemands et Anglais.

Comme almanach, on y a joint toute la partie du calendrier, à l'exception des noms des Saints de l'église, qui ont été remplacés par une *liste des plantes les plus intéressantes ou rares, qui croissent naturellement aux environs de Nyon.* Parmi ces plantes il y en a de très-intéressantes, telles que : *Micropus erectus*, *Epilobium dodonaei*, *Crassula rubens*, *Caucalis helvetica*, *Selinum hispidum* HALLER *n°.* 800, *Tulipa sylvestris*, *etc.* Les *Orchidées* portent encore toutes les noms Linéens. Il paroit que l'auteur ne connoit pas les changemens importans qu'OLOF SWARTZ, un des botanistes les plus savans de ce siècle, a fait dans cette belle famille.

Tous ceux qui veulent se servir de cet almanach avec fruit, doivent lire attentivement l'*Introduction*, mise en tête de la monographie, et qui fait l'énumération des caractères génériques et analytiques des carets. L'*analyse des espèces* forme un tableau analytique dans le genre de la Flore Française de l'illustre de LAMARK. Les laiches décrites se montent au nombre de septante trois; après les noms latin et français de chaque espèce, vient la définition de la plante, également en latin et en françois. La description proprement dite n'est que dans cette dernière langue. La synonymie, le lieu natal, la durée, le temps de la floraison sont indiqués auprès de chaque plante très-exactement, et comme il est très-important en botanique de savoir si une description a été faite d'après un échantillon désséché, ou verd, M. GAUDIN a soin de nous en avertir à chaque espèce. Enfin l'auteur distribue méthodiquement, les plantes dont il a fait l'analyse dans le cours de l'ouvrage.

Quelques-uns des carets, qui sont décrits ici, ne se

trouvent ni dans les ouvrages de Haller, ni dans ceux de Suter : ils sont par conséquent nouveaux pour la Suisse. *Carex pauciflora* Lightf., *C. clandestina* Good, *C. firma* Schk., *C. fulva* Good, et *C. verna* Schk., sont de ce nombre. Il y a d'autres espèces que M. Gaudin décrit le premier, et qui n'étoient point encore connues avant lui : telles sont par exemple, les n°s. 17. *C. multiceps* Gaud. n°. 52. *C. liparocarpos* Gaud. et n°. 63 *C. dubia* Gaud. — Il est fâcheux cependant que l'auteur ait changé de nouveau les noms de quelques-unes de ses plantes. C'est ainsi qu'il nomme *C. compressa* le *C. acuta* de Schkuhr ; *C. pubescens* le *C. tomentosa* de Suter ; et ainsi de suite. Il est clair que si l'on change sans cesse les noms des végétaux, bientôt la mémoire la plus heureuse ne suffira plus pour étudier la simple nomenclature de la botanique.

En général on peut dire que, quoique ce numéro des *Étrennes de Flore*, porte le cachet d'un premier essai, il est pourtant à tous égards, bien supérieur au travail qu'a fait, sur le genre des Carets, M. Suter dans sa *Flora Helvetica.*

(Léo, Comte Henckel de Donnersmarck.)

Curtii Sprengel, Prof. bot. Halens. *Floræ Halensis tentamen novum.* Cum iconibus XII. Halæ Saxonum sumptibus C. A. Kummel, 1806, in-12, de 420 pages.

Halle est située dans une des contrées les plus variées et les plus fertiles de la Saxe. Ses environs offrent aux botanistes une récolte abondante en plantes, qu'ont décrites successivement Knaut, Reheefld, Buxbaum, Leysser et Wohlleben. L'ouvrage de Knaut date du dix-septième siècle, et il y a déjà plus de vingt ans que celui de Leysser parut. On sait que depuis ce temps-là la science a presque changé de face, tant elle a été enri-

chie et modifiée par les découvertes modernes. Ces livres étoient donc par le fait presque hors d'usage, et nous devons savoir bon gré à M. Sprengel d'avoir bien voulu nous donner une Flore de Halle, adaptée à nos connoissances actuelles en botanique. Je crois en effet que personne ne pouvoit mieux s'acquitter de cette tâche que lui. M. *Kurt* Sprengel, un des hommes les plus savans de l'Allemagne, a non seulement fait ses preuves en phytologie, en publiant son éloquente *Anleitung zur Kenntniss der Gewaechse*; mais il sembloit aussi comme Professeur en botanique et Directeur du jardin des plantes de l'Université, être naturellement appelé à se charger de ce travail.

La préface contient le plan de l'ouvrage, et une topographie physique des plus intéressantes de la contrée dont l'auteur décrit les plantes. Il en détermine la position géographique entre le 51° 10' et 51° 45' de latitude septentrionale, et le 29° 8' et le 30° 10' de longitude orientale.

Le système que suit M. Sprengel est à peu de chose près celui qu'indique l'immortel Vahl, dans la préface de son *Enumeratio*. En réunissant plusieurs classes du système sexuel l'une avec l'autre, on peut en réduire le nombre à vingt; c'est ce qu'a fait M. Sprengel. Les *Phanérogames* sont disposées dans dix-neuf classes; les *Cryptogames* forment la vingtième. En rendant compte dans un des numéros du *Magasin encyclopédique*, de l'ouvrage de M. Rébentisch (1), j'ai indiqué les changemens que les botanistes allemands ont fait, quant à l'ordre systématique de cette dernière famille. Notre auteur ne les a suivis qu'en partie : il y a mis du sien. Ce que les Linnéeistes appèlent *Cryptogamie*, il l'a nommé *Atelia*, en réunissant dans cette classe les végétaux dont

(1) Suprà, pag. 438.

les organes de la fructification sont ou incomplets, ou douteux, ou nuls. Cette définition pèche bien sûrement contre les règles d'une saine logique; le sens en est des plus vagues, et je ne vois pas à quoi bon changer de nouveau des termes reçus et adoptés généralement depuis si longtemps. C'est mettre une importance extrême à la nomenclature, faire de la langue de la science une science particulière, et rendre aux commençans toujours plus aride et plus difficile la plus aimable des études. — Le premier ordre de cette classe *Atélia* est l'*Aëtheogamia*. Il comprend les plantes, dont les organes de la fructification sont douteux et incomplets comme, par exemple, les genres *Chara*, *Equisetum*, *Lycopodium*. Mais outre que des genres aussi hétérogènes que ceux-ci, ne devroient jamais être réunis sous une même division, il y a nombre de Phanerogames qui mériteroient d'obtenir une place dans cette *Aëtheogamia*; car il y en a beaucoup à organes incomplets! Willdenow a distingué bien soigneusement les gonoptérides des stachyoptérides! — Les Filices de Linnée forment le second ordre, sous la dénomination d'*epiphyllospermæ*. Le troisième, *Pteroides*, contient les genres *Osmunda*, *Botrychium*, *Ophioglossum*. Les autres ordres sont ceux que M. Willdenow a établis le premier; seulement que les *Xylomyci* Willd. sont réunis ici avec les *Gasteromyci*. Il est bien certain que dans une seconde édition de la Flore de Halle, le nombre des gastéromyces, bien loin de s'accroître, diminuera. Car depuis quelque temps une certaine gasteromycomanie s'est emparée de quelques botanistes Allemands, et nous vivons dans une époque comme le dit fort bien M. Rudolphi (1) « *Wo man jeden*

(1) On en prend chaque tache d'une feuille pour une plante. Voy. *Erganzungs-Blaetter zur A. L. Zeitung. N°. 5, p. 449.*

» *Fleck auf einem Blatt für eine eigene Pslanze haelt.* » — Ce peu de mots suffira pour donner une idée du système néologique de l'auteur.

L'ouvrage lui-même est dans le genre des nombreuses flores selon la méthode Linnéenne. L'auteur a mis en tête de chaque classe une *clavis generum*, comme l'a fait M. Willdenow dans son édition des *Species Plantarum*. Comparée à la Flore de M. de Leysser, celle de M. Sprengel est beaucoup plus riche en espèces, car elles se montent ici au nombre de 1787 ; Leysser n'en avoit que 1277. — Il est vrai cependant que quelques espèces, comme par exemple, *Datura stramonium, Scilla amœna, Aesculus hippocastanum* et plusieurs autres, ne peuvent guères être mises au nombre des plantes proprement dites Hallaises. Les plantes les plus intéressantes de la Flore de M. Sprengel, sont : *Salicornia herbacea, Veronica hybrida, Iris sibirica, Gladiolus communis, Poa sudetica, Bromus erectus, Plantago maritima, Pl. Wulffenii, Androsace elongata, Physalis alkekengi, Vinca minor, Campanula barbata, Samolus valerandi, Ribes alpinum, Glaux maritima, Gentiana acaulis, Astrantia major, Selinum pratense, Athamanta Libanotis, Laserpitium pruthenicum, Drosera rotundifolia, Dr. longifolia, Tulipa sylvestris, Triglochin maritimum, Tofieldia palustris, Alisma ranunculoides, Adoxa moschatellina, Pyrola uniflora, Chrysosplenium alternifolium et oppositifolium, Cucubalus otites, Euphorbia gerardiana, Sedum capraea* et quantité d'autres. — Parmi le très-petit nombre de celles que j'ai trouvées moi-même près de Halle, et que M. Sprengel n'indique pas, je conserve dans mon herbier un très bel échantillon du *Peloria* de la *Linaria vulgaris*, que je cueillis près de *Krelwitz an der Saale bey der Faehre, en 1803.*

Après la Flore, proprement dite, vient le catalogue

des auteurs cités dans le cours de l'ouvrage ; — un *Index* (alphab.) *generum* ; — un *Index synonymorum*, dans lequel M. Sp. indique la plupart des plantes linéennes de sa Flore, qui portent à présent d'autres noms. Il s'en faut bien cependant que cet Index soit complet. — *Plantarum rariorum tempora et loca*, arrangé d'après les mois de l'année. M. de Leysser est, si je ne me trompe, le premier qui ait donné l'idée de pareilles topographies botaniques. Il en a une beaucoup plus étendue dans sa *Flora Halensis*. Il indique en général le locus des plantes avec beaucoup plus d'exactitude que ne le fait M. Sprengel ; — enfin quelques *Omissa*.

Les douze planches qui accompagnent l'ouvrage contiennent les figures des plantes suivantes : *Veronica spuria*, *Seseli renosum* Hoffm. *Euphorbia esula et E. gerardiana*, *Euphorbia amygdaloides*, *Helianthemum vineale*, *Marrubium peregrinum et M. creticum*, *Vicia dumetorum*, *Oxytropus montana et Jungermannia dolaviensis* Sprengel. *Hypericum kohlianum* Sp. *Hieracium florentinum et H. cymosum; Carduus cyanoides et C. mollis*, *Artemisia salina*. Le dessin en est des plus corrects, et c'est faire leur éloge que de dire qu'elles ont été gravées par M. J. Sturm à Nuremberg.

Léo, Comte Henckel de Donnersmarck.

Médecine.

Journal de médecine, chirurgie, pharmacie, etc.; par MM. Corvisart, Leroux, Boyer. Juin 1807.

Ce numéro contient les articles suivans : *Constitution météorologico-médicale observée dans les hospices de Langres ; par* M. Robert. — *Observation sur une conformation vicieuse des organes de la génération ;* par *Emmanuel* Martin. — *Observation sur un hématocèle ;* par M. Follet.

Description des maladies de la peau observées à l'hôpital Saint-Louis, et exposition des meilleures méthodes suivies pour leur traitement ; par *Jean* Alibert, Médecin de cet hôpital et du Lycée Napoléon, membre de la société de l'école de médecine de Paris, de l'Académie royale de médecine de Madrid, de l'Académie impériale des sciences, belles-lettres et arts de Turin, etc., quatrième livraison, avec figures coloriées, prix 50 francs. A Paris, chez *Barrois et fils*, libraires, rue de Savoie, n.° 13.

M. Alibert s'occupe toujours à décrire les maladies de la peau, avec un zèle qui est sans bornes. Les livraisons qui paroissent dans ce moment, contiennent la description des différentes espèces de dartres, telles que la *dartre furfuracée*, la *dartre squammeuse*, la *dartre crustacée*, la *dartre rongeante*, et la *dartre pustuleuse*. Rien de plus pittoresque que le tableau qu'en retrace M. Alibert. Ce mal effroyable éclate sur le front, sur les joues, sur les bras, etc. ; souvent même elles s'emparent de toutes les parties du corps, les oreilles se gonflent quelquefois au point d'acquérir une épaisseur extraordinaire ; elles sont d'un aspect hideux.

Ce que l'auteur n'a point oublié dans l'histoire de ces affections déplorables, ce sont les accès de prurit si subits et si violens, que les malades se grattent et s'écorchent jusqu'au sang, par une impulsion volontaire de leur instinct : ces crises déchirantes se déclarent quelquefois au milieu de la nuit, quelquefois le jour, et *souvent* (disoit un de ces infortunés) *la douleur me réveille en sursaut ; elle est si aiguë, qu'il me semble avoir sur la jambe une étrille qui la dechire et qui la brûle tout à-la-fois.*

Les médecins qui aiment à s'instruire, liront avec

beaucoup d'intérêt ces dernières livraisons d'un ouvrage aussi utile et aussi important. M. Alibert a décrit en peintre habile les signes et les symptômes qui caractérisent ces maladies ; sous sa plume ils sont presque aussi effrayans que sous le burin qui les retrace, et l'écrivain ne les rend pas moins que le graveur. B. D. M.

Médecine légale et police médicale de P. A. O. Mahon, professeur de médecine légale et de l'histoire de la médecine à l'école de médecine de Paris, médecin en chef de l'hospice des vénériens de Paris, membre de la Société de médecine, etc. etc. ; avec quelques notes de M. Fautrel, ancien officier de santé des armées ; trois volumes in-8.°, prix pour Paris 15 francs, et 20 f. franc de port par la poste. A Paris chez Arthus *Bertrand*, libraire, rue Hautefeuille n.° 23, acquéreur du fonds de M. Buisson et de celui de Me Desaint.

Technologie.

Bulletin de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, sixième année, Juillet 1807. A Paris, chez Madame *Huzard*, rue de l'Éperon Saint-André-des-Arts, n°. 7

On trouve dans ce numéro les articles suivans : *Note sur la filature du coton ; par* M. Bardel. — *Rapport fait par* M. Molard, *au nom du Comité des arts mécaniques, sur les roues à larges jantes de* M. Dupuis. — *Description d'un dynamomètre pour connoître la force des fils, par* M. Regnier. — *Rapport fait par* M. Bardel, *sur les bas à mailles fixes.* — *Machine à vapeur portative, inventée par* M. *Samuel* Clegg. — *Rapport fait par* M. Merimée, *sur les échantillons de porcelaine imitant le bronze.* — *Notice sur l'art lithographique, ou procédé pour lever des empreintes de dessins tracées sur*

la pierre. — Dorure au moyen du zinc. — Notice sur la ruche horizontale de M. Joannis. — *Programme des prix proposés pour l'année 1808 et suivantes, par la Société d'agriculture du département de la Seine.*

Éducation.

La morale de l'enfance, ou *collection de quatrains moraux, mis à la portée des enfans et rangés par ordre méthodique ;* par *Ch. G.* Morel (Vindé), cinquième édition. A Paris, au Palais national des Sciences et Arts. 1800.

Les succès des quatre premières éditions de cet ouvrage ont engagé l'auteur à le distribuer sous un ordre plus méthodique, et à en faire un cours complet de morale. Il l'a divisé d'après les diffférens devoirs de l'homme. Ce nouveau plan présentoit plusieurs lacunes à remplir, qui ont exigé la composition de plus de 120 quatrains nouveaux. Les corrections de l'auteur se sont étendues sur un grand nombre d'autres. Pour que la méthode de M. Morel ne donnât point à son ouvrage un air trop scientifique, il s'est borné à marquer dans la table les subdivisions qui devoient nécessairement entrer dans son plan, et à les indiquer par un simple astérique dans le cours de l'ouvrage.

Le mérite de cet ouvrage que nous avons déjà fait connoître, est prouvé par le nombre des éditions connues, par l'approbation qu'il a reçue de toutes les personnes qui ont pu apprécier son utilité dans l'éducation des enfans. Cette dernière édition, qui a tant d'avantages sur les précédentes, doit donc lui assurer un nouveau succès.

Encyclopédie des jeunes gens, ou Mémorial raisonné de ce qu'il y a d'utile et d'intéressant dans les connoissances humaines ; nouvelle édition refondue entière-

ment et considérablement augmentée : par MOUSTALON, auteur du Lycée de la jeunesse, contenant des notions claires et précises sur la *Religion*, la *Mythologie*, la *Physique*, la Cosmographie, la Gnomonique, la Géologie, la Métaphysique, la Chimie, l'Anatomie, la Médecine, l'Histoire naturelle, les Mathématiques et leur application à l'arpentage etc., la Géographie, l'Imprimerie, l'Ecriture, la Grammaire, la Rhétorique, l'Instruction publique, le Gouvernement français, la Statistique, le Blason, le Commerce, l'art de la Guerre, la Marine, les Arts et métiers, etc., etc., 2 gros vol. in-8°. très-bien imprimés, et enrichis de six cartes géographiques, une mappemonde et dix-huit autres planches très-bien gravées, prix : 12 fr. pour Paris et 16 fr. franc de port par la poste. A Paris à la Librairie Economique, rue de la Harpe n°. 91, ancien Collége d'Harcourt.

MYTHOLOGIE.

DISSERTATION sur les monumens Romains de l'art, relatifs au culte de Mithra, écrite au commencement de l'an 1778, par *George* ZOEGA Professeur, traduite de l'Italien (en Danois), par DEGEN Docteur, avec deux gravures. (Séparément imprimée de la collection des ouvrages de la société royale des Sciences à Copenhague.) Copenhague 1806, chez Sébastian Popp, imprimeur.

La découverte d'un antre Mithraïque dans le voisinage d'Ostia, faite il y avoit quelques mois avant que la dissertation présente de M. Zoëga parût, a occasionné ces recherches. D'abord M. Zoëga n'avoit d'autre but que de s'instruire lui-même et de rectifier ses idées sur ce genre de culte des anciens. Mais après avoir approfondi la matière et consulté plusieurs monu-

mens et des ouvrages qu'aucun de ses prédécesseurs n'avoit eu l'occasion de réunir, M. Zoëga trouva bientôt des résultats bien différents de ceux qui ont été publiés par d'autres savans. Ainsi il crut la matière susceptible d'un autre point de vue à la fois intéressant et fertile. M. Zoëga a donc essayé de mettre en ordre tout ce qui lui a paru pouvoir contribuer à donner de plus justes notions sur le culte et les mystères de cette divinité *invincible* et *incompréhensible*, et de son compagnon, le terrible et bienfaisant Aeon. Il a donné une notice complette de tous les monumens relatifs dont il a eu connoissance; il a fixé la nature de l'un et de l'autre selon ces monumens et les états donnés par les anciens.

D'abord l'auteur a jetté un coup-d'œil sur l'histoire du culte de Mithra chez les Romains: ce culte mystique fut apporté de la Cilicie en Grèce et en Italie du temps de Pompée, par les pirates, qui alors portoient leurs ravages par-tout. Il fut répandu plus universellement et domina à Rome dans le deuxième siècle, ce qui est constaté par des monumens Mithraïques dont plusieurs sont d'un style assez bon. Il florissoit sous l'Empereur Commode qui lui-même l'avoit embrassé. Peu après ce temps là nous trouvons sous l'Empereur Severus un *Sacerdos invicti Mithrae domus Augustanæ*. Il se soutenoit depuis dans une vénération très-distinguée et montoit, joint aux *mysteria matris Ideæ*, jusqu'à devenir un objet principal de la superstition Romaine. Il partagea le sort de tout le culte ancien qui fut entièrement aboli sous Théodose et ses fils. Il est indubitable encore, par la comparaison des auteurs Grecs et Romains avec les écrits et les traditions des Tarses ou des Guebres, que les anciens Perses avoient une ou peut-être plusieurs divinités connues sous le nom de Mithra, et que ce nom là fut déjà honoré en

Perse, du temps d'Artaxerxes Longimanus. Hérodote et Xénophon nous en sont les garans.

Voilà tout ce que nous avons de certain sur l'histoire de ce culte. Tout le reste, comme sa patrie, son âge, son objet et le détail de son organisation est en soi-même obscur, ou du moins incertain, faute de relations précises.

Après ces remarques générales et toujours constatées sur l'histoire de ce culte, le célèbre auteur entre dans le détail de ses recherches. Il cite avec une précision pareille à son érudition profonde les autorités les plus classiques des écrivains anciens et modernes : d'abord ce que nous ont rapporté Hérodote et Xénophon, l'un : *histor.* l. cap. 131 sur *une divinité féminine* des Assyriens et des Arabes, admise par les Perses, et nommée chez les deux premières nations *Mylitta* et *Alitta*, par les Perses *Mithra;* — l'autre *d'un dieu* Persan *Mithres* ; tous les auteurs suivans, Grecs, Romains et Persans sont d'accord avec Xénophon sur le sexe mâle de la divinité, excepté le seul Ambrosius, qui a suivi Hérodote en disant (*contra Symmachum* p. 849, tom. 2 Opp. Ed. Benedict.) *la Vénus persanne Mithra* : puis ce qu'il y a des deux Mithra des Perses, l'un bon, l'autre méchant, dans le livre de Zadder et dans Zendavesta. Il prouve que l'idée, que Mithra est le nom du soleil chez les Perses, fut universelle chez les auteurs Grecs et Romains d'après Strabon (l. XV. p. 1064 Ed. Amstelod. 1707.) Cette idée se manifeste dans une foule d'inscriptions Grecques et Romaines, en même-temps que les bas-reliefs mithraïques, qui portent quelquefois ces mêmes inscriptions, prouvent que la divinité qu'ils représentent, est un être différent du soleil.

Les auteurs modernes ont presque tous suivi l'opinion de Strabon. *Hyde* soutient que *Mihr* (d'où le μιθρης des

Grecs) est le nom saint du soleil que les sectateurs de Zoroaster honorent sans l'adorer comme une divinité, mais sans en donner aucun argument, non plus qu'*Anquetil du Perron* (Mémoire de l'Acad. des belles-lettres, Tome 31 p. 421) quand il présume que Mithra dans la langue *Zend* signifie un ange ou genie qui suit le soleil dans sa course.

Voyage.

Annales des Voyages, de la Géographie et de l'Histoire; ou Recueil périodique des Voyages nouveaux les plus estimés, traduits de toutes les Langues Européennes; des relations originales, inédites, communiquées par des Voyageurs Français et Etrangers; et des Mémoires historiques sur l'origine, la langue, les mœurs et les arts des peuples, ainsi que sur le climat, les productions et le commerce des pays jusqu'ici peu ou mal connus; accompagné *d'un bulletin où l'on annonce toutes les découvertes, recherches et entreprises qui tendent à accélérer les progrès des sciences historiques, spécialement de la géographie, et où l'on donne des nouvelles des voyageurs et des extraits de leur correspondance*; avec des cartes et planches gravées en taille douce; publiées par M. Malte-Brun. Tome premier, contenant les cahiers 1 à 111. A Paris, chez F. *Buisson*, libraire, rue Gît-le-Cœur, n.° 10, ci-devant rue Hautefeuille; n.° 20.

La traduction d'une foule de Voyages a, depuis trente ans environ, vivement excité le goût du public pour les connoissances si utiles et si intéressantes dont les voyageurs fournissent les matériaux, et dont les géographes élèvent et consolident l'édifice. Mais ce goût vague du public a besoin d'être fortifié et guidé. Cette activité irrégulière des géographes et des voyageurs ga-

gueroit à se soumettre à une théorie et à une critique éclairée. Ces efforts isolés de quelques savans demandent, pour réussir, un point de réunion, un centre de communications. Enfin il est temps qu'à l'exemple de l'histoire naturelle, de l'agriculture, de la chimie et de la médecine, les sciences géographiques possèdent un *dépôt* où les amateurs puissent consigner en commun des travaux qui tendent au même but, discuter les difficultés qui les arrêtent, faire un échange continuel de lumières et de découvertes, et surtout répandre de plus en plus le goût de ces connoissances, en offrant aux gens du monde une variété agréable de petits morceaux où l'instruction se cache sous les attraits d'un tableau neuf et piquant.

Tel est le but qu'on s'est proposé en publiant les *Annales des voyages, de la Géographie et de l'Histoire.* Voici maintenant les moyens par lesquels le rédacteur espère avoir assuré l'utilité et la durée de cet ouvrage.

Une foule de *Voyages* très-intéressans restent perdus pour le public français, ou reçoivent trop tard les honneurs de la traduction. Il s'emparera de cette riche mine, soit en traduisant promptement les Voyages les plus estimés, à mesure qu'ils paroîtront, soit en présentant par extrait ce qu'il y a de bon dans ceux qu'il ne jugera pas utile de traduire en entier. Aucune langue, aucune nation, aucune partie du monde ne restera étrangère à ses recherches.

Le seul titre des Voyages, s'il étoit isolé, exciteroit, de la part des savans, le soupçon d'une certaine tendance à la frivolité, qui est pourtant étrangère à son plan. Il prévient cette classe de lecteurs respectable, mais peu nombreuse, que ses traductions et analyses de Voyages seront entremêlées de quelques mémoires sur diverses questions de géographie physique et poli-

tique ; sur les nouvelles mesures de l'élévation des montagnes ; les révolutions physiques qu'une partie du monde quelconque pourroit subir ; l'analyse de cartes nouvelles, avec l'indication des principales positions que les observateurs auront déterminées ; les découvertes des régions nouvelles ; les entreprises des voyageurs ; les changemens que les Etats subissent dans leurs limites, population et forces ; en un mot, les *mouvemens* de la géographie seront soigneusement recueillis dans le *bulletin* qui termine chaque cahier.

Souvent, pour concilier ensemble les intérêts de la science et l'amusement des lecteurs, il donnera des *Tableaux historico-géographiques*, où les résultats de plusieurs relations modernes se trouveront comparés, épurés et comme passés au creuset. Ces sortes de mémoires embrasseront quelquefois des recherches sur la différence d'origine et de langue qui caractérise les diverses nations. C'est aussi dans cette division des Annales qu'on verra ressusciter, pour ainsi-dire, quelques voyageurs d'un mérite supérieur, mais dédaignés par l'ignorance, ou restés inconnus, à cause d'autres circonstances.

Plusieurs voyageurs, qui se proposent de publier des ouvrages originaux, l'ont prévenu qu'ils choisiront la voie de ses Annales pour communiquer au public des échantillons de leurs travaux. Il espère également que des savans historiens et géographes orneront son Recueil de morceaux de leur composition. On lui a promis enfin diverses relations, encore inédites sur quelques parties de la France.

Absolument différent des journaux et des feuilles périodiques, par sa nature et par son plan, ce Recueil ne blessera les intérêts de qui que ce soit ; le rédacteur évitera toute querelle, et même toute discussion étrangère à son but ; il n'empiétera sur aucun territoire littéraire. La science

véritable, les recherches sérieuses, les connoissances positives, se trouvent, par leur nature même, placées hors de la sphère du moment, sous les yeux du monde savant et devant le tribunal de la postérité. Elles excluent donc également l'intolérance qui est la première vertu de parti, et la nullité qui est la seule neutralité dont aucun parti ne s'offense. Ce noble caractère d'une indépendance respectable appartient éminemment à une science qui, dans ses descriptions impartiales, embrasse ce vaste univers, et qui, élevée au-dessus de l'arène des factions, n'épouse d'autres intérêts que ceux du genre humain (1).

(1) Le premier Cahier de ces Annales sera publié le premier septembre 1807. Chaque mois il en paroitra au moins un. Il sera composé de 8 à 9 feuilles *in*-8°, ou 128 à 144 pages imprimées sur beau carré fin d'Auvergne, et sur caractères de Cicéro interlignés, grande justification, édition très-soignée. Chaque Cahier sera, en outre, toujours accompagné d'une Estampe, ou d'une Carte Géographique, coloriée. Ces Planches et Cartes seront gravées, avec soin, par MM. *Tardieu* l'aîné, *Blondeau*, *Desève* et autres Artistes.

Le prix de la Souscription est de 24 fr. *pour Paris*, pour 12 Cahiers, que l'on recevra *francs de port* par la Poste, et de 14 fr. pour 6 Cahiers. On ne peut souscrire pour moins de 6.

Le prix de la souscription pour les départemens est de 30 fr. pour 12 cahiers rendus fr. de port par la poste et de 17 fr. pour 6 cahiers.

Pour les Pays *hors de France*, on ajoutera 5 fr. de plus pour le port double par la Poste des 12 Cahiers ; et 2 fr. 50 c. pour le port double de 6 Cahiers.

L'Argent et la lettre d'avis doivent être *affranchis* et adressés à M. Buisson, Libraire, *rue Git-le-Cœur*, n.° 10, *à Paris*. *(Toute Lettre* NON-AFFRANCHIE *ne sera pas reçue.)*

C'est aussi à la même adresse qu'on doit envoyer *franc de port*, tous Mémoires, Traductions de Voyages, Notes, Lettres, et autres Matériaux qu'on desirera faire imprimer dans ces Annales.

C'est enfin à la même adresse qu'il faut remettre *francs de port*

Voyage épisodique et pittoresque aux Glaciers des Alpes, suivi de la *Duchesse de la Vallière*, tragédie en cinq actes, et des *Aveugles de Franconville*, comédie en un acte en prose; par M. F. Vernes, de Genève. 1806. in-12 d'environ 500 pages; avec une jolie gravure. Prix: 3 fr. et 4 fr. franc de port. A Paris, chez *Gautier et Bretin*, libraires rue Saint-Thomas du Louvre, n°. 30, à côté de l'Hôtel des Pages.

Ce Voyage n'est pas uniquement à la manière de Sterne. L'auteur en consacre une bonne partie à la description des sites des montagnes qu'il parcourt; il introduit plusieurs scènes plaisantes où figurent ses compagnons de voyage, et principalement un certain père La Joie chargé de pourvoir à l'approvisionnement de la caravane. Les descriptions ne présentent que les traits les plus frappans des glaciers. M. Vernes a mêlé à ses tableaux quelquefois burlesques des épisodes touchans et dans cette imitation du voyage sentimental, quelque délicate qu'elle soit, on peut dire qu'il n'a pas été un des émules les plus malheureux de Sterne. Cet auteur original a trouvé d'enthousiastes admirateurs; mais parmi les écrivains mêmes de sa nation, des littérateurs estimables ont plutôt vu de l'affectation dans sa manière que cette simplicité piquante dont on fait tant de cas: c'est en particulier le sentiment de Blair, ensorte qu'il n'est pas probable que ceux qui embrasseront le sentiment de ce

les Livres, Cartes, Estampes, relatifs aux matières dont est formé cet Ouvrage, et qu'on desirera voir annoncés dans le *Bulletin* qui terminera chaque Cahier: ce Bulletin sera imprimé sur caractères de petit-romain non-interlignés.

Les 12 Cahiers étant réunis formeront 2 volumes *in*-8°. accompagnés de 12 Planches et Cartes, avec des Tables, Frontispice et étiquette à chaque volume.

On souscrit aussi chez tous les Libraires et Directeurs des Postes de France et de l'Etranger.

grand écrivain, applaudissent au travail de M. Vernes; mais s'il a pour lui tous les partisans de Sterne, il pourra facilement se consoler par leur nombre.

Cet ouvrage est distribué par chapitres coupés quelquefois par des pièces de vers ingénieuses. L'ode où l'auteur trace le tableau poétique des Alpes, ne nous paroit pas également bonne.

Le sujet de la tragédie qui a pour titre la Duchesse de la Vallière, est puisé dans le roman de madame de Genlis. « L'auteur peint cette femme intéressante, la seule que Louis XIV ait véritablement aimée, dans le moment où elle rompt des nœuds chéris, où elle renonce à un rôle indigne de sa naissance et de ses sentimens, dans un moment où la plus belle victoire qu'aient jamais remporté la religion et la vertu sur une passion vive et profonde, la rend digne des regards de la postérité ». Telle est la circonstance sur laquelle il a formé son plan. Si sa pièce n'offre rien de bien tragique, elle peut être intéressante sous d'autres rapports, mais il seroit injuste ou indiscret de porter son jugement avant le public qui n'a pu encore prononcer le sien sur la représentation de cette pièce.

La comédie des Aveugles de Franconville, est tirée d'un épisode du *Voyageur sentimental en France*, ouvrage du même auteur. Elle n'a point encore été représentée.

ROMAN.

* *Voyage de Platon en Italie*, Traduit en Italien par *Vincent* Cuoco, sur les Manuscrits grecs trouvés dans Athènes; et de l'Italien en français par B. Barère, membre de plusieurs Académies. 3 vol. in-8°., avec une figure représentant Platon qui débarque au port de Tarente, dessinée par M. Miris, et gravée par M. Massard l'aîné, et le plan de l'ancienne ville de Ta-

rente, gravé par M. Tardieu l'aîné. Prix : pour Paris, 15 fr., et par la Poste, 20 fr. A Paris, Chez *Arthus Bertrand*, Libraire rue Haute-Feuille n°. 23, acquéreur du fonds de M. Buisson et de celui de madame Desaint.

BIOGRAPHIE;

Eloge historique de M. *Mounier*, *Conseiller d'Etat*, par M. BERRIAT SAINT-PRIX. A Grenoble, chez *Allier*, imprimeur-libraire; et à Paris chez *Goujon*, libraire, rue du Bac, n°. 34.

Eloge historique de M. E. Berard-Trousset, *etc.*, par M. J. J. CHAMPOLLION-FIGEAC, membre de plusieurs Académies. A Grenoble, etc.

Quoi de plus affligeant pour l'humanité, que la perte d'un homme aussi savant, aussi zélé que M. TROUSSET; d'un homme célèbre dès son âge le plus tendre, par de vastes connoissances; d'un homme qui pouvoit être si utile, et que la mort vient d'enlever à l'âge de trente-sept ans, au moment où il alloit profiter de ses expériences et de ses méditations, pour les progrès de la science médicale qu'il avoit étudiée sous les plus grands maîtres. M. CHAMPOLLION-FIGEAC, qui a déjà fourni au *Magasin* plusieurs dissertations scientifiques, a jeté des fleurs sur la tombe de ce docteur déjà fameux, il le fait aimer par la peinture qu'il trace de son caractère formé des plus belles qualités morales et d'un ardent amour pour les lettres. *Son caractère réfléchi*, nous dit M. Champollion, *s'étoit changé en une méditation habituelle qui peu à peu l'avoit entraîné dans cette retraite si avantageuse à l'étude, et ne lui avoit laissé connoître de la société ni les plaisirs ni les distractions.*— On doit à M. Trousset plusieurs découvertes, entre autres, celle de la qualification du fluide qui s'échappe du corps

humain par les pores de la peau. Le Comte de Milly l'avoit assimilé à l'air fixe, et Ingenhousz avoit prétendu que c'étoit un air phlogistiqué ou gaz azote. M. Fourcroy avoit détruit la première de ces opinions, en laissant toutefois la question indécise, lorsque M. Trousset ayant analysé quelques bulles de cet air, trouva le gaz azote dans toute sa pureté, sans aucun mélange d'acide carbonique. La méthode qu'il employoit pour traiter ses malades devroit être suivie par ses confrères : il écrivoit chaque jour les variations et les progrès de chaque maladie compliquée, et cette *histoire, en lui conservant le souvenir des premiers symptômes du mal, le rapprochoit davantage de ses causes.* Cette histoire avoit encore l'utilité de lui rappeler tous les faits dont il avoit besoin de conserver le souvenir ; car *il regardoit l'usage de ne citer en médecine que les observations des autres, comme une preuve qu'on ne savoit pas soi-même en recueillir.* M. Trousset a fait imprimer quelques ouvrages, mais le plus important n'a pas encore paru, à peine a-t-il eu le temps de l'achever ; deux heures avant la mort, il écrivoit encore et corrigeoit quelques passages. M. Berriat Saint-Prix, parent de M. Trousset, est chargé de sa publication. Sans doute la préface et la notice de ce livre se feront lire avec un vif intérêt. M. Berriat Saint-Prix est connu de nos lecteurs par deux fragmens sur Annibal, qui a été inséré dans le Magasin (1). C'est M. Berriat Saint-Prix qui, dans la même Académie de Grenoble, a montré beaucoup de talent pour écrire son *Eloge historique* de M. Mounier, Conseiller d'Etat. J'ai reconnu le portrait de cet homme célèbre que j'ai eu l'honneur de connoître, dans les paroles de M. Berriat Saint-Prix : « dès son enfance,

(1) Mag. Encycl. ann. 1807, t. v, p. 344.

» occupé d'études abstraites et sérieuses, et très-appli-
» qué au travail, il avoit pris un caractère fort réfléchi
» et peu communicatif, un ton de censeur; de la sé-
» cheresse dans les manières, de la réserve, de la froi-
» deur, et quelquefois de la brusquerie dans l'accueil. »
Tel il fut à son entrée dans le monde; il n'aimoit pas les importuns ni l'oisiveté : oserois-je l'en blâmer ? Quoi qu'il en soit, ce n'est que le revers de la médaille, voici l'autre côté : « Quoique parvenu à un âge où le carac-
» tère, les habitudes, les passions ne cèdent guères aux
» leçons de la philosophie, il eut assez d'empire sur
» lui-même pour réussir. Ceux qui l'avoient connu
» jeune, furent étonnés de trouver dans le Préfet,
» dans le Conseiller d'Etat, cette aménité aimable,
» cette urbanité heureuse par lesquelles se distinguoient
» les gens de l'ancienne Cour, mais qui chez eux n'é-
» toit qu'une forme, un vernis extérieur, tandis que
« chez M. Mounier, elles étoient jointes à l'intention
» réelle de rendre service ». Oui, tel je l'ai vu à sa rentrée en France; affable, complaisant, il se faisoit remarquer autant par la douceur de son caractère que par l'étendue de son esprit. On sait combien il se fit distinguer par son éloquence à cette assemblée constituante où vinrent se réunir tous les genres de célébrité, et où sa voix se fit entendre à coté de celle de MM. Maury, Mirabeau, Cazalès, Lally-Tollendal, etc. M. Beriat, en finissant son discours, s'écrie, » Mounier n'est plus, sa dépouille mortelle a disparu,
» mais sa mémoire vit encore dans le cœur de tous nos
» concitoyens; elle vit dans la pensée de tous ceux qui
» honorent la vertu, qui vénèrent le génie, et qui sont
» reconnoissans des services et des bienfaits : elle vit
» dans les monumens qu'il a laissés de son zèle à rem-

» plir ses *emplois* : elle vit dans les productions utiles » où il a répandu le fruit de ses études : elle vit dans » le rejeton intéressant qui, par son activité et ses con- » noissances, se montre déjà digne de marcher sur » ses traces : elle vit encore, ou plutôt elle vivra tou- » jours, les fastes de l'histoire la transmettront à la pos- » térité la plus reculée. . . . . »

En finissant cette annonce, je n'ai plus qu'un vœu à former, c'est que celui qui a si bien su honorer la mémoire de l'illustre Mounier, soit chargé par sa famille du soin de classer, de choisir dans ses manuscrits ceux qui sont achevés et dignes de paroître. — L'Académie de Grenoble se fait distinguer par son zèle ardent pour les lettres. Grenoble fut la patrie de Valbonnais, Mably, Condillac, Vaucanson, Dolomieu, Mounier, Trousset, etc.; leurs ombres semblent encore planer sur cette ville et l'encourager. MM. Champollion Figeac et Berriat Saint-Prix se montrent dignes d'elle, et j'ai été charmé de trouver l'occasion de louer mes deux estimables collègues à l'Académie de Grenoble. Je n'ai pas l'honneur de les connoître, mais leur correspondance m'a singulièrement intéressé, et je me fais un plaisir de leur en donner ici un témoignage public. Aug. de L.

Antiquité.

Galerie antique, ou *collection des chefs-d'œuvre d'Architecture, de Sculpture et de Peinture antiques*, gravés au trait par M. Boutrois; et accompagnée d'un texte historique et descriptif, par M. Legrand, architecte des monumens publics. Première division; *la Grèce*; *deuxième livraison*, in-folio. A Paris, chez *Treuttel* et *Würtz*, libraires, rue de Lille, n.° 17, et à Strasbourg, même maison de commerce.

Cette livraison contient la suite des bas-reliefs de la frise du monument choragique de Lysicrates, vulgairement appelé Lanterne de Démosthènes.

Les neuf planches qui la composent présentent des figures isolées ou des groupes athlétiques du plus grand intérêt par l'expression et la variété de leur pose. On remarque aussi dans les planches 78, 81 et 84, les figures des pirates Tyrrhéniens à demi métamorphosés en dauphins, et s'élançant dans la mer; leur forme singulière et le mélange des deux natures de l'homme et du poisson, donnent une nouvelle preuve du génie et de l'art des anciens pour assembler dans une seule figure des natures différentes de l'homme et des animaux. Cet art a su conserver néanmoins dans ses écarts une sorte de vraisemblance et de soumission aux lois de la nature, dans la représentation d'un être mixte, et qui cependant semble pouvoir exister et se mouvoir avec facilité, et même avec des avantages marqués sur l'homme, telles que les natures composées du centaure, des satyres, du sphynx, des sirènes, et par analogie du griffon, assemblage ingénieux de la nature de l'aigle et du lion.

On ne peut dire que la vie d'Alcibiade soit ici plus nécessaire que n'ont été celles de Thésée et de Périclès, qui allongent le texte sans aucun avantage réel, mais on aime toujours relire le récit des actions des hommes célèbres.

Le prix de chaque livraison est de 8 fr., papier grand raisin ordinaire, 12 fr. papier d'hollande, et 40 fr. au lavis à l'encre de la chine.

Dissertation sur le cheval ailé d'Arsinoë; par M. Monti, Professeur émérite et membre de l'Institut, ouvrage dédié à M. Paradisi, Conseiller-d'État, Grande Croix de la Légion d'honneur, et Membre de l'Institut, aujourd'hui Ministre de l'Intérieur du royaume d'Italie; traduit de l'italien, par C. Brack.

Gênes, *Jean Giossi*, imprimeur, place Delle Vigne, n.° 422. 1807.

Un passage de Catulle, fort difficile et jusqu'ici interprété de diverses manières, fait le sujet de cette dissertation ; il est tiré de l'élégie sur la chevelure de Bérénice. Le voici :

Abjunctæ paulo ante comæ mea fata sorores
Lugebant, cum se Memnonis Aethiopis
Unigena, impellens nutantibus aëra pennis,
Obtulit Arsinoës Locridos ales equus.

Ces vers traduits littéralement signifient :

« Les chevelures sœurs, séparées peu auparavant, pleuroient » mes destins, lorsque le cheval aîlé d'Arsinoé Locrienne, né » de Memnon l'Æthiopien, se présenta fendant l'air de ses » plumes agitées ».

M. Monti demande ce que c'est que ce cheval aîlé d'Arsinoë ; il n'y a pas un traducteur, pas un commentateur qui n'ait eu une idée différente, les uns ont cru que c'étoit Pégase, les autres Zéphyre ; ils ont fait ce cheval aîlé frère de Memnon et fils de l'Aurore : d'autres ont cru que c'étoit le phœnix, mais le nom de cheval aîlé ne peut sans doute convenir ni au phœnix ni à Zéphyre.

Sans nous arrêter aux ridicules conjectures que détruit M. Monti dans sa dissertation, passons à l'endroit où il explique d'une manière probable et ingénieuse ce passage difficile. Ce n'est pas la mythologie, mais l'histoire qu'il appelle à son secours : il rappelle l'amour de Ptolémée Philadelphe pour Arsinoë, sa sœur et son épouse, en l'honneur de laquelle il fonda trois villes qui portèrent son nom ; ce Prince ne s'en tint pas là, il lui éleva des obélisques, fit frapper des médailles à son effigie et la déifia après sa mort. Les Ægyptiens confirmèrent cette apothéose en lui élevant sur le promontoire Zéphyrien

un temple où elle fut adorée sous le nom de Vénus Zéphyritide. Nous allons bientôt avoir tout-à-fait le mot de cette énigme poétique : c'est Pausanias qui la donne, en disant dans son 9.e livre : « On voit encore sur l'Hélicon » la statue d'Arsinoë, qui épousa Ptolémée son frère, et » cette Arsinoë est portée par une autruche de bronze ».

Ici M. Monti prouve par plusieurs exemples, et par le rapport des naturalistes anciens et modernes, et de plusieurs voyageurs, que l'autruche a servi de monture. Elle peut donc avoir été celle d'Arsinoë, elle est donc, si l'on en croit Pausanias, ce cheval ailé.... Mais comment l'autruche peut-elle être *unigena Memnonis Æthiopis ?* C'est Ovide, dans le treizième livre des Métamorphoses, qui nous dévoilera ce mystère : lorsque Memnon, fils de l'Aurore et de Thiton roi d'Æthiopie, eût été tué par Achille au siége de Troie, Jupiter accorda aux prières de sa mère qu'il revînt à la vie ; il fut transformé en un oiseau, qui s'éleva du milieu du bûcher.

. . . . . Pariter sonuere sorores
Innumeræ,

Et il ajoute :

Quibus est eadem natalis origo.

Au même instant s'élèvent, en faisant sonner leurs ailes, ses innombrables sœurs, dont la naissance est la même.

Il est vrai qu'il ne dit point de quel genre sont ces oiseaux ; la fable ne donne à aucun d'eux un nom distinct, elle les appelle seulement de celui de *memnonides*, mais ces oiseaux sont Æthiopiens.

Seque Viro meminere creatas.

Le sentiment qu'ils avoient d'avoir été créés d'un homme courageux, d'un grand homme, annonce assez leur force ; quel oiseau est plus fort que l'autruche, sœur

de Memnon, née de lui, puisqu'elle est sortie de ses cendres; cette conjecture peut sans doute devenir une certitude, lorsque l'on considère que Callimaque, en divinisant la chevelure de Bérénice, et composant ces vers pour une nation accoutumée à admirer et à adorer cette Vénus Zéphyritide, représentée assise sur une autruche, ne pouvoit se dispenser d'introduire dans son poëme la monture ailée de sa divinité, mais qu'usant du privilége des poètes, il l'a désignée par une antonomase. Catulle en traduisant Callimaque a fait la même chose, et il ne pouvoit désigner l'autruche d'une manière plus claire qu'en l'appelant cheval aîlé d'Arsinoë, dénomination tirée de l'habitude qu'avoit cette Princesse de l'employer à cet usage, ni en révéler plus noblement l'origine qu'en l'identifiant à la seconde naissance de Memnon.

M. Monti s'applique ensuite à détailler tout ce qui peut annoblir l'autruche; il cite les naturalistes qui vantent son courage et sa vîtesse, les auteurs qui la dépeignent comme consacrée aux Dieux; en effet, elle partageoit avec le paon l'honneur d'appartenir à Junon.

Il reste un point que M. Monti n'a pas éclairci. A quoi se rapporte le mot *Locridos*? Arsinoë n'étoit point de la Locride; le cheval aîlé ne peut pas en être non plus, puisqu'il est né avec Memnon l'æthiopien. Plusieurs commentateurs ont lu *Chloridos*, mais l'un n'est pas plus facile à expliquer que l'autre. Cette dissertation est du reste fondée sur une conjecture très-vraisemblable. La forme épistolaire, en la divisant, lui donne une marche plus agréable et autorise le style familier que l'auteur a employé.

On est seulement fâché de trouver dans un ouvrage de littérature, des invectives aussi grossières contre un critique que M. Monti traite d'insolent et de misérable. Les gens de lettres et les savans devroient-ils employer un pareil style? qu'ils le laissent aux Zoïles de la littérature

et qu'ils répondent par de bonnes raisons et de bons ouvrages.

On doit remercier M. Brack d'avoir traduit en français cette dissertation. La question archæologique est réellement curieuse, sa solution est ingénieuse et c'étoit rendre un service à la littérature française que de transporter cet écrit dans notre langue. T. D.

Mélange.

Prolusiones et Opuscula academica argumenti maxime philologici scripsit M. Birgerus Thorlacius, *profes. ling. lat. in Univers. Hauniæ*, 1806, in-8°.

Les traités qui forment ce recueil ont été composés à différentes époques et au sujet des fêtes que l'Université de Copenhague célèbre annuellement. M. Thorlacius, l'un des professeurs de cet établissement, les avoit donc publiés séparément, selon l'usage adopté dans ces occasions. Les amateurs de la littérature ancienne lui doivent de la reconnoissance de ce qu'il a réuni en un volume plus facile à se procurer, ses intéressantes recherches. Le lecteur pourra juger, par la notice des sujets que l'auteur a traités, de l'intérêt qu'ils offrent, et il pourra s'assurer, dans l'ouvrage même, de celui que M. Thorlacius y a ajouté, par la manière dont il les a développés.

Ce volume contient une suite de vingt petits traités, tous relatifs à différens points d'antiquité, d'histoire et de mythologie. 1.° L'auteur expose quelques-unes des causes qui, à l'époque de la décadence de la Grèce, paroissent avoir causé la ruine des monumens relatifs aux lettres, aux sciences et aux arts. 2.° Il traite des qualités nécessaires au médecin, selon le sentiment d'Hippocrate. 3.° Il fait voir que les Grecs regardoient comme nécessaire l'union de la philosophie avec la mé-

decine. 4.° Il est question du culte de la déesse de la paix chez les Romains. 5°. Des exercices gymnastiques qui faisoient chez les Grecs une partie de la médecine. 6.° et 7.° Des *Lesches* ou des lieux publics destinés aux conversations chez les Grecs. 8°. Explication des mythes archæologiques de l'île de Rhodes, qui se trouvent dans Pindare olymp VII, 62-99. 9.° De la Minerve Hygie des Grecs. 10.° Des fêtes de la félicité publique chez les Romains. 11.° De la *Minerva medica* des Romains. 12.° De la faveur que les empereurs Romains du second siècle accordèrent aux lettres et à ceux qui les cultivèrent. 13.° Eloge nécrologique du Prince Frédéric héréditaire de Danemarck. 14.° Des édifices consacrés à l'honneur et à la vertu chez les Romains. 15.° Des écoles de Bordeaux dans le quatrième siècle après J. C. 16.° Des rites qui étoient d'usage chez les Grecs, à l'inauguration de ceux qui cultivoient les sciences philosophiques. 17.° Sous quels rapports les îles appelées *Oàsis*, situées dans les déserts de Lybie, ont été appelées par les Grecs les îles des bienheureux. 18.° Du *Vejovis* des Latins. 19.° De la loi agraire proposée par Rullus, Tribun du peuple. 20.° Fable de Psyché et de Cupidon.

Nous avons déjà rendu compte de quelques-unes de ces dissertations, qui nous sont parvenues séparément (1). Les bornes de ce Journal ne nous permettant pas de donner une analyse de chacune d'elles, nous croyons pouvoir dire qu'en général on y découvre une connoissance aussi profonde de la littérature ancienne, qu'une critique juste et précise, un raisonnement solide et une diction élégante et agréable. D.

(1) Et principalement de celle sur la fable de Psyché, ann. 1801, t. VI, p. 425.

TABLE DES MATIÈRES.

SCIENCES ET ARTS.

Journal de Physique, de Chimie, d'Histoire naturelle, etc. ; par J. C. *Delamétherie.* 195, 436

Annales des Sciences et des Beaux-Arts dans le royaume de Hollande. 394

Bulletin de la société d'encouragement. 452

MATHÉMATIQUES.

Sur la Théorie des facultés numériques par J. J. Van *Beek Calkoen.* 436

Nouvelles recherches sur la Composition des Forces ; par M. *Daniel Encontre.* 49

PHYSIQUE.

Moyen imaginé par M. *Danzel*, pour la direction des ballons. 419

HISTOIRE NATURELLE.

Accroissemens du Musée d'Histoire naturelle de Copenhague. 166

ZOOLOGIE.

Recueil d'observations de zoologie et d'anatomie comparée, etc. par Al. *de Humboldt* et A. *Bonpland.* 200

BOTANIQUE.

Curtii Sprengel Floræ halensis tentamen novum. 446

Etrennes de Flore, par J. *Gaudin.* 444

Prodromus Floræ neomarchicæ, autore J. F. *Rebentisch.* 438

Essai sur la géographie des plantes ; par A. *de Humboldt* et A. *Bonpland.* 196

Voyage de *Humboldt et Bonpland*, cinquième livraison. 195

MINÉRALOGIE.

Nouvelle édition du minéral Kingdom de *William.* 393

MÉDECINE.

Médecine légale ; par M. P. A. O. *Mahon.* 452

Description des maladies de la peau ; par M. *Alibert.* 451

Journal de médecine ; par MM. *Corvisart*, *Leroux*, *etc.* 450
Progrès de l'école de médecine de Philadelphie. 423
Sujet de prix proposé par le Ministre de l'Intérieur sur la maladie connue sous le nom de *Croup*. 430
Projet de récompense à décerner au docteur *Edouard Jenner*, par le docteur *Valentin*. 186
Société pour la vaccine établie à Erberfeld. 396

JURISPRUDENCE.

Traité des Saisies et des Contraintes par M. P. *Lepage*. 210
Nouveau Manuel, ou Style des Huissiers ; par A. G. *Daubanton*. 210

ÉCONOMIE.

Observation sur les produits et améliorations des bois et forêts ; par MM. *Schmitz*, *Thévenin* et *Degrossi*. 216

GÉOGRAPHIE.

Extrait de la notice d'un manuscrit géographique de la biblioth. du Prince de Bénévent ; par M. *Barbier du Boccage*. 248
Il Mappamundo di fra Mauro *camaldolese*, *descritto ed illustrato da D.* Placido Zurla *dello stesso ordine*. 218
Observations de M. Münter sur le *Cornelius Berg*. 420
Nouvelle description de Londres ; par M. *Malcolm*. 390
Nouvelle Géographie ; par M. *Playfair*. 164

VOYAGE.

Annales des Voyages, de la Géographie et de l'Histoire ; publiées par M. *Malte-Brun*. 457
Recueil de Voyages ; par M. *Pinkerton*. 392
Extrait du journal d'une personne attachée à l'Ambassade Russe, envoyée à Pékin en 1805. 340
Voyage d'*Abraham Parson*. 393
Voyage épisodique aux Glaciers des Alpes ; par M. F. *Vernes*. 461
Voyage de découvertes aux terres australes, par M. F. *Péron*. 221
Voyage pittoresque et historique de l'Espagne ; par A. de *Laborde*. 113

Voyage dans les départemens du Midi de la France ; par A. L. *Millin.* 91

STATISTIQUE.

Lettres à Éraste, ou annuaire du département des Hautes-Alpes, pour 1807. 232

HISTOIRE.

Ecole spéciale de Géographie et d'Histoire ; projetée par S. M. l'Empereur. 429
L'Antiquité dévoilée au moyen de la Genèse. 229
Tableau des révolutions de l'Europe ; par M. *Koch.* 364
Tableau historique et politique de l'année mil-huit-cent-six. 229
Traduction de la Chronique de *Froissard* ; par M. *Johnes.* 164
Traduction Anglaise des Mémoires de *Joinville.* 390
Histoire de Bohême ; par M. *Pubitschka.* 418
Histoire des événemens du règne de Gustave III, roi de Suède ; par M. *d'Aguila.* 227
Tableau de la Pologne ancienne et moderne ; par M. *Malte-Brun.* 225
Extrait du rapport lu à l'Institut de France, par M. *Sylvestre de Sacy*, sur les recherches faites dans les archives de Gênes. 133

ANTIQUITÉS ET ARCHÆOLOGIE.

Dissertation sur les monumens romains, relatifs au culte de Mithra ; par G. *Zoega.* 454
Inscriptions esclavonnes découvertes en Russie. 167
Exposition des armures prises à l'Arsenal de Vienne. 430
Musée des antiquités du Nord, réuni à la bibliothèque de l'université de Copenhague. 420

NUMISMATIQUE.

Description de Médailles antiques grecques et romaines ; par T. E. *Mionnet.* 230
Collection des médailles du président de *Cochin* baron de *Wrede.* 166
Travaux numismatiques de M. *Koehler.* 421

Nécrologie et Biographie.

Nouvelle édition du Biographical Dictionnary. 389
Onzième et avant dernière livraison du Cornélius Népos, par A. *Chateauneuf.* 230
Mort de J. *Opie*, peintre anglais. 393
Mort du baron de *Gleichen.* 395
Mort de J. C. B. *Nurenberger.* 396
Mort de madame *Cottin.* 427
Particularités sur feu M. *Mouchet.* 62
Eloge Historique de M. *Trousset.* 463
Eloge Historique de M. *Mounier.* 463
Mort de M. J. P. *Beranger.* 186, 424
Mort de M. *Valmont de Bomare.* 426
Mort de M. J. E. M. *Portalis.* 425

Histoire littéraire.

Tableau littéraire de la France pendant le dix-huitième siècle. 231
Séjour de M. *Kotzbue* à *Schwux.* 421
Cours du docteur *Gall* à Munich. 165
Arrivée de M. *Lechenault* à Paris. 428
Bibliothèque d'Hyelmstiern réunie à la Bibliothèque royale de Copenhague. 421
Académie protestante en Hongrie. 166
Nouvelle branche de travaux introduite dans le musée des aveugles; par M. *Heilmann.* 427
Notice des travaux de l'Université et de l'Académie des Sciences de Goettingue. 397
Travaux de la Société écossaise sur les monumens littéraires du Nord de l'Écosse 163
Progrès de l'Institution de Londres. 389
Ouverture de l'Académie des Sciences de Munich. 395
Séance publique de la société des Sciences et Arts de Grenoble. 424
Programme des sujets de prix proposés par l'Académie des jeux Floraux de Toulouse. 182
Travaux de la société d'émulation des Hautes-Alpes. 170

Sujets de prix proposés par la société d'émulation des Hautes-Alpes. 179
Sujets de prix proposés par l'Académie d'Amiens. 185

BIBLIOGRAPHIE.

Dictionnaire bibliographique choisi, du quinzième siècle ; par M. *de la Serna Santander*. 233
Catalogue de la bibliothèque de M. *Boutourlin*. 421
Notice des manuscrits de la bibliothèque d'Upsal. 167
Cours élémentaire de Bibliographie ; par C. F. *Achard*. 234

ÉDUCATION.

La Morale de l'Enfance ; par Ch. G. *Morel*. 453
Encyclopédie des jeunes gens ; par M. *Moustalon*. 454

MÉTAPHYSIQUE.

Recherches sur la Nature et les Lois de l'imagination ; par C. V. *Bonstetten*. 208
Histoire de la baguette divinatoire par le baron d'*Aretin*. 395

LITTÉRATURE ORIENTALE.

Catalogue des manuscrits samskrits de la Bibliothèque impériale; par MM. *Hamilton* et L. *Langlès*. 5, 241
Bible hébraïque publiée par les Juifs de Londres. 164

LITTÉRATURE GRECQUE.

Nouvelle édition d'Homère ; par M. *Kidd*. 391, 113

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

Le Chef-d'œuvre d'un Inconnu; par M. le Docteur *Chrysostôme Mathanasius*. 235

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

Nouvelle édition des œuvres *d'Holberg*. 420
Nouvelle édition des œuvres de *Pope*. 392
Dictionnaire des dialectes de la Suisse ; publié par M. *Flick*. 168
Observations en réponse à la critique du journal de l'Empire,

sur le Poëme du Barde de la Forêt Noire de M. V. *Monti.* 239

ÉLOQUENCE.

Exercices de déclamation dirigés par M. *Thelwall.* 394

POÉSIE FRANÇAISE.

Édition des Poésies du P. *Venance Dougados.* 431
Baisers et Elégies de Jean second ; par P. F. *Tissot.* 74

POÉSIE ÉTRANGÈRE.

Poésies fugitives ; publiées par *David Humphreys.* 423

TECHNOLOGIE.

Invention de *William Cooke* pour les roues de voitures. 164
Encyclopédie des manufactures ; publiée par une société de savans anglais. 392
Exposition des productions de la manufacture impériale de porcelaine de Vienne. 418

BEAUX-ARTS.

Les Beaux-Arts en Angleterre ; par M. *Dallaway.* 211
Organisation de l'académie des Beaux-Arts d'Amsterdam. 165
Exposition des tableaux de l'Académie des Beaux-Arts de Copenhague. 165
Galerie antique, ou collection des Chefs-d'œuvre d'architecture, de sculpture et de peinture antiques ; par MM. *Boutrois* et *Legrand.* 213, 466
Prix proposés par l'Académie des Beaux-Arts de Milan. 168
Porte-feuille des Artistes ; par MM. *Vautier*, *Guyot* et L. *Guyot.* 214

PEINTURE.

Tableau d'Andromaque ; par M. *Lunth.* 422
Tableau d'une descente de croix ; par M. *Cels.* *Ibid.*
Galerie de tableaux de M. *Fidanza.* *Idem.*
Galerie impériale du Belvédère, à Vienne. 418
Salon de 1806, ou Pausanias français, 11, 12, 13, 14, 15.e et dernière livraison. 212

SCULPTURE.

Essai sur le classement chronologique des sculpteurs grecs les plus célèbres ; par M. T. B. Emériс *David.* 289

ARCHITECTURE.

Projet d'orangerie proposé pour sujet d'un concours d'Architecture. 428

Description de l'Eglise de S. Paul à Londres ; par *Jacob Elmes.* 394

GRAVURE.

Galerie des estampes de Munich. 395

THÉATRES.

THÉATRE FRANÇAIS.

L'Ecole de la Jeunesse. 193

La Mort de Duguesclin. 191

Débuts aux Français. 192

Débuts de mademoiselle *Henri.* 432

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Les Projets d'Enlèvemens. 190

L'Opéra au Village. 433

L'Amante sans le savoir. *Ibid.*

Le Jugement de Midas. *Ibid.*

L'Amant Jaloux. *Ibid.*

THÉATRE DE L'IMPÉRATRICE.

Le Mariage des Grenadiers. 434

Un Dîner par Victoire. 434

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

L'Hôtel de la Paix. 434

Bertin et Colardeau. 435

Le Faux Lindor. *Ibid.*

La Famille des Lurons. 194

Les Pages du Duc de Vendôme. 193

Arlequin double. *Ibid.*

THÉATRE DES VARIÉTÉS.

Le Panorama de Momus. 194

THÉATRES ÉTRANGERS.

Drames de M. *Oehlenslaeger*, poëte Danois. 419
La Grécomanie; nouvelle pièce de M. *Jules de Voss*. *Ibid.*
Amphitryon, imité de celui de Molière; par M. *Kleist*. 395
L'assignation, comédie de Miss *Lee*. 163
The Curfew, (La Cloche du soir). 163

ROMANS.

Suite des Souvenirs de Félicie L.; par madame de *Genlis*. 236
Nouvelle édition, anglaise et française, de Gil-Blas. 390
Voyage de Platon en Italie, traduit du grec; par V. *Cuoco*. 224, 462

MÉLANGES.

Nouvelle édition des ouvrages anglais qui ont paru sous forme d'essais. 389

AVIS.

☞ A dater du 1.er janvier 1807, le BUREAU DU MAGASIN ENCYCLOPÉDIQUE étant transféré A L'IMPRIMERIE BIBLIOGRAPHIQUE, rue Gît-le-Cœur, n.° 7, c'est à cette adresse que doivent être envoyés, franc de port, les abonnemens, annonces, ouvrages, et généralement tout ce qui est relatif à la composition de ce Journal.

Il ne sera rien négligé pour qu'à l'avenir, il ne puisse y avoir lieu à *aucunes plaintes*. Cependant, si quelques-uns de MM. nos souscripteurs en avoient à faire, nous les prions de vouloir bien nous les adresser *directement, et non autrement* attendu que nous avons été à portée de reconnoître que celles qui ont eu lieu par le passé, n'ont été occasionnées que par l'inexactitude ou la négligence de quelques *correspondans*.

Le service des années antérieures nous est totalement étranger : si néanmoins quelques réclamations nous étoient adressées relativement à ce service, nous nous chargerons volontiers d'en suivre l'effet auprès de M. Delance, notre prédécesseur.

Etrennes de Flore, n.° 1; par J. *Gaudin.* 444

Curtii Sprengel, Prof. bot. Halens. *Floræ Halensis tentamen novum.* 446

Médecine.

Journal de médecine, chirurgie, pharmacie, etc. par MM. *Corvisart, Leroux, Boyer.* Juin 1807. 450

Description des maladies de la peau observées à l'hôpital St.-Louis, et exposition des meilleures méthodes suivies pour leur traitement; par Jean *Alibert.* 451

Médecine légale et police médicale de P. A. O. *Mahon.* 452

Technologie.

Bulletin de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale. Sixième année, Juillet 1807. 452

Education.

La morale de l'enfance, ou collection de quatrains moraux, mis à la portée des enfans et rangés par ordre méthodique; par C. G. *Morel (Vindé).* 453

Encyclopédie des jeunes-gens, ou Mémorial raisonné de ce qu'il y a d'utile et d'intéressant dans les connoissances humaines. Ibid.

Mythologie.

Dissertation sur les monumens Romains de l'art, relatifs au culte de Mithra; par G. *Zoëga.* 454

Voyage.

Annales des Voyages, de la Géographie et de l'Histoire; par M. *Malte-Brun.* 457

Voyage épisodique et pittoresque aux glaciers des Alpes, suivi de la Duchesse de la Vallière et des Aveugles de Franconville; par M. F. *Vernes.* 461

Roman.

Voyage de Platon en Italie; traduit en Italien par V. *Cuoco.* 462

Biographie.

Eloge historique de M. Mounier, Conseiller d'Etat; par M. *Berriat Saint-Prix.* 463

Eloge historique de M. E. Berard-Trousset; par M. J. J. *Champollion-Figeac.* Ibid.

Antiquité.

Galerie antique, ou collection des Chefs-d'œuvre d'architecture, de sculpture et de peinture antiques, par MM. *Boutrois* et *Legrand.* 466

Dissertation sur le cheval ailé d'Arsinoë; par M. *Monti.* 467

Mélange.

Prolusiones et Opuscula academica argumenti maxime philologici scripsit M. Birgerus Thorlacius. 474

Lacépède, Lagrange, Lamarck, Langlès, Lebrun, Léveillé, Marron, Mentelle, Morellet, Noel, Sainte-Croix, Schweighæuser, Sicard, Silvestre de Sacy, Suard, Traullé, Van-Mons, Ventenat, Visconti, Usteri, Willemet, d'autres Littérateurs estimables, et de plusieurs Savans que la mort a moissonnés, dont les principaux sont MM. Cavanilles, Daubenton, Desault, l'Heritier, Hermann, Lalande, Mercier Saint-Léger, Oberlin, Villoison, Winckler.

On y insère les Mémoires les plus importans sur toutes les parties des Arts et des Sciences; on choisit principalement ceux qui sont propres à en accélérer les progrès.

On y publie également les Découvertes ingénieuses, les Inventions utiles dans tous les genres. On y rend compte des Expériences nouvelles. On y donne un précis de ce que les Séances des Sociétés littéraires ont offert de plus intéressant; une description de ce que les dépôts d'objets d'Arts et de Sciences renferment de plus curieux.

On y trouve des Notices sur la Vie et les Ouvrages des Savans, des Littérateurs et des Artistes distingués dont on regrette la perte; enfin les Nouvelles littéraires de toute espèce.

La correspondance que le Rédacteur entretient avec plusieurs Savans étrangers, et principalement en Allemagne, lui procure beaucoup de Notices qu'on ne trouve point ailleurs.

On s'adresse, pour l'abonnement, à Paris, à M. Doublet, à l'Imprimerie Bibliographique, rue Git-le-Cœur.

A Amsterdam, { Chez la veuve Changuion et d'Henget. chez Van-Gulik.
A Bruxelles, chez Lemaire.
A Florence, chez Molini.
A Francfort-sur-le-Mein, chez Fleischer.
A Genève, chez Manget et chez Paschoud.
A Hambourg, chez Hoffmann.
A Leipsick, chez Wolf.
A Leyde, chez les frères Murray.
A Londres, chez de Boffe, *Gerard Street.*
A Strasbourg, chez Levrault.
A Vienne, chez Degen.
A Wesel, chez Geisler, Directeur des Postes.
Et chez les Directeurs de Poste en France.
Il faut affranchir les lettres.